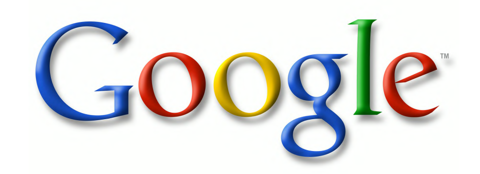


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

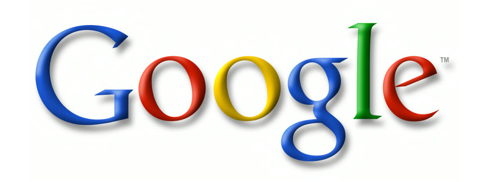
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

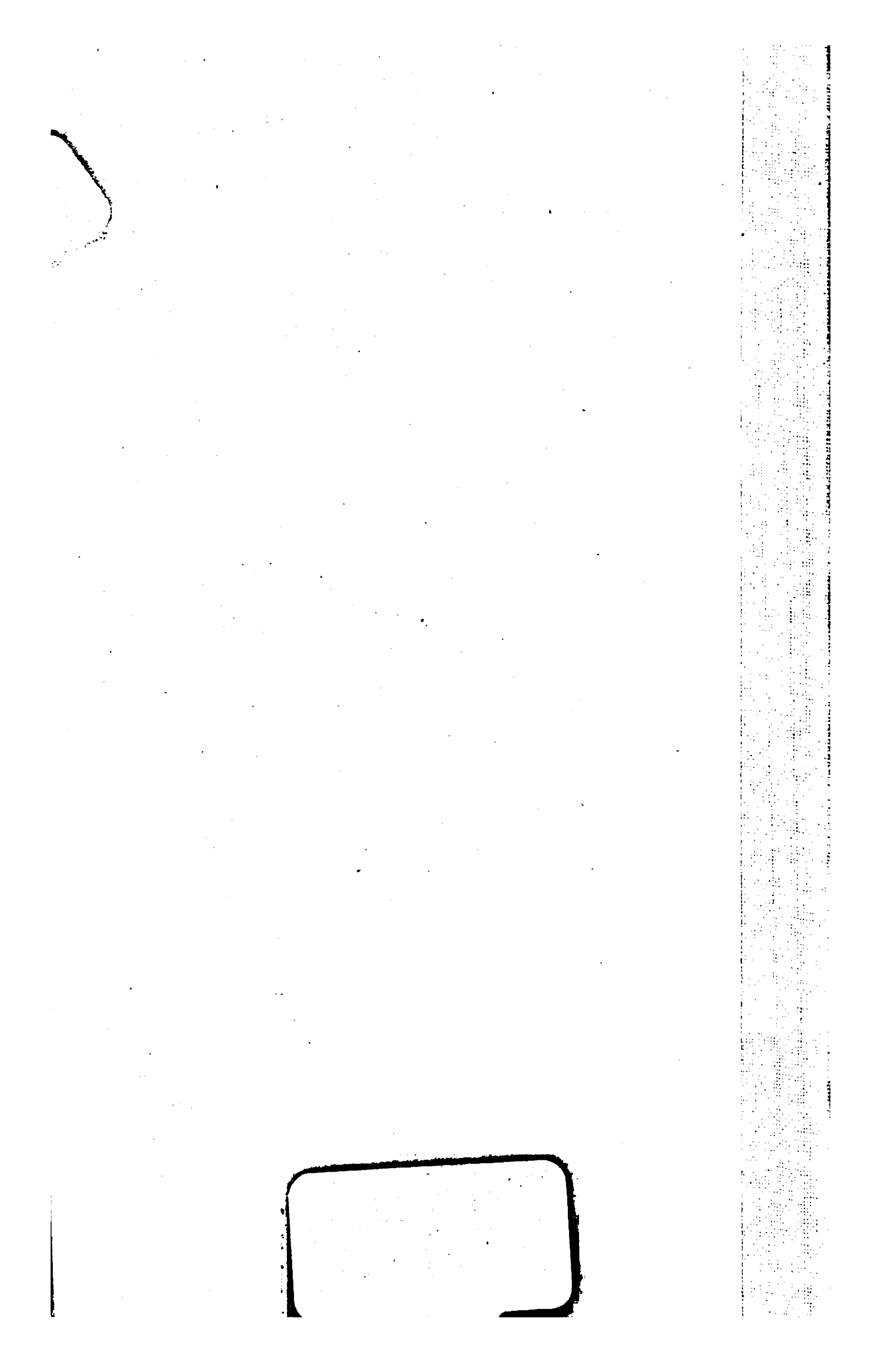
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



GIIIF
Ostrowski

Ce volume peut être acheté séparément

CHRISTIEN OSTROWSKI

LETTRES SLAVES

(1833-1864)

POLOGNE — EUROPE — MOSKOVIE

« Jeszcze Polska nie zginęła. »
HYMNE NATIONAL.

« L'an 1793 a vu commettre deux grands crimes : la mort d'un roi par les représentants d'un peuple, la mort d'un peuple par les ministres des rois. *Mais les peuples peuvent renaître!...* »
DE SALVANDY, 26 août 1837.

QUATRIÈME ÉDITION
AUGMENTÉE DE DOCUMENTS INÉDITS

PARIS
AMYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
8, rue de la Paix, 8

1864

1. Poland—Hist.—Revolution, 1863-1864.

RD

LETTRES

SLAVES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Théatre complet, 2 volumes ; chez MM. Firmin Didot, 56, rue Jacob, 1862.

Œuvres poétiques complètes de Adam Mickiewicz, traduction française en 2 volumes, 4e édition; chez les mêmes, 1859.

Les Révolutions de Pologne, par Cl.-C. de Rulhière, édition revue sur le texte et complétée, en 3 volumes; chez les mêmes, 1861.

Essai sur l'Unité de la science ou la Mathèse, 1 volume; chez A. Franck, 69, rue Richelieu, 1849.

Légendes et Contes populaires du Sud par un homme du Nord, 1 volume ; Leipzig et Librairie centrale, 24, boulevard des Italiens, 1863.

Jamby Polskie, drames et poésies, 2 volumes ; Leipzig et Librairie centrale, 1863.

Hymnes et Chants nationaux polonais (1797-1864) ; à l'École polonaise de Paris-Batignolles, 1864.

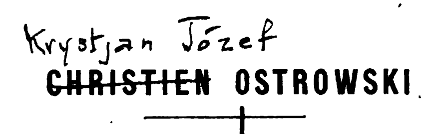
Lettres Slaves (Orient, Pologne, Russie), 3e édition, augmentée de documents inédits, 1er volume; chez Amyot, 8, rue de la Paix, 1857.

SOUS PRESSE :

Les Trois démembrements de la Pologne, par C.-A.-F. Ferrand, édition revue sur le texte et complétée, 3 volumes.

Les Chants d'Exil, recueil de poésies, 1 volume.

Paris. — Imprimerie Vallée, 15, rue Breda.



~~CHRISTIEN~~ OSTROWSKI

LETTRES
SLAVES

(1833-1864)

POLOGNE — EUROPE — MOSKOVIE

> « Jeszcze Polska nie zginçla. »
> HYMNE NATIONAL.

> « L'an 1793 a vu commettre deux grands crimes la mort d'un roi par les représentants d'un peuple, la mort d'un peuple par les ministres des rois. *Mais les peuples peuvent renaître...* »
> DE SALVANDY, 26 août 1837.

L'INSURRECTION DE 1863.

PARIS
AMYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
8, RUE DE LA PAIX, 8

1864

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
592059 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1932 L

AVANT-PROPOS

« Pilate, voyant qu'il n'y gagnait rien, mais que le tumulte s'excitait toujours de plus en plus, se fit apporter de l'eau ; et, se lavant les mains devant le peuple, il leur dit : Je suis innocent du sang de ce Juste ; ce sera à vous à en répondre.

Et tout le peuple lui répondit : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.

Alors il leur délivra Barrabas ; et ayant fait fouetter Jésus, il le remit entre leurs mains pour être crucifié. »

SAINT MATTHIEU, XXVII.

Ces pages de sang et de larmes, écrites pour la plupart sur le théâtre même des événements qu'elles racontent, sont l'histoire d'un an de l'insurrection polonaise, qui se poursuit, en plein dix-neuvième siècle, au milieu du massacre, de l'incendie, de la déportation, de la complicité de l'Allemagne avec la Russie, et de l'indifférence absolue de l'Occident. Que cette indifférence soit bien ou mal déguisée sous une avalanche de discours, de protestations, de notes diplomatiques, toujours très-courtoises envers les bourreaux, souvent très-rigoureuses envers les victimes, peu importe ; ce n'est qu'une torture de plus ajoutée à leur supplice. Elle se voile même parfois

Fiszler 5 Feb 1932

sous le terme frauduleux de sympathie, qui veut dire, à qui sait le comprendre : « *Chacun pour soi!* » comme dans certaine allocution récemment fort applaudie au Sénat. Pilate disait aux Juifs en se lavant les mains de la mort du Sauveur : « Je suis innocent de la mort de ce Juste! » Et, tout en le jugeant non coupable, il le livra aux bourreaux pour être crucifié. L'éminent jurisconsulte qui vient d'instruire à nouveau le procès de la Passion, dans son livre intitulé *Jésus devant Caïphe*, etc., doit s'en souvenir mieux que personne.

Mais ce qui nous importe bien plus que les phrases plus ou moins menteuses sous lesquelles se cache l'aveugle égoïsme de l'Occident, voué à l'idolâtrie de l'or et de la jouissance matérielle, ce sont les Actes du martyre de la Pologne ; ce sont les glorieux combats de cette guerre de désespoir, commencée par une poignée de jeunes gens sans armes, et qui ne s'arrêtera, si Dieu le veut ainsi, qu'à l'effusion totale du sang polonais. Ces faits sans exemple, dont nous avons été les témoins immédiats, ou dont nous avons reçu les relations les plus fidèles, confirmées par une quantité de lettres identiques et de documents officiels, ont été retracés presque jour par jour dans nos correspondances transmises aux divers journaux de Paris, et principalement *l'Opinion nationale, la Patrie* et le nouveau journal hebdomadaire *la Pologne*. Durant cette période de notre tâche d'historien, pas un seul fait allégué par nous n'a éprouvé un démenti de la presse vénale et vendue à la Russie (celle qui compte le plus de lecteurs), pas un n'a dû subir une rectification. Pour ne

pas manquer à la sainteté de notre cause, nos récits, loin de l'exagérer, sont toujours restés en deçà de la vérité. C'est cette correspondance de douze mois, recueillie en abrégé, sans aucune altération essentielle, qui forme la substance de ce deuxième volume des *Lettres slaves*.

Et que pourrait-on ajouter à l'horreur du tableau, unique dans l'histoire, que présente en ce moment la Pologne? Un vaste plan d'extermination, ourdi par un cabinet soi-disant libéral, étendu sur un peuple de plusieurs millions, que l'on voudrait ensevelir vivant sous les glaces de la Sibérie, ne pouvant le contraindre à se renier lui-même, à changer sa croyance, ses mœurs, son langage, tout ce dont se compose son droit historique de dix siècles! Des femmes, des enfants, des vieillards, égorgés, torturés, déportés en masse; non pas dans les villes prises d'assaut, les armes à la main, mais de sang-froid, systématiquement, la nuit comme le jour, fusillés dans leurs demeures, dans les asiles de la prière, sur les tombeaux de leurs parents, d'après un mot d'ordre secret donné par le tzar Alexandre, dont l'Europe officielle ne cesse d'exalter les généreux sentiments, et passant par-dessus les têtes des officiers de tout grade, qui parfois échappent par le suicide à l'infamie de leur mission, pour armer de la torche, de la corde, de tous les instruments du meurtre et du carnage, les plus effrontés pillards et bandits de l'Asie kosaque et mogole!... Ici, les moissons brûlées sur place, ou foulées aux pieds des chevaux tatars, pour engendrer la faim; là, des centaines de jeunes filles, l'espérance et l'orgueil de notre race, contraintes à

devenir les esclaves et les jouets de la jeunesse dorée de Saint-Pétersbourg et de Moskou... Ce n'est pas tout; un dernier trait manque à cette infernale orgie du tzarisme.

— Les corps des victimes lacérés, mutilés par ces cannibales, sont gardés pendant des mois entiers dans les rues des villes saccagées, sur les champs de bataille, autour des châteaux en ruine, avec la défense de leur donner la sépulture. De ces cadavres amoncelés doit sortir quelque jour une contagion mortelle, qui tuera ceux qui sont encore vivants dans le pays... Voilà le noble plan de campagne proposé par la Prusse, accepté, sanctionné, recommandé par le miséricordieux tzar Alexandre, mis en œuvre par les Toll, les Berg, les Wittgenstein, les Bagration, les Mourawieff, les Dlotoffsky, les Annenkoff, dignes serviteurs d'un pareil maître!

Non, certes, pour tracer ce sinistre épisode de notre dix-neuvième siècle, commencé par de glorieuses batailles, et qui finit par de hideux massacres, nous n'avons pas besoin de recourir à l'exagération; ici, la simple réalité dépasse de beaucoup tout ce que l'imagination la plus hardie pourrait inventer; il n'y a point de place pour l'émotion factice du drame ou du roman !

On a dit avec raison en 1831 : « La Russie, c'est le choléra; » elle tient en 1863 à justifier complétement cette glorieuse définition de son apostolat de barbarie. A bout de soldats et de bourreaux, elle invoque pour suprêmes agents de sa *sainte mission*, la famine et la peste... Le fils de Nicolas Ier, avec son cortége de proconsuls et son armée de sbires, veut ajouter un dernier nom à la liste de

ces faucheurs d'hommes, venus du sein de l'Asie, Attila, Genghiskhan, Koublaï, Batukhan, Timour-Lengh, Yvan-le-Cruel, qui se donnaient eux-mêmes le titre fatidique et maudit de « *Fléau de Dieu* » !

Aujourd'hui, lorsque la question polonaise, solennellement inaugurée par le discours impérial du 5 novembre, vient d'être soumise à la discussion des chambres françaises, deux routes opposées sont ouvertes à l'Europe pour la résoudre :

L'une conduit à l'établissement d'un nouveau droit des gens, fondé sur le principe des nationalités, à la réorganisation de l'Europe d'après ce principe, au désarmement et à la paix définitive, seul acheminement possible vers la liberté ; l'autre conduit à l'anéantissement par la conquête de toutes les promesses de la révolution française personnifiées par l'empire, à l'oppression mutuelle des races allemande et moskovite, et par toutes les deux ensemble de la race gallo-romaine ; à une guerre sans trève et sans merci, comme celle que nous voyons en Pologne, n'ayant d'autre moyen que la fraude et la violence, d'autre issue que l'esclavage. Au terme de la première on entrevoit, d'un peu loin il est vrai, la fédération des peuples ; au terme de la seconde se dresse menaçant et fatal, le testament de Pierre Ier.

En effet, depuis cent ans, depuis qu'un aventurier sans âme a ramassé la couronne de Pologne dans le boudoir d'une tzarine allemande, la Russie marche d'un pas assuré vers sa réalisation. Elle brûle, pille, extermine, sans scrupule, sur terre et sur mer, tout ce qui ose lui

résister, comme à Human, Praga, Oszmiana, comme à Tchesmé, Navarin et Sinope; elle incendie même ses propres villes qu'elle ne peut défendre. Dans toutes les cours de l'Europe elle a des ministres, des diplomates, des journalistes à sa solde; puis, de faux émigrés, des pamphlétaires, des délateurs des deux sexes, jusqu'à des histrions enrichis par l'or volé dans nos églises, et des baladines faisant la propagande sur leurs tréteaux. Les Cobourg, ces étalons des races royales prêtes à s'éteindre, font ses affaires en Angleterre, en Belgique, en Espagne, en Portugal; elle est parvenue à s'associer même l'Italie (dont certains agitateurs comospolites sont au mieux avec le prince Gortschakoff), moyennant leur haine commune contre l'autorité papale. La France seule lui échappe encore; mais l'ayant entièrement isolée des alliances dynastiques, elle médite *en se recueillant* la revanche de Krimée. Elle est dans tous les camps, tous les partis, tous les complots; sûre d'elle-même et de son avenir, aux courtoisies de l'Europe elle répond par d'orgeuilleuses bravades... Eh bien! ce réseau d'intrigues noué sur le monde franco-germain se brise comme une toile d'araignée, cette fantasmagorie d'omnipotence s'efface et disparaît, dès que le nom de la Pologne est prononcé. C'est que nous seuls avons le secret de sa force et de sa faiblesse; nous seuls pouvons lui disputer à bon droit l'hégémonie slavonne; nous seuls enfin pouvons l'arrêter, comme en 1807, comme en 1831, comme aujourd'hui, dans sa marche triomphante vers Constantinople, Rome et Paris. L'empire colossal de toutes les Russies se décompose et devient tout sim-

plement le tzarat de Moskou, dès que les Russiens d'Ukraine et de Lithuanie, les Zmudiens de Samogitie et les Lotèces de Livonie, demandent à redevenir Polonais, comme ils l'ont été depuis le XIVe siècle. Malheureusement, tous ces noms slaves sont à peu près inconnus aux publicistes, aux historiens, et même aux hommes d'État de l'Occident.

Il est impossible qu'en face de ce danger, prévu depuis longtemps, et qui se signale déjà par les premiers coups de la coalition portés contre les États scandinaves, la France ne cherche pas à désarmer son implacable ennemie du Nord, à la priver des avantages d'une lutte engagée sur les bords de la Vistule, et dont l'objet réel, c'est elle-même. Ce serait une honte éternelle pour notre époque, un démenti sanglant donné à la civilisation, à la religion, à la liberté, s'il était demontré qu'on peut impunément assassiner une nation, dévaster une des contrées les plus fertiles du monde, et cela pour étendre les limites d'un empire déjà monstrueux. Ce serait grandir l'Asie aux dépens de l'Europe.

Dans la première entrevue des souverains à Varsovie, le moment de la Russie n'était pas encore venu; la blessure de Sébastopol n'était pas bien cicatrisée. Et d'ailleurs la Pologne était là, irritée par trente ans de persécutions, prête au combat, au premier signal qui lui serait donné par la France; il fallait donc avant tout la provoquer, l'abattre et l'engloutir. Dans ce duel à mort entre l'Asie et l'Europe, il y va de la France au moins autant que de la Pologne. Elle l'a bien compris et l'a formellement ex-

primé, lorsqu'elle a déclaré que la question polonaise était la première question européenne.

Les moyens de la résoudre par le glaive ne lui manqueront pas ; car à la coalition tricéphale de l'absolutisme elle peut opposer une alliance occidentale bien autrement formidable et souveraine, réunie de tous les peuples latins, scandinaves, magyars, musulmans, sans y compter le nôtre; car la France, isolée comme cabinet, est encore toute-puissante comme peuple. Mais cette alliance ne peut se former qu'au nom de la Pologne délivrée, arrachée à son supplice, rétablie dans ses anciennes limites ; elle seule peut lui donner la vie, la force, le mouvement. Cette cause de moins, l'alliance française tombe et se dissout d'elle-même, faute de devise et de drapeau. Avec les éléments qu'elle a déjà sous la main, et de plus, la Vénétie et la Hongrie prêtes à lui servir d'auxiliaires, la victoire de la France et de la civilisation ne saurait être douteuse.

Ainsi, d'un côté nous voyons le despotisme asiatique refoulé vers sa source, forcé de devenir le civilisateur de la race tatare occupant le tiers de l'ancien monde ; l'Allemagne rendue à elle-même et redevenue nation, aussitôt que séparée de la Russie ; la Pologne formant avec la France et l'Italie ce triangle fédératif, projeté par Henri IV et Napoléon Ier, rempart et sanctuaire de la liberté des peuples ; toute cause de guerre en Europe définitivement écartée ; la paix armée, c'est-à-dire la ruine et l'agitation perpétuelles, remplacée par la richesse et la sécurité générales ; la mission providentielle de la France accomplie, et la race napoléonnienne bénie de l'avenir : et tout cela

au prix d'une parole de salut hardiment jetée à l'Europe au nom de la justice et de l'humanité.

De l'autre côté, la Suède écrasée, la Pologne étouffée dans le sang, la Turquie, la Perse, bientôt après les Indes, conquises, demembrées, asservies; la France amoindrie aux yeux des peuples, repliée sur elle-même, le culte romain détrôné par le schisme; la domination ou du moins la prépondérance universelle de la Russie assurée par l'immense extension de ses limites : telles seront les conséquences plus ou moins immédiates, mais certaines, mais irréparables, de l'abandon et par suite de l'extermination de la Pologne. Nous nous abstenons à dessein de citer ici le nom de l'Allemagne; car depuis 1772, l'Allemagne et la Russie sont les deux bras du tzarisme, c'est-à-dire de la conquête du monde par la Russie, au profit de la dynastie allemande des Holstein-Gottorp. La Prusse, par ses haines féodales, l'Autriche, par ses terreurs mazziniennes, subissent plus que jamais la fascination du vampire moskovite ; chassées par le fouet kosaque, elles seront, comme sous Napoléon Ier, comme au moyen âge, comme toujours, l'avant-garde et l'état-major des hordes asiatiques. Comptez tous les noms allemands qui pullulent, comme une lèpre maudite, dans l'armée, dans l'administration, dans la diplomatie russe, et jusque sur le trône !

Quant à l'Angleterre, grâce à la tortueuse et vénale politique de ses ministres, lord North, William Pitt, Cartelreagh, et leur maître à tous, le vicomte Palmerston, depuis trente-six ans lié d'intérêts avec la Russie, l'Angleterre

ne veut être et ne sera désormais qu'un nid de pirates, n'ayant d'autre loi que d'agiter et d'incendier l'Europe, d'autre volonté que de l'assujettir aux calculs de son égoïsme industriel. L'empire des mers lui suffit ; elle laissera volontiers celui du continent à sa rivale. Le soulèvement des Indes, fomenté par la Russie, lui payera bientôt le prix de ses honteuses concessions.

Voilà ce que deviendra, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, cent ans après la révolution française, la déplorable histoire de l'Europe et de l'humanité; châtiment terrible, mais juste, pour avoir assisté, avec une hypocrite et stérile sympathie, à l'égorgement de la Pologne.



PRÉFACE

Depuis un siècle, l'opinion publique en Europe n'à pas cessé de s'occuper d'une question d'un intérêt universel et qui se rattache à la cause même de la civilisation ; c'est la question de la Pologne. D'innombrables écrits ont paru sur cette matière sans pouvoir l'épuiser ; les plus grands génies modernes ont mis leur savoir, leur inspiration ou leur simple bon sens au service de cette noble cause, que même ses ennemis sont loin de considérer comme définitivement résolue. Les livres, les brochures, les poëmes et les traités de toute sorte qu'elle a mis au jour, soit en France, soit à l'étranger, témoignent de son importance, de la place qu'elle occupera dans l'histoire contemporaine, et suffiraient à la substance de toute une bibliothèque. Les éloquents discours prononcés dans les deux chambres en faveur de la Pologne sont assurément les plus brillants

épisodes de notre histoire parlementaire. Nous ne citerons pas les noms, de crainte d'en omettre, et des plus dignes.

A côté de ces poëtes et de ces orateurs, n'hésitons pas à nommer M. Christien Ostrowski, le fils du dernier président de l'assemblée nationale polonaise, auquel d'incessants et remarquables travaux littéraires ont assuré depuis longtemps une place distinguée dans les rangs des publicistes français. Ancien soldat de 1831, M. Ostrowski n'a eu qu'à se souvenir, à puiser dans ses correspondances publiées depuis trente ans par la presse française ou étrangère, pour former deux volumes de lettres qui sont, à notre avis, la meilleure collection de documents historiques sur cette question de la Pologne. Les *Lettres slaves* commencent par le testament du tzar Pierre, imprimé pour la première fois dans toute son étendue. On sait que ce curieux itinéraire, tracé par le fondateur de la Russie actuelle à tous ses descendants, a été rapporté en France par le chevalier d'Éon, personnage hybride, qui l'a remis entre les mains de l'abbé de Bernis, alors ministre des affaires étrangères de Louis XV (1757). Après un premier appel adressé à la France en 1833, on trouve un Mémoire publié en 1839 en faveur de l'indépendance ottomane; des fragments de traductions des meilleurs écrivains polonais; plusieurs allocutions prononcées par M. Ostrowski aux anniversaires, aujourd'hui défendus, de l'insurrection de 1831, etc. Des lettres inédites du général Bem, d'Adam Miękiewicz, de Sadyk-pacha, contenant des détails ignorés du public sur les guerres de Hongrie et de Krimée, ainsi que les deux discours prononcés par Ale-

xandre II, en 1856, à Varsovie, complètent cet ensemble. Le deuxième volume, c'est l'histoire racontée jour par jour de l'héroïque soulèvement polonais, depuis le 21 janvier 1863, jusqu'au 21 janvier 1864.

Les *Lettres slaves* diffèrent essentiellement de ces écrits politiques, créations éphémères du moment, où la sécheresse du style le dispute à l'obscurité de l'idée. Il fallait un écrivain convaincu pour traiter la question au point de vue de l'histoire; il fallait un poëte pour présenter sous une forme vivante et colorée les malheurs et les aspirations de tout un peuple. M. Ostrowski est poëte; ses ouvrages dramatiques joués depuis 1838 sur les différentes scènes parisiennes, suffiraient seuls à témoigner de son talent. Mais, en outre de cette précieuse qualité, l'auteur des *Lettres slaves* possède encore les connaissances spéciales qui distinguent l'historien; le coup d'œil exact et l'aptitude réelle nécessaires pour l'appréciation judicieuse des faits contemporains. La pensée capitale du livre, et qui se reproduit sous mille formes différentes, est une lutte énergique contre le *panslavisme*, que l'auteur combat presque à chaque page par tous les arguments se trouvant à sa disposition. On sait que ce terme veut dire la réunion de *cent millions* d'hommes, de la race slave tout entière, sous le sceptre et le vasselage de la Russie. Cette vaste synthèse, formulée par Pierre Ier, et qui donnerait à la Russie toute l'étendue de l'ancien empire mogol de Genghiskhan et de Koublaï, depuis l'Adriatique jusqu'aux limites du Japon, avec le septième de la population totale du globe, ne manque pas d'une certaine

grandeur barbare, digne du génie altier de son inventeur. Nous devons ajouter qu'elle n'est pas sans péril pour l'avenir de l'Europe et de la civilisation. L'auteur lui oppose, comme unique moyen d'empêcher son avénement, l'idée d'une *fédération slave*, composée des quatre souches distinctes des Bohêmes, des Polonais, des Serbo-Dalmates et des Ruthènes, réunis autour de la Pologne régénérée, leur centre moral et géographique, et qu'il désigne sous le nom d'ÉTATS-UNIS D'EUROPE. Cette pacifique alliance, vivement souhaitée par toutes les populations de race slave, et dont le premier essai a déjà fait la grandeur des Piasts et des Jaghellons, deviendrait le rempart effectif de l'Europe, le gage permanent de sa sécurité. C'est surtout à la France, aujourd'hui prépondérante par le principe des nationalités, à voir lequel de ces deux systèmes est le plus conforme à ses idées et à ses intérêts.

C'est toujours, on le sait, une chose difficile que de se faire pardonner deux volumes compacts de notes, de documents, d'aperçus diplomatiques. Et cependant on lit ces volumes avec une attention soutenue, on s'arrête aux remarques pleines de rapprochements ingénieux, on s'attache au récit. C'est un titre nouveau que M. Ostrowski vient d'acquérir à l'estime de ses compatriotes. Nous l'engageons à s'occuper dès à présent d'une histoire générale de son pays, que personne n'est à même de mieux connaître et de faire connaître au public français.

E. M***.

TABLE DES MATIÈRES

LETTRES SLAVES

I

A MESSIEURS

LES DÉPUTÉS DE FRANCE

LA QUESTION POLONAISE

MESSIEURS LES DÉPUTÉS,

La France et l'Angleterre n'ayant pu, dans l'intérêt de l'équilibre européen et de la justice éternelle, obtenir au congrès de Vienne le rétablissement de la Pologne entière et indépendante, ont cru du moins pouvoir élever une barrière contre la prépondérance russe, en stipulant la conservation des institutions nationales pour toute l'ancienne Pologne, et en donnant une constitution au nouveau royaume formé des débris du duché de Varsovie. Cette constitution fut accordée; mais on n'en tint pas plus de compte que de la nationalité garantie aux autres provinces. Nos libertés, nos institutions, nos droits furent tous foulés aux pieds. Après quinze ans d'oppression et de patience, éclata l'insurrection du 29 novembre. Le monde connaît cette lutte héroïque, et quelle en fut la déplorable issue. Pendant qu'elle durait encore, la Chambre des députés française, organe de la volonté nationale, forte de la teneur des traités admis par la Russie elle-même, fit entendre, dans sa première adresse de 1831, ces paroles remarquables

« LA NATIONALITÉ POLONAISE NE PÉRIRA PAS. »

La conscience de l'Europe entière a pris acte de cette déclaration.

Quelques mois après, l'autocrate, ne se croyant aucunement lié par les traités, faisait publier les statuts dits organiques du 26 février 1832, qui abrogeaient virtuellement la constitution de 1815. Démolissant la nationalité assurée à toute l'ancienne Pologne, le tzar se fit un jeu d'en effacer jusqu'aux dernières traces. C'est ainsi que disparurent les universités de Varsovie et de Vilno, le lycée de Krzemieniec; les bibliothèques publiques et même privées, furent enlevées et transportées à Saint-Pétersbourg. C'est ainsi que la langue russe fut substituée à la langue polonaise, l'ancien statut de Lithuanie supprimé, les églises catholiques transformées en basiliques grecques, et une quantité innombrable de propriétés privées confisquées ou mises sous séquestre, etc. Mais qui pourrait énumérer ces mille et mille moyens employés chaque jour pour dénationaliser la Pologne? Il en est auxquels l'Europe refusa d'ajouter foi, jusqu'à ce que des actes authentiques vinssent les constater. Tels sont, par exemple, *les enlèvements d'enfants ordonnés par l'oukaze du 24 mai* 1832, *la déportation de trente mille familles polonaises sur la ligne du Kaukase* [1], *en vertu d'un rescrit du ministre des finances russes, en date du* 9 *novembre* 1832 (*n°* 1183). De tels actes soulevèrent en France l'indignation générale. La Chambre des députés, fidèle interprète des vœux de la nation, ne manqua pas de protester contre ce mode étrange d'exécuter les traités. C'est ainsi que l'adresse de 1833 contint cette éclatante manifestation :

« *L'intérêt que la France porte à un peuple héroïque s'est accru avec les malheurs inouïs qui l'accablent. La cause si chère de la nationalité polonaise, garantie par le droit des gens et par les traités, n'aura pas cessé d'occuper la pensée de votre gouvernement. Les faits changent; la justice, le droit ne changent point!* »

L'adresse de 1834 s'exprima comme il suit :

« *La Chambre des députés a l'assurance que le gouvernement de Votre Majesté a protesté contre l'état actuel de la Pologne, et qu'il réclamera toujours avec force et persévérance en faveur de cette brave et malheureuse nation.* »

Enfin, dans la dernière adresse, la Chambre, faisant allusion à l'alliance avec l'Angleterre, dit :

« *Cette heureuse harmonie nous donne l'espoir que vous pourrez, sire, rétablir l'équilibre européen, si nécessaire au maintien*

[1] Voyez tome Ier, p. 358, *Appendice.*

de la paix, et que le premier gage en sera la conservation de l'antique nationalité polonaise consacrée par les traités. »

Depuis, et dans le courant de l'année 1835 qui vient de s'écouler, des faits nouveaux sont venus renforcer les griefs antérieurs ; pour en citer quelques-uns, on n'a que l'embarras du choix :

1° Le congrès de Vienne avait déclaré la ville de Krakovie avec son territoire *libre*, *indépendante et strictement neutre;* et dans l'art. 9 il fut stipulé qu'*aucune force armée*, *sous quelque prétexte que ce soit*, *ne pourrait y être introduite*. Eh bien ! tout au contraire, sur l'instigation de la Russie, et sous prétexte que quelques réfugiés polonais s'y étaient établis, la république de Krakovie fut occupée par la force armée des trois puissances protectrices. Les tribunes française et anglaise ont retenti de réclamations au sujet d'une violation si flagrante des traités et du droit des gens; mais, malgré l'assurance que le précédent cabinet français avait donnée, cette occupation dure jusqu'à ce jour, bien que l'éloignement des réfugiés en ait fait évanouir le prétexte. La constitution insérée dans l'acte même du congrès de Vienne, et contenant toutes les garanties d'un gouvernement indépendant, avait déjà été arbitrairement modifiée en 1833 et sans le concours des puissances cosignataires, par l'intervention directe des résidents des trois puissances dans les affaires de l'intérieur; par la défense faite à la diète de se réunir au terme prescrit par la constitution ; par les entraves qu'on met à la réorganisation de la milice citoyenne, dissoute sans aucun motif; enfin, par la présence des troupes étrangères, qui donne à Krakovie l'apparence d'une ville mise en état de siége. Ces violences durent amener une collision scandaleuse entre les autorités de la république et le corps d'occupation; celui ci voulant soustraire à la juridiction du pays deux étudiants détenus dans la prison de la ville, réclama leur extradition : et, sur le refus des autorités, fit enlever de force les étudiants à Podgorze, sur le territoire autrichien, pour leur faire infliger une punition corporelle.

2° Un oukaze, en date du 7 juillet 1836, tout en exprimant dans son préambule le regret que les institutions françaises aient confondu la noblesse polonaise avec les autres classes, ordonne une nouvelle production de titres impossible pour le plus grand nombre; et, en assimilant ceux qui se seront légitimés avec les nobles moskovites, ne leur accorde même pas

l'exemption du recrutement et du bâton (immunités principales de la noblesse russe !) : il faudra qu'ils comptent dix ans de service et obtiennent le grade d'officier, pour que leurs descendants seulement soient admis à jouir de cette immunité ! Cette mesure a pour objet de dénationaliser une classe de citoyens qui ne tenaient plus à des prérogatives ne donnant aucun droit réel, mais qu'on veut forcer ainsi a former une corporation séparée du reste de la nation, par la perspective de l'exemption de peines infamantes pour leurs enfants !

3° Les confiscations des terres de particuliers continuent toujours; témoin les nombreuses listes que le *Moniteur* ne cesse d'insérer sur la réquisition du gouvernement russe.

4° On avait prétendu que ces confiscations n'auraient lieu que pour les propriétés situées dans les provinces anciennement incorporées à la Russie, et non pour celles du royaume de Pologne. Tout au contraire, les Polonais reçoivent journellement les notifications de confiscation de ces dernières; et pour n'en citer qu'un exemple frappant, qui pourra plus particulièrement intéresser les Français, les terres considérables de Dospuda, situées dans le royaume, et appartenant au général Paç, *naturalisé français*, viennent d'être données en toute propriété à un général russe. Le général Paç étant mort, c'est contre sa fille mineure que cet acte de spoliation a été exercé.

5° Le gouvernement russe ne se contente pas d'abolir la constitution, les lois et les institutions du pays; il se permet, en outre, de régler, dans des cas spéciaux, l'ordre de succession dans les fortunes des particuliers. C'est ainsi qu'un oukaze nouveau exclut de la succession des princes Radzivill le prince Michel Radzivill, généralissime pendant l'insurrection, ainsi que ses enfants, bien qu'il soit resté dans le pays et qu'il ait été compris dans l'acte d'amnistie.

6° Deux militaires polonais, rentrés dans le pays sur la foi de l'amnistie, ont été traduits à Kalisz devant une commission, et condamnés à la peine du knout et de l'exil en Sibérie. L'un d'eux n'a pas survécu à son affreux supplice; l'autre, tout meurtri, a été traîné en Sibérie.

7° Un dernier oukaze défend d'enseigner la langue polonaise dans les gouvernements polonais de Witebsk et de Mohilew.

Après tous ces méfaits, on ne peut encore passer sous silence un acte inouï, dont l'autocrate vient de souiller son règne. La mémoire du prince Joseph Poniatowski, auquel seul,

parmi les généraux étrangers, Napoléon a cru devoir conférer l'éminente dignité de maréchal de France, est chère à la Pologne; du consentement du gouvernement russe, une souscription avait été ouverte pour lui faire ériger une statue équestre, dont le travail fut confié au ciseau du célèbre Thorwaldsen. Eh bien! ce monument national a été mutilé et transporté dans la forteresse de Modlin; il est destiné à représenter la statue de saint Georges, patron de la Russie!

Ces actes divers fournissent des preuves incontestables que, depuis la dernière session des Chambres, la situation des choses en Pologne n'a fait qu'empirer. Tout porte donc à croire que la Chambre des députés ne manquera pas de renouveler ses précédentes protestations; car, au cas contraire, son silence équivaudrait à l'approbation de la conduite du gouvernement russe, et semblerait dire que les droits de la Pologne ont cessé d'exister, puisqu'ils ne sont plus réclamés par les représentants de la nation française.

Paris, 27 décembre 1836.

(*Le Courrier français, le Commerce, etc.*)

II

AU DIRECTEUR

DE LA GAZETTE DE FRANCE

LA LÉGENDE SLAVE

C'est une découverte archéologique du plus haut intérêt pour les origines de la race slave, composant un grand tiers de l'Europe et de l'Asie, dont nous offrons aujourd'hui les prémices au public français. Nous croyons rendre service aux amateurs toujours plus nombreux des littératures étrangères en leur donnant quelques fragments de notre légende nationale, perdus depuis des siècles, et qu'un heureux

hasard vient récemment de remettre en lumière. Ils ont été retrouvés, comme nous allons le voir, sur un lambeau de manuscrit, enveloppant des flèches de soldats hussites, au fond d'une vieille tour de Bohême. Les anciens châteaux de nos pères, dévastés par le temps ou le fer étranger, produisent donc encore autre chose que des spectres et des hiboux; et quand le peuple croit y découvrir des trésors gardés par les génies, son instinct ne se trompe pas : ces trésors cachés sont nos premiers chants nationaux, parvenus jusqu'à nous dans toute leur fraîcheur primitive, comme des parfums conservés dans une urne d'or, et constituent les plus riches joyaux de notre patrimoine littéraire.

L'histoire slave, de même que l'histoire de tous les peuples anciens et modernes, a commencé par la poésie et la légende. C'est dans les chants guerriers et les traditions orales, recueillis plus tard par les rapsodes, que se reflète le caractère individuel de chaque race. On sait que les dieux et les héros de l'Inde ont été célébrés par les livres de Vyaça, de Valmiki et de Djana-Radjah, législateurs en même temps que poëtes. D'après Pline l'Ancien (*Hist. nat.*, *XXX*), Hermippus aurait à lui seul traduit plus de cent mille vers de Zoroastre; c'était sans doute quelque poëme épique en l'honneur de Cyrus ou de Darius Hystaspe, contemporains du mage de Persépolis.

D'après Dion Chrysostome (*Disc. XI*), jusqu'au temps des Ptolémées, la poésie aurait été proscrite chez les Égyptiens, qui la considéraient comme un poison voluptueux pour l'oreille: « *Oti pharmakon touto edones esti pros ten akoen*; » à part toutefois la poésie sacrée, en usage dans la célébration des mystères; si les innombrables hiéroglyphes tracés sur les monolithes et les pylones des édifices publics ne formaient déjà une vaste épopée nationale, que le double embrasement de la bibliothèque d'Alexandrie n'a pu détruire. La Bible, avec ses versets rhythmés, ses chants de tout genre, psaumes, cantiques, visions, lamentations, prophéties, etc., n'est-elle pas en quelque sorte l'épopée du peuple de Jéhovah? La Grèce n'a-t-elle pas eu pour premiers monuments historiques les chants d'Orphée, d'Homère, d'Eschyle, qui tour à tour ont célébré l'*Expédition des Argonautes*, la *Guerre de Troie*, les combats des *Sept chefs devant Thèbes?* La guerre de Rome et de Carthage n'a-t-elle pas inspiré les poëmes de Nœvius et d'Ennius, qui précèdent l'*Énéide* et viennent après les *Chants de Triomphe*

et de Table, écrits en vers saturnins, sous les rois de Rome naissante? — Puis, pour les nations de race gaëlique, Ossian marche en tête de cette armée de bardes et de scaldes de la religion d'Odin, dont le culte embrassait les contrées de la Calédonie, de la Scandinavie et de la verte Erin. L'Allemagne doit à Henri d'Ofterdingen ce sombre poëme des *Niebelungen*, cette « boucherie dans un nuage, » comme l'a judicieusement appelé Henri Heine, le spirituel Allemand de Lutèce. Enfin l'Espagne et la France ont eu les troubadours des *Romanceros du Cid* et les trouvères du *Chant de Roncisvals*, dont elles savent à peine les noms, oubliés déjà de leur vivant.

Il en est de même du peuple slave; et grâce à la découverte des trois manuscrits de Prague, de Kralodvor et de Kïow, précieux débris du plus vaste cycle poétique qui ait jamais existé, on peut se former aujourd'hui une idée assez complète de l'histoire primitive, des mœurs et de la législation de nos ancêtres.

La découverte de ces manuscrits a été accompagnée de circonstances très-singulières, et qui tiennent elles-mêmes de la légende. Le premier fut envoyé en 1818, aux mains du ministre Kollowrat, pour le musée national de Prague, par un employé slave, qui prétendait l'avoir trouvé dans les archives de son maître, Allemand fanatique, et qui désirait garder l'anonyme, disait-il dans la lettre d'envoi, « pour ne pas se brouiller avec son patron. » C'étaient deux feuilles de parchemin cousues par le milieu et formant huit pages in-8°; le texte était écrit en caractères latins, sans aucune séparation entre les mots d'un même vers. Le mystère dans lequel s'enveloppait le donateur, fit d'abord douter de son authenticité le savant Dobrowski, l'auteur des *Institutiones linguæ slavicæ veteris*, le patriarche des antiquaires bohêmes; mais bientôt, grâce aux recherches de Hanka, Szafarik et Palaçki, aux preuves qui leur ont été fournies par l'histoire, la paléographie, et même à l'aide de la chimie, on reconnut dans ce manuscrit le plus ancien monument de notre littérature [1]. Le poëme qu'il renferme est le *Jugement de Libusza*; les faits se sont passés en 721, dans les temps antérieurs au christianisme : le récit est de la fin du xe siècle, et le manuscrit du commencement du xie.

[1] Voyez Szafarik et Palaçki; *Die œltesten Denkmaler der bœmischen Sprache* (Les plus anciens monuments de la langue bohême), § xv, p. 87, 88 et 89.

Le second manuscrit a été découvert en 1817 à Kralodvor, petite bourgade de Bohême appelée *Kœniginhof* par les Allemands. Le bibliothécaire Hanka le trouva dans la crypte d'une tour d'église à demi ruinée, servant de gaîne à des flèches qu'on présume avoir appartenu aux soldats de Ziska, le héros bohême de la réforme. C'étaient douze petites feuilles de parchemin in-12, couvertes de caractères latins, dans lesquelles Dobrowski reconnut l'ancienne langue tchèque, le slave originaire qui se parlait parmi les tribus bohêmes et polonaises. Plusieurs des chants qu'il y déchiffra datent du IXe siècle; ils avaient été recueillis de 1290 à 1310, et cachés sous le chœur de l'église par quelque patriote slave, qui voulait ainsi les préserver de la destruction organisée en grand par nos voisins. Ces poëmes historiques, sans désignation d'auteur, étaient intitulés *Zaboï et Slavoï*, *Benès vainqueur des Saxons*, *Iaroslaw vainqueur des Mogols*, *Oldric et Boleslaw*, *Cestimir et Vlaslaw*, *Ludisa et Lubor*, *Le Cerf* et *Zbyhon*. Puis, viennent les chants lyriques d'une moindre étendue : les *Fraises*, le *Coucou*, le *Bouquet*, la *Rose*, l'*Alouette*, la *Délaissée*, etc. S'il faut en croire l'indication des chapitres marquée sur le manuscrit mutilé, le recueil dont il faisait partie devait contenir plus de cent cinquante poëmes pareils aux précédents.

L'histoire du troisième manuscrit n'est pas moins curieuse que celle des deux autres. Le comte Mussin-Pouschkin en avait fait l'acquisition en 1795 dans la vente d'une bibliothèque appartenant à l'archimandrite de Kïow, et le fit imprimer en 1800; l'original a été brûlé durant l'incendie de Moskou, en 1811. Le poëme qu'il contient a été composé en l'honneur du prince Igor Swiatoslawicz (fils de Swiatoslaw) duc de Nowogrod-Siéwierski. L'auteur est resté inconnu; il paraît cependant avoir assisté en personne aux combats dont il fait le récit. Ce poëme est en prose cadencée; et l'action se déroule, comme dans toutes les épopées slaves, sans le secours du merveilleux. Quoique composé par un poëte chrétien, il porte encore un vague reflet du paganisme; on y retrouve les noms et les attributs de la plupart des anciens dieux slaves : ce qui prouve combien le christianisme germanique eut de peine à se greffer sur le tronc national. Il semble avoir été écrit au commencement du XIIIe siècle; sa langue est celle que parle encore aujourd'hui le peuple *ruthène* des environs de Kïow : c'est donc un poëme russien-polonais.

Occupons-nous d'abord du manuscrit de Prague.

Le *Jugement de Libusza* est la narration d'un procès entre deux frères ennemis, dont la sagesse de Libusza, fondatrice de Prague, cherche à concilier les intérêts en présence de ses chevaliers convoqués à la diète. « *Ea tempestate*, dit le chroniqueur Kosmas (*Chron. Bohem*, l. I, 12-13), *inter duos cives, opibus et genere eminentiores, orta est non minima litigio agri contigui de termino... Intrant bacchantes curiam... adeunt dominam, et ut ratione justitiæ dubiam inter eos dirimat causam, suppliciter rogant.* » L'histoire a donc confirmé le fait, et donné raison à la légende. On y voit comment la nation se réunissait, à cette époque déjà, dans des assemblées générales; comment elle était constituée en trois classes : les *kmiets*, les *lechs* et les *vladyks*.

Les premiers étaient les vieux de la commune, les chefs de la classe agricole; et, dans un sens restreint, mais en Bohême seulement, les douze plus anciens du pays, choisis pour former le conseil privé du souverain. Les seconds se comptaient parmi les propriétaires électifs ou désignés par la couronne, avec obligation de défendre le territoire; les hommes d'armes qui gouvernaient les provinces, commandaient la milice : le nom sous lequel on les désignait, *lech* ou *polech*, est devenu plus tard celui de toute la nation polonaise. Les derniers enfin étaient chargés de la direction des biens privés; et, par extension, de l'interprétation de la loi et du culte religieux : ils correspondaient exactement, par l'étymologie même du mot, aux *harmostes*, au pouvoir judiciaire des Grecs. Si à ces trois classes d'hommes libres on ajoute celle des prêtresses (*bacchantes*), et la reine Libusza en était une elle-même, comme la princesse polonaise Vanda, ne retrouve-t-on pas, dans cette organisation de nos tribus primitives, toutes les traces du monde oriental indien, dont la race slave est la dérivation la plus immédiate? En effet, aucune des langues vivantes ne touche de plus près au *sanskrit* que la nôtre; à tel point que beaucoup de substantifs sont les mêmes, et que la conjugaison des verbes auxiliaires est à peu près identique. Un autre fait non moins remarquable, c'est qu'on rencontre déjà, dans le poëme de Libusza, l'esprit d'opposition parlementaire qui a fait inscrire le *liberum-veto* dans les statuts de la république polonaise. Quoique contemporain de Charles le Chauve, le langage en est encore aujourd'hui très-intelligible; tandis que le

français de cette époque, bizarre détritus du celtique, du tudesque, et d'un latin très-corrompu, peut à peine être compris des savants. La forme de ce poëme est claire, expressive, éloquente ; le vers, très-ferme, est un pentamètre coupé par une césure à la quatrième, et plus rarement après la sixième syllabe :

Aï, Vletava, — cemutisi rodu?

ou bien :

Kegdi se vadita — rcdu bratri.

« Eh bien ! Vletava, pourquoi troubler tes eaux? — Quand vont se querellant de propres frères, etc. »

Ce rhythme est encore en usage de nos jours. Ainsi l'Ossian inconnu de ce chant a eu l'honneur de doter les Slaves du plus ancien vestige de leur passé, comme aussi de fixer pour toujours le mètre prosodique que les poëtes de sa race emploient de préférence à tout autre. Voici la traduction, vers par vers, du *Jugement de Libusza*, qui fera mieux comprendre les principes que nous avons posés :

Vletava, de tes eaux, pourquoi troubler la paix ?
Qui donc ose ternir tes ondes argentées ?
Par les vents en fureur sont-elles agitées?
Amassant sur ton sein des nuages épais,
Vont ils glacer le front de nos vertes montagnes,
Et de leurs moissons d'or dépouiller les campagnes ?

Comment puis-je garder le calme de mes flots,
Quand deux frères, sortis d'une royale souche,
Éternisent sur eux une lutte farouche !
L'un, des bords de l'Otave, où parmi les bouleaux
Roule une onde au fond d'or ; l'autre vient de la rive
Du froid Radburz... Hrudosz et Stoglow, deux jumeaux
Issus des Klénowicz, ce vieux tronc qui dérive
Du sang du roi Popiel : race aux vastes rameaux
Des bords du triple fleuve, et qui dans ma contrée
Avec la tribu tchèque autrefois s'est montrée.

Mais des champs de l'Otave une hirondelle accourt ;
Elle entre à Vyszehrad, se pose à la fenêtre
Du vieux manoir, bâti par un mage, un ancêtre
De Libusza, puis jette un cri plaintif et sourd.

Et sa sœur aussitôt répond à l'hirondelle,
En priant Libusza, messagère fidèle,
D'assembler à l'instant dans le palais des rois
Un tribunal de paix pour finir cette guerre ;
De citer à sa barre et Stoglow et son frère,
Pour les faire tous deux jugér selon les lois.

Aussitôt Libusza par des hérauts appelle
Sutoslaw de Lubicz la blanche, aux moissons d'or,
Aux bois de chênes verts ; et le fier Lutobor,
Seigneur de Dobroslawsk, où l'Orliça-la-Belle
Meurt dans les bras de l'Elbe : et Racibor, du mont
Où le San de torrent devient fleuve profond.
Puis, le vieux Radowan, seigneur de Pont-en-Pierre,
Iarozyr du vallon coupé de cent ruisseaux ;
Strezibor, Samorad de la Mza, toute fière
Des épis argentés qui flottent sur ses eaux :
Enfin Hrudosz lui-même, et Stoglow plein de rage,
Qui d'un père au tombeau lui ravit l'héritage.

Kmiets et lechs et vladyks pour la cause attendus
Aux murs de Vyszehrad sont déjà tous rendus ;
Au portour de la salle un peuple entier se presse :
En robe blanche alors, la royale prêtresse,
Libusza vient s'asseoir au trône des aïeux.
Dans l'art judiciaire instruites par les dieux,
Siégent à ses côtés deux vierges inspirées ;
L'une tient dans ses mains les tables de la loi,
L'autre, le glaive nu, qui du crime est l'effroi :
Près d'elles, pour servir aux épreuves sacrées,
L'eau lustrale et le feu brillant sur deux trépieds.

« C'est à vous, dit la reine, illustres envoyés,
Vous, kmiets, lechs et vladyks, de juger ces deux frères,
Qui vont débattre ici leurs intérêts contraires,
Et qu'un amour funeste a jadis désunis.
Selon la loi des dieux immortels et bénis,
Ils doivent en commun posséder l'héritage,
Ou jouir de leur bien par un égal partage.
Mes kmiets, lechs et vladyks, tel est mon jugement.
Si, tel qu'il est rendu, votre raison l'approuve,
Confirmez-le ; sinon, j'attendrai que l'on trouve
Une nouvelle loi qui, fraternellement,
Des fils d'un sang royal épuise enfin la haine. »

Ici, kmiets et vladyks s'inclinent vers la reine,
Se parlent à voix basse ; et, discutant toujours,

Exaltent la princesse et son noble discours.
Le sieur de Dobroslawsk, Lutobor, esprit sage,
Se lève de son siége et lui tient ce langage :
« Divine Libusza, du trône de nos rois
Tu viens de prononcer des paroles royales;
Nous avons tout pesé : fais recueillir les voix. »
Dans l'urne sainte alors les deux vierges loyales
Reçoivent gravement les votes, que tout haut
Elles vont proclamer par la voix d'un héraut.
L'austère Radowan, seigneur de Pont-en-Pierre,
Ayant compté les noms, veut voir les deux jumeaux
Jugés par les vladyks, la nation entière
Confirmant la sentence, et termine en ces mots :

« Oui, frères Klénowicz, nés de la même couche,
Tous deux braves, sortis d'une royale souche,
Du vieux sang de Popiel, de ce même Popiel
Dont les fils, franchissant trois rivières lointaines,
Avec la tribu tchèque ont paru sur ces plaines,
Frères, embrassez-vous, sans rancune et sans fiel;
Chacun de vous aura sa part, libre d'entrave,
De la terre commune et des bienfaits du ciel ! »
A ce discours, Hrudosz, maître aux bords de l'Otave,
Se dresse comme un chêne, appelle ses vassaux,
S'agitant, frappant l'air de sa droite en furie;
Et d'une voix de buffle il menace et s'écrie :
« Malheur ! trois fois malheur aux timides oiseaux,
Alors que dans leur nid se glisse la vipère;
Mais malheur bien plus grand aux hommes, aux soldats,
Qu'une femme gouverne à la mort de leur père !
A l'homme de régir les hommes, les États :
Donc, à moi, fils aîné, revient tout l'héritage ! »
Libusza, se levant, répond à cet outrage :
« Chers kmiets, lechs et vladyks, la fille de vos rois
Vient ici de subir des injures cruelles;
A vous seuls de juger entre eux, selon vos lois :
Désormais je renonce à vider vos querelles.
J'abdique ; choisissez un homme, un souverain,
Qui vous fera ployer sous son sceptre d'airain :
Car la main d'une femme est trop faible... » Elle pleure ;
Au mont de Kerkonosz possédant sa demeure,
Racibor s'est levé pour parler sur ce ton :

« Honte au spoliateur ! honte au droit du Teuton !
Honte à qui le suivrait ! Car nos lois sont sacrées,
Ces lois que nos aïeux apportèrent, dit-on,
Des bords des trois cours d'eau dans ces riches contrées... »

La fin manque. Ces trois cours d'eau, ce fleuve ternaire désigné par le poëte slave, c'est le grand fleuve hindou, c'est le Gange vers lequel s'achemine aujourd'hui le dominateur teuton des Slaves qui voudrait voir la race entière refluer vers sa source par le Kouban et les sommets du Kaukase. Voilà tout ce que le temps et le glaive des Césars nous ont laissé de cette merveilleuse épopée nationale, tronquée par la conquête étrangère, et qu'il appartient à l'avenir d'achever.

Le premier fragment du manuscrit de Kralodvor est, nous l'avons dit, le poëme de *Zaboï et Slavoï.*

C'est le récit d'une guerre de religion entre les Slaves idolâtres et les Allemands commandés par un chef nommé Ludiek (Louis), lieutenant d'un des rois de France, de Louis le Germanique, selon toute apparence. Quelques détails semblent se rapporter à des événements arrivés sous le règne de Dagobert au VII[e] siècle. Des chefs et des soldats slaves se réunissent et conspirent au fond des bois à l'affranchissement de leur patrie. Un d'eux prend la parole ; à la fois poëte et guerrier, « c'est par des chants de deuil et de colère » qu'il se plaint de la manière dont l'idée chrétienne s'est établie sur le sol slave à la suite des Allemands. Lâche serait celui qui ne combattrait pas, au prix de sa vie, un culte qui s'introduit entre les tribus de Tchech et de Lech à la faveur du massacre! Sept siècles plus tard, la même lutte se renouvelait à la voix de Jean Huss et de Ziska, entre les Slaves réformés et la cour de Vienne. Et cependant, aucun peuple n'était plus disposé que le nôtre à recevoir la *bonne nouvelle*, la parole de l'Évangile, si cette parole n'avait pas été apportée par la conquête étrangère! De tout temps il y a eu chez les Slaves un christianisme instinctif que l'autre n'a fait que féconder en l'élevant à la puissance d'un symbole religieux. Aucun apôtre chrétien n'a trouvé le martyre sur le sol slave; et disons-le à la gloire de nos ancêtres, tout en adorant des idoles, ils étaient beaucoup plus chrétiens que ceux qui prétendaient les initier à la foi de paix et de charité, aux lueurs des glaives et des bûchers. En Bohême, en Pologne, en Lithuanie, de même qu'en France, ce sont les douces mains des femmes et non les gantelets de fer des chevaliers et des barons qui, les premières, ont répandu l'eau sainte sur la tête des rois et des peuples slaves.

Dans la pièce suivante, *Benès, vainqueur des Saxons*, nous voyons le tableau d'une expédition tchèque contre les Alle-

mands, en 1278, après la déchéance d'Ottokar II. Cette ode guerrière, coupée en strophes de quatre vers, qui se précipitent les unes après les autres comme des hommes d'armes marchant à pas pressés sur l'ennemi, commence par une poétique invocation au soleil. Dans sa ferveur, dans sa reconnaissance pour l'astre ami du Slave, le rapsode l'appelle tendrement d'un diminutif, écho de l'âge d'or, qu'il serait impossible de reproduire dans une autre langue. Ce soleil que jadis adorait l'Orient, ce dieu du jour qui ne réveille que des idées de grandeur et de majesté, il le plaint et le console, attristé qu'il est du massacre dont ses premiers rayons vont être les témoins. Mais le combat s'engage; quels coups fréquents et terribles! quelle sanglante mêlée a couvert la plaine! que de morts sans sépulture et livrés aux oiseaux de proie! Pourtant que le front du dieu-soleil se rassérène; qu'il répande des flots de splendeurs : les Allemands sont en fuite, la honte au cœur, et le poëte slave applaudit à leur désastre. Cette haine séculaire entre les Slaves et les Allemands date de fort loin, comme on peut le voir à chaque page du manuscrit de Kralodvor; elle n'a pas attendu l'ingratitude de Léopold I[er] après la délivrance de Vienne, par Jean Sobieski, pour se manifester : aujourd'hui même, elle s'attise encore au souffle embrasé des passions politiques. Loin de nous la pensée de la trouver juste et conforme aux intérêts de la civilisation; nous ne faisons que la constater tout en la déplorant : nous prévoyons qu'elle ne s'éteindra que lorsque la race germanique aura renoncé à toute prétention de souveraineté sur la nôtre, lorsque, par un effort national unitaire, la grande famille slave aura recouvré toute son ancienne autonomie.

Un antagonisme de date plus récente, mais tout aussi vivace, entre les Slaves et les Tatars-Mogols, se reflète sur le poëme de *Iaroslaw*. Il est du XIII[e] siècle, époque à laquelle le duc Iaroslaw, par une victoire éclatante remportée sous les murs d'Olmutz, délivra l'Europe d'une invasion mogole, de même qu'en 732, Charlés Martel l'avait délivrée de la puissance de l'Islam. C'est, à notre avis, le seul chant du recueil qui soit contemporain des événements racontés. Une guerre d'extermination avait été déclarée entre le khan Koublaï et les chrétiens pour la mort de sa fille captive. Ce khan Koublaï, dont Marco-Polo fait un éloge si pompeux dans son *Voyage en Asie*, souverain de l'empire mogol, qui s'étendait depuis le Dniéper

jusqu'au Japon, avait envoyé son fils en Europe à la tête d'une armée formidable, pour venger sa sœur, que les Allemands avaient tuée, dit le poëte, « pour ses pierreries, son or et ses perles. » Mais le fils de Koublaï périt de la main même de Iaroslaw; et la mort de sa sœur est restée sans vengeance. « La fille de Koublaï est belle comme la lune est belle, comme le soleil levant est radieux, alors qu'il passe au-dessus des forêts profondes; plus rayonnante encore apparaît la fille de l'Orient dans sa beauté native et l'éclat de sa riche parure. » Les meurtriers avaient donc obéi à l'appât du gain, à ce trait caractéristique de la race antislave, qui se traduit aujourd'hui par l'économie. Sur ce dernier point, beaucoup d'auteurs sont d'accord avec le chantre bohême. Tacite dit dans sa *Germanie* (§ 9, 14 et 35) : « *Pigrum quinimmo et iners videtur sudore adquirere, quod possis sanguine parare... Aleam exercent, tanta lucrandi temeritate, ut quum omnia defecerunt, extremo ac novissimo jactu de libertate et de corpore contendant... Deum maxime Mercurium colunt!* etc. »

Le fragment intitulé *Oldric et Boleslaw* se rapporte à l'année 1002; c'est le récit du siége de Prague par le prince bohême Ulrich ou Alaric, et du stratagème qu'il employa pour délivrer cette ville de l'armée de Boleslaw le Grand, second roi de Pologne. La guerre prend ici un tout autre caractère; il ne s'agit plus d'invasion et de conquête, mais d'une lutte éphémère, pareille à celle des tribus hellènes du cycle homérique. Ce qui frappe surtout à la lecture de ce fragment, composé en vers non rimés, c'est la facilité avec laquelle les poëtes slaves alliaient, dans un même sujet, le ton lyrique à celui de l'épopée; c'est-à-dire l'inspiration au récit, la fantaisie à la réalité. Dans les combinaisons rhythmiques de leurs vers, toujours simples et harmonieux, comme nous avons déjà pu l'observer à l'occasion du *Jugement de Libusza*, ils ont rencontré quelque chose d'analogue à l'assonnance de la poésie arabe, au moyen de la répétition des mêmes syllabes, soit au commencement, soit à la fin de chaque vers. La rime est née probablement de ce procédé euphonique. Comme caractère général, c'est le chant le plus grave et le plus épique de la collection. La ballade ayant pour titre *Cestimir et Vlaslaw* ne diffère du précédent que par un rhythme plus libre et plus irrégulier. Ce sont des combats livrés vers l'an 869 entre deux chefs de tribus slaves, et dont on retrouve aussi la trace dans la chronique de Kosmas. La

vendetta de deux familles ennemies, dramatisée par l'amour, est peinte en traits de feu; le style, de même que le sujet du poëme entier, respire une farouche et sombre énergie.

Ludisa et Lubor nous raconte un tournoi où, pour prix de sa victoire sur ses rivaux, le chevalier Lubor obtient la main de la belle Ludisa, fille d'un duc de Bohême. La correction et l'harmonie du langage désignent une époque plus récente que celle des tournois du prince Ottokar, qui néanmoins en ont pu fournir l'idée première; les refrains ont de l'analogie avec ceux des *minnelieder* de l'Allemagne ancienne. Il est à remarquer qu'on y trouve la première trace des armoiries et des enseignes nationales usitées dans les pays slaves.

Nous signalons dans l'élégie du *Cerf* un exemple remarquable de ce christianisme intuitif dont nous avons parlé à propos de *Zaboï et Slavoï*, et de la façon dont les anciens Slaves concevaient l'âme humaine, comme essence une, immortelle, se dégageant du corps complète et vivante. « Le coup fatal atteint l'âme tendre du jeune héros; elle s'exhale de son sein et s'envole par ses lèvres charmantes, etc. » Ils n'avaient lu cependant ni le Phédon, ni l'Évangile; mais dans le christianisme des Germains, ils entrevoyaient déjà le futur panthéisme de l'Allemagne moderne. Or, le panthéisme n'est autre chose qu'une absorption, une déprédation métaphysique. Épicure absorbait l'infini dans le fini; Spinosa absorbait le fin dans l'infini : l'école moderne d'Hégel, malgré la verbeuse logomachie dont le professeur de Berlin entoure son système, est la négation de toute personnalité divine, ou bien, en d'autres termes, c'est l'athéisme déguisé. Ce philosophe courtisan absorbe l'absolu dans le subjectif, le *non-moi* dans le *moi*, l'univers dans l'individu, l'Allemagne dans le roi de Prusse; mais il absorbe surtout ses émoluments de professeur et l'intelligence de ses élèves. Non, certes, un pareil dogme n'était pas de nature à transformer les croyances de nos ancêtres, qui n'ont reçu la foi que des mains de Rome ou de Byzance. Qui sait, du reste, si ce n'est pas de ces mêmes Slaves, adversaires jadis du christianisme germanique, comme ils le sont aujourd'hui du panthéisme allemand, que jaillira quelque jour la vérité philosophique? Mais il faut pour cela la discussion libre, l'examen sans entrave; en un mot, l'indépendance.

Dans le petit poëme de *Zbyhon*, le sentiment patriotique n'est plus en jeu; l'intérêt du cœur est le seul mobile de l'ac-

tion. Le vladyk Zbyhon a fait enlever la maîtresse d'un jeune guerrier, qui la délivre et qui tue son ravisseur. D'un sujet si simple, le rapsode a su tirer une ravissante pastorale. Ce chant, qui date des temps païens, pourrait bien appartenir à l'auteur du *Cerf*, dont il rappelle la couleur en mains endroits; c'est le plus ancien de la collection de Kralodvor.

« Rien n'est nouveau sous le soleil, » dit l'auteur des *Proverbes*; et les *Fraises*, charmant morceau anacréontique, dans lequel une matrone slave avertit sa fille du danger d'aller cueillir les fraises avec des garçons, en est une preuve évidente. « Pourquoi me défier d'eux ? répond la jeune fille; ce sont de si braves cavaliers ! » On peut en dire autant du morceau intitulé le *Coucou*.

Traduit ou plutôt travesti par Gœthe, le *Bouquet* respire un délicieux parfum de jeunesse et d'amour; mais le ton très-vif et très-joyeux qui le distingue est devenu presque élégiaque sous la plume du barde de Weimar.

La *Rose* exhale pareillement un désir voluptueux, un besoin d'amour partagé; mais, cette fois, l'expression en est toute mélancolique. C'est ici le lieu d'observer que le caractère dominant de ces poëmes est une certaine tendance à la rêverie, un sentiment particulier aux Slaves, qui tient à la fois du désir, du regret, et d'une prédisposition innée à la tristesse, pour lequel nous avons un terme spécial, *tensknota*, et dont on ne retrouve l'équivalent dans aucune langue. C'est, si vous voulez, « l'aspiration vers un bonheur absent, » rendue par un seul mot. L'*Alouette*, dont la fin manque, et la *Délaissée* en offrent de touchants exemples. L'auteur de la dernière surtout connaissait bien le cœur humain; il savait que les douleurs profondes s'expriment simplement, au lieu d'éclater en hyperboles. « Hélas ! vous, sombres forêts, ô bois de Miletin, pourquoi donc verdoyez-vous l'hiver comme l'été ?... Je voudrais pouvoir ne pas pleurer, n'avoir plus le cœur plein d'angoisse ; mais dites, ô mes amis ! qui donc ne pleurerait pas à ma place ?... Où est mon père, mon père chéri ? Il dort dans la tombe. Où est ma mère, ma bonne mère ? L'herbe croît sur elle !... Hélas ! je n'ai plus ni frère, ni sœur ; on m'a ravi jusqu'à mon amant !... »

Tous ces petits morceaux, d'une date plus ou moins ancienne, se distinguent par une extrême suavité de sentiment et d'expression ; de nos jours encore les vierges et les matrones

slaves, aux feux de la veillée, en fredonnent quelques fragments détachés, en les entremêlant parfois, sans se douter que ce sont les vénérables débris d'un monde évanoui. Il est vrai que les savants et les antiquaires ne s'en doutaient pas non plus, avant la découverte des trois précieux manuscrits. Les poëtes nationaux ont largement puisé dans cette vaste épopée populaire, comme dans une mine intarissable, où chacun a le droit de choisir le métal qui lui convient.

Hâtons-nous d'arriver au manuscrit de Kiow, à l'*Expédition d'Igor*. Le début en est simple et limpide comme la vérité, que le barde se fait un devoir de suivre dans tout le cours de sa narration ; le style plein d'images toujours justes, parfois empreintes de grandeur : « Frères, n'est-il pas bon de chanter dans notre vieille langue le douloureux récit de l'expédition d'Igor ? Je commencerai donc ce chant d'après l'histoire des temps anciens, et non à la manière de Boïan. Quand Boïan l'inspiré se mettait à chanter les héros, sa pensée s'élevait comme un chêne touffu dans les bois ; elle courait comme un loup gris sur la plaine : elle planait comme un aigle dans le ciel bleu. Et quand sa mémoire lui retraçait les guerres des temps anciens, il lançait dix faucons contre dix cygnes. . . .

. . . .

Non, ce n'étaient pas dix faucons contre dix cygnes que Boïan lançait dans les airs ; c'étaient dix doigts nerveux et prophétiques étreignant dix cordes vivantes qui, d'elles-mêmes, célébraient la gloire des héros ! »

Certes, jamais langage ne fut plus noble et plus énergique. Qui donc était ce Boïan, cet Homère slave, que le rapsode appelle « le rossignol des temps anciens ? » Était-ce le poëte-soldat, le compagnon d'armes du prince Igor, ou bien le joueur de lyre, le conteur des chaumières, comme on en trouve encore aujourd'hui dans tous les villages de l'Ukraine ? Son nom se prête également à ces deux étymologies : *boï* combat, et *baï* fable, pouvant l'un et l'autre l'expliquer. Nous penchons toutefois pour la première. Après avoir dit les raisons de l'expédition du prince Igor, dont les terres avaient été envahies par les Polovtsiens, notre poëte passe à la revue des troupes, au dénombrement; puis, à leur marche à travers les steppes, sous la conduite de leur chef qui s'écrie :

« Avec vous, mes Russiens, j'exposerai ma tête au glaive ennemi ; je boirai le Don dans mon casque ! »

C'est ainsi qu'un roi de Pologne disait : « Si le ciel vient à tomber, les lances de mes cavaliers sauront le retenir ! »

Après une nouvelle invocation à Boïan, vient le tableau du premier déploiement de l'armée et de sa rencontre avec l'ennemi. Il y a ici des descriptions d'une merveilleuse originalité. « Mes Kouriens sont d'illustres combattants; nés au son de la trompette, bercés dans une cuirasse, nourris au bout d'une pique, ils connaissent toutes les routes et tous les défilés. Leurs arcs sont toujours tendus, leurs carquois toujours remplis, leurs sabres toujours aiguisés ; ils bondissent comme les loups gris sur les plaines : cherchant pour eux l'honneur, pour leur souverain la gloire ! »

Une seconde rencontre au fond des steppes, où les troupes d'Igor sont écrasées par les masses des Polovtsiens, fournit au poëte l'occasion de jeter un coup d'œil sur les troubles intérieurs qui datent du règne d'Oleg, et sur le sombre avenir du pays dont il prévoit la conquête par les barbares scandinaves et mogols ; sa lyre exhale des sons d'une tristesse infinie dans le récit du désastre national, du songe fatidique et des imprécations du vieux Swiatoslaw, à la nouvelle de ce combat funeste où son fils a perdu la liberté; mais surtout dans l'héroïde amoureuse que soupire la belle Iaroslawna, l'épouse du prince Igor :

« Je m'envolerai vers le Don comme un coucou plaintif; dans l'eau de la Kaïala je tremperai mes manches de castor, et j'en essuyerai les plaies saignantes sur le corps de mon seigneur, beau même après la mort !... O vent du désert, vent cruel ! pourquoi donc as-tu soufflé avec tant de violence, en poussant de tes ailes puissantes les flèches du khan sur les compagnons de mon bien-aimé ? N'était-ce point assez de lancer des montagnes de neige dans les airs, de faire chavirer les vaisseaux sur la mer azurée ? Fallait-il encore disperser mon bonheur d'amante parmi les herbes des steppes ? »

Heureusement pour elle, le prince Igor s'enfuit sur un cheval qui lui est donné par un soldat polovtsien, et revient à Kïow, où sa présence ramène la joie et l'espoir du triomphe. La fin du poëme est un chant de gloire en l'honneur du jeune héros ; l'hymne se termine comme une prière par un *amen*, comme si le poëte voulait sanctifier ses inspirations païennes en reconnaissant la souveraineté du Dieu de l'Évangile.

Voilà l'énumération rapide des chants et des légendes qui

ont entouré le berceau de notre nation ; mélodieux échos du passé, et que la triple invasion germaine, scandinave et mogole ne parviendra jamais à étouffer.

Paris, 10 décembre 1855.

(*Gazette de France.*)

III

AU DIRECTEUR

DE L'ABEILLE IMPÉRIALE

L'HOMME DES DEUX MONDES

Monsieur,

Le jour anniversaire de la naissance de Thadée Kosciuszko, je vous adresse quelques détails biographiques sur ce général, une des gloires les plus pures et les plus solides de la Pologne et de l'humanité. Je ne citerai que les traits principaux, et dans l'ordre dans lequel ils se présenteront à ma mémoire.

. . . .

Après son retour d'Amérique et la campagne de 1792, la tzarine fit offrir à Kosciuszko une place distinguée dans l'armée russe, avec une pension viagère ; il refusa l'une et l'autre avec la fierté d'un homme qui ne veut servir que son pays. Il quitta la Pologne, déjà dominée, presque asservie par la faction moskovite, à la tête de laquelle se trouvait le roi lui-même, l'ancien amant de Catherine. N'ayant jamais accepté les subsides des cours étrangères, il ne vécut que des offrandes patriotiques qui lui étaient transmises par ses amis. Deux ans après, il reçut des Polonais la dignité de généralissime, sans vanité,

sans ambition, et sans autre intérêt que celui de travailler à l'affranchissement de sa patrie. Il imita son ancien chef, Washington, par le respect qu'il porta constamment aux lois de son pays, et par l'usage qu'il fit de son autorité pour les faire respecter.

Revêtu d'un pouvoir dictatorial par le vœu souverain de la nation, il refusa noblement le trône qui lui fut proposé par les plus fervents de ses admirateurs; il exigea constamment du gouvernement et des habitants de Varsovie que Stanislas-Auguste fût maintenu, sinon honoré, comme roi légitime de Pologne. Il n'aurait même pas hésité à le mettre à la tête du gouvernement qu'il venait d'établir, s'il n'en avait été détourné par ceux qui se souvenaient des antécédents de Stanislas, et qui craignaient l'influence du parti de la cour. On sait que ce triste monarque l'en a singulièrement récompensé; car, peu de temps après, il l'a fait mettre hors la loi, comme rebelle et comme ennemi de la grande tzarine de Russie.

Si la journée de Szczekociny n'a pas tourné à l'avantage des armes polonaises, la retraite de Kosciuszko a valu autant qu'une victoire aux yeux de tous les militaires expérimentés; et la défense de Varsovie, qui ne se trouvait rien moins qu'en état de soutenir un siége, acheva de le couvrir de gloire.

A la bataille de Maciéiowicé (1794), la dernière heure de la Pologne indépendante, Kosciuszko, pour décider le sort du combat, qui devenait incertain, et ne voyant pas arriver les secours qu'il attendait, se précipita au milieu de l'ennemi avec l'élite de la cavalerie et tous les premiers officiers de l'armée. Cette tentative désespérée, qui fit une large trouée dans le corps du général Fersen, quatre fois supérieur en nombre à celui de Kosciuszko, ne servit qu'à lui épargner la douleur de voir ses troupes balayées par la mitraille de l'ennemi. Blessé à la tête, il tomba au milieu de la mêlée; et tous les braves qui l'avaient suivi vendirent chèrement la perte de leur vie ou de leur liberté.

Le hasard fit découvrir Kosciuszko au milieu des morts qui jonchaient le champ de bataille. A la simplicité de son vêtement, à la décoration de l'ordre américain de Cincinnatus qui lui avait été conférée par son émule et son ami, l'immortel Washington, et surtout à l'héroïque expression de sa figure ensanglantée, il fut reconnu: et dès qu'on prononça son nom, plusieurs kosaks, qui s'étaient assemblés pour le dépouiller,

frappés de respect plus encore que de terreur, firent un brancard de leurs lances pour le transporter auprès du général Fersen.

C'est ainsi que s'acheva la glorieuse carrière de Kosciuszko, à laquelle se rattachaient toutes les espérances des Polonais.

Quant au mot de « *finis Poloniæ,* » qu'on lui attribue dans cette circonstance, ce n'est qu'un mensonge et une perfidie; jamais ce blasphème n'aurait pu sortir de la grande âme de Kosciuszko : car ce serait un démenti donné à sa vie entière. Une nation ne meurt pas avec un seul homme, cet homme fût-il un héros. Lorsqu'il apprit dans son cachot de Saint-Pétersbourg qu'on lui prêtait ce mot barbare, inventé par les historiens à gages de Catherine II, et reproduit par tous les journaux existant à cette époque, il faillit mourir de douleur. Vingt fois il l'a publiquement désavoué dans tout le reste de sa vie, et vingt fois il eut le regret de voir renaître de ses cendres cet audacieux mensonge, phénix nouveau, toujours mal consumé par le feu de la vérité. D'ailleurs le chant des légions polonaises au service de l'Empire, sous les ordres de Dombrowski : « La Pologne ne mourra pas ! » (*Ieszcze Polska nie zginela*), a donné à cette invention un désaveu formel et définitif.

Voici, entre autres, la lettre adressée à l'historien de Ségur, et dont l'original se trouve dans la précieuse collection de M. Léonard Chodzko :

Paris, 30 brumaire an XII (31 octobre 1803).

« MONSIEUR LE COMTE,

» En vous remettant hier l'écrit relatif à l'affaire de M. Adam Poninski, sur sa conduite dans la campagne de 1794, j'avais encore à cœur un autre fait qui se rattache à la malheureuse bataille de Maciéiowicé, et qu'il me tarde d'éclaircir.

» L'ignorance ou la mauvaise foi s'acharnent à mettre dans ma bouche le mot de *finis Poloniæ*, que j'aurais prononcé dans cette fatale journée. D'abord, avant l'issue de la bataille, j'ai été presque mortellement blessé, et je n'ai recouvré mes sens que deux jours après, lorsque je me suis trouvé entre les mains de mes ennemis. Puis, si un pareil mot est inconséquent et criminel dans la bouche de tout Polonais, il le serait beaucoup plus dans la mienne.

» La nation polonaise, en m'appelant à défendre l'intégrité, l'in-

dépendance, la dignité, la gloire et la liberté de la patrie, savait bien que je n'étais pas le *dernier* Polonais, et qu'avec ma mort, sur le champ de bataille ou autrement, la Pologne ne pouvait et ne devait pas *finir*.

» Tout ce que les Polonais ont fait depuis, dans les glorieuses légions polonaises, et tout ce qu'ils feront encore dans l'avenir pour recouvrer leur patrie, prouve suffisamment que si, nous, soldats dévoués de cette patrie, nous sommes mortels, la Pologne est immortelle ; et il n'est permis à personne de dire ni de répéter l'outrageante épithète de *finis Poloniæ*.

» Que diraient les Français si, à la fatale bataille de Rosbach, en 1757, le maréchal Charles de Rohan, prince de Soubise, s'était écrié : *finis Galliæ;* ou si on lui faisait dire ces cruelles paroles dans ses biographies ?

» Je vous serai donc obligé de ne pas parler de ce *finis Poloniæ* dans la nouvelle édition de votre ouvrage ; et j'espère que l'autorité de votre nom imposera à tous ceux qui, à l'avenir, voudraient répéter ces mots et m'attribuer un blasphème contre lequel je proteste de toute mon âme.

» THADÉE KOSCIUSZKO. »

Délivré de sa prison à l'avénement au trône de Paul I[er], qui vint en personne lui annoncer sa délivrance et celle de tous ses compagnons de captivité, répartis au nombre de douze mille, dans différentes provinces de la Russie, il refusa toutes les propositions qui lui furent faites d'accepter un emploi militaire du premier rang, et de conduire les armées du tzar contre la France. S'il ne put se défendre de recevoir, comme don gratuit, une somme qui assurait sa fortune pour le reste de ses jours, il ne manqua pas de la renvoyer au tzar dès qu'il eut quitté les frontières de la Russie en témoignant, dans une lettre écrite avec autant de mesure que de dignité, toute l'étendue de sa reconnaissance pour lui et ses compatriotes : mais en déclarant que, n'ayant plus de patrie, les richesses lui devenaient inutiles, et qu'il était déterminé à finir ses jours dans la retraite et l'obscurité.

Après avoir passé quelque temps en Amérique et en Angleterre, il s'établit en France dans les environs de Fontainebleau, où une pension modique, qu'il recevait des Etats-Unis pour ses anciens services militaires, suffisait et au-delà à tous ses be-

soins. C'est là que la digne famille de Zeltner, ancien envoyé de Suisse et son invariable ami, devint désormais la sienne, et conquit par cette généreuse hospitalité des titres éternels au respect et à l'amour des Polonais.

Dans cette retraite, la société d'un petit nombre d'amis intimes, la lecture, le dessin, quelquefois la chasse, occupaient ses loisirs; tandis que l'accueil qu'il faisait aux malheureux, les aumônes qu'il répandait parmi les pauvres, apportaient de touchantes consolations à son âme, toujours pleine du souvenir vivant de sa patrie. Jusqu'à présent, aux environs de Montigny-sur-Loing, le nom de Kosciuszko, qui, en 1813, sauva ce pays de la dévastation s'étendant sur d'autres contrées, est considéré comme un symbole de vertu, de constance et de charité.

Témoin des divers changements qui se sont opérés en France, il parut indifférent à tout ce qui se passait en dehors de la sphère de ses propres aspirations. Voulant profiter de son attachement pour son pays natal, et de la confiance que les Polonais avaient en lui, Napoléon voulut l'engager à le suivre dans la campagne de 1807; il lui fit les offres les plus séduisantes, et désira que, par une proclamation signée de sa main, il donnât l'éveil à la nation polonaise, en ranimant son ancien enthousiasme et en y préparant une levée de boucliers. Le maître de l'Europe s'efforça de lui persuader qu'il avait formé le projet de rétablir la Pologne; mais Kosciuszko ne voulut point tromper ses compatriotes par des espérances auxquelles lui-même n'osait se livrer. Ces offres et ces promesses lui furent réitérées durant les Cent-jours; malheureusement, elles échouèrent par la faute du négociateur Fouché, chargé de les lui présenter.

A l'entrée des troupes alliées à Paris, en 1814, l'empereur Alexandre voulut voir Kosciuszko; il lui parla de ses projets concernant la Pologne, dont le rétablissement devait être la base d'un ordre de choses plus libéral en Russie; il l'engagea, dans les termes les plus pressants, à rentrer dans sa patrie. Kosciuszko promit d'y revenir dès que son indépendance serait assurée et son gouvernement organisé. La mort l'enleva quelques temps après, en 1817, à Soleure en Suisse, où la famille de Zeltner l'avait suivi.

Les amis de la liberté perdirent en lui un modèle; les militaires, un des guerriers les plus habiles et des plus intrépides :

les Polonais un des chefs les plus glorieux qui jamais aient illustré leurs annales. Entre autres nobles qualités, il aimait passionnément les beaux-arts, qu'il cultivait lui-même de main de maître. Les beaux vers avaient sur son âme une puissance irrésistible; témoin la *Feuille de Chêne*, d'Arnaut, qui lui fut récitée peu de jours avant sa mort, et qui lui coûta peut-être les dernières larmes qu'il ait versées... Elle était bien digne, en effet, d'un pareil hommage :

« De ta tige détachée
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ?... — Je n'en sais rien!
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphir ou l'aquilon,
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre et m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier. »

Le chêne abattu par l'orage, c'était la Pologne; la feuille desséchée, livrée au vent, au hasard de l'exil, c'était lui... Mais l'amour de la Pologne ne souffrira pas qu'elle tombe où va toute chose, dans l'océan de l'oubli; car cette feuille est le plus beau fleuron de sa couronne de martyre...

Les monuments élevés à la mémoire des grands hommes sont rarement épargnés au milieu des guerres civiles et des révolutions; ils ne résistent point à l'action du temps qui détruit tout ce qu'il enfante : mais le souvenir de Kosciuszko, gravé dans le cœur de l'humanité, ne sera jamais effacé. Il vivra aussi longtemps que le tertre de *Mogila*, élevé par les mains des Polonais sur la montagne de Bronislawa, en vue de Krakovie, avec la terre recueillie sur tous ses champs de bataille; haut de dix-huit toises et dominant toute la contrée, — entre les deux tertres de Krakus et de Vanda, les premiers fondateurs de la cité polonaise : — triangle mystérieux qui renferme, dans son immense orbite, tout le passé et l'avenir de notre nation... C'est le héros aimé du peuple, et qui, seul dans les temps mo-

dernes, de même que Napoléon Ier, portait le vêtement du peuple, la capote grise...

C'est à nous, ses enfants, ses compagnons d'armes, qui, soit par des traditions de famille, soit par des récits populaires, avons eu le bonheur de recueillir tous les détails de sa vie publique et privée, de fournir aux besoins de l'histoire des matériaux qui feront connaître l'homme de bien, le citoyen vertueux et le défenseur intrépide de la liberté des deux mondes.

Paris, 12 février, 1857.

(*L'Abeille impériale.*)

IV

AU DIRECTEUR

DU CONSTITUTIONNEL

LA MANIFESTATION DE LONDRES

Monsieur,

Parmi les cruelles déceptions qui ont assailli l'Émigration polonaise dans ces dernières années, une des plus douloureuses est la solidarité qu'on paraît vouloir établir entre notre cause nationale et toutes les causes révolutionnaires en Europe. Le *Constitutionnel*, dans un récent article à propos de la manifestation des réfugiés de Londres aux funérailles du député polonais Stanislas Worcell, s'exprimait en ces termes :

« Les réfugiés politiques réunis à Londres viennent de faire connaître une fois encore à l'Europe civilisée, par un acte solennel et religieux, leurs principes et leurs desseins.

» Les réfugiés, groupés par nations, suivaient leurs bannières respectives, etc. »

Cet article cite des noms français, des noms italiens, des régicides, des évadés de Cayenne, etc.; il ne nomme pas un seul émigré polonais; et cependant il nous enveloppe avec eux dans la même réprobation. Cette solidarité, nous ne pouvons, nous ne devons pas l'accepter; nous la repoussons énergiquement, au nom de la Pologne et au nôtre. M. Stanislas Worcell, député en 1831, écrivain et patriote distingué, a bien pu être l'ami personnel de quelques-uns des réfugiés de Londres qui ont suivi son convoi; mais, nous en avons en main les preuves dans toutes les lettres qu'il nous a adressées depuis vingt ans, sa doctrine n'a jamais été celle de la violence et de l'anarchie. De plus, nous tenons de bonne source qu'il n'a pas dépendu de nos compatriotes d'empêcher cette manifestation, la loi anglaise autorisant des rassemblements de vingt à trente mille personnes, et pour des objets bien plus solennels et plus graves que des funérailles.

La scène qui vient de se passer à Londres nous reporte involontairement à la matinée du 15 mai 1848, à Paris; à cette autre exhibition du drapeau rouge, qui n'est pas le nôtre, faite soi-disant au nom de la Pologne, mais sans aucune participation des Polonais. On sait que la main de la Russie a conduit l'échauffourée du 15 mai; cette main, nous en avons la conviction, a dirigé la manifestation funèbre de Londres. Est-ce nous qu'il faut en accuser? Ce serait par trop injuste, même de la part du *Constitutionnel*, toujours si bien informé de tout ce qui touche à la politique étrangère.

Il semblerait que notre cause est considérée, par les ambitieux et les énergumènes de tout pays et de toute opinion, comme une propriété banale, une devise ambiguë, dont tous auraient droit de faire usage pour couvrir leurs calculs hypocrites d'une apparence d'honneur et de légalité. De toutes les souffrances de la Pologne, celle-là est assurément la plus grande. Aristocrates pour les uns, démagogues pour les autres, nous ne pouvons que les désavouer des deux parts, comme nous le faisons aujourd'hui.

Eh quoi! nous avons passé vingt-cinq années en France, nous livrant à des travaux toujours pénibles, très-souvent ingrats, d'après l'aveu de certains journaux qui nous conseillaient récemment d'aller porter à la Russie le fruit de notre labeur et

de notre persévérance : et tout cela, pour qu'on nous accuse de complicité avec des agitateurs cosmopolites ! Est-ce à nous qu'il faut imputer l'abus sacrilége que les intrigants de tous les partis, en France ou à l'étranger, ont pu faire de notre popularité conquise au prix du martyre? Est-ce notre faute, si les gouvernements, par leur coupable abandon de la cause polonaise, dont nous avons vu naguère un éclatant exemple, la rejettent comme une arme révolutionnaire à toutes fins aux mains de l'opposition qui l'exploite ?

Ouvrez l'histoire de Pologne ; depuis Piast jusqu'à Stanislas-Auguste, vous n'y trouverez pas un seul régicide. Cette différence la séparera toujours profondément de l'histoire de la Russie, et même de la plupart des nations de l'Occident. Le tzar actuellement régnant doit se souvenir qu'encore enfant, il se trouvait en 1829, avec toute sa famille réunie, sur une place militaire, devant les fusils chargés à balle de notre armée; que nous avons préféré subir les conséquences d'une guerre sanglante, que de souiller le drapeau national par le meurtre du tzar Nicolas, son père, qui venait se confier à notre loyauté. Cependant, l'occasion était belle, pour délivrer à jamais la Pologne de la domination étrangère ! Que de pareils exemples soient présents à la mémoire de ceux qui seraient tentés de nous assimiler aux hommes de 93 !

La liberté, fille de Dieu, ne peut vivre et prospérer à l'abr du meurtre; et voilà pourquoi beaucoup de révolutions ont manqué en Europe. On aura beau entasser crimes sur crimes, on ne construira jamais une grandeur quelconque. « On ne fait pas un peuple libre, » écrivait M. Guizot dans son *Histoire de la civilisation;* qu'il nous soit permis d'ajouter : « On ne fait pas un peuple esclave, » et nous en sommes la preuve vivante. Des soldats accablés par le nombre, ou séduits par de fausses promesses, comme nous l'avons été en 1831 et 1848, ne sont pas des criminels échappés à leur peine ou des séditieux ; et notre Émigration peut invoquer d'autres noms encore que ceux cités par le *Constitutionnel*, pour lui assurer le respect.

De même que nous avons fait le 15 mai, lors de l'envahissement de l'Assemblée nationale par le peuple égaré, nous protestons encore aujourd'hui contre cette usurpation du nom de la Pologne par de folles ambitions qui ne savent même pas respecter nos tombeaux. Il est temps que cette perpétuelle insulte de notre cause soit enfin lavée par un démenti formel et

décisif. Que ceux qui n'ont rien fait pour elle en 1848, qui l'ont même publiquement outragée à la tribune, la laissent aujourd'hui en repos; qu'ils cessent de porter leurs mains impies sur le drapeau immaculé de notre patrie. Mais aussi, que nos amis sincères dans les deux nations, et leur nombre en est encore très-grand, Dieu merci, la protégent et la défendent contre les odieuses imputations qui tendraient à l'avilir au profit de la Russie, en la confondant avec celle du désordre et de l'agitation. En un mot, nous sommes loin de vouloir séparer la cause polonaise de celle de la liberté; mais nous la séparons à tout jamais du meurtre et de l'assassinat, entièrement opposés à nos mœurs et à notre caractère, et qui ne servent que les intérêts de la tyrannie.

Paris, 9 février 1857.

(*La Vérité*.)

V

AU DIRECTEUR

DE L'ESTAFETTE

ABOLITION DU SERVAGE

MONSIEUR,

Tout en m'associant du fond du cœur au sentiment d'approbation unanime exprimé par la presse parisienne au sujet du décret du 2 décembre dernier, pour l'émancipation des serfs en Russie, qu'il me soit permis de faire observer que

l'honneur de cette grande mesure, attribué en entier à la magnanimité du tzar Alexandre, revient au moins en partie à mes compatriotes.

On sait, ou l'on devrait savoir, que les trois palatinats de Vilno, Kowno et Grodno, dans lesquels l'initiative de cette réforme nationale a été formulée, appartiennent à la Lithuanie polonaise ; que les signataires de la note adressée au tzar pour l'abolition du servage, ainsi que les paysans en faveur de qui elle a été conçue, sont sans aucune exception polonais. Les reproches de ceux qui accusaient la nation polonaise de s'être opposée, en 1831, aux réformes projetées pour l'amélioration du sort des paysans, tombent ainsi d'eux-mêmes et pour jamais. Les propriétaires de ces trois palatinats n'ont fait, en prenant cette généreuse initiative, que continuer les efforts tentés dans le même sens par les générations précédentes; efforts rendus stériles par l'habileté de ces mêmes voisins qui daignent faire aujourd'hui cette tardive, mais nécessaire concession, à l'opinion publique. Comme ce n'est point une polémique que je veux engager, mais un fait historique que j'ai à cœur de redresser, parce qu'il intéresse au plus haut point notre honneur national, je présenterai simplement mes preuves, avec la conviction que personne ne pourra les trouver insuffisantes.

Le servage du peuple n'a jamais été sanctionné par les lois polonaises ; l'oppression des paysans n'a existé dans les derniers temps qu'à titre d'exception et d'abus. Sans m'arrêter aux projets d'amélioration développés dans le célèbre ouvrage de Stanislas Leszczynski : *Considérations sur le gouvernement de la Pologne*, et qui le premier, vers le début du dix-huitième siècle, en 1720, a élevé la voix en faveur du peuple des campagnes; défendus à main armée par la confédération de Bar, en 1768, débattus dans les diètes de 1776, 1780, 1788, et définitivement adoptés par l'immortelle assemblée constituante de 1791, je citerai un ordre du jour émané de l'âme héroïque du dictateur Thadée Kosciuszko, et signé le 7 mai 1794, au camp de Polanieç. En voici les principales dispositions :

1° Le peuple, en vertu de la loi, reste libre et jouit de la protection du gouvernement ;

2° *Chaque paysan est libre de sa personne*; il peut s'établir où bon lui semble, après avoir déclaré à la commission de son palatinat dans quel lieu il désire se fixer, pourvu qu'il se soit

acquitté de ses redevances à ses anciens propriétaires, et du paiement des impôts;

3° Les jours de travail dus aux propriétaires pour l'affermage de leurs terres, seront réduits au moins d'un tiers. Ils seront totalement supprimés pour ceux d'entre les paysans qui auront pris les armes pour la défense de la patrie;

6° Nul propriétaire n'a le droit d'ôter au paysan le champ qu'il possède, lorsque celui-ci remplit les obligations qui y sont attachées, selon la règle ci-dessus détaillée;

7° Si quelque administrateur ou commis enfreint le présent réglement, et s'il exerce des actes quelconques d'oppression à l'égard du peuple des campagnes, il sera traduit devant les tribunaux criminels pour y être jugé et puni selon la gravité du délit;

8° S'il se trouvait des propriétaires fonciers ordonnant ou tolérant de pareils actes d'oppression, ils seraient soumis à la même pénalité, comme coupables de vouloir faire échouer la cause sacrée de l'insurrection nationale;

12° La justice rendue au peuple, et dont il voit l'effet dans l'allégement des charges, doit l'animer de plus en plus au travail, à la culture des terres et à la défense de la patrie;

14° Les commissions de palatinat choisiront, parmi les citoyens les plus zélés pour le bien public, des délégués qui seront tenus de se rendre dans toutes les communes, où ils assembleront le peuple et lui feront voir que le nouvel ordre de choses établi par le gouvernement national a pour objet son bonheur; et enfin, ils chercheront à le pénétrer de sentiments de reconnaissance et d'attachement pour la mère-patrie, afin qu'il contribue de toutes ses forces à la défendre, etc.

Certes, c'était là un acte d'affranchissement qui, pour l'extension et le souffle élevé qui l'animait, vaut bien le décret du 2 décembre. Six mois plus tard, eut lieu le massacre de Praga, exécuté le 4 novembre par le farouche Souwaroff, sur tout ce qui restait de notre insurrection nationale; et, l'année suivante, le nom de la Pologne fut effacé, pour un temps au moins, de la carte politique de l'Europe. C'est ainsi que, de nos jours, les pétitions adressées à l'empereur Ferdinand Ier par les États de Léopol, à la date du 26 septembre 1845, pour la suppression du servage et de la corvée, ont abouti aux massacres de Gallicie et à l'anéantissement de la république de Krakovie.

Mettons en regard de ce patriotique document quelques passages du fameux *Catéchisme, ou explication du quatrième commandement de Dieu*, à l'usage des églises et institutions catholiques romaines dans l'empire de Russie, et publié par ordre supérieur, en 1832, à Vilno, à l'endroit même où s'accomplit aujourd'hui cette réforme tant désirée en faveur du peuple :

Première demande. « D'après la religion du Christ, comment considère-t-on l'autorité de l'autocrate actuellement régnant sur toutes les Russies ?

Réponse. » On considère l'autorité de l'autocrate comme procédant directement de Dieu.

Troisième demande. « D'après cette même religion, qu'est-ce que nous devons, nous, ses sujets, à l'autocrate de toutes les Russies ?

Réponse. » Nous lui devons soumission, obéissance, service militaire et civil, payement des impôts, amour par-dessus toutes choses, actions de grâces et prières devant Dieu ; enfin, tout ce qui peut se résumer par ces deux mots : *Adoration* et *fidélité*.

Quatrième demande. « Comment faut-il *adorer* l'autocrate ?

Réponse. » Par tous les moyens que l'homme possède ; par les paroles, par le maintien, par les actions et démarches ; enfin, intérieurement et dans le plus intime de son cœur.

Neuvième demande. « En quoi et comment faut-il lui prouver notre amour ?

Réponse. » Par notre participation, selon toute notre influence, aux succès sans bornes de notre autocrate, à l'extension de son empire, qui est notre patrie à tous, ainsi qu'à la prospérité de sa famille.

Dix-septième demande. « Quels sont les motifs *surnaturels* de cette adoration ?

Réponse. » L'autocrate est une émanation de Dieu ; il est son ministre et son lieutenant sur la terre : la désobéissance à son autorité est donc une désobéissance directe aux volontés divines, desquelles émane son pouvoir, etc. »

Assurément, après avoir lu ce curieux monument de blasphème et de folie, établissant clairement l'identité de la per-

sonne du tzar avec Dieu, on doit convenir que la Russie a fait un progrès immense depuis sa publication jusqu'aux décrets du 2 décembre ; mais à qui doit-elle surtout ce progrès, si ce n'est à l'initiative polonaise : si ce n'est à ces comités formés des propriétaires dans les trois palatinats lithuaniens qui, malgré des exemples terribles et la perte assurée de leurs revenus, ont déclaré vouloir changer la condition de leurs paysans? Les mêmes vœux ont été maintes fois exprimés sous les deux règnes précédents; ils n'ont seulement pas été entendus. Puisse cette impulsion être suivie dans les autres gouvernements du centre de l'empire moskovite ! Puisse cette noble tentative qui, dans un temps donné, doit élever à la dignité d'hommes libres 60 millions d'esclaves, recevoir en Russie comme en Pologne son entière et pleine exécution ! C'est alors que le mot cruel de Pierre Ier, « *L'esclavage est le ciment de ma maison,* » trouvera de la part de son héritier un éclatant et loyal démenti ! Tel est notre vœu le plus ardent; car alors, la Russie, devenue libre elle-même, cessera de tenir sa victime sanglante enchaînée à ses pieds. Quoi qu'il en soit, tout Polonais a droit d'être fier de cet acte de justice et de dévouement entrepris par nos compatriotes ; car c'est par eux que la Pologne vient de conquérir un de ses titres les plus réels, les plus solides à l'estime des peuples : et l'on comprend pourquoi, si malheureuse qu'elle soit, c'est encore elle entre toutes que nous aurions choisie pour patrie.

Paris, 1er janvier 1858.

(*L'Union, l'Estafette, la Gazette de France.*

VI

L'INSURRECTION DE 1863.

(Février).

On nous écrit de Varsovie, 9 février :

Le *Dziennik* contient un récit du combat de Wengrow, que ce récit lui-même appelle une bataille, et qui, d'après des rapports particuliers, a été en effet un combat sanglant d'une masse compacte de quelques milliers de fantassins et de cavaliers, soutenus par plusieurs batteries, contre une poignée d'hommes armés de faux. Les insurgés ont accompli dans cette circonstance des faits d'armes héroïques. Pour occuper le corps russe qui avançait, et couvrir la retraite de Wengrow, deux cents jeunes gens, la plupart nobles, sortirent de Wengrow et marchèrent droit sur les Russes, qui, disposant de vingt canons, ouvrirent aussitôt un feu meurtrier. Les insurgés se jetèrent sur les batteries et attaquèrent les canonniers. Il y eut là un véritable massacre qui dura deux heures, pendant lesquelles le gros des insurgés se retira en ordre parfait sur Sokolow. Les deux cents volontaires se firent tous tuer sur les pièces russes, mais la masse des insurgés était sauvée. C'est là la vraie histoire de la bataille.

Voici maintenant le bulletin russe : « Le 6 de ce mois, on a reçu des détails sur l'action d'un détachement de trois compagnies (lisez bataillons) d'infanterie, de trois escadrons de cavalerie et de six pièces, commandé par le colonel Popofosopoulo. Ce détachement, qui s'était porté la veille à six verstes de Wengrow, fut inquiété toute la nuit par les rebelles, qui sortaient de la forêt voisine. Quelques coups à mitraille ayant été tirés, ces attaques cessèrent.

» Le lendemain matin, les troupes marchèrent en avant, et s'arrêtèrent à huit heures à portée de canon de la ville. Des postes couvraient suffisamment la position des troupes vis-à-vis des rebelles venant des forêts.

» La bataille fut ouverte à neuf heures par deux pièces de la

batterie n° 3 de la troisième brigade d'artillerie. Après quelques coups de canon, on remarqua un mouvement dans la ville; et, peu après, les rebelles commencèrent à la quitter dans toutes les directions. Le gros des rebelles se retira vers Sokolow.

» Le soin de défendre la ville et de couvrir la bande qui se retirait fut laissé à un détachement particulier qui occupa la route près de la barrière, du côté de Mokobody.

» Pour couper le passage aux rebelles qui sortaient de la ville, le colonel Popofosopoulo lança le quatrième escadron de hulans à leur poursuite sur le chemin de Sokolow. Les hulans les repoussèrent et les obligèrent de rentrer dans la ville, où ils occupèrent le cimetière. En même temps, une division de la troisième batterie d'artillerie à cheval, couverte par une section de la onzième compagnie du régiment d'infanterie de Kostroma et deux escadrons de hulans, s'avança et ouvrit le feu contre la bande.

» Alors le détachement de rebelles, qui était posté à l'entrée de la ville, s'avança; mais, atteint par la mitraille, il recula en désordre, et malgré le feu, cent cinquante hommes seulement marchèrent sur les pièces, en se défendant avec leurs faux contre l'attaque de deux escadrons de hulans. L'artillerie suspendit le feu, et un peloton du troisième escadron de hulans se lança contre les insurgés sous les ordres du lieutenant-colonel Feodorowsky. En même temps, les rebelles furent atteints par les coups de carabines des tirailleurs; et, peu après, *ils périrent tous !*

» L'artillerie reprit alors sa première position et l'infanterie marcha sur la ville. L'incendie causé au commencement de la bataille par le feu de notre artillerie augmenta la confusion. Les rebelles se jetèrent par bandes à travers les buissons et les jardins dans la forêt voisine; ils étaient poursuivis par deux pièces. Cependant, l'infanterie occupa la ville. Les rebelles ont laissé cent vingt-huit morts sur le champ de bataille et neuf blessés, presque tous de la bande qui s'était précipitée sur les canons. Les rebelles emportèrent les morts et les blessés qui étaient tombés près de la ville; et, par suite, leur nombre ne nous est pas connu.

» Dans les troupes russes, *personne* n'a été tué. Il n'y a que six soldats blessés. Parmi les habitants, deux garçons juifs seulement ont été tués *accidentellement* par des coups de feu. »

Voilà comment cet admirable début de notre insurrection est raconté par les bulletins moskovites.

(*Patrie.*)

VII

On nous écrit de Krakovie, 10 février :

Le gouvernement moskovite, après avoir provoqué à dessein l'insurrection polonaise, cherche aujourd'hui à l'étouffer dans le massacre. Lorsqu'il ne peut atteindre les insurgés, forcés de céder devant le nombre, il frappe les habitants sans armes, il brûle les villes et les villages, il ordonne à ses soldats le meurtre des enfants, des femmes et des vieillards, avec une férocité dont on ne trouve que trop d'exemples dans l'histoire militaire de ce pays, depuis le massacre de Praga (1794) jusqu'à celui d'Oszmiana (1831).

Et, tout en commettant ces cruautés, il ne cesse de parler de l'indépendance des peuples slaves en Turquie, de progrès national pour l'Italie, de réformes administratives en Pologne. Toutes ces réformes, même celles sur lesquelles on pouvait encore compter après tant de promesses vaines, ont été noyées dans le sang.

Les horreurs exercées à Wengrow, à Tomaszow, à Suchedniow et à Wonchoçk, dont tous les habitants, sans distinction d'âge ni de sexe, ont été passés au fil de l'épée, ont couvert d'une tache ineffaçable le drapeau moskovite, ainsi que les chefs du gouvernement et de l'armée russe à Varsovie.

Les détails du carnage, dans les deux premières localités, se trouvent dans nos correspondances d'aujourd'hui; nous y ajouterons un épisode terrible, mais vrai, des deux combats de Suchedniow et de Wonchoçk, et des scènes de barbarie sauvage qui les ont suivis.

Des détachements considérables de troupes russes, composés d'armes de toute sorte et de kosaks, ont quitté, le 3 courant, les deux villes de Radom et de Kielcé, en convergeant vers le camp des insurgés du palatinat de Sandomir.

Le détachement de Kielcé arrivé à Suchedniow, y rencontra environ soixante insurgés, qui, après une résistance désespérée, se retirèrent en bon ordre, en laissant deux des leurs prisonniers entre les mains des assaillants. Ces deux prisonniers furent pendus, et aussitôt commença le massacre; les soldats se ruèrent sur la ville, en tuant tous ceux qui n'avaient pu s'échapper, pour avoir, disaient-ils, donné asile aux insurgés : puis, la ville entière fut mise au pillage et réduite en cendres.

Une partie de ce même détachement fut attaquée au village de Mieliça, où deux compagnies d'infanterie de ligne et un escadron de dragons furent entièrement défaits. Les insurgés, enhardis par ce succès, quittèrent les bois et les ravins, et présentèrent le combat en plein champ aux deux détachements qui avaient opéré leur jonction.

Les paysans armés de faux (*kosyniery*) et les chasseurs se jetèrent à plusieurs reprises sur les canons et l'infanterie russe; mais bientôt, écrasés par la mitraille, après la mort des deux chefs de compagnie Prendowski et Kosieçki, ils durent se retirer vers Slupia, sur les hauteurs de Sainte-Croix, et vers Zawichost.

Les Russes, après avoir perdu deux cents hommes dans ce combat, se dirigèrent vers Wonchoçk abandonné par les insurgés; après avoir occupé la ville, ils égorgèrent les habitants et mirent le feu aux maisons dévastées, en sorte qu'il ne reste plus que l'église et la maison du pharmacien de la localité. Ils en firent autant dans cinq villages environnants; et, après ce beau fait d'armes, chargés de butin et de malédictions, ils retournèrent triomphalement à Kielcé et à Radom.

Des bulletins mensongers chercheront à pallier sans doute ces atrocités, qui surpassent tout ce qu'on a jamais écrit sur les invasions des hordes tatares.

La généreuse et noble conduite des insurgés envers leurs prisonniers rend ces cruautés encore plus détestables. A Mieliça, Wonchoçk, comme précédemment à Biala, Wengrow et dans cent autres endroits, ils font soigner les blessés, ils rendent la liberté aux captifs. Ils se comportèrent de même à Sosnowicé, où ils traitèrent les femmes des officiers et des employés de la douane russe avec tous les égards possibles. Un de leurs détachements attaqua Sosnowicé dans la nuit du 6 au 7 de ce mois; la garde de la frontière s'était barricadée dans la maison de la douane, au nombre de cent fantassins et kosaks, et faisait feu par les fenêtres; mais bientôt, forcés par les insurgés, après avoir perdu quarante des leurs et vingt prisonniers, les Moskovites se réfugièrent sur le territoire prussien, où ils furent reçus par la garnison.

Les Polonais eurent 2 tués et 18 blessés, parmi lesquels le vaillant chef des kosyniery, dont le nom ne nous a pas été rapporté.

Dans les deux douanes de Sosnowicé et de Maczki, les insurgés ont saisi environ 100 mille roubles, 100 quintaux de plomb, 80 fusils et des sabres en abondance.

Les journaux de Breslau apprennent que près de cinq cents soldats russes, ayant jeté leurs armes, se sont déjà mis à l'abri de la frontière prussienne. On ajoute que le général Ramsay, commandant en chef l'armée russe dans le royaume, a été révoqué et remplacé par le général Sumorokoff.

(*Opinion nationale.*)

VIII

On nous écrit de Krakovie, 13 février :

Les Russes continuent de se conduire avec leurs prisonniers blessés ou désarmés comme des bêtes fauves.

Le 5 de ce mois (le jour même du massacre de Tomaszow), une forte patrouille de kosaks est venue reconnaître, à une demi-verste de distance, la position des insurgés dans le bois de Bolimow. Le lendemain, dès le point du jour, le camp a été attaqué de deux côtés par les colonnes russes envoyées de Lowicz et de Varsovie.

La lutte fut acharnée ; et le soir les Russes, en se retirant en toute hâte par la ville de Bolimow, emmenaient avec eux quatre fourgons de blessés, un chariot de fusils doubles et de faux, et des prisonniers liés de cordes.

Sur le champ de bataille, on entendait presque sous chaque buisson les cris douloureux des mourants, et les corps des insurgés tués étaient tellement criblés de blessures et de coups de toute sorte, qu'il était presque impossible de reconnaître leurs figures.

Celui qui fait ce récit a vu lui-même, au milieu du taillis, six cadavres liés dos à dos, trois par trois, les têtes entièrement fracassées, les habits déchirés en morceaux, gisant dans une mare de sang. C'étaient sans doute ceux de ces malheureux insurgés qui n'avaient pas voulu se rendre.

Le jour suivant, lorsque le même narrateur voulut visiter cette scène de carnage, un cordon de kosaks en interdisait l'accès aux habitants de la contrée.

Vers midi seulement, on parvint à introduire dans le bois une

voiture de paille sur laquelle on déposa les corps des moribonds à demi-gelés durant la nuit.

On réussit à en enlever quelques-uns et à les déposer dans une chaumière voisine, où ils ne tardèrent pas à rendre l'âme. Parmi les cadavres, qui portaient tous les traces des plus affreuses mutilations, on remarquait des jeunes gens dont le linge fin s'était littéralement collé à leur corps ensanglanté.

(*Opinion nationale.*)

IX

On nous écrit de Varsovie, 13 février :

Nous sommes à la dernière semaine du carnaval, sans que personne y ait songé. Le temps est sombre, pluvieux. Les giboulées nous annoncent un printemps hâtif. Les patrouilles sillonnent les rues, les familles russes vont s'enfermer dans la citadelle. La force est aux Russes, le droit est à nous.

Les Russes se flattent qu'ils pilleront Varsovie comme Wonchoçk et Suchedniow ; mais notre capitale sera le tombeau de tous ceux que la fuite ne dérobera pas aux vengeances du peuple soulevé ! Les colonnes russes, véritables ramas de brigands, trafiquent publiquement et vendent des fourrures de femmes, des bagues, de l'argenterie. Le soldat qui descend à l'assassinat et au vol se démoralise ; ni bravoure ni discipline ne survivent chez lui à un pareil métier.

A Rawa succomba François Godlewski. Déporté en Sibérie pour être sorti de l'église pendant un sermon antinational de l'archevêque Felinski, il émigra ensuite en France, où, sur une dénonciation calomnieuse de la police russe, il fut détenu près d'un mois. Il s'empressa enfin de rejoindre les insurgés ; il s'exposa et mourut en brave.

La *Gazette officielle* d'aujourd'hui annonce que les Russes ont fait fusiller à Modlin Kasimir Wolski, ancien aide de camp du gé-

néral Cozenz en Italie ; il a fait la campagne de Sicile avec Garibaldi et a été décoré par le dictateur. Honneur et gloire à sa mémoire ! Plusieurs Polonais, obligés de servir dans l'armée russe, ont été fusillés de même, pour s'être joints à leurs compatriotes contre l'ennemi de la patrie ; entre autres les lieutenants Markiewicz et Ostrowski.

Inclinons le front devant les noms de ces glorieux martyrs de la liberté et de l'indépendance nationale ! Toutes les femmes ne sont occupées ici qu'à coudre du linge, à préparer des bandages, à faire de la charpie, à pourvoir par tous les moyens possibles aux besoins de leurs frères. Il y en a qui veulent aller porter leurs soins hospitaliers jusque dans les camps des insurgés, mais les hommes s'y opposent autant que possible.

Nous venons d'apprendre que les Russes ont fait sortir les moines du cloître de Czenstochowa, et y ont fait entrer leurs troupes.

(*Opinion nationale.*)

X

Nous avons signalé les actes de barbarie atroce commis par les Russes dans le royaume de Pologne. C'est une vraie irruption de sauvages dans un pays qui, après avoir épuisé tous les moyens pacifiques, a dû protester enfin, les armes à la main, contre la violation de ses droits basés sur des traités garantis par toutes les grandes puissances de l'Europe.

Les Russes brûlent impitoyablement les villes et les villages ; ils massacrent de sang-froid des citoyens paisibles et inoffensifs ; les femmes mêmes et les vieillards ne trouvent pas grâce devant ces soldats ivres de colère et de fanatisme, qu'on croirait échappés du camp des Taï-Pings ou de ces contrées barbares de l'Asie centrale où s'est conservé le féroce instinct des hordes de Tamerlan ou de Gengis Khan.

Nous regrettons profondément pour le peuple russe, qui se prépare à la sainte revendication de la liberté, de voir son honneur aussi compromis par quelques milliers de ses enfants,

aveuglés par l'ignorance et dominés par le despotisme tzarien. Mais nous soutenons la cause de la justice, et nous devons flétrir tous les attentats commis à son préjudice.

Aux faits que nous avons signalés, il nous faut donc, pour continuer de faire connaître sous son vrai jour l'esprit de l'autocratie moskovite, en ajouter de nouveaux.

Le 8, un corps d'infanterie russe traversant la ville de Pulawy se précipita, la baïonnette en avant, sur la population, qui sortait tranquillement de l'église, après la messe de midi. Bon nombre de jeunes gens furent égorgés; des femmes et des enfants furent blessés. La chose est d'autant plus inqualifiable qu'on n'avait pas trouvé un seul insurgé dans cette ville.

Parmi les victimes on cite une dame Gebhard et son mari, vieillard sexagénaire.

Le directeur de l'école polytechnique, M. Okunski, a voulu essayer de mettre un terme à ces horribles scènes. Il sortit en grand uniforme avec ses décorations, et adressa quelques paroles au commandant des troupes pour le prier de faire cesser le carnage; mais, avant que l'officier eût le temps de répondre, les soldats avaient atteint le savant professeur lui-même de plusieurs coups de baïonnette. L'officier s'excusa sur l'état d'ivresse de ses soldats.

Il est impossible de retracer les horribles scènes de massacre et de pillage dont sont victimes les malheureuses populations polonaises. La terreur et l'exaspération sont au comble. Depuis le massacre et l'incendie de Wonchock, nous avons encore à signaler la reproduction des mêmes horreurs dans le village de Bialobrzeg.

A Varsovie même, la population n'est pas à l'abri des brutalités des kosaks.

Il y a quelques jours, dans la rue Panska, un soldat de la garde frappa d'un coup de poing à la tête une vieille femme qui le précédait et ne marchait probablement pas assez vite. En même temps il dégaîna son sabre-baïonnette, et coupa la figure d'un homme qui prenait la défense de cette malheureuse vieille.

Un rassemblement se forma; et ce misérable fut conduit, malgré sa résistance, au commissariat de police. Hélas! au lieu de reproches, il y reçut des compliments et fut presque aussitôt mis en liberté.

(Opinion nationale.

XI

Parmi les différentes rencontres qui ont eu lieu entre les Russes et les Polonais, deux sanglantes affaires, celle de Wengrow et de Wonchoçk, ont été surtout signalées par des actes héroïques qui ont fait l'admiration même des Russes. Dans leurs bulletins officiels, les Russes ont honoré ces deux rencontres du nom de « batailles ; » et, pour la première fois, les Polonais y furent désignés non plus comme des *brigands* ou des *rebelles*, mais comme « l'ennemi. »

On connaît les détails de la charge de Wengrow, où 200 eunes gens se dévouèrent à la mort pour sauver le gros du corps des insurgés. Quant à Wonchoçk, les renseignements manquent encore; mais nous avons sous les yeux la description du camp, tel que l'avait vu, quelques jours avant la bataille, un témoin oculaire.

Dans l'ancien palatinat de Sandomir, à droite de la grande route de Kielcé à Radom, s'élève la petite ville de Wonchoçk, sur une colline riche en minerai de fer. Ses fonderies l'ont depuis longtemps rendue célèbre. Elle est dominée par les hautes et sombres murailles d'un couvent de religieux de l'ordre de Cîteaux, dont la flèche s'élève vers le ciel ; un peu plus loin s'étend un vaste établissement d'instruction publique, jadis florissant, mais qui n'a plus ni professeurs ni élèves, depuis que le pays est sous le joug des Russes.

Aujourd'hui cette pauvre petite ville, depuis si longtemps abandonnée et pour ainsi dire endormie dans la servitude, se réveille comme au contact d'une baguette de fée et reprend une vie nouvelle. Les tristes murailles du couvent répètent, sur un ton d'allégresse, l'écho des chants nationaux. Dans les rues, on voit passer et repasser sans cesse d'intrépides volontaires vêtus, qui d'une camisole de peau de mouton, qui d'une veste usée ou d'habits de chasse; tel autre a déjà endossé un uniforme de lancier. Là, un

tout jeune homme fait résonner son sabre, et sa figure rayonne d'un si fier enthousiasme qu'on dirait qu'il court à une victoire certaine; plus loin, une ordonnance passe au galop, portant un ordre; ici, c'est une patrouille de kosyniery (faucheurs) qui s'éloigne pour une reconnaissance. On ne peut se figurer un spectacle plus vivant et plus animé.

Les cheminées des diverses usines vomissent dans l'air des tourbillons de fumée, et de tous côtés on entend le bruit de marteaux maniés par la main des forgerons, occupés à préparer des piques ou des faux. Les menuisiers confectionnent des affûts, des caissons, des bois pour pistolets ou fusils; les cordonniers font en toute hâte des chaussures, les tailleurs des uniformes. Tous travaillent gaiement au son lointain du célèbre *mazurek* des légions de Dombrowski, joué par la musique du camp, tout nouvellement organisée.

Hors de la ville, dans une vaste plaine, les jeunes gens, divisés en petites escouades, s'exercent au maniement des armes et à la manœuvre sous la direction de quelques officiers instructeurs. On sent involontairement son cœur battre en voyant l'air de résolution et de fierté empreint sur ces visages, dont quelques-uns ne sont pas même encore ornés de la classique moustache. Il est impossible aussi de n'être pas frappé des progrès qu'ont déjà faits dans les exercices militaires, ces réfractaires d'hier qui, pour la plupart, n'avaient encore jamais manié un fusil. L'enthousiasme et une sorte de disposition innée leur tiennent lieu d'expérience.

Pendant que je contemplais ce spectacle avec une émotion pour laquelle j'ai peine à trouver des expressions, le chef du camp, Langiewicz, parcourait à cheval les rangs des insurgés. Cet officier a déjà fait ses preuves en Italie. Ici, il anime tout de sa présence; aux uns il indique, avec l'expérience d'un vieux soldat, les fautes commises; il encourage les autres par d'énergiques paroles; a tous, il recommande l'union et la persévérance.

L'organisation déjà donnée aux volontaires, tant à Wonchock que sur l'étendue des six lieues de pays qu'ils occupent, et la promptitude avec laquelle on est parvenu, malgré un dénûment presque complet de ressources et de matériel, à former et à développer plusieurs établissements utiles à cette organisation, sont véritablement dignes d'admiration. Déjà l'état-major a sa chancellerie, d'où sortent des ordres et des proclamations aux habitants des environs. Un commissaire spécial, agissant de concert avec la chancellerie du

palatinat et celle de chacun des districts environnants, réunit dans des magasins tous les approvisionnements nécessaires à une armée ; on est parvenu à créer déjà avec les armes nouvellement fabriquées, un petit arsenal de réserve : et, quant à l'effectif en hommes, à chaque instant arrivent de nouveaux groupes de paysans ou de volontaires appartenant à toutes les classes de la société, et qui viennent grossir les rangs des défenseurs de la cause nationale.

A Wonchoçk comme à Ilza, que les Russes ont abandonné le 23 janvier, à l'approche des insurgés, le gouvernement national a été proclamé, et une administration locale organisée en son nom. Dans la dernière de ces villes, où il n'a point laissé de garnison, on a établi, pour maintenir l'ordre et les communications avec le camp, une garde de sûreté formée de citoyens choisis également parmi les catholiques et les juifs. Les autorités locales exécutent fidèlement les ordres du gouvernement national, et tout marche avec un ordre et une discipline exemplaires.

Les volontaires de l'armée nationale sont établis en partie dans les auberges qu'on a sagement transformées en casernes. D'autres sont logés à Wonchoçk, chez les habitants ; et dans les environs, chez les paysans, qui les accueillent avec empressement et partagent fraternellement avec eux tout ce qu'ils possèdent. Les propriétaires fonciers envoient chaque jour de la farine, du gruau, de l'eau-de-vie et même des bœufs, des moutons et des viandes fumées. Aussi les magasins sont-ils abondamment pourvus. Les simples soldats reçoivent tous les jours, matin et soir, une ration d'eau-de-vie et une solde de 15 gros (30 centimes), avec lesquels ils achètent leur nourriture quand on ne la leur fournit pas en nature. Ils se réunissent généralement par groupes de plusieurs camarades, qui choisissent parmi eux le plus habile dans l'art culinaire, pour le charger du ménage. Partout règnent la gaîté et la plus franche cordialité.

Le cœur se serre, et l'on ne sait si c'est la douleur, ou l'admiration et l'orgueil national qui l'emportent, quand on voit cette confiante et insouciante jeunesse, cette fleur du pays, aujourd'hui pleine de séve, de vie, de rayonnement, et qui demain peut-être tombera fauchée pour toujours. On est profondément ému du son de ces hymnes pieux qui se mêlent aux chants nationaux et guerriers ; mais comment se défendre d'un douloureux sentiment, quand on songe que ces voix qui chantent ainsi, demain peut-être seront à jamais muettes, et que ces poitrines d'où s'échappent de si mâles accents vont être bientôt brisées ou percées de coups mortels !

Ce sera, l'on n'en saurait douter, un drame sanglant que la lutte désespérée qui, un jour ou l'autre, bientôt peut-être, s'engagera dans les champs qui entourent Wonchoçk. D'un côté, une force depuis longtemps organisée, obéissant à l'ordre d'un maître qu'elle est habituée à révérer presque à l'égal de Dieu ; de l'autre, une jeunesse à peine exercée, mais avec le mépris d'une vie vouée à l'esclavage, des cœurs préparés au martyre, un courage poussé jusqu'à l'héroïsme. — Là, des armes perfectionnées, le fil aiguisé des baïonnettes, les canons rayés; ici, des bras presque désarmés, mais tendus par un effort suprême et devenus d'acier sous l'empire de l'enthousiasme, de l'amour de la patrie et d'une foi ardente dans le Dieu de Mieczyslaw et de Boleslaw le Vaillant. A qui restera la victoire?... »

(*Patrie.*)

XII

On nous écrit de Krakovie, 14 février :

La police autrichienne sévit avec une rigueur extrême, à Krakovie et ailleurs, contre toutes les personnes qui essayent de passer la frontière ou de faire parvenir des armes aux insurgés. Dans la nuit d'hier, une patrouille s'est emparée de dix jeunes gens qui se dirigeaient vers la Pologne avec une charrette chargée d'armes et de munitions. A la douane de Modlniça, près de Krakovie, on a saisi, sur un ecclésiastique polonais, des armes destinées aux insurgés.

Les nouvelles de Pologne constatent qu'à l'approche des troupes russes, tout le monde, sans en excepter les fonctionnaires russes, prend la fuite. Ces fonctionnaires restent, au contraire, sans inquiétude et sans être inquiétés dans les endroits occupés par les insurgés. Hier, tous les employés des bureaux de douane voisins de la frontière ont pris la fuite au bruit que les Russes s'avançaient,

et se sont réfugiés à Krakovie, pour ne pas éprouver le sort de leurs collègues de Tomaszow.

Le 6, une cinquantaine de faucheurs escortant deux charettes chargées de faux s'arrêtèrent pour entendre la messe au village de Karniewo près de Makow. Attaqués par un parti de kosaks, ils se défendirent vaillamment et mirent leurs adversaires en déroute, après leur avoir fait éprouver une perte de 17 morts et 15 blessés. Malheureusement, en quittant Karniewo, les faucheurs s'égarèrent. Attaqués alors par les kosaks, que plusieurs compagnies d'infanterie avaient renforcés, ils se battirent avec la même intrépidité que a première fois. Un d'eux ne tomba qu'après avoir eu six baïonnettes enfoncées dans le corps. Les Russes ont perdu dans cette affaire 70 hommes, et les faucheurs 20. En outre, 18 faucheurs, grièvement blessés, ont été faits prisonniers. Parmi les morts, on cite deux jeunes gens des meilleures familles et pleins d'avenir, M. Steinkeller et Pomaski ; ce dernier était un ancien élève de l'école polonaise militaire de Gênes.

On sait qu'à la suite du combat de Siemiatyczé, le gouverneur général de Vilno, M. Nazimoff, envoya à Saint-Pétersbourg un télégramme dans lequel il annonçait que les insurgés avaient été dispersés avec une perte de mille morts, tandis que les Russes n'ont eu qu'*un mort* et quelques blessés. Or, il résulte de renseignements que nous recevons aujourd'hui que la force des insurgés à Siemiatyczé ne dépassait pas 300 hommes. Le 6, il y eut quelques coups de fusil échangés dans les environs de la ville, entre les patrouilles russes et les avant-postes des insurgés.

Le lendemain matin, les Russes envoyèrent un parlementaire pour sommer la ville de se rendre sans condition. Cette proposition fut repoussée avec dédain par la petite troupe insurgée, qui se déclara résolue à combattre et à mourir pour la patrie. Les Russes jetèrent alors sur la ville quelques fusées à la congrève, qui allumèrent un incendie épouvantable. Au même moment, le commandant ordonna l'assaut. Les insurgés se battirent comme des lions, et trouvèrent une mort héroïque au milieu des flammes et des balles. La lutte dura quatre heures.

En faisant sommer Siemiatyczé de se rendre, le général Manioukin fit engager les femmes à sortir de la ville avec leurs enfants pour éviter les tristes conséquences de l'attaque. Ces femmes firent la réponse suivante :

« En Pologne, les femmes n'abandonnent pas leurs maris dans

de pareilles circonstances ; elles meurent, ainsi que leurs enfants, à côté de leurs protecteurs naturels. »

Quand les braves défenseurs de Siemiatyczé furent tombés, le meurtre et le pillage commencèrent. Les Russes s'en acquittèrent si bien que la moitié de la population fut égorgée. Quant au pillage, il commença par le château du sénateur-baron Fanshave, dont la famille a fourni plusieurs généraux à l'armée russe. Ces horribles scènes durèrent toute la nuit.

Les massacres de Syrie ne sont rien à côté de ceux que les soi-disant protecteurs des chrétiens d'Orient ont consommé sur la population chrétienne et catholique de Siemiatyczé. Aujourd'hui, à la place de cette ville, on ne voit qu'un monceau de cendres.

La population de Varsovie frémit d'indignation. Partout les dispositions du pays sont excellentes. Dans le palatinat de Ploçk seulement, les forces insurrectionnelles sont réduites à de faibles proportions. Le chef actuel de l'insurrection de ce palatinat, B. Boncza a résigné ses fonctions ; il a été remplacé par Sigismond Padlewski, ancien officier d'artillerie dans l'armée russe.

(*Patrie.*)

XIII

On nous écrit de Krakovie, 15 février :

Quelques copies de dépêches interceptées circulent dans la population de Varsovie.

Voici un extrait de la note diplomatique adressée le 4 février par M. Tengoborsky, chef de la chancellerie diplomatique, au ministre plénipotentiaire de Russie à Berlin, M. d'Oubril ·

« Je joinds quelques mots pour porter à la connaissance de Votr

Excellence que les ordres relatifs au logement des personnages attendus demain de Berlin sont déjà donnés. Tout en reconnaissant l'importance de leur mission, nous ne pouvons nous en expliquer suffisamment les motifs. Nous ne nous trouvons pas dans l'état de *periculum in mora ;* nous n'en sommes nullement à cette extrémité d'avoir besoin d'une armée étrangère. Pour le moment, nous ne demandons pas autre chose à la Prusse que la surveillance incessante et active de ses frontières, afin d'empêcher les insurgés de chercher un refuge en Prusse. Nous croyons qu'une mission prussienne, composée de trois militaires, est de nature à faire attacher une portée trop grande aux événements qui se passent chez nous. Cette mission aurait pu être tout aussi bien remplie par un seul de ces messieurs. Si je ne me trompe, M. T... a eu la malheureuse idée de se rendre à Berlin. Sa présence a alarmé le gouvernement prussien ; il a peint le diable sous des couleurs plus sombres qu'il ne l'est réellement. Je vous saurais gré, monsieur le ministre, de vouloir bien m'envoyer une dépêche télégraphique secrète aujourd'hui même, pour me donner les détails explicatifs de cet incident.»

M. Reich, aide de camp du roi de Prusse, et le capitaine Verdi, sont arrivés à Varsovie.

On parle d'un ordre du jour du général Ramsay, commandant l'armée russe en Pologne, qui engage les officiers à passer au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe, toutes les populations dans lesquelles se manifesterait l'esprit de révolte.

Hier, 13, la garnison russe de Miechow se disposait à conduire à Kielcé les conscrits mis sous sa garde, lorsqu'un millier d'insurgés se montrèrent tout à coup dans la campagne. Les Russes furent donc obligés d'ajourner leur projet. Peu après, ayant reçu deux bataillons de renforts, ils se portèrent en deux colonnes vers Oyçow. La colonne gauche rencontra à Iwanowicé un détachement d'insurgés, et échangea avec lui quelques coups de fusil. Le détachement se retira en bon ordre dans un village situé à une lieue d'Oyçow. Les Russes entrèrent à Iwanowicé, où ils infligèrent la bastonnade au régisseur du village. Ils rallièrent ensuite le corps principal.

Les Russes occupent un côté de la rivière Dlubna, tandis que l'insurrection occupe l'autre et s'étend sur les montagnes, à quelques lieues du territoire autrichien et de Krakovie.

(*Patrie.*)

XIV

On nous écrit de Krakovie, 18 février :

On m'apprend à l'instant que les deux villes de Miechow et de Sandomir, qui n'ont jamais été occupées par les insurgés, sont en feu. Tout ceci m'apparaît, de près comme de loin, comme un exécrable complot ourdi de longue main, dans le but de détruire notre belle et vaillante jeunesse, et de changer la Pologne en un désert.

Le patriotisme de notre jeune génération n'a rendu que trop facile l'exécution de ce plan infâme, qui remonte à l'administration de Mouchanoff, et dont le gouvernement actuel a hérité. Si l'Europe occidentale, solidaire des traités de 1815, le laissait s'accomplir, elle se couvrirait d'une honte éternelle et deviendrait la complice de la Russie, dans l'œuvre la plus barbare qui ait été tentée depuis les invasions des hordes au moyen âge.

(*Opinion nationale.*)

XV

On nous communique la lettre suivante, écrite par un malheureux habitant de Miechow ; c'est le récit des massacres et des pillages que les Russes, commandés par le prince Ba-

gration, ont commis dans cette ville. La lettre, dont voici le résumé, est datée du 21 février :

Le 17, à huit heures du matin, les insurgés polonais attaquèrent Miechow et furent repoussés. Avant, pendant et après le combat, les Russes restèrent maîtres de la ville, et les habitants ne participèrent aucunement à la lutte. Le combat terminé, beaucoup de soldats qui s'étaient tenus cachés, sortirent de leur retraite et se mirent à se venger de l'épouvante qu'ils avaient eue pendant l'attaque, en massacrant ou pillant les paisibles bourgeois de Miechow. Le bourgmestre, M. Orzechowski, pour sauver la vie de sa femme et de sa fille, parut en grand uniforme, affirmant aux soldats qu'il n'y avait dans sa maison que des femmes et des enfants.

Les Moskovites se jetèrent sur lui; l'officier qui les commandait arrêta et voulut le faire mener au corps de garde, mais ses soldats refusèrent de l'écouter, et, sous ses yeux, massacrèrent l'infortuné bourgmestre, qui reçut le premier coup mortel de la main du commissaire de police. Après l'avoir transpercé de coups de baïonnette et de sabre, ils l'écartelèrent et portèrent les membres de leur victime en triomphe par la ville.

C'est en vain que les officiers s'efforcèrent de retenir la soldatesque, elle méprisa leurs exhortations; elle pilla, saccagea les maisons, tua les habitants, sans épargner les femmes et les enfants. Tous les objets que les soldats ne pouvaient pas emporter, ils les brisaient, puis y mettaient le feu. Ils n'épargnèrent pas même les édifices appartenant au gouvernement; la poste, la maison de justice furent livrées par eux aux flammes. Ils détruisirent la pharmacie, si nécessaire dans ce moment, et la collection de tableaux, de médailles et d'antiquités, réunie par le conseiller gouvernemental de Radom, qui avait été préfet de Miechow. Enfin, à trois heures de l'après-midi, ils chassèrent devant eux le reste des habitants que le fer et le feu avaient épargnés, ainsi que quelques employés, le préfet en tête.

On compte jusqu'à 2,000 habitants éloignés de leurs demeures, sans argent, sans pain, mal vêtus et obligés de chercher un refuge dans les bois. Les Druses ont été moins impitoyables pour les chrétiens que ne le furent les Russes pour la population de Miechow.

Non contents d'avoir pillé la ville, les soldats du tzar se sont répandus dans les environs pour imposer des contributions aux habi-

tants, les menaçant, s'ils ne s'exécutaient point, de leur faire partager le sort de Miechow. A Wymyslow, les Moskovites, après avoir incendié plusieurs bâtiments, haranguèrent les paysans, leur promettant l'impunité pour le massacre de leurs maîtres et le partage des terres.

(*Patrie.*)

XVI

Les extraits suivants, pris dans nos lettres de Pologne, confirment tous les renseignements que nous avons déjà donnés sur la barbarie des Russes :

Si l'Europe n'y met obstacle, bientôt le sol entier de la Pologne ne sera plus qu'une tombe. Chaque jour nous apporte les noms de plusieurs villes dépeuplées, brûlées et détruites à ras de terre. Voici déjà ceux qui sont parvenus à notre connaissance, sans compter une infinité de bourgs, châteaux, villages, pillés, saccagés, réduits en cendres, par les soldats du libéral Alexandre II : Wonchoçk, Wengrow, Suchedniow, Siemiatyczé, Pilwiszki, Tomaszow, Lodz, Rawa, Zwierzynieç, Miechow, Iwanowicé, Kierzkow, etc., etc.

Ces faits parlent assez d'eux-mêmes pour réfuter les paroles de ceux qui se bercent encore ou qui voudraient bercer la Pologne de fallacieuses promesses. Le grand-duc Constantin a rendu, le 14 de ce mois, un ordre du jour par lequel il recommande aux chefs militaires de « veiller sur la conduite des soldats, et de maintenir dans » leurs troupes la plus stricte subordination, en appliquant aux pillards » et aux meurtriers des citoyens inoffensifs toute la sévérité des » lois martiales. »

Et cependant, trois jours après, voici les faits qui ont suivi le combat de Miechow, dans le palatinat de Radom. Aussitôt après la

retraite des insurgés, les soldats russes se sont jetés sur les habitants, les ont dépouillés, puis ont mis la ville à feu et à sang. L'incendie a duré pendant vingt-quatre heures, c'est-à-dire jusqu'au matin du 18 courant; tous ceux qui s'efforçaient de l'éteindre tombaient sous les baïonnettes de ces barbares.

Parmi ceux qui ont été tués de cette manière, on compte le bourgmestre de Miechow, homme généralement vénéré; plusieurs employés russes, et même un grand nombre de femmes et d'enfants. Les cadavres étaient entassés sur la place, devant l'église, qui avait servi de repaire à ces bandits, et il était défendu de leur donner la sépulture. La ville elle-même était entourée d'un cordon de sentinelles, qui ne laissaient entrer ni sortir personne. Une moitié des troupes russes se rendit vers le bourg de Strzeszow, au nord de la ville, où les kosaks et les gardes-frontières à cheval pillèrent et brûlèrent tous les villages environnants.

La seconde colonne, sous les ordres du colonel-prince Bagration, qui, longeant la frontière gallicienne, avait mission de surprendre la garnison polonaise laissée à Oyçow, composée de malades et de recrues sans armes, après avoir saccagé Michalowicé, dans la nuit du 16 au 17, en fit autant le lendemain à Korzkiew, où tout fut détruit et dévasté.

Les habitants furent menés garrottés à Skala, où se trouvait l'état-major de Bagration; et parmi ceux-ci le curé et le maître d'école de l'endroit.

Pendant ce pillage, les sbires invitèrent les paysans de la contrée à faire comme eux, en leur promettant l'impunité; ils ramassèrent une troupe de contrebandiers et de soldats russes en congé, et leur donnèrent l'exemple de la destruction.

Tout le pays environnant n'est plus que ruines et que cendres.

Le pillage et le meurtre sont dans la nature même de l'armée moskovite, et aucune défense au monde ne saurait les réprimer. Le soldat russe, ce malheureux forçat condamné à servir pendant toute sa vie, ne reçoit par an que trois roubles (douze francs), et presque aucune nourriture. Toujours affamé, exténué de fatigue et de coups de bâton, il arrive sur le champ de bataille se soutenant à peine, blême et décharné comme un squelette. On le gorge alors d'eau-de-vie pour soutenir ses forces pendant le combat.

On conçoit alors tous les excès auxquels il se portera, pour se dédommager en un jour de toute une vie de misère et d'esclavage.

Voilà en quelques mots l'explication de tous ces massacres et la base hideuse sur laquelle repose l'édifice du despotisme russe.

(*Opinion nationale.*)

XVII

On nous écrit de Krakovie, 19 février :

Après la relation que nous avons donnée du massacre et de l'incendie de Tomaszow, voici le rapport officiel qui a été adressé au gouvernement russe par les autorités civiles de Lublin, et que le journal officiel de Varsovie s'est bien gardé de reproduire :

« Les 29 et 30 janvier (11 et 12 février) 1863, n° 993,322 :

» Dans la nuit du 4 au 5 courant, vers cinq heures du matin, un détachement de troupes russes, composé d'infanterie et de kosaks, cerna de tous côtés la ville de Tomaszow. Prévenus de l'attaque, les insurgés, répartis dans les casernes et au corps de garde, se réunirent sur la place, et, s'étant frayé un chemin à travers les rangs des soldats, se formèrent, à peu de distance de la ville, en ligne de bataille.

» Après quelques coups de fusil de part et d'autre, les soldats russes, sans attendre l'issue du combat, se précipitèrent sur la ville, assaillirent les maisons occupées par les fonctionnaires et les habitants, et s'étant dispersés dans toutes les rues, se mirent à piller et à massacrer les citoyens inoffensifs et sans armes. »

(Ici le rapporteur oublie de mentionner que cette scène de carnage dura pendant deux heures, durant lesquelles le colonel Emanoff prenait son repas.)

« Voici les noms connus des personnes tuées :

» 1. Charles Dombrowski, employé supérieur à la douane. — 2. Mecheda, capitaine d'état-major, quartier-maître général de la 4e division, beau-frère du précédent, et en congé depuis trois mois pour cause de santé. — 3. Louis Iachowicz, garde-magasin à la

douane, père de cinq enfants.— 4. Ignace Brzosko, douanier en chef, vieillard émérite de soixante-dix ans. — 5. Ferdinand Iarochowski, instituteur, soixante-trois ans. — 6. Kasimir Chmielinski, citoyen, cinquante-deux ans. — 7. Albert Zelchowski, docteur, cinquante ans.

» Tous ceux-ci, arrachés de leurs maisons et tués sur place. En outre :

» 8. L'assesseur municipal Dombrowski, médecin privé. — 9. Alexandre Razewski, adjoint aux finances. — 10. Czeslaw Czartoryski, employé à la douane. — 11. Albert Nowodnik. — 12 Antoine Nowodnik, bourgeois. — 13. Rachel Malarz, juive. — 14. Kasimir Swiderski. — 15. Michel Czarnoçki, bourgeois. — 16. Paysan de Putnarzew, d'un nom inconnu, tué sur sa voiture.

» Parmi ceux qui couraient éteindre l'incendie ou qui passaient à ce moment dans la rue, tués ou blessés :

» 1. Michel Podgorski, bourgeois. — 2. Kasimir N..., cocher du docteur Zelchowski.— 3. Jean Poglazinski, forgeron. — 4. Szoel Borandel, juif. — 5. N..., cocher de l'huissier. — 6. Philippe Uminski, contrôleur aux finances. — 7. Kontrowicz et sa sœur.

» Blessés à coups de crosses et de baïonnettes :

» 8. Pultawski, bourgmestre de la ville. — 9. Gonsiewski, caissier de la ville. — 10. Piontasinski, secrétaire de la mairie.

» De plus, le capitaine commandant Brzezinski, du régiment étranger, auquel les soldats ont arraché les épaulettes, après l'avoir souffleté et lui avoir craché au visage. On coupait aux mourants les doigts à coups de sabre, pour leur arracher les bagues.

» Plusieurs maisons ont été entourées de paille sèche et allumées par les soldats ; dans l'une d'elles fut consumé le corps du docteur Zelchowski, assassiné.

» Toute la ville présente l'aspect de la destruction ; car les maisons des plus riches bourgeois et celles qu'occupaient les juges de paix et les employés de la douane ont été saccagées. Tous les fonctionnaires et les bourgeois ont été dépouillés de leur avoir ; il serait difficile d'évaluer les pertes, car les survivants au massacre ont cherché leur salut dans la fuite.

» Beaucoup de personnes se sont réfugiées dans la Gallicie autrichienne ; parmi celles-ci, on cite le bourgmestre Pultawski et les deux veuves du caissier Dombrowski et du docteur Zelchowski.

» Ces deux jeunes femmes ont été frappées d'aliénation mentale à la suite du massacre de leurs maris. De tout le clergé, il n'est resté que le chanoine Wywialkowski, vieillard octogénaire, dépouillé et

maltraité comme les autres ; et des fonctionnaires civils, qu'un juge de paix, un greffier et son second, un contrôleur, l'expéditeur des postes et un seul employé à la douane. »

Le reste du rapport contient un tableau de la désolation du pays, abandonné par ses habitants, qui emportaient tout ce qu'ils pouvaient et cherchaient à se soustraire à la férocité des soldats. La plupart ont été ressaisis les jours suivants, et tués dans les forêts voisines de Tomaszow.

Voici donc un rapport officiel qui confirme tout ce que nous avons dit au sujet de cet affreux brigandage, et dont personne ne pourra contester la véracité.

Ajoutons à ce récit un détail horrible, qui nous parvient à l'instant même du champ de bataille de ces jours derniers.

Le détachement du colonel-prince Bagration, après s'être emparé d'Oyçow, où les insurgés n'avaient laissé qu'une soixantaine de malades et de blessés dans la malheureuse expédition de Miechow, les a tous pendus après leur avoir crevé les yeux.

Opinion nationale.)

XVIII

On nous écrit de Krakovie, 20 février :

Les actes de cruauté sauvage commis par les troupes russes, et dont la nouvelle nous parvient des environs d'Oyçow et de Miechow, soulèvent l'indignation de tout cœur honnête contre ces hordes barbares qui osent porter le nom d'armée régulière. Cette voix d'indignation et de mépris pour la férocité mogole de ces esclaves, et pour la ruse byzantine de leurs maîtres, retentira dans l'Europe entière. Quoi qu'il arrive, une part de la honte rejaillira sur leur chef, le colonel-prince Bagration, qui permet, ou plutôt ordonne à ses soldats, dans toutes les contrées qu'il traverse, le pillage, l'incendie et le massacre.

Sa colonne, après avoir dévasté par le fer et le feu tous les bourgs et villages de la belle et paisible vallée d'Oyçow, s'est emparée, le 18 au matin, de cette ville même, abandonnée l'avant-veille par les insurgés. Ce jardin de la Pologne, surnommé la Suisse polonaise, naguère couvert de maisons de campagne et d'établissements de tout genre, depuis le célèbre château d'Oyçow jusqu'aux moulins de Czaïé, n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines sanglantes et de débris fumants. Dans plusieurs endroits, il est impossible de distinguer la place où furent les habitations; on voit que la barbarie orientale a passé par là, en y semant son propre élément, la destruction et la mort.

Ceux qui peuvent croire encore naïvement aux intentions libérales de la Russie n'ont qu'à se rendre à Oyçow. Des corps à demi-consumés dans le brasier, nos malades et nos blessés, trop inconsidérément laissés dans le camp d'Oyçow, pendus aux arbres, et des enfants tués auxquels ces monstres ont d'abord arraché les yeux à coups de baïonnettes, voilà l'aspect que présente aujourd'hui cette malheureuse contrée.

Non contents de piller et d'assassiner tout ce qui tombait sous leur main, les hordes du prince Bagration forcèrent une partie de la population, composée de contrebandiers et de soldats russes congédiés, à s'associer à leur brigandage, en leur promettant l'impunité et même la faveur de leur chef. Il est évident que des ordres avaient été donnés en conséquence. Plusieurs détachements de ces bandits, encore ivres de carnage, sont campés autour d'Oyçow; l'un a passé la nuit dans la forêt de Czaïe, l'autre dans la petite ville de Skala, et le corps principal, sous le commandement du prince Bagration, est retourné vers Miechow, également brûlé et saccagé, après la malheureuse tentative de Kurowski.

Nous n'avons pas encore de nouvelles sur ce qui s'est passé à Skala; car tous les chemins sont infestés par les kosaks et les gardes-frontières à cheval, que les insurgés s'étaient généreusement bornés à désarmer après les avoir faits prisonniers, et que le gouvernement prussien a ramenés tout équipés et armés de nouveau à travers la frontière polonaise. On conçoit que de telles atrocités exercées avec une fureur sans exemple par les envahisseurs, embraseront partout le souffle de la vengeance.

La ville de Miechow, sur le chemin de Kielcé à Krakovie, a eu le même sort que les précédentes. La liste des paisibles citoyens massacrés dans leurs maisons, des femmes, des enfants, des vieillards égorgés, dont les noms sont dejà parvenus à notre connaissance

serait longue à citer. Beaucoup de fonctionnaires venus dans cette ville qui n'a jamais été occupée par les insurgés, ont péri, comme à Tomaszow, sous les balles ou les baïonnettes des soldats déchaînés. Tous les villages environnants ont disparu dans le massacre et le pillage. Nous n'avons pas encore de détails précis de cette partie du pays, mais nous les donnerons aussitôt qu'ils nous seront arrivés.

La colonne russe, retournée de Wolbrom à Miechow, s'est dirigée du côté de Skalmierz, vers l'orient. Une autre colonne plus considérable, renforcée de 900 soldats de la garde envoyés de Varsovie, et de troupes de ligne détachées de Piotrkow et de Czenstochowa, doit occuper la ville de Piliça. Nous savons de source certaine que le colonel qui devait conduire ce dernier détachement, ayant sans doute reçu des ordres de meurtre et de pillage, s'est fait sauter la cervelle d'un coup de pistolet, et a été aussitôt remplacé par un général dont le nom nous est inconnu. Ce fait confirme ce que nous avons dit plus haut touchant les instructions générales données aux troupes destinées à comprimer l'insurrection, et dont la source serait à Saint-Pétersbourg et à Varsovie.

Quant aux insurgés qui ont quitté la contrée d'Oyçow et la ville de Miechow, ils ont pris, en bon ordre, deux directions différentes; mais on comprendra les raisons pour lesquelles nous nous abstenons de les indiquer.

(*Patrie.*)

XIX

Nous recevons de Pologne, 23 février, une lettre sur le suicide de deux officiers supérieurs au service de la Russie.

En voici les principaux passages :

On nous donne aujourd'hui des détails pleins d'intérêt sur le suicide de deux officiers supérieurs russes, qui n'ont trouvé que ce moyen de se soustraire aux ordres venus d'en haut de massacrer les Polonais sans défense, d'incendier les villes et les villages. Nous nous empressons de les consigner pour l'honneur de l'humanité.

Le premier de ces deux faits eut lieu à Ogrodzinieç, sur le chemin de Piliça à Olkusz, où le colonel Korff, fils du général de ce nom, qui remplace aujourd'hui Ramsay dans son commandement à Varsovie, reçut de son père l'ordre de se joindre aux égorgeurs de Miechow. Ayant assemblé les officiers de son régiment, il leur dit : « qu'il lui était impossible de concilier les instructions paternelles et son devoir d'officier, avec sa conscience d'honnête homme ! » Et aussitôt, ayant passé dans la pièce voisine, il se brûla la cervelle. On voit que le proverbe : « Tel père, tel fils, » ne peut s'appliquer en toute circonstance.

Il est certain aussi que les soldats russes ne peuvent être arrêtés même par leurs officiers, qui se contenteraient volontiers de prendre l'argent dans les châteaux, comme supplément de leur solde insuffisante, sans accepter la responsabilité des actes sanguinaires de leurs subordonnés. Nous ne parlons pas ici des officiers allemands au service de la Russie, qui montrent le plus de cruauté dans cette lutte.

Le second suicide fut commis à Piotrkow, station du chemin de fer entre Varsovie et Czenstochowa. Un colonel d'extraction polonaise, d'un nom très-connu dans le pays, eut l'ordre de faire fusiller son propre neveu, qui, après avoir passé dans les rangs des insurgés, avait été repris par les kosaks.

Or, la loi martiale russe est sans merci en pareille occasion, et doit être appliquée dans les vingt-quatre heures. L'oncle ne voulut pas survivre à son neveu, dont la sentence fut exécutée par un remplaçant du premier.

Nous tenons ces deux faits de bonne source, et nous pouvons garantir leur authenticité.

C'est là une démonstration évidente de ce que doivent être ces ordres « de clémence et de discipline militaire » dont parle le *Dziennik* officiel de Varsovie. Nous avons devant nous une guerre d'extermination. Il s'agit de bien plus que de vaincre les Polonais ; il s'agit de ne pas laisser pierre sur pierre dans leur pays, d'empêcher à jamais jusqu'à la possibilité d'une vengeance. La question est de savoir si l'Europe n'y mettra pas obstacle.

(*Opinion nationale.*)

XX

Nous recevons de Krakovie de nouveaux détails sur le suicide de deux officiers supérieurs russes, qui ont mieux aimé faire le sacrifice de leur vie que d'exécuter des ordres sanguinaires réprouvés par leur conscience :

Le fils du général-baron Korff, qui remplaçait le cruel Ramsay dans son commandement à Varsovie, vient de se brûler la cervelle à la suite des ordres barbares qu'il avait reçus de son père. « Ces ordres, dit-il aux officiers russes qu'il avait assemblés pour leur faire ses adieux, ne peuvent s'accorder avec la conscience d'un honnête homme, et je ne vois d'autre moyen de m'y soustraire que la mort. » Au même instant il se retira dans la pièce voisine et se tua.

Ce tragique événement a eu lieu à Ogrodziniec, sur le chemin de Piliça à Olkusz, où le colonel Korff devait se joindre à la soldatesque qui a commis tant d'excès à Miechow. Il prouve une fois de plus que les ordres de piller et de massacrer sont la conséquence d'un vaste plan d'extermination. Ce plan se poursuit sur toutes les parties du royaume de Pologne.

Un autre colonel, d'origine polonaise, commandant à Piotrkow, dont le neveu, après avoir passé aux insurgés, avait été repris et fusillé, s'est tué de la même manière que le colonel Korff.

(*Patrie*.

XXI

On nous écrit de Varsovie, 26 février

Le rapport russe, dans le *Dziennik powszechny*, annonce qu'une bande de 150 insurgés a été dispersée dans les environs de Biala,

et qu'on leur a tué 20 hommes. Ce rapport est mensonger; voici comment la chose s'est passée : à Woskrzeniça, près de Biala, les insurgés ont battu et désarmé toute une compagnie russe. Peu de temps après, ceux-ci ont attaqué à Sycyn 80 insurgés, qui n'ont pas accepté le combat, mais se sont retirés dans la forêt en perdant 4 hommes et un de leurs commandants, Étienne Szaniawski. Le rapport russe fait de cette rencontre une bataille sanglante et décisive. Mais les rapports russes et ceux du journal officiel ne jouissent d'aucun crédit, et quand on veut mettre ici une nouvel'e en doute, on dit c'est une nouvelle du *Dziennik powszechny*. Pour en revenir aux différents combats qui ont eu lieu, nous mentionnerons une petite rencontre dans les environs du faubourg de Praga, près du village Marki. Un détachement assez considérable a quitté le district de Piotrkow; il s'est arrêté quelque temps dans la ville de Brzeziny (dans le palatinat de Rawa), et il y a proclamé le gouvernement national.

Le bruit s'était répandu à Varsovie que le général Fleury avait traversé cette ville pour se rendre à Saint-Pétersbourg. C'est l'arrivée de M. G. Flourens, fils de l'académicien, et dont le nom fut inscrit sur le registre d'un hôtel, qui a donné lieu à cette nouvelle, répétée même par les journaux de Varsovie.

Le journal de Saint-Pétersbourg *Siewiernaia Pczela* s'emporte contre la Pologne, en annonçant une souscription pour les officiers et soldats blessés et pour le sfamilles des Russes massacrés en Pologne. Nous nous permettrons de dire que l'argent recueilli pour ces orphelins passera dans la poche des collecteurs, car aucune famille russe n'a été massacrée jusqu'à présent.

Malgré la menace que le gouvernement national provisoire a publiée, qu'on userait de représailles sur les Russes pour les massacres, les incendies et les assassinats des prisonniers faits parmi les Polonais, cette mesure n'a nulle part été mise à exécution.

Mais les Russes agissent tout autrement.

Ils incendient les villes et les villages, après en avoir égorgé les habitants; ils martyrisent les prisonniers; en un mot infligent au pays la plus horrible persécution. Les Turks se conduisent vis-à-vis des Slaves de leur empire avec plus d'humanité que les Russes, qui se disent Slaves et chrétiens; ce qui prouve que l'élément mogol et tatare s'est identifié à leur nature.

La guerre actuelle enlèvera pour toujours aux nations slaves leur chimère de panslavisme moskovite.

Le corps qui a défait les kosaks à Nieporent a proclamé le gouvernement national à Ianow ; il a constitué aussi un gouvernement local à Stanislawow, Kamienczyk et Wyszkow. Les autres détachements agissent de même ; ils ont l'ordre d'éviter un combat décisif et de faire, dans toute la force du terme, la guerre de partisans. Le gouvernement russe s'efforce de tromper l'Europe, en répandant de faux rapports, pour lui faire accroire que l'insurrection est étouffée, tandis qu'elle grandit de jour en jour. Même après une défaite, les insurgés ne perdent pas courage ; ils forment un nouveau détachement, qui vient harceler, avec plus d'ardeur encore, les troupes russes désorganisées parle vol et le brigandage.

C'est ainsi que les massacres et les incendies, au lieu de semer la terreur, n'ont fait qu'exaspérer la nation et donner de nouveaux auxiliaires à l'insurrection.

Patrie.)

XXII

On nous écrit de Krakovie, 28 février

Nous venons de recevoir une nouvelle, attendue avec la plus vive inquiétude, sur l'issue du combat que le général Langiewicz a livré aux Russes près de Malogoszcz, et qui, de même que les précédents, a été propice aux armes polonaises. Les Russes ont attaqué avec des forces considérables le général, qui avait rallié dans cette localité une partie du corps de Iezioranski.

Comme d'ordinaire, ces barbares ont entamé le combat par un incendie ; la ville entière est devenue la proie des flammes, et si elle a échappé au massacre, c'est seulement parce que Langiewicz a eu le temps d'arriver au secours de ses habitants. Le combat a duré pendant cinq heures ; il y eut de part et d'autre un feu très-vif de carabines et même d'artillerie, car le chef polonais se servait

de canons pris à l'ennemi : le résultat en a été une retraite précipitée des Russes vers les hauteurs de Chenciny.

Voilà une nouvelle brève, mais positive ; demain nous aurons probablement des détails plus précis. Par cette victoire, le général Langiewicz a rompu le cercle dans lequel les Russes voulaient l'enfermer, entre les petites villes de Malogoszcz, Wloszczowa et Przedborz.

Le colonel-prince Bagration n'a pas quitté ses cantonnements, depuis son glorieux massacre de Miechow et d'Oyçow ; de sorte que ce furent Dobrowolsky et Czengery, ce dernier envoyé de Kielcé, qui brûlèrent Malogoszcz.

Il est très-probable que le gouvernement russe publiera les rapports les plus mensongers, pour couvrir en partie la honte de sa défaite, de même qu'il l'a fait après l'échec subi près du monastère de Sainte-Croix, qu'il a voulu faire passer pour une victoire.

Les deux combats de Kolo et de Gluszczyn, près de la frontière prussienne, ont été moins décisifs, mais également favorables aux nôtres. Il paraît, d'après toutes les nouvelles que nous recevons, que l'insurrection s'étend déjà depuis Kalisz jusqu'à Pinsk, et depuis Sandomir jusqu'à Dunaborg.

Dans son numéro du lendemain, 1er mars, le *Czas* ajoute les détails suivants :

« Nous avons des détails exacts sur la bataille livrée par Langiewicz et Iezioranski, le 24 février, contre trois corps russes, commandés par les colonels Czengery, Zwiroff et Dobrowolsky, et se montant environ à 4,000 hommes.

» Le 24 février, au matin, Langiewicz se trouvait à Malogoszcz, village situé à environ dix kilomètres de Chenciny et établi sur des hauteurs. Langiewicz y trouva Iezioranski et fit sa jonction avec lui ; mais les troupes russes se dirigèrent simultanément de trois côtés vers Malogoszcz. Le colonel Zwiroff avec un bataillon d'infanterie et deux canons arrivait de Iendrzeiow.

» Dobrowolsky venait de Brzegi, village situé entre Chenciny et Iendrzeiow ; il avait également un bataillon d'infanterie et deux canons ; enfin le colonel Czengery avec de pareilles forces se dirigeait sur Malogoszcz par la chaussée qui conduit de Chenciny à cette ville.

» Chacune des trois colonnes était accompagnée d'un détachement de kosaks ; et Zwiroff avait, en outre, avec lui un escadron de dragons. Les deux premières colonnes, celles de Zwiroff et de Dobrowolsky, se réunirent à quelque distance de la ville pour l'atta-

quer ensemble du côté du sud-ouest, tandis que Czengery arrivait du côté opposé.

» Langiewicz, malgré sa tactique habituelle, fut forcé d'accepter le combat. Étant sorti de la ville, il rangea ses hommes sur une éminence, à l'ouest, appuyant son aile droite à une forêt occupée par des chasseurs.

» Les Russes commencèrent par mettre le feu à Malogoszcz; mais ils ne purent piller la ville, étant sous le feu des chasseurs.

» A huit heures, le combat commença et dura jusqu'à une heure de l'après midi; pendant ce temps, les faucheurs attaquèrent plusieurs fois l'infanterie russe, qui battit en retraite. Durant l'attaque, les faucheurs s'étaient emparés de deux canons, mais les artilleurs s'étaient enfuis avec les chevaux; on fut obligé de les abandonner sur le champ de bataille. Après ce combat de cinq heures, les Russes commencèrent à abandonner leur position, avec une perte de 400 hommes, tués ou blessés.

» Czengery revint à Chenciny, ne voulant pas permettre à Langiewicz d'attaquer Kielcé; les deux autres colonels russes se replièrent sur Tokarnia, qu'ils livrèrent au pillage. Langiewicz les y suivit; mais il trouva déjà le village en ruines et abandonné par les Russes. De là, Langiewicz se dirigea d'abord sur Ieudrzeiow, ensuite sur Slupia. Les trois colonnes russes, incertaines sur la direction prise par Langiewicz, revinrent à Malogoszcz; elles ne purent s'emparer que de quelques fourgons du détachement polonais. »

(*Opinion nationale.*)

XXIII

L'INTERVENTION RUSSO-PRUSSIENNE

Les renseignements suivants, dont on comprendra la haute importance, nous sont transmis des frontières de la Pologne :

La violation du territoire polonais par les troupes prussiennes est un fait accompli, et nous en avons aujourd'hui des preuves

incontestables. Sur tous les points de la lutte voisins de leur frontière, les Prussiens ont prêté main-forte à leurs alliés, soit en se mettant à la poursuite des insurgés, soit même, ce qu est plus grave, en prenant part au combat.

Outre le passage à travers la Prusse des régiments de la garde envoyés à Varsovie, voici les principaux faits de ce genre arrivés à notre connaissance, et qui sont déjà un commencement de guerre internationale, à la suite de la convention russo-prussienne :

A Poniatow, dans le district de Mlawa, à 5 lieues (3 milles) de la frontière, un fort détachement de hulans prussiens a fait une perquisition dans le château du propriétaire et dans les environs, où, sur un faux rapport, il croyait trouver des insurgés.

A Dobrzyn, dans le palatinat de Plock, la garnison prussienne de Golub, avertie de l'approche des insurgés, occupa la ville militairement pendant huit heures. Puis, comme ceux-ci avaient pris une autre direction, elle repassa la frontière.

A Chorzelé, en face de Soldau, un coup de fusil, tiré dans le jardin du maître de poste, donna l'alarme aux douaniers russes, qui ramenèrent bientôt avec eux un détachement prussien.

Le maître de poste Czechowicz fut arrêté, ainsi que quatre des principaux habitants de la ville ; beaucoup d'autres furent maltraités ou blessés. Les captifs furent conduits, toujours par le territoire prussien, à Lomza, où ils ont été livrés au chef militaire du district et soumis à une enquête. Il en est résulté que le coup de fusil avait été tiré contre un chien enragé.

Enfin à Ianow, en face de Nidborg, les soldats prussiens ont fait cause commune avec les Russes, et de même qu'eux, après le combat, ils se sont mis à l'abri de la frontière prussienne.

Nous pourrions citer beaucoup d'autres faits pareils ; mais nous ne rapportons que ceux qui sont parfaitement constatés. Ajoutons-y les gardes-frontières russes de Maczki et Sosnowicé refoulés par les insurgés, au nombre de 500 environ, qui ont été triomphalement ramenés, musique en tête, par la garnison prussienne de Gleiwitz à Czenstochowa.

Voici donc quatre faits positifs qui constatent l'intervention armée du gouvernement prussien, et une quadruple violation de la neutralité, accomplie sur le territoire même du royaume

de Pologne. Nous nous abstenons de tout commentaire sur la gravité de ces actes, longuement délibérés et consacrés par la convention du 8 février. L'opinion publique et les cabinets apprécieront la conduite du roi Guillaume

(*Opinion nationale.*)

XXIV

Nous recevons de Saint-Pétersbourg une lettre très-intéressante, et dont l'auteur est un Russe. Nous en donnons les extraits suivants :

« Saint-Pétersbourg, 23 février.

» Je ne sais si les journaux, chez nous, sont l'expression de l'opinion publique ; mais il est curieux de voir sous quel jour ils envisagent l'insurrection polonaise.

» Le *Journal de Saint-Pétersbourg* (français) s'étant permis de prendre la défense du recrutement politique qui a eu lieu en Pologne, en disant : LA LÉGALITÉ NOUS TUE ; mot qui mérite de devenir historique, la *Gazette de Moskou* a protesté contre son impudeur ; mais pendant qu'il s'agit à Paris d'ouvrir des listes de souscription pour les Polonais, ici, on souscrit pour les soldats russes blessés en Pologne, tous les jours, de dix heures à quatre heures, à la chancellerie du prince Souwaroff, gouverneur-général de Saint-Pétersbourg.

» Le fait que les femmes, en Pologne, poussent à l'insurrection par la séduction et les menaces, est tourné en ridicule ; et les massacres sont représentés comme une chose naturelle : « Une de nos » colonnes passant par un village, on tira quelques coups de fusil » d'une ferme et on blessa quelques militaires. Les soldats entrèrent » dans la maison et en *tuèrent* les habitants. » Tels sont les rapports officiels.

» L'affaire du 17 février, à Miechow, est représentée comme ayant tourné à l'avantage des Russes.

» On nous élève dans la haine des Polonais ; il n'y a pas d'incendie, pas de peste dont on ne leur attribue la cause. Il faut donc une certaine dose d'esprit d'indépendance pour s'émanciper de ces préjugés.

» On a honte d'être Russe en lisant toutes les atrocités qui se commettent en Pologne ; mais nous sommes avilis par le despotime, au point de ne pas sentir notre honte.

» L'empereur ne sait pas tout, on lui cache une moitié et l'on défigure l'autre, mais il est engagé dans une voie fatale, et les ruses de sa diplomatie ne le sauveront pas. S'il donne une constitution à la Pologne, la Pologne en fera un bon usage, et exercera naturellement des représailles. Mais un état de choses comme à Posen, conforme, si vous voulez, aux traités de 1815, ne satisfera jamais les habitants du royaume.

» Les prières que les Polonais ont si longtemps adressées à Dieu seront entendues. L'attitude de la Prusse est providentielle, les sympathies de la France ne seront pas stériles, et l'héroïsme des Polonais ne restera pas sans récompense. Les prêtres rivalisent de patriotisme avec les femmes, et c'est le cas de dire que les pierres elles-mêmes se soulèvent. Or, un peuple de quatre millions d'hommes en armes est et restera invincible. »

(*Opinion nationale.*)

XXV

(Mars.)

On nous écrit de Krakovie, 1er mars :

Un nombre assez considérable de jeunes gens sont partis, pour combler les vides que les balles russes ont faits parmi les insurgés. Comme leurs devanciers, ils vont là sans illusion, résignés, inébranlables dans leur résolution, sans chant, sans éclat, sans boisson ni scandale, sans arrière pensée démocratique ou socialiste. Ils y vont comme des gens qui ont une mission religieuse ou patriotique ; c'est un spectacle qu'il faut avoir vu pour s'en faire une idée, et dont le

monde peut-être n'a pas eu d'exemple depuis les premiers chrétiens, auxquels nos patriotes ressemblent sous beaucoup de rapports?

Les officiers russes sont pour la plupart non-seulement honteux des excès de leurs soldats, mais ils en sont même très-inquiets; ils ont tous des révolvers ou des pistolets doubles constamment sur eux, et cela, non contre l'ennemi, mais comme défense contre leurs subordonnés. Beaucoup d'entre eux déplorent que des ordres venus de Varsovie aient désigné un grand nombre de propriétés de la noblesse, de celle qui n'a pris encore aucune part à l'insurrection, pour être détruites, et afin de compromettre l'insurrection avec les paysans.

Les agents russes disent aux paysans : « Enlevez, mes amis, tout ce que vous pourrez; vous ne commettrez aucun mal, car nous avons ordre de détruire complétement cette propriété Tout ce que vous prendrez, ce sera autant de sauvé ! »

J'avoue que je soupçonne beaucoup Wielopolski d'être l'auteur de cette machination, et cela uniquement par vengeance. Ceci a eu lieu entre autres chez le père de Chrzanowski (l'un des rédacteurs du *Czas*), qui n'a pas seconde l'insurrection, mais dont Wielopolski déteste cordialement le fils.

Krakovie et Tarnow sont remplis de familles fugitives qui font peine à voir. Je ne crois pas que l'insurrection soit près de finir; à moins que les Russes ne détruisent tous nos moyens d'existence et qu'ils ne changent ce pays en désert, ce qui n'est pas impossible, s'ils viennent en plus grand nombre et s'ils ne changent pas leurs infâmes procédés.

(*Opinion nationale*)

XXVI

On nous écrit de Krakovie, 3 mars:

Chaque jour nous apporte le récit de quelque nouvelle atrocité commise par ces barbares qui osent prendre le nom d'une armée régulière.

L'abbé Malanowicz, dont la paroisse est à Szydlowieç, dans le

palatinat de Sandomir, s'y trouvait le jour même du combat livré par l'intrépide Langiewicz.

Deux insurgés blessés se sont traînés jusqu'à sa porte en implorant du secours; le prêtre, se souvenant de la parabole du Samaritain plutôt que de la défense du gouvernement russe, qui menace de traiter en insurgés tous ceux qui donneraient asile aux insurgés, se mit à soigner les deux blessés, presque des enfants, dont l'un expira dans ses bras. Dans ce moment, parut une bande de kosaks; l'un d'eux acheva le survivant, et tous se jetèrent sur le prêtre pour l'emmener avec eux. Il n'opposa aucune résistance; il objecta seulement qu'il serait plus facile de le conduire en voiture au lieu désigné.

Les kosaks attelèrent donc sa voiture ; mais au lieu d'y faire monter le prêtre, ils y montèrent eux-mêmes, le lièrent avec des cordes à l'arrière-train, et partirent au grand trot. Ils le menèrent ainsi à Radom, au chef-lieu du palatinat de Krakovie, où l'abbé Malanowicz, à demi-mort de fatigue, fut livré à la cour martiale et déclaré coupable du fait de rébellion. Nous tenons ce fait d'une source certaine, et nous pouvons garantir son authenticité.

Dans le monastère de Czenstochowa, aujourd'hui changé en caserne, les Russes, fidèles à leurs habitudes de pillage, viennent de dérober le tableau de la sainte Vierge, objet de la vénération de tous les fidèles de l'ancien royaume de Pologne. On sait que ce tableau, chargé d'ex-voto et d'offrandes de plusieurs siècles, enchâssé de perles et de pierres fines, avait une valeur matérielle de plusieurs millions. Ce jour même, par une ironie barbare, ils firent célébrer devant le maître-autel un office en l'honneur de l'une de leurs prétendues victoires, ou plutôt d'un massacre de prisonniers et d'habitants désarmés.

(*Patrie.*)

XXVII

L'INTERVENTION PRUSSIENNE

Voici des faits qui prouvent que la convention prusso-russe, bien que condamnée en principe, ne cesse pourtant de recevoir

son exécution. Nous les tenons d'une source qui ne permet pas de douter de leur authenticité.

Une lettre de Dobrodzien, insérée dans la *Gazette de Silésie* du 2 mars, annonce que le général-major prussien Othegraven, commandant à Lubin, ayant appris que 200 insurgés se trouvaient dans le voisinage de la frontière, la fit franchir par un escadron de hulans du régiment n° 2. L'escadron, arrivé jusqu'à Herby, sur le sol polonais, n'y ayant trouvé personne, revint sur ses pas, après y avoir laissé une patrouille.

Une autre lettre de Kattowitz (du 28 février) insérée dans ce journal, constate que près de Slupcé, un détachement prussien a tiré sur des Polonais qui se trouvaient au-delà de la frontière, et qu'il en a tué deux.

Un peloton de hulans prussiens du 8e régiment (Prusse orientale), commandé par le lieutenant Zawodda, fit plusieurs reconnaissances sur le territoire polonais, de concert avec un détachement russe, s'arrêta dans le village de Poniatow, à cinq lieues de la frontière, et aprés l'avoir vainement fouillé, emmena prisonnier un des habitants, sans doute pour se dédommager de sa recherche (16 février).

Le mercredi des Cendres, le chef de la douane russe d'Osiek, nommé Potuloff, avait reçu l'ordre de transporter sa caisse à Brodniça (Strasburg), en Prusse. En revenant sur le sol polonais, il fut assailli par les hussards prussiens qui l'ont blessé, dépouillé, de même que son secrétaire Godlewski. Au même endroit, 5 roubles ont été enlevés à une jeune fille par ces visiteurs inattendus.

C'est ainsi que se conduit l'armée prussienne sur la frontière polonaise. Les faits précédemment cités de Dobrzyn, de Chorzelé, de Ianow, et beaucoup d'autres, prouvent sa coopération avec évidence.

Ils arrachent un cri de douleur à la *Gazette de Cologne*, qui déplore l'abaissement moral de la monarchie prussienne, et prévoit que la question polonaise ne pourra probablement être résolue que par la guerre.

Krakovie, 5 mars.

Opinion nationale.)

XXVIII

On nous communique le rapport officiel du chef civil du district de Miechow, sur le massacre dont cette ville a été le théâtre, à la date du 17 février. Ce rapport, que nous tenons de bonne source, complète les détails que nous avons donnés, et dépasse tout ce qui a été publié par les journaux, au sujet des atrocités commises par les Russes depuis l'insurrection. Voici cette pièce, qui restera comme un monument ineffaçable de la barbarie moskovite.

N° 2. Au village d'Unieiow, le 6|18 février 1863.

Le chef du district de Miechow, à Son Excellence le commandant militaire du gouvernement de Radom (général Uszakoff) :

Arrivés devant la ville de Miechow, dans la nuit du 16 au 17 de ce mois, les insurgés l'attaquèrent vers six heures du matin ; mais après un combat d'une heure et demie avec les avant-postes et la garnison impériale de l'armée russe, ils durent se replier.

Les habitants n'ont pris aucune part à ce combat, en se conformant aux ordres donnés par le chef militaire local, le colonel-prince Bagration, commandant le septième bataillon de chasseurs ; ordres renouvelés plus tard avec plus de sévérité, le 16 courant, par son lieutenant, le major Nepielin, brigadier des gardes-frontières, le prince Bagration ayant ce jour même emmené de Miechow une partie de ses soldats.

Selon ces ordres, les portes cochères, les issues et les fenêtres des maisons ont été fermées pendant la lutte ; et nul des habitants n'est sorti dans les rues, afin de ne pas gêner les mouvements des troupes.

Une demi-heure après la retraite des insurgés, les soldats commencèrent à tirer dans les fenêtres des maisons ; puis, ils les envahirent en brisant les portes, sous prétexte d'y chercher des in-

surgés, ou bien en affirmant qu'il était parti des fenêtres des coups de feu. Après s'être emparés de l'argent, ils arrachèrent les bourgeois paisibles de leurs demeures, les maltraitèrent avec toute la cruauté possible, en emportant les objets de prix et en brisant les meubles.

En rétablissant l'ordre de cette manière, beaucoup d'entre eux se gorgèrent de liqueurs fortes trouvées dans les caves, les celliers, les boutiques et les cafés ; dans cet état, sans même obéir aux ordres des officiers qui cherchaient à les contenir, ils se répandirent dans la ville et mirent le feu à plusieurs maisons, en profitant de l'alarme causée par l'incendie pour arrêter les passants inoffensifs, les frapper, les assommer et se livrer sur eux et sur leurs propriétés à tous les excès du massacre et du pillage.

Ni l'autorité du rang, ni le grade, ni l'uniforme, ni les signes honorifiques ne pouvaient protéger la vie de leurs victimes. Le bourgmestre de la ville, Pierre Orzechowski, renommé pour son zèle, son dévouement, proposé par le colonel-prince Bagration pour une récompense civique, lorsque les soldats assaillirent sa maison, sortit revêtu de son uniforme et portant la cocarde officielle, sans doute pour leur parler et se faire reconnaître; mais il se vit aussitôt appelé du nom de rebelle, fut traîné vers le corps-de-garde, à coups de crosse et de baïonnette, enfin égorgé devant le corps-de-garde même, à quelques pas de sa maison. Plus d'une demi-heure après, les soldats insultaient au cadavre en le perçant de coups de lance et de baïonnette, le dépouillaient de tous ses vêtements et le jetaient dans le ruisseau, voisin du corps-de-garde, où des âmes charitables, touchées par les prières de sa malheureuse femme, le recueillirent pour le porter dans la maison, bientôt consumée par l'incendie avec le corps qu'on y avait déposé.

Le juge Gidlewski et M. Lenczewski, maire communal de Miechow, malgré leurs décorations et leur costume officiel, furent de même attaqués et conduits à coups de crosse au corps-de-garde, d'où ils ne sortirent que sur les instances de quelques officiers dont ils furent reconnus, après plusieurs heures de détention. Le maître de poste saisi dans son bureau, fut traîné dans la rue, dépouillé de ses vêtements et roué de coups.

Le chef civil du district, signataire de ce rapport, fut assailli dans sa maison, dont les portes avaient été enfoncées, menacé de mort, et ne fut sauvé que grâce aux efforts d'un invalide, non sans avoir payé une forte rançon aux sept soldats qui voulaient le tuer comme ebelle, pour avoir, disaient-ils, laissé tirer des coups de fusil de

ses fenêtres, ce qui était un odieux mensonge. L'ingénieur voyer Wysoçki, revenu le jour précédent de Varsovie, et bien qu'il logeât dans sa maison deux officiers du bataillon de chasseurs, fut pareillement rançonné, maltraité et dépouillé. L'ingénieur du district eut le même sort; on lui prit son argent, ses effets et jusqu'à sa montre.

Le nombre des habitants de Miechow immolés sans aucune provocation de leur part, est quant à présent difficile à évaluer.

Cependant, quelques officiers et quelques soldats plus humains, se rendirent dans la plupart des maisons pour conseiller aux habitants d'en sortir, malgré l'ordre donné, la ville entière devant être brûlée. Sous une escorte largement payée, ces malheureux, emmenant leurs femmes et emportant leurs enfants, furent rassemblés, y compris les fonctionnaires et les employés de tout grade, dans l'enceinte du couvent, où ils croyaient pouvoir trouver un abri, les bagages et les provisions militaires y ayant été transportées avant le combat. Durant le trajet, on ne cessa de les dépouiller de leur argent, de leurs montres, de leurs effets et de leurs vêtements. Parmi ceux qui suivaient ainsi les employés et les habitants, se trouvaient les femmes des militaires eux-mêmes ou des personnes de leurs familles, telles que la femme du capitaine des gendarmes du district Giraud, qui, depuis longtemps malade, avait été emportée à bras hors de sa maison.

C'est ainsi que toute autorité, même militaire, fut absolument méconnue. Nous avons appris que la soldatesque tirait sur les officiers qui offraient leur impuissant secours aux habitants, et que pour cette infraction à la discipline, deux ou trois soldats devaient être fusillés sur la place du marché, en vertu de la loi martiale, ou traduits devant le conseil de guerre.

Les fonctionnaires et les personnes réfugiées dans le bureau du district et dans le couvent voyaient à tout moment l'incendie embraser les maisons du marché ou des rues adjacentes; ces incendies étaient allumés par les soldats.

Bientôt, ce dernier abri même fut déclaré peu sûr par plusieurs officiers, et entre autres par le major des invalides Zubkoff, le lieutenant Kwiatkowski et un très-petit nombre de leurs camarades. Ayant obtenu l'autorisation du major Nepielin, lieutenant du che militaire colonel-prince Bagration, ils firent escorter les employés, leurs femmes, leurs enfants et les habitants des deux sexes hors de la ville, en les laissant libres de se disperser dans les villages et d'y chercher un refuge. Conduits par détachements, ils se dirigèrent vers les pays environnants, ne pouvant rien sauver de tout ce qu'ils

avaient emporté dans le couvent. Le groupe d'exilés parmi lesquels se trouvaient le chef du district, son aide, l'ingénieur, l'agent voyer, le juge de paix et plusieurs autres fonctionnaires et habitants, se rendit à pied au village de Pstrongi, distant de sept verstes de la ville ; pendant le trajet, l'officier des gardes-frontières qui commandait l'escorte se prit de querelle avec ses propres soldats, qui voulaient traiter ce convoi comme un attroupement de rebelles.

D'autres groupes prirent la même route. Dans l'un d'eux se trouvait la femme de l'officier kosaque Katielnikoff, la femme du médecin militaire Kaminsky, celle du capitaine des gardes-frontières Rokitin et les personnes de sa famille, qui cherchèrent un asile dans les fermes et les chaumières des paysans.

Le premier détachement se réfugia dans le village d'Unieiow, commune de Wielko-Zagorzé, où il trouva l'hospitalité chez le maire et le curé ; de là, en montant sur les hauteurs, on voyait la lueur de l'incendie qui dévorait la ville de Miechow.

Au moment ou j'écris ce rapport, le secrétaire du chef de la conscription, celui du district, le sous-greffier du tribunal, l'adjoint honoraire, les maires des communes de Miechow et de Wielko-Zagorzé viennent d'arriver à Unieiow et m'informent qu'ignorant où se trouvaient leurs familles, ils avaient suivi à pied le convoi de Patroszycé et de Wola-Podlesna, et qu'au moment de leur départ de Miechow la ville était tout en flammes.

Ne voyant pas de sécurité pour sa personne, même à cette distance, le chef du district vient d'expédier un courrier à Miechow, pour s'informer de ses bureaux et de ses archives. Il adressera des rapports plus détaillées à l'autorité civile du palatinat, sur ses actes ultérieurs, si toutefois il est dans la possibilité de le faire. Le maire de Wielko-Zagorzé est chargé de lui fournir les correspondances nécessaires.

En informant de ces choses S. Exc. le gouverneur civil de Radom, j'ai l'honneur d'ajouter que je n'ai nullement été prévenu de la lieutenance du commandement militaire déférée au major Nepielin, et qu'au moment d'une telle inconduite des troupes destinées à maintenir l'ordre, s'étant entendu avec lui par l'intermédiaire des officiers pour prévenir l'ivresse des soldats, il en a obtenu l'autorisation de faire répandre dans les rues l'esprit de vin et l'eau-de-vie renfermés dans le dépôt de la régie. Si cette mesure a pu réprimer leurs excès, ou si au contraire elle a irrité leur haine contre le chef du district et les habitants, ainsi qu'on me l'a certifié, il m'est im-

possible de le préciser quant à présent, toute autorité civile et militaire ayant été débordée.

Le chef civil du district de Miechow,

IANUSZKIEWICZ.

Le secrétaire du district,

KANIEWSKI.

Ajoutons, comme couronnement des faits consignés dans ce rapport officiel, qu'il n'est pas parvenu aux mains du gouverneur civil du palatinat de Radom, à qui il était d'abord adressé, le général Uszakoff ayant jugé à propos de supprimer les deux exemplaires.

(*Patrie, Opinion nationale.*)

XXIX

Le *Journal de Posen* raconte un fait curieux. La mère d'un insurgé prisonnier implorait la clémence du grand-duc Constantin. Le grand-duc interrogea le général Roznoff et lui demanda s'il pouvait faire quelque chose pour le prisonnier. Le général répondit que le détenu appartenait à la plus mauvaise catégorie et qu'il avait tué, dans une rencontre, trois kosaks La mère éplorée repartit que c'était faux, puisque le *Dziennik powszechny* (la feuille officielle), avait écrit qu'aucun Kosaks n'avait péri dans cette rencontre. Il est presque inutile d'ajouter que l'insurgé prisonnier a été condamné à mort.

(*Patrie.*)

XXX

Nous avons publié, il y a quelques jours, un rapport d'un fonctionnaire russe, qui a révélé les scènes de pillage et de

meurtre dont la ville polonaise de Miechow avait été le théâtre.

M. Christian Ostrowski nous communique un second document officiel qui vient compléter ce navrant tableau d'une ville inoffensive, livrée aux horreurs d'une soldatesque sauvage. C'est le rapport qui a été adressé, le 21 février, au commandant militaire de Radom, par le chef et le secrétaire de district. Nous détachons de ce rapport les passages qu'on va lire :

Krakovie, 6 mars.

J'avais reçu simultanément les ordres de S. Exc. le gouverneur civil de Radom du 7/19 courant, n° 104, sur les mesures à prendre pour prévenir le mouvement qui s'était manifesté parmi les paysans contre l'ordre social ; et comme j'étais informé que, dans le village de Brzuchania, près de Miechow, les paysans arrêtaient les voyageurs pour en exiger une rançon, je me dirigeai vers ce village avec mes deux aides, tandis que le personnel de mon administration s'acheminait vers Miechow, par la grande route.

Après avoir tout concilié à Brzuchania, ce dont je ne manquerai pas de faire un rapport particulier, je suis arrivé ce matin avec ma suite à Miechow, où je n'ai trouvé que des ruines.

Malgré sa réponse par écrit, qu'après le rétablissement de l'ordre, les autorités pouvaient revenir et fonctionner sans entrave, le chef militaire local vint m'avertir en personne de n'avoir à garder auprès de moi que quatre employés, indispensables pour expédier les affaires urgentes, et de renvoyer tout le reste, avec le conseil donné aux habitants de demeurer un certain temps hors de la ville, car à Miechow il ne pouvait pas répondre de leur sécurité.

Miechow présente actuellement l'aspect que voici :

Sur le marché, à partir de l'église, il ne reste debout que les maisons murées de Jacques Borzençki, de Mme Zdziarowska et deux autres ;

Dans la rue de Skalmierz, trois maisons en bois et neuf cabanes ;

Dans la rue de Krakovie, deux masures ;

Dans celle de Wolbrom, quatre ;

Dans le quartier de Ianow, douze ;

Dans celui de Podz[illegible]zé, six ;

Sur les boulevards, trois maisons et huit chaumières.

L'église paroissiale est devenue, avec son cimetière d'enceinte, un

bivouac, couvert de chevaux, de chariots et de soldats, tous les feux allumés, de même que les rues et le marché adjacent. Depuis mardi dernier, les portes de l'église sont fermées, malgré la fête du jubilé, et tout service divin est interrompu.

L'hôtel de ville, la caisse publique, le corps de garde, la justice de paix, la maison du notaire, celle du conseiller du district de Stobniça, la poste, la mairie communale de Miechow, tout a été brûlé par les soldats.

Le bureau et la caisse du district, l'église et le couvent, voilà tout ce qui reste de la ville.

L'incendie qui l'a consumée n'a pas été propagé par la force du vent, mais par les mains des soldats, qui le rallumaient obstinément sur tous les points pendant trois jours consécutifs. Il s'est étendu de cette manière jusqu'à la ferme de Wielko-Zagorzé et au village de Zagrody, situés à quelque distance de la ville. Les pertes en bâtiments et en mobilier sont incalculables. Toute la population est sans abri, sans vêtements et sans pain.

Les soldats ont tué même les troupeaux et le bétail qu'ils ne pouvaient emmener. Les fonctionnaires publics sont, ainsi que les habitants, privés de tout leur avoir.

Dans cet état de choses, je prie S. Exc. le gouverneur civil de Radom de leur faire accorder, pour cette seule fois, des secours mmédiats, afin de leur permettre de se munir des objets les plus nécessaires à leur entretien, et d'en faire autant pour les habitants de la ville, en me donnant l'autorisation d'établir un comité d'assistance publique.

(Ici le chef du district propose d'éloigner une partie de la garnison, dont la présence parmi les cadavres amoncelés pourrait engendrer la peste, et dont les vols publics ou secrets ne cessent de détruire tout ce qui reste de la fortune de cette malheureuse ville.)

Au moment où je trace ces lignes, S. A. le colonel-prince Bagration fait son entrée avec ses troupes dans la ville saccagée, en portant à plus de deux mille le nombre des soldats.

(Suit la liste des morts reconnus, en commençant par le bourgmestre Pierre Orzechowski. Parmi les victimes, il y a beaucoup de vieillards et d'enfants.)

Le chef du district,

IANUSZKIEWICZ.

Le secrétaire du district,

KANIEWSKI.

(*Patrie*)

XXXI

Nous recevons de notre correspondant de Pologne la lettre suivante :

Krakovie, 9 mars.

Voici de nouveaux exemples de cruauté barbare de l'armée russe en Pologne :

A Wisniowek, dans la forêt d'Udzyn, près de Wyszkow, le forestier en chef Seewald a été assassiné par les kosaks; selon leur usage, ces forcenés lui ont coupé la tête et l'ont plantée sur une lance; ils ont grièvement blessé sa femme, et puis ils ont dévasté la maison.

Le 26 février, le détachement d'Alexandre Oxinski fut entouré dans les bois de Kuzniça, près d'Opatowek, par 3,000 Moskovites. Oxinski n'avait que 300 hommes. Les kosaks se sont jetés sur les chariots de bagages ; et les insurgés, profitant de cette diversion, ont pu s'échapper après une perte de 6 des leurs.

Parmi les blessés, se trouvait Thadée Pikulski ; un kosak l'a attaché par le pied à son cheval, et l'a traîné ainsi toute une lieue, jusqu'à ce que son corps fût entièrement fracassé.

Dans le même combat a péri un prêtre bernardin, aumônier des insurgés. Blessé d'un coup de feu, lorsque ceux-ci voulurent l'emporter, il leur dit : « Laissez-moi pour mort, et tombez sur l'ennemi au nom de Dieu et de la patrie ! » Les Russes l'achevèrent à coups de baïonnettes et lui tranchèrent la tête.

Quatre kosyniery blessés s'étaient réfugiés dans une cabane. Lorsque les Russes y mirent le feu, ces malheureux, à demi consumés, voulurent se rendre prisonniers ; mais ils furent impitoyablement rejetés dans les flammes.

Krasuski, de Plesna-Wola, et son ami Drewnowski se rendaient en voiture à Radzyn pour affaires ; sur leur chemin ils furent saisis par les kosaks, et contraints par deux cents coups de fouet d'avouer qu'ils allaient rejoindre les insurgés. Tous deux furent fusillés

Un autre forestier, nommé Wessenberg, fut également brûlé dans sa maison avec sa femme, ses trois enfants et trois domestiques. Deux insurgés poursuivis par les soldats russes lui avaient demandé un abri, et voulurent en vain le sauver en se remettant aux mains de ces barbares. Ils furent brûlés avec toute la famille de leur hôte. Ce drame horrible eut lieu au village d'Udzyn, près de Pultusk.

Enfin tout récemment, à Pieskowa-Skala, dans le combat du 4 mars, lorsque l'arrière-garde de Iezioranski dut se retirer sur les hauteurs voisines du château, les Russes y mirent le feu après l'avoir pillé, de concert avec les contrebandiers qu'ils avaient recrutés dans les environs. Ce beau château, dont la restauration, en 1850, avait coûté un demi-million à son propriétaire, M. Mieroszewski, n'est plus qu'une ruine fumante, ainsi que tous les bâtiments et les fermes qui en dépendent.

Le superbe établissement d'eaux thermales, installé par le docteur Kowalski, est entièrement consumé. Le chapelain du lieu, Grzywaczewski, un autre prêtre et plusieurs malades ou blessés déposés dans le château, ont été égorgés. Les prêtres sont l'objet de la fureur persévérante de ces monstres.

L'aspect de désolation que présente cette contrée, dite la *Suisse polonaise*, depuis Oyçow et Skala jusqu'à Miechow, surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Il en est de même d'un bon tiers du royaume de Pologne, où bientôt, si la guerre continue sur le même pied, il n'y aura plus qu'un désert.

Toute obéissance des soldats envers leurs officiers a disparu dans les rangs moskovites ; cette armée n'est plus qu'une troupe de bandits et de pillards.

Ce ne sont pas les hommes qui manquent pour les combattre, mais les armes. Que d'argent donné pour en avoir, et rien ne peut arriver ! C'est la plus grande épreuve que puisse essuyer le courage ; cependant loin de diminuer, il s'enflamme chaque jour de plus en plus.

(*Opinion nationale.*)

XXXII

On nous écrit de Varsovie, 10 mars :

La nouvelle la plus importante, qui a produit une grande sensation dans tout le pays, c'est la démission présentée par tous les conseillers d'État. Ils ont voulu témoigner par cette démarche qu'ils répudiaient toute solidarité avec un gouvernement qui commet tant de cruautés et qui n'a pu empêcher les soldats de piller le château d'un de ses membres, le comte Poletyllo, et d'y tuer entre autres le neveu du conseiller Woïciechowski. Ce qui les a poussés à commettre ce brigandage, c'est un ordre du 7 mars, émané du commandant de l'état-major, qui, sous prétexte de mettre les propriétaires à l'abri des massacres, les place sous la sauvegarde des paysans, en ordonnant à ces derniers de saisir et de livrer à l'autorité militaire, c'est-à-dire à la soldatesque, tous les individus suspects. Nous savons ce que signifie un tel ordre, et nous demanderons avec les journaux français au marquis Wielopolski ce qui l'empêche d'exhumer sa « *Lettre d'un gentilhomme polonais* » pour l'adresser au tzar Alexandre. L'opinion publique saura, je l'espère, apprécier son silence.

Le rapport russe sur le combat de Pieskowa-Skala, rédigé par le général Szachoffskoï, est rempli d'inexactitudes. Il y parle des restes de la bande de Staszow. Cette bande ne se composait que de 3,000 hommes ; or, d'après le bulletin moskovite, les restes de la bande s'élevaient à 6,000 hommes. Le corps d'insurgés qu'il a combattu comptait 300 hommes et la réserve 700. Pour couvrir sa défaite, le général russe n'a point reculé devant le mensonge, et il lui serait difficile de donner une explication claire de son bulletin. Il n'y fait même pas mention du général (aujourd'hui dictateur) Langiewicz.

Le 4e numéro du journal polonais *Wiadomoscizpola bitwy*, rédigé par les insurgés. a paru à Varsovie. Les nouvelles qui concernent le royaume sont connues déjà en France. Quant à celles de Lithuanie, je me bornerai à en donner un résumé. Voici d'abord un incident qui serait comique, si le sang n'avait coulé. Dans le

district de Troki, à Iezdna, près du Niémen, des espions avertirent le général Plaksin, qui commandait les forces russes dans ce district, que les Polonais y occupaient un petit bois d'une surface d'un kilomètre carré.

Le général Plaksin, sans perdre de temps, se met en marche, et comme la nuit était très-noire, jugeant que les insurgés n'avaient pas eu le temps de quitter le bois, il le fait entourer de trois côtés. Il avait amené deux escadrons de hulans, une compagnie d'infanterie et quatre canons. Quand il eut cerné le bois, il ordonna d'ouvrir le feu.

La canonnade et les feux de mousqueterie durèrent jusqu'aux premières lueurs du jour ; ce n'est qu'alors que l'on s'aperçut que la mitraille n'avait été dirigée que contre des arbres et contre les Russes eux-mêmes. Les Polonais avaient évacué le bois avant que les troupes du général Plaksin n'y arrivassent. Cette méprise leur coûta beaucoup de soldats tués et un nombre encore plus grand de blessés. Le *Dziennik powszechny* signalera probablement cette méprise comme une victoire éclatante obtenue sur les insurgés.

Le journal polonais contient ensuite des détails déjà connus sur les opérations militaires de différents corps de volontaires en Lithuanie. Il consacre, en terminant, un article aux excès commis par les Russes. Ainsi, à Dziadkowicé, le général Maniukin a fait piller l'église ; le vicaire Siekluski a eu les doigts coupés en cherchant à préserver des atteintes des Russes les vases sacrés avec le Saint-Sacrement; les hosties furent foulées aux pieds des soldats, et le prêtre, battu de coups de crosse, fut conduit garrotté au général Maniukin. En revenant à Czartaïew, où la veille il avait été hébergé par le régisseur de l'endroit, le général Maniukin permit aux soldats de saccager toutes les fermes.

On vient de nous apprendre que des troubles auraient éclaté en Livonie et en Kourlande ; les paysans indigènes, qui sont des Loteciens (*Lotysze*), se seraient insurgés contre leurs maîtres d'origine allemande.

(*Patrie.*)

XXXIII

On nous écrit de Ploçk, 28 février:

Les prisons sont ici tellement pleines, que pour faire place aux nouveaux arrivants, on renvoie les anciens détenus par détachements à Modlin. Parmi les personnes récemment arrêtées se trouve une dame âgée, jouissant d'une grande fortune, Mme Karasiewicz.

On vient de fusiller ici quatre jeunes gens dont le plus âgé avait vingt ans, et le plus jeune seize. Le tonnelier Iaczynski, frappé d'une balle, a été enterré vif; et lorsqu'on le jetait dans la fosse, il criait encore à haute voix : « Jésus ! Marie ! Joseph! » Avant de fusiller les condamnés, on les dépouille de tous leurs vêtements, on les couvre d'un sac, on les attache ensuite devant la fosse qui doit recevoir le cadavre, puis on fait feu. Il est ainsi difficile aux soldats de viser juste, et de tuer avant la sépulture.

Toutes ces victimes d'une sainte cause ne reçoivent pas la mort avec la même résignation. Ainsi l'exécution d'un ancien adjudant de l'armée russe, nommé Ostrowski, a été marquée par de tragiques incidents. Avant de tomber sous les balles russes, cet officier a vendu chèrement sa vie. Doué d'une force extraordinaire, il assommait tous ceux qui venaient le saisir et le garrotter. Ayant arraché un révolver, il le brisa sur la tête de ses bourreaux. Lorsque, chargé de chaînes, il fut conduit devant le général russe Semeka, celui-ci voulut faire appeler un serrurier pour faire desserrer les menottes. « C'est inutile, » répondit Ostrowski; puis il frappa un coup si vigoureux sur la table, que les chaînes rompues tombèrent en morceaux. Il ne laissa pas panser ses blessures avant d'être fusillé, « car, disait-il, sa mort n'en serait que plus lente. »

Dès le soir, il ne nous est plus permis de sortir dans la rue, pas même pour aller chercher un prêtre ou un médecin. Beaucoup de malades meurent ainsi faute de secours ; c'est ce qui est arrivé à la jeune sœur de X... W.., qui s'était jointe aux insurgés. Au lieu d'un on ne put lui amener qu'un chirurgien militaire; celui-ci lui administra un remède si violent, qu'elle en mourut, au bout de quelques heures, dans les plus horribles souffrances.

(*Patrie.*)

XXXIV

On nous écrit de Krakovie, 10 mars:

Dans les parties du royaume les plus rapprochées de Krakovie, il n'y a eu aucune bataille depuis le 5 de ce mois. Le général Langiewicz, qui se trouve à Goszcza, à deux lieues et demie de Krakovie et à trois de Miechow, s'occupe de l'organisation et de l'armement de ses troupes, qui augmentent sans cesse ; il leur donne quelques jours de repos, après tant de combats et de marches fatigantes. Les Russes, de leur côté, battus plusieurs fois, ne se hasardent pas hors des murs de Miechow et d'Olkusz, qui sont les positions les moins éloignées du camp polonais. Seulement, les patrouilles kosaques sortent de temps en temps de Miechow pour piller les villages voisins ; ils s'avancent jusqu'à l'auberge de Niedzwiedz, et s'en retournent en toute hâte.

D'après ce que l'on dit aujourd'hui, les Russes campés à Miechow ont reçu un renfort de plusieurs compagnies d'infanterie avec 4 canons. Des voyageurs de Radom ont rencontré, le 4 de ce mois, un détachement russe envoyé à Kielcé pour appuyer le corps d'armée qui y était stationné; une partie du détachement a été envoyée à Miechow, et l'autre, commandée par le colonel Czengery, dans les forêts de Sainte-Croix.

Dans le palatinat de Podlaquie, il y a plusieurs détachements polonais près de Biala et de Liwieç; il y a aussi, des corps de volontaires dans le palatinat d'Augustowo, près de Tykocin et Zambrow. L'*Invalide russe* le constate lui-même, en ajoutant que plusieurs colonnes russes ont été envoyées pour anéantir les insurgés. On ne sait pas encore s'il y a eu une bataille, mais en revanche on peut assurer qu'en Podlaquie, les Russes ont tout récemment essuyé une défaite complète. Dans la Mazovie, à peu près à trois lieues de Varsovie, il y a eu une petite escarmouche dont le résultat a été heureux pour les nôtres. Dans le palatinat de Ploçk, quelques détachements de partisans polonais, commandés par Sigismond Padlewski, en voulant éviter une rencontre avec des forces supérieures, ont eu un engagement sous Ostroleuka.

C'est dans les environs de Krakovie et de Kalisz que sont groupés en ce moment les plus grands partis d'insurgés. Malgré les échecs éprouvés dans les districts situés près de Posen, à Krzywosoncz et Nowa-Wies, le 19 et le 21 février, et à Mieczownica le 2 mars, l'ardeur pour la défense de la cause nationale n'a fait qu'augmenter. Les volontaires se présentent de tous côtés. Nous venons d'apprendre aussi que près de Kalisz, de Piotrkow, de Radom et de Wielun, les Polonais ont formé de nombreux détachements. C'est apparemment par suite de l'extension croissante du mouvement dans le district de Kalisz, que les Russes s'y concentrent. L'*Invalide* annonce encore que des détachements d'insurgés se sont organisés en Lithuanie et parcourent le pays de Bialystok, Brzesç-Litewski et Pinsk.

Le général Annenkoff, proconsul de Podolie et de Volhynie, rivalisant dans ses cruelles ordonnances avec Ramsay et Korff, ne permet à personne de passer d'un village à l'autre; il a garni la frontière de la Gallicie d'un cordon militaire, renforcé par des paysans que des prêtres schismatiques ont fanatisés. Des lettres particulières nous apprennent qu'une partie de l'armée russe située dans la Bessarabie a été envoyée dans la Podolie.

(*Patrie.*)

XXXV

INTERVENTION RUSSO-PRUSSIENNE

Je vous envoie aujourd'hui, sur l'intervention armée de la Prusse dans les affaires de Pologne, plusieurs pièces *officielles* qui, malgré leur date un peu ancienne déjà, n'en prouveront pas moins l'existence et la mise à exécution de la fameuse convention du 8 février.

« *Rapport du bourgmestre de la ville de Chorzelé, au chef du district de Prasnysz, du* 1/13 *février* 1863, *n°* 172.

» Conformément aux prescriptions du gouvernement civil, j'ai l'honneur de vous informer qu'aujourd'hui, entre onze heures et

midi, un détachement *armé* de hulans prussiens s'est arrêté près de la douane municipale de Chorzelé.

Huit hommes de ce détachement, conduits par des gardes-frontières russes (*obieschtchiki*) ont pénétré dans la ville, le sabre au côté. Après avoir demandé à déjeuner au fermier des boissons, au signal de la trompette, ils ont rejoint leurs camarades et se sont éloignés.

» Deux rapports identiques ont été adressés par moi au chef militaire de Prasnysz et au commandant des gendarmes.

» Le bourgmestre : WEBER »

« *Rapport du commandant de la douane d'extradition de Herby, du* 10/22 *février* 1863, *n°* 43.

» J'ai l'honneur de vous informer par la présente du passage à travers le pont limitrophe de Herby, de plusieurs détachements de troupes russes de différentes armes, et surtout de gardes-frontières qui, dans les jours ci-dessous désignés, ont pénétré sur le territoire prussien :

» Le 2/14 février 1863, un premier transport de 360 hommes.

» Le 3/15 février, un second transport de 7 hommes.

» Le 9/21 février, un troisième transport de 6 hommes. — En tout, 373 hommes.

» Après leur arrivée à Herby, ils ont reçu l'ordre de se rendre aux stationnements désignés.

» Le capitaine d'état-major,
» BRZOWSKY. »

Nous remarquons dans ces deux rapports un passage presque simultané de troupes prussiennes sur le territoire polonais, et de troupes russes sur le territoire prussien.

Un télégramme de Tarnowicé du 6 mars, inséré dans les journaux de Silésie, annonce que les soldats russes, refoulés par les insurgés sur le sol prussien le 26 du mois dernier, ont de nouveau repassé la frontière sous l'escorte des hussards prussiens, musique en tête, après avoir été complétement armés par le gouvernement.

Ajoutons à ces faits une anecdote qui ne manquera pas ici d'un certain à-propos.

Sous ce titre : *la Chasse prussienne aux insurgés*, les *Neueste Nachrichten* (dernières nouvelles) racontent ce qui suit :

« Deux jeunes Polonais allaient de Posen rejoindre les rangs des insurgés. Poursuivis par deux gendarmes prussiens, ils s'étaient cachés dans une chaumière; les gendarmes, sûrs de leur proie, après avoir attaché leur chevaux à la haie du jardin, pénétrèrent le sabre au poing dans la maison.

» Les Polonais se réfugièrent sur le toit; de là, ils sautèrent lestement dans le jardin, puis sur les deux chevaux des gendarmes, qui, partant au galop, leur servirent à gagner la frontière et le camp des insurgés lequel se trouvait dans le voisinage. Vingt-quatre heures après, deux lettres adressées à leurs parents leur apprenaient l'heureuse évasion des deux fugitifs, et contenaient 40 thalers qui avaient été trouvés dans les fontes des pistolets des gendarmes, et qu'on s'empressa de leur renvoyer. »

Le journal fait ici la judicieuse remarque que bien certainement les Russes n'en auraient pas fait autant à l'égard de leurs alliés.

12 mars 1863.
(*Opinion nationale.*)

XXXVI

On nous écrit de Varsovie, 13 mars

Nous recevons la confirmation de l'avantage remporté par le colonel polonais Sigismond Padlewski, sur le général russe Toll, le 9 mars, dans le district de Ploçk près de Myszyniec. Les Polonais s'élancèrent trois fois sur les Russes, et à la troisième attaque Sigismond Padlewski, sous une grêle de balles, portant lui-même l'étendard, s'avança à la tête des siens sur l'ennemi : il décida la victoire qui fut complète. Les Russes s'enfuirent en laissant 100 morts sur le champ de bataille. Le nombre des nôtres tués et blessés est de 30. Lakinski a battu les Russes, le 8 mars, à Rataïé près de Gostynin. Les nouvelles de Podlaquie sont également favorables; beaucoup de petits corps y combattent avec succès, mais on se plaint du manque d'armes et de munitions.

Voici quelques détails sur l'exécution du chef de partisans Kasimir Bogdanowicz. Quand on le conduisit sur la place où on devait le fusiller, le général russe Chruszczeff lui dit : « Demandez grâce; vous êtes si jeune !— C'est vrai, répondit Bogdanowicz ; mais notre cause est vieille. — Vous avez une mère, repartit le général. — Elle aurait honte de moi, répliqua Bogdanowicz, si je demandais grâce; au reste, pourquoi jouons-nous cette comédie? Je devais être fusillé à six heures, et il est six heures et dix minutes; vous êtes en retard. »

Un instant après, les Russes firent feu, et Bogdanowicz, martyr d'une sainte cause, tombait le corps percé de balles.

On continue d'envoyer de nombreuses troupes dans le palatinat de Radom, par le chemin de fer. On veut écraser le corps de Langiewicz. L'insurrection éclate, grandit et s'organise sur tous les points d'où l'on vient de retirer les troupes pour les diriger sur les points de concentration des forces moskovites.

La démission des conseillers d'État a produit une grande impression à Varsovie. Le grand-duc a lui-même dû reconnaître que ceux des honnêtes gens haut placés qui voulaient lui venir en aide ne sont plus en état de le faire après les atrocités et les cruautés commises par l'armée russe, et en présence de l'odieux système de gouvernement qui pèse sur la Pologne.

(*Patrie.*)

XXXVII

Notre correspondant de Krakovie nous adresse la lettre suivante où il retrace les actes d'atrocité commis par les soldats russes :

Krakovie, 14 mars.

La désorganisation de l'armée russe est à son comble ; ce n'est plus à présent qu'une armée de baudits qui tue ses chefs lorsqu'ils ne veulent pas la conduire au meurtre et au pillage. Voici quelques faits, entre mille, qui pourront en donner une idée :

Le capitaine Tideman, chef d'une compagnie du régiment de de Pul'awa, faisait une révision dans le couvent des Bernardins, à Wielka-Wola, près de Suleiow, pour y trouver des armes. On vint lui annoncer que ses soldats brisaient à coups de hache les portes de l'église ; il y courut vainement pour arrêter cet acte de vandalisme, car il vit deux baïonnettes dirigées vers sa poitrine, et il entendit le cri : « *Na sztychy jeho!* (Tuez-le !), jeté par ces furibonds. »

L'arrivée d'un autre détachement put à peine lui sauver la vie, mais elle n'empêcha pas que le supérieur du couvent, vieillard octogénaire, ne fût cruellement battu à coups de fouet par les kosaks.

La compagnie du capitaine Kakuszkin avait été envoyée de Konskié à Radoszycé pour faire une pareille perquisition dans la maison du fermier du lieu, M. Exner. Elle n'y trouva que deux fusils à deux coups, avec un permis de port d'armes donné par le général Uszakoff, commandant à Radom.

Le capitaine fit battre la retraite, mais les soldats refusèrent d'obéir en l'accusant de connivence avec les insurgés et se jetèrent dans la maison pour la piller. A leur retour à Konskié, plusieurs d'entre eux furent arrêtés ; mais ils furent délivrés immédiatement par leurs camarades, qui les reconduisirent en triomphe à leurs quartiers.

A Strzemieszycé, une compagnie vient de se révolter contre ses officiers, en les accusant de sa défaite dans une rencontre avec les insurgés. Le colonel Alenicz, commandant à Czenstochowa, a dû s'y rendre sous bonne escorte, pour y appliquer la loi martiale. Pendant son absence, un officier a été tué à Czenstochowa même, par un soldat qu'il menaçait de punir pour insubordination.

Devant des faits pareils, faits qui se reproduisent chaque jour, on comprend que les officiers doivent être impuissants à réprimer les brigandages commis par leurs troupes. Ces brigandages deviennent chaque jour plus fréquents, et sont accompagnés de détails plus horribles ; ils semblent dériver d'un mot d'ordre donné d'en haut à ces barbares, même à l'insu de leurs chefs immédiats. En voici un indice certain :

Après le combat de Krzywosoncz les Russes envahirent, selon leur coutume, le château et la ferme pour les mettre au pillage. Un vieillard parut sur le seuil avec le numéro du *Dziennik* de Varsovie, contenant l'ordre, signé du grand-duc, de respecter les propriétés.

« C'est bon pour le public, lui répondit la bande furieuse ; nous avons *d'autres instructions.* »

Et puis ils se mirent à piller de plus belle.

A Dobrosolow, ils saisirent un jeune médecin de Krosniewicé pour avoir soigné des insurgés blessés. Ils le clouèrent en croix contre une muraille, lui déchirèrent le sein à coups de baïonnettes et l'achevèrent par trois coups de feu. Ils attachèrent deux à deux tous ceux qu'ils trouvaient dans le voisinage, et les tuèrent en leur brisant les mâchoires à coups de crosse. Le forestier Tryplicz, intendant des bois de Kazimierz, y fut de même assassiné avec la dernière atrocité.

Un autre forestier, à Wisniowek, près d'Ostrow, M. Seewald, dans la maison duquel deux insurgés s'étaient réfugiés, périt avec toute sa famille.

Les assaillants lui coupèrent la tête, après lui avoir tranché la langue; puis ils la jetèrent à un chien, en l'excitant à la dévorer. Comme le pauvre animal ne voulait pas boire le sang de son maître, un kosak se jeta sur le chien rebelle et l'abattit à coups de sabre.

Mme Seewald, née Ianczewska, fille d'un chef de division aux finances, eut le même sort que son mari, ainsi que la jeune sœur de celle-ci, à laquelle un soldat perça les deux mains d'une balle tirée à bout portant, au moment où elle les joignait pour implorer ses assassins. Puis, la maison témoin de cet exécrable forfait fut brûlée, ainsi que toutes les granges voisines. Dans l'une d'elles, quatre paysans occupés à battre le blé avaient été enfermés par ces cannibales.

Lorsqu'un kosak voulut y pénétrer, sans doute pour y prendre quelque chose, ses camarades, par un motif inexplicable, le tuèrent par une fenêtre, à coups de fusil.

Les détails de cette scène de carnage, *entièrement vrais*, malgré ce qu'ils ont d'atroce, se trouvent du reste, tout au long dans les deux correspondances de Varsovie et d'Ostrow, insérées dans le *Czas* du 10 courant.

Voilà quelles sont ces «*autres instructions*» auxquelles obéissent les soldats du généreux tzar Alexandre.

J'allais oublier qu'à Dziadkowicé, dans le palatinat de Grodno, près de Biala, un prêtre fut tué devant l'autel, au moment où il célébrait l'office divin; l'église fut ensuite dévastée.

(*Opinion nationale*.)

XXXVIII

Nous extrayons de nos lettres de Pologne de nouveaux détails sur les actes de barbarie commis par les Russes. Nous espérons, comme notre correspondant, que les cabinets européens, en voyant ce qui se passe dans ce malheureux pays, comprendront qu'il est temps d'en finir; qu'il est urgent d'élever une barrière infranchissable entre les victimes et les bourreaux, et que l'Europe civilisée compromettrait son honneur et méconnaîtrait ses devoirs, si elle hésitait longtemps encore.

Krakovie, 15 mars.

Voici des détails atroces qui nous viennent de Siedlcé, en Podlaquie, propres à vouer à l'exécration de tous les hommes la conduite des hordes russes en Pologne.

Nous voudrions, pour l'honneur de notre époque, pouvoir en douter ou les croire exagérés; mais nous les tenons de plusieurs sources à la fois, qui toutes les confirment jusqu'à la dernière évidence.

Le 4 de ce mois, dix-huit cavaliers armés sont arrivés vers le point du jour à la ferme de Szydlowin, propriété de feu le général polonais Szydlowski, entre les villages de Nakory et de Krynıça.

S'y croyant en toute sûreté, ils s'étaient couchés dans la grange, lorsqu'à six heures et demie du matin, une demie sotnia (50) de kosaks accourut dans la ferme, et après les avoir entourés, fit feu sur les insurgés.

Ceux-ci, désespérant de pouvoir se défendre, ouvrirent la porte et se rendirent à merci. Les kosaks, en poussant une clameur de joie féroce, les tirèrent de la grange, les traînèrent à cinquante pas dans la plaine, et, après les avoir complétement déshabillés, firent une décharge de carabines à bout portant.

Puis ils achevèrent ceux qui n'étaient que blessés, en les frappant sur la tête, sur les épaules, en leur ouvrant le ventre à coups de sabre.

En les massacrant de la sorte, ils vociféraient les commandements des insurgés avec une raillerie atroce :

« Messieurs les faucheurs (*kosyniery*), en avant! Messieurs les lanciers, en avant! »

Et lorsque ceux-ci, noyés dans leur sang, jetaient des cris de douleur, ils riaient en les contrefaisant.

Pendant une heure entière, ils s'acharnèrent ainsi sur les cadavres de ces jeunes gens, dont le plus âgé n'avait pas vingt-quatre ans.

Aussitôt après, ils mirent le feu à la grange et aux étables, dont ils avaient fait sortir le bétail. Ils se mirent à tirer dans les fenêtres de la maison principale, ordonnèrent aux habitants de leur livrer les meubles et l'argent; ils leur criaient en leur montrant les cadavres :

« Regardez, voici votre sang, buvez-le! C'est ainsi que nous égorgerons tous les Polonais! »

Les corps morts ont été jetés, complétement dépouillés, sur cinq chariots de paysans, couverts d'un peu de paille, et conduits à Siedlcé.

Trois lieues de chemin furent toutes baignées du sang qui en dégouttait. On m'assure que plusieurs de ces victimes donnaient encore quelques signes de vie en arrivant; on les fit porter à l'hôpital; mais pourra-t-on, ou plutôt voudra-t-on les sauver après de pareilles tortures?

Après les avoir escortés jusqu'à Siedlcé, les kosaks s'en retournèrent au village de Kryniça, et le pillèrent.

La plume nous tombe des mains, en racontant ces horreurs; puissent-elles enfin ouvrir les yeux à ces hommes d'État qui prétendent pouvoir garder encore quelques sentiments d'estime et d'amitié pour le gouvernement qui les autorise ou les tolère!

Les Russes ne font grâce à aucun de leurs prisonniers.

Aujourd'hui même, je viens de voir à l'hôpital de la ville un jeune homme, ci-devant officier de l'armée autrichienne, qui, laissé pour mort dans un bois, après l'engagement de Sosnowka, reçut encore plusieurs coups de baïonnette et une balle du révolver qu'il avait à sa ceinture.

Il eut pourtant le courage de ne pas jeter un seul cri, de ne pas faire un seul mouvement qui aurait pu trahir qu'il vivait encore.

Je puis le nommer, car il n'est pas probable qu'il puisse survivre plus de vingt-quatre heures à ses cruelles blessures : c'est M. Kratke, de Léopol.

Ces récits parlent trop haut pour qu'il soit besoin de les commenter.

(*Opinion nationale.*)

XXXIX

On nous écrit de Krakovie, 15 mars :

Le dictateur Langiewicz a quitté Goszcza le 11 mars et a passé à Sosnowicé, à 3 kilomètres de Miechow. Les Russes n'ont pas encore osé attaquer le jeune chef, qui emploie le temps à exercer ses troupes. La garnison russe de Miechow compte deux mille hommes d'infanterie de ligne, un demi-escadron de dragons, cent kosaks et deux canons.

Huit cents fantassins de la garde impériale sont arrivés hier à Wolbrom, à deux milles (14 kilomètres) du camp. Ils étaient sous le commandement du général-prince Szachoffskoï, qui deux fois battu à Mrzyglod par le colonel Cieszkowski, et à Pieskowa-Skala par le général Iezioranski, après avoir effectué une honteuse retraite, était reparti pour Varsovie, où il composa tant de faux bulletins de victoires.

Ce matin, le général-prince Szachoffskoï, est revenu à la station de Zombkowicé, pour y attendre de nouveaux renforts qui lui étaient promis.

Les détachements d'insurgés dans le palatinat de Kalisz voient chaque jour grossir leurs rangs. Ceux qui stationnent près de la ligne du chemin de fer de Varsovie à Bromberg et de Varsovie à Vienne, ainsi que le corps commandé par Kasimir Mielençki, que le dictateur vient de nommer colonel et commandant en chef de tous les détachements qui doivent être formés dans le palatinat de Kalisz, voient aussi augmenter sans cesse le nombre des volontaires.

Malgré tous les démentis donnés par les organes russes, l'insur-

rection se développe en Podlaquie et dans le palatinat de Lublin. Il en est de même de la Lithuanie; et nous n'en pouvons citer de meilleure preuve que l'ordre émané du proconsul de Lithuanie, Nazimoff, qui met le gouvernement de Minsk en état de siége, et principalement Pinsk et Sluçk.

Le corps russe, commandé par le général Rzewuski, qui avançait de la Volhynie vers Lublin, a été contraint de suspendre sa marche par suite de l'insurrection qui vient d'éclater en Volhynie.

(*Patrie.*)

XL

On nous écrit de Varsovie, 16 mars :

La démission de l'archevêque Félinski n'a pas été acceptée. Quand il la donna, on lui envoya d'abord M. Tengoborsky; Mgr Felinski ne l'a point reçu. M. Nabokoff, envoyé après M. Tengoborsky, n'eut pas meilleur accueil. M. Wielopolski se décida alors à se rendre auprès de l'archevêque. Il fut admis ; l'entrevue dura assez longtemps, mais sans aucun résultat. Enfin, le grand-duc tenta une dernière démarche. Voici une version avérée sur la conversation qui eut lieu entre le prélat et le grand-duc :

« Vous n'avez pas le droit, dit le grand-duc, de demander la démission d'une charge dont vous n'avez pas reçu la nomination. La charge de conseiller d'État est intimement liée à celle d'archevêque ; qui est investi de l'une l'est en même temps de l'autre. » Mgr Félinski : « En ce cas, je me démets de ma dignité d'archevêque, et je m'enferme dans un couvent, afin d'y implorer le pardon de Dieu pour avoir agi contre la nation, en croyant agir pour son bien. »

A ces mots, le grand-duc s'emporta : « Aussi longtemps, dit-il, que je serai ici, vous ne ferez pas de manifestation ! Vous n'avez pas demandé votre démission, et vous resterez ce que vous avez été jusqu'à présent. »

Tandis que les uns demandent en vain leur démission, on l'accorde solenellement à d'autres. Chreptowicz, l'ennemi de Wielopolski, vient d'être destitué. Keller le remplace. Sigismond Wielo-

polski devient ministre de l'intérieur, et le prince Félix Oginski a est nommé bourgmestre de Varsovie.

Le grand-duc, en apprenant que les membres du conseil d'État voulaient se retirer en masse, s'est écrié : « Je vois que nos prétendus amis ont conspiré avec nos ennemis. C'est une nation ingrate; elle n'apprécie pas le bienfait que je lui ai rendu en arrivant ici et en prenant en main le gouvernement. »

Il est question de rétablir la commission inquisitoriale (*komissya sledcza*). On continue à interroger le chef de partisans Léon Frankowski, qui est à Lublin, à l'hôpital, et n'est pas encore rétabli de ses blessures.

La mère de l'infortuné Krasuski est devenue folle. Par un raffinement de cruauté, on ne lui a permis de voir son fils que lorsqu'il avait déjà reçu trois cents coups de verges. Deux heures après, Krasuski fut fusillé.

Le 15 mars, le grand-duc a passé les troupes en revue, et leur a exprimé tout son contentement; il a dit qu'il était *fier de prendre leur commandement !* Il nous est difficile de comprendre comment on peut être fier de commander à des hommes qui massacrent les femmes et les enfants, qui incendient les villes et les villages abandonnés par les insurgés. Il est vrai que les soldats commettent le plus souvent ces cruautés malgré l'ordre de leurs supérieurs, impuissants à les contenir; aussi le mécontentement des officiers a-t-il beaucoup augmenté. Bontemps a demandé sa démission; le général Szachoffskoï a essayé de suivre son exemple, mais il s'y est pris maladroitement, il était trop pressé : il a déclaré au grand-duc qu'il ne pouvait se charger de commander des troupes qui ne savent que piller. Le grand-duc l'a mis à la porte. Tous ceux qui dans l'armée russe ont quelques sentiments d'humanité sont au désespoir d'être les champions du meurtre et de l'incendie.

Un négociant, venant du palatinat de Lublin, se trouvait dans la diligence en compagnie de dames et d'un officier russe ivre, qui tira de sa poche un révolver et se mit à viser ses compagnons de route, les femmes aussi bien que les hommes. Le négociant eut la présence d'esprit de jeter l'arme à terre en appliquant sur le bras du Russe un coup de poing. L'officier se rendormit. Arrivé à la station, il se mit à faire du bruit en criant qu'on l'avait volé. Heureusement, il y avait à la station un officier, Polonais d'origine, qui, en apprenant ce qui s'était passé, se hâta de saisir le révolver et d'emmener avec lui l'officier ivre.

Le général Nazimoff a ordonné aux popes de faire signer à leurs

ouailles une adresse de fidélité au tzar, sous peine de perdre leurs places.

A Dolkiew, près de Brzesç, dans le palatinat de Grodno, les soldats russes ont massacré le propriétaire Sniezko et quatorze de ses serviteurs et servantes. Ils ont pillé et saccagé le domaine, puis ont mis le feu aux granges et à la distillerie d'eau-de-vie.

A Krolewskie-Miasto, les soldats russes ont brûlé vifs trente insurgés. Ils les avaient surpris fatigués par de longues marches, et séparés du corps principal.

Les agents russes répandent la nouvelle que l'on veut faire une nouvelle conscription, pour obvier à l'injonction donnée par le gouvernement national polonais de ne quitter la ville que sur un ordre précis.

On répand parmi les paysans des livrets imprimés en grands caractères comme les livres de prières, où on les engage à montrer leur dévouement à leur roi (c'est-à-dire au tzar), en massacrant les propriétaires. C'est l'armée russe qui répand ces brochures.

(*Patrie.*)

XLI

On nous écrit de Krakovie, 22 mars :

Après le conseil de guerre du 19, le dictateur Langiewicz, accompagné de plusieurs officiers et d'une escorte de vingt-cinq cavaliers, a quitté le camp de Welczé le 19 mars, à cinq heures du matin. Dans le même moment, la colonne commandée par Czachowski s'est mise en marche dans la direction du nord de Welczé, pendant que le corps commandé par Smiechowski prenait la direction contraire en se dirigeant sur Wisliça, d'où, après s'être reposé quelques heures, il a continué sa route par Nowe-Miasto et Koszycé : ce corps, entouré de tous côtés et pressé par les forces ennemies, a cependant réussi à garder les nombreux prisonniers russes faits à Grochowiska.

Par malheur, le départ du dictateur jeta quelque trouble dans les rangs polonais ; des difficultés furent élevées par des officiers qui

ne se rendaient pas bien compte de sa prompte disparition. Les soldats, exténués de fatigue par une marche forcée de dix heures, par trois combats et le manque de vivres, serrés de très près par les Russes, se sont débandés et dispersés, ont passé la Vistule et sont entrés en Gallicie, après avoir déposé les armes à la frontière.

Déjà, le 17 mars, une partie de l'armée polonaise, coupée par les Russes dans le combat de Zagoscié, s'était retirée à Opatowieç, puis réfugiée sur le territoire autrichien. En outre, un détachement de quelques dizaines d'insurgés a été refoulé sur l'arrondissement de Krakovie, près de Çlo, par les troupes russes, qui, en les poursuivant jusque sur la frontière autrichienne, ont blessé quelques soldats impériaux.

Malgré la double victoire de Zagoscié et de Grochowiska, nous ne cacherons pas que cette tournure des opérations de l'armée de Langiewicz est fâcheuse pour la cause nationale; néanmoins, elle ne nous décourage pas. Les désastres de Wengrow et de Siemiatyczé, loin d'abattre les dispositions enthousiastes de la population et le dévouement héroïque des insurgés, n'ont fait qu'activer le soulèvement du palatinat de Lublin et de la Lithuanie. Ces échecs ont prouvé l'unanimité des sentiments et l'inébranlable résolution de chasser les Russes ou de mourir. Ce revers n'a, du reste, qu'une importance locale.

(*Patrie.*)

XLII

On lit dans le *Czas* du 22 mars

Les nouvelles que nous avions données sur la bataille livrée entre Chroberz et Busko sont pleinement confirmées.

Le 17, à Zagoscié et le 18 à Grochowiska, les Russes ont été battus et repoussés. De nombreuses colonnes russes venant de Dzialoszycé, de Pinczow et de Stobuiça menaçaient de cerner complétement le corps polonais; les insurgés, en outre, pouvaient manquer de vivres d'un jour à l'autre, et ils étaient épuisés par des marches forcées et un combat qui avait duré deux jours.

Langiewicz comprit parfaitement que, dans de telles conditions, une plus longue résistance devenait impossible. Dans la nuit du 18 au 19, vers minuit, il convoqua un conseil de guerre qui se réunit à Welczé, à une verste de Grochowiska. On décida entre autres qu'il fallait revenir à la guerre de partisans, laquelle avait été en partie négligée par suite de l'accroissement subit du corps de Langiewicz ; qu'il fallait par conséquent séparer ce corps en deux grands détachements et en d'autres plus petits, qui combattraient comme par le passé et seraient envoyés dans différentes directions.

La chose était considérée comme d'autant plus urgente, qu'il était impossible de nourrir une aussi grande quantité d'hommes et de chevaux.

On désigna les chefs de ces détachements ; car Langiewicz devait se rendre dans une autre partie du pays, afin d'organiser le système de guerre suivant une même idée et une même direction.

Par suite du manque d'officiers dans les autres contrées et de leur affluence dans le corps Langiewicz, celui-ci devait prendre avec lui plusieurs officiers supérieurs et leur donner des commandements dans diverses localités.

Pour que tout ce plan d'opérations pût réussir, il devait être secret ; et l'ordre du jour de Langiewicz n'a été communiqué au corps polonais qu'après un commencement d'exécution du projet.

Cet ordre du jour est ainsi conçu :

« Vaillants et fidèles compagnons d'armes!

» Les fonctions auxquelles j'ai été appelé exigeaient l'achèvement de beaucoup d affaires d'une grande importance; et m'obligeaient à renforcer les détachements d'insurgés qui combattent sur d'autres points du pays, afin d'imprimer à leurs mouvements une direction unique.

» J'ai songé, en conséquence, à quitter pour un certain temps les rangs au milieu desquels j'ai combattu depuis le commencement de l'insurrection ; mais ce n'est qu'après une victoire récente que je pouvais m'absenter du camp.

» C'est pourquoi j'ai tenu tête aux Russes à Sosnowka, à Miechow, à Chroberz, et j'ai livré une bataille sanglante à Grochowiska.

» Je quitte le camp sans vous congédier ; mon plan, pour qu'il réussisse, doit rester secret : aussi ne puis-je vous le confier, ni vous dire quelle route je compte suivre.

» J'ai pris avec moi quelques officiers supérieurs, car bien des détachements d'insurgés sont actuellement sans commandants.

» J'emmène avec moi trente lanciers, qui reviendront au camp dès qu'une escorte ne me sera plus utile. J'ai partagé mon corps d'armée en deux parties; à chacune d'elles j'ai donné un chef expérimenté, auquel j'ai indiqué la route qu'il devait suivre.

« Compagnons d'armes, devant Dieu et devant vous, j'ai fait le serment de combattre jusqu'à mon dernier souffle. Je ne violerai pas mon serment. Vous aussi, vous avez juré solennellement d obéir à mes ordres et de défendre votre patrie. Vous non plus, vous ne violerez pas votre serment. Au nom de Dieu èt de la patrie, nous continuerons à lutter contre la Russie, tant que nous n'aurons pas reconquis la liberté et de l'indépendance la patrie.

» Signé : MARYAN LANGIEWICZ. »

A la suite du conseil de guerre, Smiechowski a été nommé commandant d'un détachement et Czachowski commandant de l'autre. Tous deux ont en outre reçu des instructions sur la direction à prendre et la manière d'agir. Rochebrun, qui s'est distingué à Chroberz, Zagoscié et Grochowiska, a reçu des instructions spéciales. Des ordres ont également été donnés à Iezioranski et à Waligorski.

(*Opinion nationale.*)

XLIII

Krakovie, 23 mars.

Voici la proclamation publiée par le gouvernement provisoire après la défaite de Langiewicz :

« Compatriotes !

» La dictature prise par un général est tombée le 19 mars, et le pouvoir suprême du pays passe de nouveau aux mains du Comité national provisoire de Varsovie, qui n'a pas cessé de remplir les devoirs du gouvernement, et qui est le seul pouvoir du pays.

» Le retour de la direction suprême aux mains des hommes qui

ont commencé l'insurrection et l'ont guidée avec persévérance vous garantira que l'insurrection sera maintenue, et qu'elle ne se terminera que par la victoire. Nous combattrons sans relâche, sans nous laisser abattre par les revers, sans nous laisser arrêter par les obstacles qui peuvent surgir.

» Nous ne concentrerons plus le pouvoir suprême dans une seule main, car cela pourrait avoir pour résultat la chute de l'insurrection ; mais, forts du sentiment du droit, nous résisterons fermement à toutes les tentatives que pourraient faire des ambitions individuelles pour élever des pouvoirs indépendants de nous.

» Compatriotes !

» C'est avec plein espoir et une foi inébranlable que nous reprenons en mains les rênes de l'État ; habitués à braver les dangers, nous sommes convaincus que nous parviendrons aussi à surmonter les périls qui résultent de la chute du dictateur.

» Fidèles à la caus donte le drapeau que nous tenons empêche toute division dans notre sein, nous demandons obéissance à tout le peuple. Aux armes ! l'ennemi est devant nous, nos frères tombent ! A l'armée est aujourd'hui la place de tout Polonais !

» Au nom du Comité central, agissant comme gouvernement provisoire,

» Le commissaire extraordinaire,

» ÉTIENNE BOBROWSKI. »

21 mars 1861.

(*Opinion nationale.*)

XLIV

Les juges de paix de la Lithuanie ont donné en masse leur démission, comme l'avaient déja fait les maréchaux de la noblesse. Voici la lettre que ces juges de paix de chaque district

ont adressée au maréchal de leur circonscription. Elle dévoile le plan conçu par les autorités russes, de lancer les paysans contre les propriétaires.

» 29 mars 1863.

« Monsieur le maréchal,

» La noblesse de Lithuanie, après avoir pris la première l'initiative de la grande œuvre de l'émancipation des paysans, a procédé sur-le-champ à la mise à exécution de cette réforme sociale. Elle était donc loin de s'attendre aux reproches qui lui sont adressés par les autorités gouvernementales, à des persécutions, et enfin à des proclamations poussant les paysans à la révolte, propagées dans le but de provoquer un antagonisme entre les classes aisées et les classes pauvres, et d'amener la Lithuanie à un bouleversement social complet.

» Toute cette attitude des autorités gouvernementales rend impossible la régulriasation organique de la question des paysans, entrave tout travail des citoyens dans le but du développement des ressources morales et matérielles du pays, et empêche toute action ultérieure de la noblesse dans cette voie.

» En présence d'un tel état de choses, il ne nous est plus possible de remplir plus longtemps nos fonctions de juges de paix avec profit pour le pays. C'est pourquoi nous déposons entre vos mains, monsieur le maréchal, nos démissions, et rendons responsables les autorités gouvernementales pour leurs actes et leurs proclamations ultérieures.

Suivent les signatures, au nombre de plus de 400.

(*Opinion nationale.*)

XLV

On nous écrit de Varsovie, 28 mars :

Le major Narbutt avait organisé un corps polonais près de Rudniki, dans la Lithuanie. Après qu'il l'eut bien armé et exercé, il

592059 A

envoya un éclaireur à Vilno pour annoncer que les insurgés formaient un petit corps dans ces contrées. Les Russes crurent à l'émissaire, et firent partir 500 hommes par le chemin de fer. Narbutt, en voyant venir les ennemis, leur dressa une embuscade. Il envoya en avant des tirailleurs, qui se mirent à fuir, et attirèrent ainsi les Russes dans des marécages. Narbutt les cerna et les défit complétement. Après cette victoire, il marcha vers le sud et se joignit à un autre corps de Polonais.

Dans les forêts de Bialowiez, 500 insurgés s'assemblèrent. Un sous-officier les exerçait. Un officier de Roginski passant par là fut arrêté et on le somma de prendre le commandement. Il le fit. Peu de temps après, on entendit le chant des soldats russes. C'était un détachement de cinquante kosaks qui escortait un convoi d'armes et de munitions. Les insurgés étaient armés de faux, à l'exception de huit volontaires qui avaient des fusils de chasse. Ils tendirent une embuscade, et les huit fusils abatirent de prime abord huit Russes ; puis, les faucheurs fondirent sur les kosaks qui, se voyant surpris, s'enfuirent ou mirent bas les armes. Les insurgés recueillirent ainsi cinquante carabines, d'autres armes à feu, des lances, des vivres et des munitions de toute espèce.

Quelques jours plus tard, ces mêmes insurgés apprirent qu'un détachement se dirigeait vers le village de Czarna, près de Bialystok. A un moment donné, ils tombent sur les Russes et les dispersent. Cette attaque leur valut encore 50 carabines, des munitions et des vivres. Après ce second coup de main, ils se retirent de nouveau dans les forêts de Bialowiez. Dans le district de Maryampol, un chef, nommé Acord, a formé un détachement assez considérable de cavalerie et a livré plusieurs combats favorables. A Uscian, près de Dunaborg, un corps de 500 Russes a été défait ; c'est à peine si une centaine des leurs sont parvenus à s'échapper.

Poniewiez, le chef lieu d'un district, a été occupé par les insurgés. On vient d'apprendre d'une source certaine que l'insurrection qui a éclaté dans le district de Nowo-Alexandrow, gagne toute la Lithuanie.

Le général russe Nostitz a reçu sa démission pour avoir publié un bulletin dans lequel il se vantait d'avoir détruit toutes les bandes et apaisé l'insurrection dans la Lithuanie.

Le *Journal de Breslau* du 31 mars raconte qu'après la victoire de Mielençki à Pontnow et à Slesin, les Russes, en se retirant, se sont jetés sur les villages voisins et les ont pillés ; les insurgés blessés qui s'y trouvaient ont été, comme de coutume, massacrés, mal-

gré les ordres contraires du général-prince Wittgenstein. Puis, ils ont arrêté le bourgmestre et deux conseillers municipaux de la ville de Warta, et les ont conduits à Kalisz, comme suspects de rébellion.

Les Russes fusillent indistinctement tous ceux qu'ils rencontrent armés, sans aucun jugement de guerre. C'est ainsi qu'à Siedlcé on a fusillé Moriz et Olszewski Le dernier vivait encore au moment de son inhumation, malgré les nombreux coups de baïonnette qu'il avait reçus; les premières pelletées de terre ont seulement pu étouffer le cri de : « *Vive la Pologne!* » Ce fait atroce est d'ailleurs confirmé par le *Czas* du 3 avril.

Un autre fait tout semblable eut lieu dans le village de Luty, palatinat de Lublin, lorsque, après deux combats livrés le même jour par le brave Lelewel (Borelowski), les Russes se sont précipités sur les bagages, séparés durant l'action. Ils ont tué 16 hommes sans armes, et les ont achevés en leur remplissant la bouche de sable et de feuilles.

On fortifie Varsovie de tous côtés. Une nouvelle redoute vient d'être construite en avant du fort de Wola, célèbre par l'héroïque résistance de Sowinski, en 1831 ; 36 canons de place y ont été mis en batterie, du côté de la France, c'est-à-dire sur la rive gauche de la Vistule.

Patrie.)

XLVI

(Avril).

Nous extrayons de nos lettres de Pologne le passage suivant. Notre correspondant rapporte, en le garantissant, un fait qui est de nature à changer entièrement les dispositions de l'Autriche à l'égard de la Russie :

Krakovie, 3 avril.

Une bande de kosaks, après avoir franchi la frontière sans aucun motif apparent, s'est jetée la semaine dernière sur le village de Siedlcé, qu'il ne faut pas confondre avec la ville de ce nom en

6.

Podlaquie, et s'est mise en devoir de la piller, en commençant par l'église.

Les paysans qui s'y trouvaient rassemblés ont couru à leurs maisons, out saisi leurs faux et leurs fourches, et ont soutenu le combat pendant une demi-heure. A ce moment, une compagnie autrichienne est arrivée. Les kosaks, en quittant les paysans, qui faisaient une résistance désespérée, se sont tournés contre la troupe, et d'une décharge de carabines ont abattu dix soldats et un officier. La compagnie autrichienne ayant riposté par une fusillade, ils ont repassé la frontière au galop, en laissant une vingtaine des leurs sur le terrain. Les blessés des deux parts ont été transportés à Bolechowicé, petit bourg dans le voisinage.

Reste à savoir comment le ministère de Vienne prendra cette affaire; mais nous avons tout lieu de croire qu'il fera tous ses efforts pour l'étouffer, tout comme celle encore récente de Czullé Çlo, plusieurs de ses membres étant, dit-on, dans des rapports de courtoisie très-intimes avec le cabinet de Saint-Pétersbourg. Le village de Siedlcé se trouve à peu de distance du chemin de fer de Krakovie à la frontière prussienne, entre Krzeszowicé et Rudawa.

A bientôt de plus amples détails, qui compléteront les renseignements que je vous donne aujourd'hui.

(*Opinion nationale.*)

XLVII

On lit dans le *Czas* de Krakovie, du 3 avril :

Le mouvement comprend aujourd'hui une grande étendue de territoire. Les populations de Poniewiez et Szawlé (en Samogitie) y ont pris part. Dans le premier de ces districts, outre la noblesse et la bourgeoisie, les paysans se sont généralement soulevés. L'insurrection s'est propagée, d'un côté, jusqu'à la ville de Polonga, sur la mer Baltique, et de l'autre, jusqu'à la frontière prussienne.

Nos lettres de Kœnigsberg et de Tilsitt portent que les autorités prussiennes ont envoyé, le 30 mars, à Klaypeda Memel et sur d'autres points, de l'infanterie, de l'artillerie et des canons. L'insur-

rection samogitienne menace les communications les plus importantes de la Russie avec l'étranger; elle a produit la plus vive inquiétude à Saint-Pétersbourg. L'empereur a fait immédiatement partir de Tzarskoë-Sélo, sa résidence d'été, un régiment de chasseurs de la garde.

En même temps que l'on apprenait les événements de Samogitie, le bruit courait qu'un corps polonais était entré dans les steppes de la Bessarabie, et que les populations des contrées situées sur le Dniester et le Boh commençaient à se soulever. Toutefois, la nouvelle de l'entrée d'un corps polonais, commandé par Wierzbinski, et venant du territoire turk, c'est-à-dire de Tultcha, sur le Dniester inférieur, demande confirmation. Si elle est confirmée, elle aura une grande influence sur la situation, en forçant les troupes moskovites, qui se concentraient jusqu'à présent dans le royaume de Pologne, à se répartir entre les anciennes provinces polonaises. La division du comte Rzewuski a déjà quitté le palatinat de Lublin pour rentrer en Volhynie.

La nouvelle de la défaite du corps de Cieszkowski, donnée par le *Journal officiel* de Varsovie, ne se confirme nullement. Une lettre du camp de Kamyk se borne à dire, relativement à l'affaire du 27 mars à Radoszewicé, que Cieszkowski a éprouvé des pertes sensibles, et que les Russes ont été aussi fort maltraités.

L'armée russe de Pologne est exténuée de fatigue et démoralisée par le pillage. On n'y connaît plus de discipline; elle est doublement décimée par le fer et par les maladies.

Le train de Vienne a emmené, mercredi 1er avril, l'ancien dictateur, M. Langiewicz, avec une escorte de police. Le gouvernement autrichien expédie tous les réfugiés polonais dans les villes d'Ihlau et d'Olmutz, où ils doivent être internés.

On compte, jusqu'à ce jour, 189 réfugiés dans la première de ces deux villes, et 465 dans la seconde. Un bon nombre sont encore retenus à Krakovie.

Les perquisitions domiciliaires et les arrestations ne discontinuent pas dans notre ville. Un vétéran de l'insurrection de 1831 qui a servi depuis dans la légion étrangère, en Algérie, le major Boski, âgé de 70 ans, était venu ici afin de terminer son existence sur le sol natal. Le séjour de la Pologne russe et celui de la Gallicie lui ayant été expressément interdits, il se fixa à Myslowicé, bourg de la Pologne prussienne, qui forme la dernière station du chemin de fer de Varsovie. Depuis la convention du 8 février, le séjour de Myslowicé lui a encore été défendu par les autorités prussiennes. Vainement les habi-

tants de cette localité ont intercédé en faveur de ce vieillard débile et souffrant, le gouvernement prussien a été inexorable. M. Boski doit être actuellement en route pour la France, où l'on doute qu'il puisse arriver vivant.

(*Patrie*).

XLVIII

On nous écrit de Krakovie, 4 avril :

Les nouvelles que nous recevons du palatinat d'Augustowo nous apprennent que l'insurrection augmente dans cette province, et qu'un fort détachement vient d'apparaître dans le district de Maryampol. Ce détachement a signalé sa présence en rompant en plusieurs endroits le chemin de fer d'Eitkuny à Kowno. Des nouvelles très-importantes arrivent depuis plusieurs jours de la Lithuanie.

Presque toute la Samogitie est en insurrection. Un détachement polonais a occupé Poniewiez, un autre a battu les Russes à Uscian, un troisième se trouve à Towiany, et un quatrième dans les environs de Szawlé. L'insurrection s'accroît aussi dans la Lithuanie centrale, dans les palatinats de Vilno et de Minsk. Le général Maidell a quitté Kowno le 27 mars à la tête d'un bataillon de chasseurs, de deux canons et d'une sotnia de kosaks se dirigeant vers Polonga. Il est remplacé à Kowno par le général Lichaczeff.

La *Gazette de police*, qui paraît à Varsovie, annonce que, par un oukase de Sa Majesté impériale et royale, daté du 29 mars, le général-major Lewszyn II a été nommé directeur de police de la ville de Varsovie.

Le lieutenant-colonel Mouchanoff, qui remplissait ces fonctions, est nommé aide de camp du grand-duc Constantin, lieutenant du royaume.

La même feuille contient l'avis suivant :

« Le directeur de la police de Varsovie porte à la connaissance des habitants de la capitale, que, à l'occasion du service célébré ce soir dans les églises, en vertu d'une autorisation supérieure et conformément au désir exprimé par S. Exc. l'archevêque métropolitain, il est permis de se promener, aujourd'hui et par exception, dans les

rues de la ville, sans lauterne, depuis huit heures jusqu'à dix heures du soir.

« Varsovie, 4 avril 1863.

« Signé : Général-major, LEWSZYN.

« Le chef de la chancellerie, SALERNO. »

(*Patrie.*)

XLIX

On nous écrit de Krakovie, 5 avril :

Le *Czas* publie aujourd'hui une lettre qu'on lui a adressée de Constantinople, le 27 mars, et qui contient la nouvelle suivante :

« Je sais de la meilleure source que M. Wielopolski, conformément au désir du grand-duc, vient de préparer un projet pour la suppression de tous les ordres religieux dans le royaume. C'est évidemment une mesure de représailles pour le patriotisme ardent qui se manifeste dans le clergé polonais, moralement et matériellement indépendant du pouvoir. La réalisation de ce projet dans le temps actuel serait une des plus grandes calamités pour l'Église aussi bien que pour la nation. »

Aucun doute n'est possible au sujet de cette mesure, depuis longtemps méditée par le gouvernement russe, qui voudrait assimiler a Pologne à la Lithuanie, par la conversion forcée des populations au rite schismatique. Elle démontre une fois de plus que l'insurrection polonaise n'est point une question purement intérieure de l'empire moskovite, une « querelle de famille, » comme ses agents ont voulu l'appeler, mais qu'elle concerne les intérêts de toutes les puissances catholiques et de toutes celles qui ont pour principe organique la liberté de conscience. Nous suivrons les développements de ce projet, et nous en publierons les détails.

Le *Journal de Constantinople*, à la date du 25 mars, contient un article semi-officiel sous le titre « la Pologne. » — C'est une

réponse pleine de mesure et de dignité aux réclamations du consul russe Nowikoff, contre la protection accordée par le gouvernement aux Polonais résidant en Turquie, et contre les organes de la presse favorables à la cause polonaise. On voit souvent dans ce journal des comparaisons entre les régimes turk et moskovite, toujours en faveur du premier. Et, en effet, rien en Turquie ne ressemble au fanatisme intolérant et barbare, aux instincts féroces que le gouvernement russe cherche à réveiller dans les rangs de ses soldats. Sous ce rapport, de même que pour les réformes qu'elle veut entreprendre, la Turquie semble beaucoup plus près de la civilisation que sa voisine du Nord. La condition des chrétiens en Turquie est plus heureuse que celle des catholiques en Russie. Malgré les insurrections récentes des Grecs, des Bosniaques et des Bulgares, il n'y a pas eu un seul exemple de massacres et d'incendies pareils à ceux que l'on voit si fréquemment en Pologne. Le *Journal de Constantinople* a bien le droit de donner à la Russie une leçon d'humanité.

La réclamation de M. Nowikoff n'a donc obtenu qu'une réponse verbale d'Ali-pacha, que le comité de secours pour les Polonais, étant une association privée, se trouve en dehors de la compétence du gouvernement, qui, d'ailleurs, a les plus vives obligations pour les services militaires que les Polonais lui ont rendus sur les champs de bataille.

Tous les journaux en Turquie expriment les vœux les plus ardents en faveur de la cause polonaise ; et même les organes des Slaves du Sud ont suivi cette impulsion. Dans toute l'étendue de l'empire turk, de même qu'en Europe, il n'y a plus qu'une voix pour l'indépendance de la Pologne.

A Bukharest, le député Bratiano a interpellé le ministère sur l'expulsion de quelques Polonais habitant la Roumanie. On lui a répondu qu'une pression étrangère et la proximité du théâtre de la guerre ont seuls motivé cette mesure.

Nous pouvons toutefois certifier qu'aucun des émigrés polonais n'a été livré à la Russie.

Des mouvements considérables de troupes ont déjà eu lieu en Turquie; le deuxième corps d'armée a reçu l'ordre de former la ligne des Balkans au Danube, avec Choumla pour quartier-général. Six bataillons d'Albanais et d'Herzégoviniens doivent le remplacer à Constantinople. Ali-pacha va être nommé grand-visir. Vous savez déjà, sans doute, que le prince Labanoff, ambassadeur de Russie, a obtenu son congé.

La Suèdeaussi ne fait pas défaut à la civilisation. Un grand ban-

quet vient d'être donné à Stockholm, le 27 mars, dans la salle de la Bourse. Le président du comité polonais, baron Raab, a porté un toast au roi Charles; le général Hazelius, à la Pologne; M. Tersmeden, au prince Constantin Czartoryski, présent au banquet. Puis l'assemblée a chanté en chœur, en suédois, l'hymne célèbre : *Boze cos Polske*. Le prince l'a remerciée pour ces marques de sympathie et ces vœux manifestés par toute la nation, de la chaumière au palais royal. Il a été invité à dîner chez le roi avec le ministre des affaires étrangères, comte Manderstrœm.

La Diète a déclaré explicitement que la Suède est prête à seconder toute puissance qui entrerait en lice pour l'indépendance de la Pologne.

(*Patrie.*)

L

Nous recevons d'un de nos correspondants de Pologne une lettre, datée du 8 avril, sur un combat livré, la veille, aux Russes, dans le gouvernement d'Augustowo, et qui s'est terminé à l'avantage des insurgés. Ce nouveau succès avait contribué à raviver et à entretenir l'espoir d'une prochaine délivrance. Voici le résumé de cette lettre :

Zameczek, chef d'un détachement d'insurgés, après s'être réun à Sigismond Padlewski, s'était avancé vers le palatinat de Plock. Le chef militaire polonais d'Augustowo, connu sous le pseudonyme de Wawr, ayant appris ce mouvement, se mit à former un détachement avec lequel il se dirigea vers le nord, dans l'intention de passer la Narew. Ayant trouvé les bacs détériorés par les Russes et constamment poursuivi par ceux-ci, en outre n'ayant pas des forces encore bien organisées, il évita par des manœuvres habiles un combat décisif.

Dimanche 29 mars, il parvint à traverser la Narew, non loin de la petite ville de Wizna; et le 31 au matin il était dans le village de Bialaszewo. Comptant trouver les Russes dans cet endroit, il attendit quelques heures et ordonna à ses soldats de prendre un peu de

repos après une marche de plusieurs jours. Un espion avait conduit les Russes à travers les marais, et en peu de temps, grâce à ce chemin de traverse, ils se trouvèrent à Bialaszewo.

Le chef polonais et son état-major dînaient au château, tandis que les soldats étaient logés chez des particuliers. A la nouvelle de l'approche de l'ennemi, le chef fit sonner l'alarme.

Les Russes attaquèrent le château ; mais, reçus par un feu meurtrier partant des fenêtres et de derrière une haie, ils furent bientôt repoussés. Quelques instants après, ils renouvelèrent l'attaque qui se termina, comme la première, par la déroute. Les Polonais abandonnèrent alors le village et continuèrent leur route dans le plus grand ordre. A peine les insurgés venaient-ils de quitter le village, que les Russes envahirent le château, tuèrent la fille de M. Swiderski, propriétaire du village, et mutilèrent d'une manière atroce son cousin, M. Swientoslawski ; en outre, ils tuèrent ou blessèrent plusieurs domestiques et brûlèrent le château avec les fermes avoisinantes. Le détachement de Wawr eut 2 tués et 8 blessés. D'après le récit des soldats russes eux-mêmes, ils auraient, immédiatement après la bataille, enterré, dans une même fosse, 80 des leurs. Les faibles pertes éprouvées par les insurgés s'expliquent facilement par la position qu'ils occupaient.

Je ne puis passer sous silence la noble conduite de M. W..., riche propriétaire des environs. Il avait su se concilier l'amour et le respect de la petite noblesse ainsi que des paysans des villages avoisinants, qui le connaissaient depuis longtemps déjà comme un « bon seigneur. » Ce digne jeune homme, en s'exposant à tous les dangers, prit une telle influence sur les paysans que ceux-ci, à l'approche de Wawr, s'armèrent de faux, et, au nombre de cinquante, se rendirent chez M. W..., qui se mit à leur tête et se réunit ensuite au détachement de Wawr.

(*Patrie.*)

LI

On nous écrit de Varsovie, 8 avril :

Le général Lewszyn a remplacé le colonel Mouchanoff comme directeur de la police. On assure que Mouchanoff a reçu sa démission pour n'avoir pas découvert ceux qui avaient dernièrement mis à mort deux espions russes. On affirme que le grand-duc fit mander le colonel au château : « C'est vous qui êtes le directeur de la police? lui demanda le lieutenant du royaume.

Mouchanoff fit un profond salut, comme marque d'assentiment.

— Qui a été arrêté à la suite des derniers meurtres commis?

— Personne, Altesse Impériale.

— Et vous osez vous dire directeur de la police?

— Votre Altesse me pardonnera, mais je ne puis rien y faire, ayant la conviction que la police elle-même fait partie du complot.

— C'est ainsi? allez-vous-en. »

Et Mouchanoff fut destitué.

Le nouveau directeur de police, le général Lewszyn, est un ex-président de la commission d'enquête. Vidal a été nommé président de la ville de Varsovie, en remplacement du comte Sigismond Wielopolski, nommé ministre de l'intérieur. On dit que le marquis Wielopolski aurait été mandé à Saint-Pétersbourg.

Les arrestations continuent et augmentent journellement dans la capitale. La citadelle regorge de prisonniers. Le général Witkowsky a été nommé président de la commission d'enquête. Les tortures sont de nouveau employées dans les interrogatoires. Le général Martinoff, en garnison à Piotrkow, a donné sa démission. Toutes les stations du chemin de fer sont occupées par des troupes russes.

(*Patrie.*)

LII

On nous mande de Narol, le 9 avril :

Hier, 8 avril, nous avons été témoins de l'enterrement de trois insurgés qui, bien que désarmés, avaient été tués par les Russes sur le territoire autrichien, près du village le Vieux-Narol, dans le district de Cieszanow. Voici comment le fait a eu lieu. Un détachement de dix hommes, sans armes, conduit par un officier qui avait longtemps servi dans le Kaukase, longeait la frontière gallicienne, dans le but probable de pénétrer dans le royaume. Il s'était arrêté près de Zwierzyniec pour y prendre quelques provisions. Le lundi de Pâques, après avoir fait une centaine de pas vers la frontière, il vit une sotnia de kosaks qui la franchissait au galop, et se mettait à sa poursuite. A une lieue de là, deux insurgés tombaient frappés à mort, et deux autres grièvement blessés. Les kosaks, après les avoir entièrement dépouillés, attachèrent par les pieds les blessés et les morts aux courroies de leurs étriers, lièrent les autres tout meurtris de coups à leurs chevaux, les traînèrent ainsi, à travers la frontière, au village de Pary, où ils se mirent à massacrer tous ceux qui survivaient, et laissant deux des leurs pour les garder, s'enfuirent vers Tomaszow.

Un paysan de Narol, Joseph Banasz, qui avait vu tuer le dernier, avertit les hussards stationnant dans ce village ; mais ceux-ci, malgré une course forcée, ne purent que recueillir les cadavres, et les ayant amenés avec eux à Narol, les déposèrent a l'église. L'état dans lequel se trouvaient ces victimes de la barbarie moskovite est indescriptible.

Le 7 avril, une commission civile et militaire autrichienne s'est rendue à Narol, pour prendre connaissance de ce fait, qui voue à l'exécration de tous les peuples civilisés les soldats du tzar Alexandre II.

(*Patrie.*)

LII

On nous écrit de Krakovie, 9 avril :

L'insurrection en Lithuanie se développe. Les victoires de Usciany, de Poniewiez, Rosienié, Szawlé, ont enflammé tous les esprits, et chaque jour les corps de volontaires voient grossir leurs rangs.

La population, qui avait été forcée par les persécutions de Nicolas (affaire de Siemiaszko) et d'Alexandre II (affaire de Dzierzanowicé) d'embrasser le schisme, a levé l'étendard pour reconquérir son indépendance et sa liberté. Même les schismatiques sectaires appelés *starowiery* (vieux croyants), qui s'étaient établis en Lithuanie avant le démembrement de la Pologne, se sont joints à l'insurrection.

A Kowno, les soldats russes ont incendié le faubourg Sloboda, et ont massacré un de leurs officiers qui leur défendait le pillage. Le gouvernement russe, fort alarmé en Lithuanie, a distribué à ses agents le projet d'une adresse qu'il veut charger les popes de faire signer à leurs ouailles. Vous pouvez vous imaginer toutes les supercheries dont ces derniers useront pour arracher des signatures aux paysans, qui la plupart ne sachant ni lire ni écrire, croiront signer des actes relatifs à l'affranchissement des serfs.

Voici ce projet d'adresse :

« Je vous félicite, mes frères, du fond de mon cœur, du plus grand bonheur que l'homme puisse atteindre ici-bas; je vous félicite d'acquérir cette liberté que nous octroie notre glorieux bienfaiteur le tzar et père plein d'humanité, Alexandre II. Vous n'aviez jamais cette liberté, vous faisiez ce que l'on vous ordonnait et où l'on vous l'ordonnait, bien que vos sillons vous fournissent une médiocre moisson. Vous étiez à peine des hommes et traités rarement comme tels; et maintenant, ô miracle ! vous êtes libres! Je vous en félicite derechef. Savez-vous, mes frères, à qui vous devez cette liberté? Je vous ai cité le nom glorieux de votre Sauveur. Comment payerez-vous cet amour paternel qu'il a montré pour vous? Il ne vous de-

mande que votre amour et vos prières. Tombe donc à genoux, âme orthodoxe (schismatique); fais le signe de la croix en implorant Dieu d'envoyer tout le bien possible à ton Sauveur, à ton Moïse, et enseigne cette prière à ta postérité! Il y a encore un moyen de remercier votre Sauveur. Son âme est en peine, à cause de la révolte de vos anciens maîtres, des Polonais qui veulent séparer votre pays de la Russie orthodoxe, vous soustraire à la protection du tzar, et vous soumettre à votre ancien joug. Ils l'ont déjà « demandé au tzar! » en affirmant que vous vouliez vous séparer de la Russie et appartenir à la Pologne. Je vois votre indignation en présence de cette calomnie que l'on vous a imputée devant votre Sauveur. Mais votre père, comment saura-t-il que c'est une calomnie? Que faire? direz-vous. Vous écrirez une adresse, où vous déclarerez que vous désirez vivre sous le sceptre du tzar et de ses successeurs, formant avec la Russie, à laquelle vous enchaînent les liens du sang, une seule famille, et n'ayant rien de commun avec la Pologne et les seigneurs polonais. »

Après la lecture de cette proclamation, on ordonne aux agents de demander aux paysans s'ils veulent être affranchis; et sur leur réponse affirmative, on leur fait signer l'adresse suivante :

« Nous, soussignés, devant Dieu tout-puissant et juste, dans son sanctuaire, au jour solennel de notre affranchissement, nous jurons à notre très-miséricordieux Sauveur, au puissant tzar et empereur Alexandre Nikolaïewitch, que les méchants nous ont calomniés en affirmant que nous voulons être Polonais; tandis que nous et notre postérité, nous désirons vivre et mourir sous le sceptre du glorieux Alexandre II et de ses successeurs, dans une union indissoluble avec la Russie, qui nous est attachée par les liens du sang et de la foi: et nous ne voulons ainsi rien de commun avec la Pologne et les Polonais. » (Viennent les signatures, 19 février 1863, des popes et sacristains.)

Ces adresses doivent être collectionnées chez les *blokoczynny* (doyens), qui sont chargés de les envoyer au général-gouverneur militaire. Il est enjoint de modifier les adresses selon les circonstances, sans en changer le sens, et de tout couvrir d'un profond mystère. Puissent les feuilles françaises dévoiler ces nouvelles intrigues moskovites; la Russie ne craint rien tant que la publicité.

Heureusement pour notre cause, les popes ont perdu tout crédit; c'est la classe la plus méprisable, à cause de l'immoralité et de l'ivrognerie dont elle est entachée.

Les paysans de la Lithuanie ont, dans beaucoup d'endroits, chassé les popes, et se sont déclarés grecs-unis, malgré toutes les machi-

nations et les intrigues des employés russes et des archi-popes. Leur cheval de bataille c'est l'affranchissement des serfs ; ils veulent s'en faire des complices : mais comme les Polonais ont aussi de leur côté proclamé l'affranchissement, les serfs en profitent pour revenir à la religion de leurs pères. Dans le gouvernement de Grodno, ils sont même allés déclarer au gouverneur Haller « que puisqu'ils étaient libres, ils pouvaient par conséquent quitter le schisme et redevenir grecs-unis. »

» Mais vous êtes orthodoxes (schismatiques) ! leur dit le gouverneur.

— Non, seigneur (*panoczku*), nous sommes et nous avons toujours été grecs-unis (*uniaci*). »

Les Russes s'efforcent par ces moyens, en Lithuanie, de soulever les paysans contre les propriétaires. Heureusement ils n'ont réussi que là où les propriétaires étaient des Russes ou des Allemands, entre autres dans les terres du prince Wittgenstein.

(*Patrie.*)

LIV

On lit dans le n° 15 du *Ruch* (Mouvement), journal officiel du Comité central :

« Considérant que l'indépendance de la patrie est le but principal et unique pour lequel la nation a pris les armes ; que cette indépendance peut être uniquement obtenue par une lutte victorieuse avec le principal oppresseur du pays ; que les questions d'idées sociales, de lois individuelles, de libertés intérieures passent après le but principal, celui de la délivrance de la nation ; que le but en question résume en lui tous les efforts, tous les devoirs ; qu'enfin la nécessité de faire appel à toutes les forces du pays exige la participation des citoyens qui sont sous la direction unique du gouvernement national provisoire, ce gouvernement a décrété ce qui suit :

« Art. 1. A partir d'aujourd'hui, jusqu'à ce que la lutte pour l'indépendance soit terminée, toutes les sociétés politiques existant ou pouvant exister à l'insu et sans l'autorisation du gouvernement na-

tional provisoire, sont dissoutes ; il est défendu d'employer des moyens arbitraires tels que : la nomination des chefs, l'organisation des comités ou des clubs, l'envoi des pétitions ou des adresses aux puissances étrangères, à leurs représentations nationales, ou de se charger en quoi que ce soit des attributions du gouvernement national provisoire, ainsi que de le remplacer sans son autorisation spéciale.

» Art. 2. Toutes infractions à cette décision seront considérées comme une trahison envers le pays, et seront comme telles punies sévèrement.

» Art. 3. L'exécution du présent décret est confiée à toutes les autorités nationales, tant civiles que militaires.

» Varsovie, 7 avril 1863. »

(*Patrie.*)

LV

On nous écrit de Varsovie, 9 avril :

Je commence mon récit par vous signaler une victoire complète remportée par les Russes sur des enfants de 10 à 12 ans, à Nowy-Ziazd, près de Varsovie. Une bande de petits garçons jouait à la guerre près du carrousel. Les uns faisaient les Russes, les autres les Polonais. Tout à coup, parut un détachement d'infanterie russe qui vint déranger leurs jeux innocents et arrêter ces petits insurgés. Le fait vous paraîtra incroyable, je pense, car dans tout autre pays on aurait dispersé ces enfants sans se servir de la force armée. Plus agiles que les troupes du tzar, les jeunes garçons échappèrent bientôt aux Moskovites et se réunirent plus loin en différents groupes.

L'infanterie russe voyant son attaque déjouée, appela les kosaks, qui chargèrent ces malheureux. Mais cette charge ne réussit pas mieux que la première ; les kosaks saisirent une mère qui accourait pour sauver son enfant, et la maltraitèrent cruellement. Puis, ils restèrent maîtres du champ de bataille, ayant fait quatre prisonniers, qui furent conduits devant le conseil de guerre et qu'on relâ-

cha après les avoir battus de verges. Le même jour, les kosaks tombèrent à coups de sabre sur une troupe d'enfants qui sortaient de l'école, et ils emportèrent un garçon de six ans qu'ils avaient grièvement blessé.

Dans le gouvernement d'Augustowo, il y a eu trois rencontres. La première à Lomza, entre le major Romotowski et les Russes; la seconde à Bialaczew près de Szczuczyn, où les Polonais combattirent pendant toute une journée et restèrent maîtres du champ de bataille; la troisième dans le district de Maryampol près de Kozlowa-Ruda. Il y a eu un combat en Podlaquie, à Zalewy, près de Iadow; un petit détachement polonais y défit une bande russe assez considérable. Nous apprenons qu'il y a eu une rencontre à Piliça, mais on n'en connaît pas encore les détails.

L'insurrection continue de s'étendre en Lithuanie. Le gouvernement russe fait défendre d'y publier les bulletins de guerre, apparemment pour que l'Europe croie qu'il n'y a pas de Polonais en Lithuanie; comme s'il fallait à l'Europe ces bulletins mensongers pour établir un fait qui peut être constaté par mille autres moyens.

Voici ce que nous lisons dans une lettre de Vilno, qui nous est communiquée :

« Notre terre sacrée de Samogitie, baignée du sang de nos martyrs, s'est insurgée. Ce sont les habitants des campagnes des environs de Kowno et de Poniewiez qui ont donné le signal. La contrée de Nieswiez n'a pas un seul village qui n'ait fourni des volontaires. Les Russes ont débuté par la rencontre de Podbrzezé, où ils ont été défaits et repoussés jusqu'à Kieydany.

» Dans cette rencontre, les nôtres ont fait prisonniers six soldats russes. Dans le village de Noworzecz, les Russes ont envahi la demeure d'un officier malade en retraite, ils ont tué son cuisinier à coups de baïonnettes, et les officiers qui commandaient cette horde ont pu à peine mettre à l'abri leur ancien collègue. La conduite des Moskovites est le meilleur moyen d'insurger le pays. Il y a eu une seconde rencontre à Wysokidwor, dans le district de Kowno. Après cette rencontre, les Russes en se retirant envahirent la maison du forestier (*lowczy*) de l'État; il la pillèrent, l'incendièrent, tuèrent à coups de baïonnettes sa femme, et jetèrent son enfant dans les flammes de la maison incendiée. Le vicaire de l'église locale, Czechiszek, fut massacré sur la grande route par ces brigands, qui s'acharnent le plus sur les femmes, les enfants et les prêtres; puis ils ont garrotté le prélat Wolonczewski, évêque de Samogitie, et l'ont interné à Riga.

Brzozowski, un des meilleurs légistes de Varsovie et conseiller d'État, a offert sa démission.

Le gouvernement national, dans une récente proclamation, accorde aux paysans « la possession des terres qu'ils avaient jadis, » avant l'abolition du servage. Les propriétaires devront être indemnisés par le Crédit foncier. Le comité a sommé les paysans de » payer les redevances jusqu'au moment de la répartition des indemnités. »

Dans toute la Pologne les paysans se rendent chez leurs propriétaires et payent régulièrement les redevances qui ont été fixées par le gouvernement insurrectionnel, sans y être forcés par aucune autre autorité. Ce fait d'un paiement volontaire de redevances prouve l'unité de sentiment qui règne parmi toutes les classes de la société dans la Pologne insurgée.

Nous apprenons du Kaukase que l'Avarie, qui était le grenier de ces montagnards, s'est insurgée. Cette province n'avait été soumise qu'après la défaite et la prise de Schamyl, en 1859. Les Russes y introduisirent leur système mogol, qui amena l'insurrection. Le jeune khan Michtulinski commande les insurgés.

(*Patrie.*)

LVI

Nous extrayons de nos lettres de Pologne le passage suivant, relatif à la violation du territoire autrichien par la Russie :

« Krakovie, 10 avril.

Malgré les dénégations de la télégraphie de Vienne, la nouvelle que nous avons donnée au sujet de la violation de la frontière autrichienne par plusieurs détachements russes est parfaitement vraie. Samedi dernier, des prisonniers kosaques, pris en flagrant délit de brigandage dans les deux villages de Siedlcé et de Paczoltowicé, ont été amenés dans la citadelle de Krakovie. Trois d'entre eux sont arrivés par le chemin de fer de Krzeszowicé vers six heures du soir.

Ils avaient été saisis par les paysans galliciens au moment où ils voulaient pénétrer dans l'église, dans une autre intention apparemment que celle d'y faire leurs dévotions de Pâques.

Hier, jeudi, on en a de nouveau amené sept de Giebultow, par le territoire de Prondnik. Ils étaient à cheval, escortés par l'infanterie, et partout salués sur leur passage par des cris d'indignation.

Enfin, aujourd'hui même, trente-deux de ces oiseaux de proie ont fait une incursion jusqu'à Mogila, à deux milles de la frontière. On en a tué plusieurs, et deux ont été amenés vivants.

» On se demande, en présence de ces faits, ce que signifient les arrestations des généraux polonais Langiewicz, Kruszewski, Iezioranski, et celle plus récente du député Bentkowski, dont tout le crime est d'avoir été témoin des deux dernières victoires du corps de Langiewicz, à Chroberz et à Grochowiska ; — ce que signifie l'internement de *plusieurs milliers* d'insurgés désarmés, et dont la présence en Gallicie n'a pas un seul instant compromis l'ordre et la tranquillité.

Les intrigues de M. Balabin à Vienne auraient-elles plus de succès que celles de son confrère M. de Budberg à Paris ? Les agents russes, dont la Gallicie est inondée, devraient-ils jouir de plus de sécurité que les habitants eux-mêmes ? Quoi qu'il en soit, nous signalons sans le commenter ce retour inattendu de la politique autrichienne, qui paralyse complétement toutes les forces de l'insurrection nationale dans les contrées voisines de la frontière gallicienne.

(*Opinion nationale.*)

LVII

On nous écrit de Varsovie, 13 avril :

Le général Berg, avant de proclamer l'amnistie, a donné l'ordre à ses troupes d'incendier les maisons de ceux qui étaient allés se joindre à l'insurrection.

Le 10 avril, en faisant la revue des troupes, il leur a dit : « L'empereur m'a chargé de vous saluer en son nom ; il espère que vous

combattrez avec l'ardeur qui convient aux soldats russes. L'empereur a ordonné de ne plus tirer sur les gens désarmés, mais de massacrer ceux qui vous attaqueront. »

La citadelle de Varsovie renferme en ce moment 650 personnes arrêtées ; il y en a 2,000 à Modlin.

Les insurgés ont eu avec les Moskovites une heureuse rencontre en Kuiavie. Ils se sont emparés du magasin militaire russe.

Wielopolski et le grand-duc restent à Varsovie.

Près de Wyszogrod, à Kamionka, les insurgés ont pris une caisse du gouvernement qui contenait 8,000 roubles.

Le banquier Hermann Epstein est mort au moment où on l'invitait à venir siéger dans le conseil d'État. On lui avait annoncé, peu d'instants auparavant, que son fils venait d'être condamné à mort.

Nous venons de recevoir des détails plus précis sur le combat que Lelewel a livré aux Russes à Krasnobrod. Il avait avec lui 200 volontaires, dont 80 munis d'armes à feu, 100 de faux, avec une vingtaine de cavaliers. Averti de l'approche d'une troupe assez considérable, il fit conduire les chariots dans le fond de la forêt et porta sur la lisière les chasseurs.

A une centaine de pas dans la forêt, il plaça les faucheurs. A peine étaient-ils tous à leur poste, que l'on vit s'avancer les kosaks précédés de deux espions et d'une meute de chiens. Arrivés à une petite distance de la forêt, les kosaks qui marchaient en tête aperçurent un officier insurgé sur l'aile gauche. Ils firent feu ; les insurgés répondirent par une fusillade à bout portant. La plus grande confusion se mit parmi les kosaks qui se dispersèrent bientôt en laissant le terrain jonché de cadavres. L'infanterie russe s'avança alors, et un combat meurtrier s'engagea entre elle et les faucheurs. Lelewel, voyant qu'il leur avait causé de grandes pertes, et que le nombre des Russes était de beaucoup supérieur à celui de ses soldats, fit sonner la retraite, qui s'effectua en bon ordre.

(*Patrie*.)

LVIII

On nous écrit des frontières de la Podolie, 14 avril :

Les provinces ruthéniennes (Podolie, Volhynie et Kïow) n'attendent pour se soulever que le signal qui doit leur venir du gouvernement national constitué à Varsovie ; tous les préparatifs d'ailleurs sont achevés. Des communications actives sont organisées dans ces trois provinces, qui se sont soumises avec la plus entière obéissance à l'autorité du gouvernement national. Cette autorité y fonctionne comme dans un pays régulièrement constitué. Le gouvernement russe, de son côté, a organisé dans toutes les localités des bandes composées pour la plupart de soldats en retraite, de repris de justice et des rebuts de la population des campagnes et des petites villes ; ces bandes sont tenues prêtes à se jeter sur la noblesse pour la massacrer, dès que l'insurrection aura éclaté dans une de ces trois provinces.

Le gouvernement russe espère par là atteindre un double but : d'abord celui de se défaire en masse des propriétaires fonciers et de la petite noblesse, et ensuite de faire accroire à l'Europe que cette jacquerie a été provoquée par un sentiment de patriotique attachement à la Russie des populations rurales, qu'elle prétendra alors n'avoir pu ni prévenir, ni arrêter assez vite. Les populations des campagnes gardent une attitude impénétrable; l'incertitude sur la spontanéité du mouvement, la crainte des vengeances que le gouvernement russe ne manquerait pas d'exercer si, pour le malheur de l'humanité, il devait triompher cette fois encore, imposent à ces populations une prudence extrême, en comprimant des manifestations qu'à juste titre elles envisageraient être encore prématurées.

Il n'en est pas moins avéré que, dans leurs convictions, la domination polonaise leur apparaît comme la seule légitime, la seule nationale. La domination russe tout au contraire n'est envisagée par elles que comme une conquête illégitime et devant nécessairement

avoir un jour une fin. A l'appui de cette assertion, il n'y a pas de preuve plus convaincante à citer que la dénomination donnée par le peuple de ces provinces à tout Russe proprement dit, qui n'est jamais désigné que par le surnom de *Moskal* (moskovite), surnom indiquant bien qu'il est étranger dans le pays et exprimant toute la haine qu'il y inspire. Le gouvernement russe met tout en œuvre pour tromper l'Europe sur la situation véritable de ces provinces; il tient à elles plus qu'à toute autre partie de sa frauduleuse conquête de la Pologne : d'abord parce que ces provinces sont les plus fertiles de l'empire, ensuite parce qu'elles ouvrent à la Russie le chemin de Constantinople. En les perdant, la Russie devra, à tout jamais, abandonner son rêve le plus cher ; aussi est-il à prévoir qu'elle ne reculera devant aucune extrémité pour s'en assurer la conservation, dût-elle perdre le reste de ses possessions polonaises.

Les massacres qu'elle est prête à faire exécuter lui paraissent un moyen sûr pour y consolider sa domination ; aussi les propriétaires les plus aisés envoient-ils dans les villes leurs femmes et leurs enfants, espérant ainsi les soustraire au couteau des assassins. Les familles qui n'ont pu quitter encore leurs habitations de campagne sont soumises à de fréquentes visites domiciliaires et à des chicanes sans fin de la part de la police russe. Il y a eu récemment une visite domiciliaire exécutée avec une brutalité inouïe dans la maison d'un riche propriétaire, M. Népomucène Zbyszewski. Les arrestations y sont fréquentes, et pour la plupart sans aucun motif plausible ; car il n'y a pas de distinction dans le degré d'exécration que l'on porte à son gouvernement, comme il n'y a pas de distinction dans le degré de culpabilité.

Toute la nation est également coupable au point de vue russe, comme elle est innocente au point de vue de l'humanité, de la justice, de la concience publique des peuples, outrés par cette iniquité que l'on nomme encore la domination russe en Pologne.

Parmi les récentes arrestations, il faut citer celle du comte Victor Podoski, vieillard de soixante-dix ans, et qui a été commise dans des conditions d'une barbarie toute moskovite. Telle est l'intolérable situation des provinces ruthéniennes.

(*Patrie.*)

LIX

On nous écrit de Varsovie, 13 avril :

Tout le monde a oublié l'amuistie, et surtout le gouvernement. Ses kosaks et ses agents de police n'ont pas changé de conduite; ils continuent à dévaliser les voyageurs sur les grandes routes. On n'a relâché personne des prisons; les patrouilles parcourent la ville en plus grand nombre, et le sang coule plus abondamment sur les champs de bataille. Hier, des coups de feu ont été entendus à la distance d'un mille de Varsovie. Nous ne connaissons pas encore les détails du combat.

Le 12 avril, à 5 heures après midi, le cordonnier Zieleniewski, ancien soldat en retraite, se promenait, avec sa femme et son fils en bas âge, près des casernes russes, dans la rue Gensia; il fut saisi par les soldats au moyen d'une corde à nœud coulant, qui l'enlevant de terre, le porta jusqu'au second étage. Ce ne fut qu'en se cramponnant à la corde avec ses bras qu'il sauva sa vie, car il aurait été étranglé.

Aux cris que poussa sa femme, les officiers accoururent et le firent mettre à terre. Mais on le garrotta et on le tint prisonnier jusqu'à dix heures du soir, pour le forcer à donner sa parole qu'il n'irait pas porter plainte contre ce jeu innocent du soldat moskovite en garnison à Varsovie. Pour mieux faire sentir la portée de l'amnistie, les soldats qui se promènent dans les rues s'amusent à donner des coups de crosse aux passants, comme je l'ai vu de mes propres yeux dans la rue au Miel (*Miodowa*).

A Golendzin, à deux verstes (2 kilomètres) de Praga, faubourg de Varsovie, une patrouille de kosaks a été assaillie le 12 avril par les insurgés et taillée en pièces.

A Saliçow, dans la contrée de Siéwierz, ancien palatinat de Krakovie, sur la frontière de Prusse, des paysans sont allés chasser des cerfs qui, de temps en temps sortaient des forêts voisines et venaient faire des dégâts sur leurs champs. Des soldats prussiens stationnés près de la frontière, en les apercevant, franchirent la fron-

tière et, les prenant pour des insurgés, se mirent à faire feu sur les villageois. L'un d'eux, père de famille, fut atteint de deux balles en pleine poitrine, et les soldats prussiens foulèrent à coups de pieds le blessé.

Le *soltys* (ancien) du lieu a fait son rapport au maire sur la violation de la frontière et le meurtre commis le 10 avril. Le résultat sera probablement celui de toutes les autres réclamations de ce genre.

L'amnistie n'empêche nullement l'exécution de l'oukase relatif aux confiscations et au sequestre; M. Enoch, ministre secrétaire d'État, vient de dresser un programme sur la mise en vigueur de l'oukase dans le royaume de Pologne.

(*Patrie.*

LX

On nous transmet une ordonnance rendue par le gouverneur général de la Gallicie, à la date du 6 avril.

Voici ce document, dont notre correspondant garantit l'authenticité, et qui a été adressé aux chefs des districts voisins de la frontière polonaise.

De la lieutenance impériale à Léopol, N° 662.

Comme le passage d'hommes et les transports d'armes dans le royaume de Pologne ne cessent d'avoir lieu, dans le dessein de secourir l'insurrection, je ne saurais vous recommander assez sévèrement d'empolyer tous les moyens dont vous pouvez disposer pour mettre un terme à cette alarmante agitation.

Dans ce but, des gardes locales doivent partout être établies, et des ordres donnés aux autorités dans chaque village pour faire annoncer sans aucun délai aux chefs des districts tout passage ou toute affluence d'étrangers, en quelque lieu que ce soit. Les chefs des districts ont donc à faire saisir, également sans aucun délai, *toutes* les personnes sus-mentionnées, soit durant leur trajet, soit dans leurs points de réunion.

Dans les localités où les autorités n'ont aucune assistance à leur service, les paysans, sous une intelligente direction, pourront être employés à cet effet.

Pourvu que les autorités procèdent avec intelligence et avec zèle à l'exécution de cette ordonnance, tous les efforts de secourir l'insurrection doivent désormais rester sans aucun résultat.

Léopol, le 6 avril 1863.

MENSDORFF-POUILLY.

(*Patrie.*)

LXI

On nous écrit de Krakovie, 17 avril :

La feuille semi-officielle de Vienne, *General Korrespondenz*, donne les détails suivants sur l'insurrection lithuanienne :

« Dans le gouvernement de Vilno, le district de Lida fut le premier qui arbora l'étendard de l'insurrection; aussitôt toute la force russe disponible se jeta sur ce point. Les insurgés se retirèrent dans d'autres contrées, et les troupes, après avoir enlevé plus de cinquante propriétaires et prêtres du district, pillèrent et détruisirent leurs habitations. Tel fut le sort de la famille Narbutt, dont le chef, vieillard presque octogénaire, est un des plus célèbres historiens de la Lithuanie, et dont les deux fils ont rejoint l'insurrection. Ce nom exerce un tel prestige sur leurs compatriotes, que le gouverneur civil et militaire Nazimoff mit la tête de l'aîné au prix de plusieurs milliers de roubles.

» Après l'insurrection de Lida, éclata celle de Swienciany et d'Oszmiana, où les marécages et les profondes forêts sont très-favorables à une guerre de partisans. C'est dans cette dernière localité qu'eut lieu le massacre de 1831. Des groupes d'insurgés font fréquemment des sorties jusqu'aux environs de Vilno.

» Dans le district de Swienciany, les arrestations sont à l'ordre du jour. La Samogitie et le gouvernement de Kowno sont devenus le théâtre de la lutte actuelle. Le voisinage du royaume et celui de

la mer y offrent de plus grandes ressources aux insurgés que partout ailleurs.

» Bien que Vilno soit toute remplie de soldats, cette ville fournit chaque jour de nouveaux volontaires. Les jeunes gens saisis par la police ou les soldats sont enfermés dans le couvent des dominicains, faute de place dans la citadelle. Des femmes en grand nombre y sont également incarcérées. Si les paysans de la Samogitie montrent plus de zèle que ceux de Vilno, il faut l'attribuer non pas à la sympathie de ces derniers pour le gouvernement russe, mais à la conduite de ses agents, qui ne reculent devant aucun moyen pour les détourner de l'insurrection. On vient de leur envoyer cent mille abécédaires schismatiques, qu'on leur distribue gratuitement. Le directeur des écoles a, en outre, reçu de Saint-Pétersbourg l'autorisation de fermer au besoin les colléges et les gymnases, et d'employer les fonds à l'établissement des écoles communales; évidemment dans le but d'y faire élever les enfants dans la foi schismatique.

» Le haut clergé lithuanien, térrifié par les menaces de la Russie, montre moins de ferveur que celui du royaume ou de la Samogitie. Cependant il a fourni déjà de nombreuses victimes au fanatisme moskovite. Ainsi le vicaire Szepielowski, après avoir été torturé dans son cachot, a été envoyé aux mines de Sibérie. On avait en vain demandé au consistoire de Vilno de lui ôter la prêtrise. La même demande a été faite à l'évêque de Krasinski au sujet du vicaire Korzeniowski, condamné à douze ans de travaux forcés dans les mines. Cet évêque, malade et d'un caractère très-faible, n'a osé ni refuser ni admettre la demande de Nazimoff, et pour toute réponse s'est retourné sur son lit de douleur. »

Heureusement ces exemples de faiblesse sont rares dans notre clergé, assurément le plus national, le plus populaire qui existe. A l'appui de cette affirmation, nous citerons la pièce officielle suivante, adressée à l'administrateur du diocèse de Kielcé (ancien palatinat de Krakovie), à la date du 25 mars dernier :

A Son Émin. Maierczak, évêque de Jéricho, administrateur du diocèse de Krakovie, les blessés de l'armée nationale dans le combat de Szancé.

Les soussignés, ayant pris les armes pour la défense des droits les plus sacrés de la nation polonaise, dans la persuasion qu'ils avaient affaire à une armée régulière, représentant la force d'un

peuple ennemi, mais comptant encore parmi les nations européennes, croyaient que cette armée, ayant pour chef S. A. I. le tzarewitch Constantin, respecterait au moins les droits extrêmes de l'humanité, d'autant plus que les feuilles officielles du royaume avaient publié :

« Que les devoirs religieux ou les soins de l'art médical portés aux blessés étant pour les prêtres et les médecins l'accomplissement d'une mission, sont autorisés par le gouvernement »

Cependant, le 19 mars dernier, un ecclésiastique de l'Observance, le P. Antoine Maiewski, sur la nouvelle d'un combat engagé entre un détachement de l'armée nationale commandé par le dictateur Langiewicz en personne, et l'armée russe sous les ordres du tzarewitch-lieutenant du royaume, accourut du couvent de Stobniça sur le champ de bataille, afin de porter les secours de la religion aux blessés de notre armée, ainsi qu'aux catholiques pouvant se trouver dans l'armée russe; et pour montrer qu'il n'appartenait nullement aux deux camps opposés, vêtu du surplis et de l'étole, il ne cessa de prodiguer ses soins aux blessés et aux mourants, en leur administrant les sacrements au plus fort du combat.

Une heure après la lutte terminée, ce même religieux, au moment où il confessait un insurgé blessé, fut tué par les soldats russes à coups de fusils et de lances, dépouillé par eux de ses vêtements, de sa chaussure, et laissé sur le lieu même de son martyre. En admirant le sublime dévouement et la mort héroïque de ce saint homme, nous croyons qu'il aura plu à Dieu de grossir de sa personne le nombre des martyrs de cet ordre, assassinés dans l'exercice de leurs devoirs sacrés, et dont plusieurs, déjà martyrisés par les païens du Japon, ont été rangés par le Saint-Siége parmi les élus du Seigneur et les gloires de notre Église catholique.

C'est pourquoi, ignorant le terme de notre lutte de désespoir, et croyant que, selon les paroles de l'Apôtre, « celui qui meurt avec Jésus-Christ doit vivre avec lui, » nous nous adressons à Votre Éminence comme pasteur de ce diocèse, en la priant de représenter aux chefs de ces soldats russes, et au tzarewitch-lieutenant du royaume, que, puisque les incendies, le massacre des nobles et même des paisibles habitants ne prenant aucune part au combat, semblent être la règle habituelle de cette armée barbare, il soit au moins permis aux prêtres de préparer à la mort ceux d'entre nous qui tombent en défendant la patrie! Car aujourd'hui, témoins du martyre de ce digne religieux, après la publication par les feuilles officielles du décret du grand-duc il y a un mois à peine, nous ne pouvons admettre que ce décret soit parvenu à la connaissance de

ses troupes, renommées pour leur ancienne discipline, et nous y voyons plutôt une pièce mensongère fabriquée par les journaux du gouvernement.

Si pourtant Votre Éminence ne pouvait l'obtenir d'une personne se trouvant, comme schismatique, dans l'impossibilité de comprendre ce que sont les secours spirituels pour un soldat de notre religion, — la sagesse du Saint-Siége, dans la prévision du danger qui peut résulter pour notre foi d'une situation pareille à celle du royaume, ayant défendu de reconnaître et de recevoir un prince dissident comme roi de Pologne, par une bulle papale conçue dans les termes suivants : « *Quod tam in præsens quam in futurum nemo unquam agnoscatur in regem Poloniæ nisi fuerit verè catholicus* » (Bulle de Sixte V, *Pastoralis nostra sollicitudo*); — dans ce cas, nous supplions Votre Éminence, et comme catholiques nous l'invoquons en notre nom et au nom de nos frères combattant ou devant combattre, de porter, par la voie qui lui semblera la plus convenable, nos vœux à Sa Sainteté, certains qu'elle daignera les agréer, et qu'elle intercédera pour nous auprès du gouvernement russe, afin d'obtenir que les desservants des autels, en accomplissant auprès des fidèles mourants ou blessés les plus saints devoirs de notre religion, ne soient plus exposés à être massacrés comme le père Antoine Maiewski, et conséquemment que nos soldats et les siens ne soient pas privés des consolations suprêmes et divines de la religion chrétienne.

Le 25 mars 1863. (*Suivent les signatures.*)

Nous pensons que cette prière a été entendue, et qu'elle n'est peut être pas étrangère aux deux lettres adressées par le Pape à Napoléon III et à François-Joseph sur les affaires de Pologne. Le sang du digne aumônier de Stobniça n'aura pas coulé en vain sur le champ de bataille de Szancé.

(*Patrie.*)

LXII

Un de nos correspondants de Varsovie nous transmet la traduction de la lettre suivante qu'un officier moskovite, envoyé en Prusse pour s'y concerter avec les autorités locales, adressait, le 15 avril, au général russe Semeka:

Excellence,

Après avoir parcouru mon arrondissement, je viens d'arriver dans la ville prussienne de Willenberg, située en face de Chorzelé, à une distance de deux lieues.

Je vous écris pour confirmer les rumeurs qui circulent et pour vous transmettre, mon général, les nouvelles que j'ai pu recueillir dans les environs de Mlawa. Tous les officiers et le commandant militaire de l'endroit, le major des lanciers von Neumark, assurent que les insurgés occupent les forêts depuis la ville de Myszynieç jusqu'au village de Surowa, dans une étendue d'environ 20 kilomètres. Ils allument leurs bivouacs sur la frontière même ; sans la moindre crainte ils entonnent leurs chants patriotiques et exercent leurs recrues.

J'ai donc l'honneur, comme connaissant la localité, de soumettre à Votre Excellence le projet suivant pour anéantir ces bandes :

Une première colonne devra sortir de Winceuty ; et dès que vous m'en aurez informé par une dépêche télégraphique portant ces deux mots : « Agissez tel jour, » j'enverrai les gardes-frontières au nombre de 200 au moins, et je prierai en votre nom le commandant militaire de Lomza d'occuper l'espace qui sépare Kempa de Nowogrod pour empêcher les insurgés de passer la Narew.

Une seconde colonne doit les attaquer en se dirigeant d'Ostrolenka vers Myszynieç ; là, elle se joindrait aux gardes-frontières et aurait pour mission de rejeter les insurgés sur le territoire prussien.

Une troisième colonne, débouchant de Prasnysz, occupera le pont sur l Omulew, la seule retraite des insurgés au cas où on les pour-

suivrait du côté de Myszynieç. Je m'engage en même temps à faire avertir les Prussiens afin qu'ils puissent, comme ils me l'ont spontanément promis, envoyer leurs troupes sur la frontière.

Maintenant, il ne reste plus que la question de savoir comment ce plan peut s'exécuter.

Je crois que le mieux serait d'envoyer l'ordre à Prasnysz, qui est à 30 ou 40 kilomètres du pont de l'Omulew, d'occuper ce pont à l'instant convenu, ce dont je vous serais reconnaissant de m'informer catégoriquement par le télégraphe, en m'indiquant la personne avec laquelle je dois m'aboucher à Ostrolenka. Je ferai venir cette personne à Lomza, et je lui communiquerai ce projet, ainsi que vos ordres sur ce qu'il y aura à faire. Je vous prierai d'en faire mention dans la dépêche, et d'en transmettre la nouvelle aux autorités prussiennes.

Vous savez peut-être, mon général, que la 6e compagnie des gardes-frontières est postée sur le parcours de Myszynieç à Mlawa. Mais comme cette contrée, couverte de forêts, et les petites villes des alentours fourmillent d'insurgés, une partie de la 6e compagnie campe près de la ville frontière de Peplowka, tandis que l'autre se trouve à la douane de Wincenty. Dans cette position, au milieu d'un pays découvert, cette compagnie n'est d'aucune utilité J'ai donc l'honneur de vous prier humblement de faire occuper la ville de Chorzelé par deux compagnies de la garnison de Prasnysz, qui en compte huit. Je viendrai aussitôt renforcer ce détachement avec la 6e compagnie, composée d'environ 100 cavaliers et 120 fantassins. Ces forces seront suffisantes pour nuire aux insurgés à l'aide de colonnes volantes et pour contenir les petites villes.

J'ai l'espoir que vous ne répondrez pas par un refus à ma prière, et qu'en exécutant ce plan vous ferez avertir le major Lysienko, commandant la 6e compagnie, pour qu'il puisse en même temps que les 2 compagnies du régiment de Nowogrod, entrer dans la ville de Chorzelé, où l'effervescence des esprits est à son comble.

Ne pourrait-on pas signaler le capitaine d'état-major Klimontowitch comme officier de mérite, en le proposant pour la décoration?

Tout à vous, etc.

L'original de cette lettre, interceptée par les insurgés polonais, nous a été communiqué.

(*Patrie.*)

LXIII

On nous communique une lettre de l'évêque Maiorczak, administrateur du diocèse de Kielcé, à l'archevêque de Varsovie Félinski, sur la profanation des églises à Miechow, et sur l'impossibilité pour les prêtres d'y accomplir les devoirs religieux. Une requête conçue dans le même sens avait été adressée au gouvernement; mais il est presque inutile de dire qu'elle est restée sans réponse.

A Son Éminence J. X. Félinski, archevêque-métropolitain de Varsovie, l'évêque administrateur vicaire apostolique du diocèse de Kielcé (ancien palatinat de Krakovie), N° 466.

Je crois indispensable d'informer Votre Éminence que, le 28 février dernier (n° 328), j'ai porté à la connaissance du chef du gouvernement civil du royaume, marquis Wielopolski, et de la commission des cultes et de l'instruction publique, en implorant la protection des lois, les faits déplorables que voici :

1° Après l'incendie de la ville de Miechow, le 17 février et les jours suivants, lorsque le combat avait cessé sur tous les points, il a été impossible aux desservants de dire l'office divin à cause des menaces et des violences des soldats, bien que l'ouverture de l'église eût été réclamée par les fidèles.

2° Le 24 du même mois, après le combat et l'incendie de Malogoszcz, un détachement de troupes assaillit le presbytère de la ville, et y ayant trouvé un vieillard de soixante-treize ans, le prêtre Stanislas Michalski, résidant, comme émérite, auprès de l'église paroissiale, lui porta quatre blessures, dont il mourut le 26 du mois. Le presbytère a été dévasté, et les bâtiments adjacents brûlés avec l'inventaire et le bétail.

Le 24 de ce mois (n° 447), j'ai fait savoir au gouverneur civil et au chef militaire de Radom, pour en exiger l'exécution des lois, les tristes détails que voici :

3° Après la rencontre de Miechow entre les troupes et les insurgés, il était défendu au clergé de procéder aux funérailles des Polonais; les soldats russes, après avoir pris quartier dans la demeure du curé et des vicaires, les ont dépouillés de tout leur avoir, ont établi leur camp sur le cimetière au pourtour de l'église, ont profané ce lieu saint par des amas d'immondices, et en l'investissant ainsi de tous côtés, en ont rendu l'accès impossible au peuple qui venait y recevoir les sacrements. Il est devenu d'autant plus difficile au curé d'accomplir ses fonctions religieuses dans une paroisse de six mille âmes, que n'ayant plus d'asile pour lui et ses vicaires, privé de ses deux domestiques, dont l'un a été tué et l'autre grièvement blessé, spolié de tout son bien, il n'a pas même de quoi faire face aux nécessités les plus pressantes de la vie, et ne peut suffire au service des blessés à l'hôpital et dans sa paroisse.

4° Enfin, le 18 mars, j'ai porté à S. A. I. le grand-duc Constantin, lieutenant du royaume, une intercession en faveur des prêtres Çwiklinski, Bierunski et Wronski enlevés à ce diocèse, en lui demandant leur mise en liberté; mais Son Altesse Impériale n'a daigné répondre à aucune de mes instances et pétitions.

MATHIAS MAIERCZAK, évêque.

Kielcé, le 27 mars 1863.

(*Patrie.*)

LXIV

On nous écrit de Krakovie, 28 avril:

Tandis que l'Europe officielle se flatte encore de pouvoir obtenir de la Russie de chimériques concessions, les deux parties belligérantes comprennent seules que chaque jour de combat élargit l'abîme qui les sépare, que l'avalanche des notes diplomatiques, des oukases, des manifestes et des amnisties sur le papier, est désormais impuissante à le combler. Les Polonais et les Russes se connaissent mutuelle-

ment; ils savent que c'est entre eux une guerre à mort; que la Russie victorieuse dominera la Pologne pour un temps déterminé, ou, vaincue, cessera d'être une puissance européenne et s'en retournera en Asie. C'est pourquoi, malgré la prévision d'une action armée de l'Europe, les uns et les autres se préparent à une lutte acharnée, et n'attachent que peu d'importance aux timides paroles de la diplomatie, comme s'il n'avait jamais été question de traités, de congrès, de lettres autographes ou d'entrevues personnelles. Nous en avons une preuve dans les adresses ordonnées à la noblesse et à la bourgeoisie des sept gouvernements de la Russie proprement dite.

Une conséquence immédiate de ces adresses, proclamant l'intégrité du territoire moskovite, a été la levée en masse du peuple ordonnée dans ces mêmes gouvernements. Ces mesures extrêmes ont une double signification; c'est d'abord que la Russie conteste à l'Europe le droit de réclamer contre la condition des possessions polonaises incorporées à l'empire par les deux premiers partages: en second lieu, qu'aujourd'hui comme en 1812, le gouvernement russe veut imprimer à la guerre en Pologne le caractère d'une guerre de religion et de nationalité. Cette tendance se manifestait déjà dans l'adresse des nobles de Saint-Pétersbourg, ainsi que dans la réponse du tzar à cette adresse, dans lesquelles la Russie était qualifiée de *sainte*. Cette sainteté fort douteuse d'un État barbare, et ne pouvant quitter, malgré tous ses efforts de rénovation, l'antique ornière de l'esclavage, contient un aveu implicite de sa faiblesse.

Après trois mois de lutte avec des insurgés, presque des enfants, privés de tout moyen de communication avec le reste de l'Europe, la Russie en est réduite à appeler sous les armes le peuple des campagnes en le fanatisant par la menace d'une invasion et par la promesse du pillage.

On s'est bien gardé toutefois d'ordonner la levée dans les provinces conquises, bien que ces provinces fussent considérées par le gouvernement comme irrévocablement liées à l'État moskovite, que ses historiens, ses publicistes et ses espions ne cessassent de démontrer l'identité de la Lithuanie et de la Ruthénie avec l'empire de toutes les Russies, nom frauduleux, de création moderne, et qui n'est qu'une désignation politique. Le peuple de ces deux provinces s'est levé, il est vrai; mais il s'est levé pour l'expulsion des hordes russes, de leur langue, de leurs popes et de leur administration. On verra donc bientôt se dresser l'un contre l'autre, non pas deux armées, mais deux peuples, comme dans ces époques néfastes où les incursions mogoles et tatares inondaient la Pologne et la Lithuanie,

qui ne forment qu'une même nation depuis le quatorzième siècle. Cette levée en masse, au lieu d'éteindre l'insurrection, ne peut-elle pas la propager au-delà de nos frontières? Notre peuple, en voyant affluer vers lui les mougiks de Moskou, ne les regardera-t-il pas comme les futurs colons de ses campagnes, et devant les repeupler après l'extermination des premiers habitants? Ne se lèvera-t-il pas en masse pour la défense de ses foyers?

Il peut donc en résulter une guerre, non pas entre des armées régulières comme toutes les précédentes, non pas une guerre d'insurgés comme celle d'aujourd'hui, mais une guerre de peuple à peuple, embrassant des espaces immenses et des générations entières. L'Europe ne se doute même pas quels terribles ressorts la Russie vient de mettre en jeu pour étouffer l'insurrection polonaise; elle ne pressent pas le danger qui la menace, et délibère sur telle ou telle expression plus douce ou plus énergique à employer dans ses remontrances au cabinet de Saint-Pétersbourg. Cette correspondance diplomatique vient fort à point à la Russie, car elle lui permet de *se recueillir*, tout en se préparant à une guerre à outrance sans offenser l'Europe, et sans rejeter de prime abord ses représentations en faveur de la Pologne.

(*Patrie.*)

LXV

On nous écrit de Posen, 15 avril :

Malgré les lois prussiennes, qui n'admettent dans aucun cas la peine de la confiscation, le tribunal du district de Gniezno (*Gnesen*) vient de prononcer le sequestre des biens du comte Joseph Krasiçki, du village de Karszen, près de Witkow, sur la simple prévention de favoriser l'insurrection polonaise. M. Krasiçki avait d'abord été arrêté dans sa maison le jour même de l'expédition de Mieczowniça, et un procès de haute trahison (*Staatsverrath*) contre la Prusse lui a été intenté par la justice locale. Peu après, il a été enjoint à la direction de la société du Crédit foncier de Posen d'avoir à mettre le sequestre sur les propriétés du délinquant. Il est à présumer que

cette direction, dans laquelle se trouvent des patriotes tels que MM. Marcellin Zoltowski et Joseph Morawski, ne se pressera pas d'obéir à cet ordre illégal et barbare, jusqu'à ce que la sentence du tribunal de Gniezno ait été rendue.

Le président Schwede et les juges du district, Schmauch et Rohr, procèdent à l'instruction des accusés dans l'affaire de Mieczownica ainsi que des personnes *suspectes* d'avoir pris part à cette expédition.

Malgré ces mesures de rigueur, l'insurrection dans le palatinat de Kalisz prend des proportions toujours plus grandes. Sans en exagérer l'importance, je puis vous certifier que l'effectif de tous les détachements entre Kalisz, Warta, la Prosna et le lac de Goplo peut être évalué à 8,000 hommes armés, il est vrai, selon l'exiguité de nos moyens. D'après ce nombre, il est évident que ces détachements sont composés en majeure partie de paysans, dont l'ardeur est au-dessus de toute expression, surtout dans nos districts limitrophes. Ils vont dans le royaume se joindre aux insurgés, comme ils iraient à une fête patronale.

Le général-prince Wittgenstein vient de quitter Konin et de passer par le territoire prussien, on ne sait pour quelle destination; le major Nelidoff le remplace dans le commandement des troupes.

En un mot, si tout le pays fait ce que le palatinat de Kalisz a pu faire en quatre jours seulement, le règne du tziarsme en Pologne est à jamais terminé!

(*Patrie.*)

LXVI

On nousécrit de Varsovie, 19 avril :

Le général Berg vient, assure-t-on, de recevoir l'ordre secret de mettre tout le pays à feu et à sang, à commencer par le sac de Varsovie, s'il ne parvient pas à étouffer l'insurrection au 13 mai. Voilà une réponse claire et décisive aux trois notes diplomatiques de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Autriche. *Dum Romæ consulitur, Saguntum expugnatur*. Si la Russie a su brûler

Moskou, elle n'aura aucun scrupule d'incendier et de piller Varsovie.

Nous recevons de toutes parts des nouvelles du champ de bataille et des excès commis par les Russes. En Kuiavie, où les paysans étaient, dans les premiers moments, contraires à l'insurrection, on les voit accourir en demandant des armes, qui manquent malheureusement dans beaucoup de contrées ; la moitié du corps de Seyfrid, formé de 800 hommes, est composée de paysans. Seyfrid, comme vous ne l'ignorez pas sans doute, a remporté, le 10 avril, une victoire complète sur le prince Wittgenstein, qui avait 1,000 soldats et 2 canons,

Un détachement dans les environs de Sieradz, composé de 250 hommes sous le commandement d'Urbanowicz, a livré aux Russes plusieurs combats heureux.

Dans le palatinat de Sandomir il y a les 5 détachements de Czachowski, Krysinski, Kononowicz, Lopaçki, Wierzbinski et en outre trois petites bandes.

Dans le palatinat d'Augustowo, outre les deux grands détachements du colonel Andruszkiewicz, il y a plusieurs partis d'insurgés.

Il y a encore plusieurs détachements dans les environs de Varsovie, dans le palatinat de Ploçk, dans la Podlaquie et dans le palatinat de Lublin.

En Lithuanie, dans le district de Kowno, un détachement de 800 insurgés a engagé avec les Russes, le 1er avril, un combat entre Lenczé et Szuszwa ; les Russes ont perdu 30 soldats, les nôtres 3.

En Samogitie, le 8 avril, 400 insurgés ont combattu contre trois colonnes russes. Les pertes des deux côtés sont de 40 hommes. Les paysans se présentent en grand nombre dans les camps des insurgés ; un seul village de cent maisons a fourni 250 volontaires.

Dans le gouvernement de Mohilew, les citoyens ont consigné ce qui suit dans un procès-verbal :

« La noblesse du gouvernement de Mohilew, s'étant réunie pour délibérer sur les nécessités du pays, a annoté les remarques suivantes :

» Les citoyens de notre gouvernement sont exposés à toutes les persécutions politiques ; les arrestations sont continuelles, de même que les bannissements dans les contrées lointaines de la Russie. Ils n'ont aucune défense ni protection devant le pouvoir arbitraire qui les opprime. On persécute pour leurs sentiments et leurs désirs les habitants d'une province qui a été longtemps unie à la Pologne, et

a partagé son sort. Ces persécutions sont arrivées au point que les agents du pouvoir gouvernemental s'efforcent de miner l'ordre social en semant la discorde entre les paysans et les propriétaires. Étant dans une pareille situation, nous ne pouvons plus délibérer que sur les désespérantes circonstances dans lesquelles se trouve notre province.

» Puisque nos délibérations, pour remédier à ces circonstances, dans les gouvernements habités par un peuple d'origine commune, ont été infructueuses et n'ont servi qu'à attirer des malheurs et des calamités de la part du gouvernement russe; eu égard à ces circonstances et au manque de sûreté personnelle, les citoyens du gouvernement de Mohilew ont jugé à propos de clore leurs délibérations en signalant la situation désespérée dans laquelle se trouve le pays. »

Cette proclamation nous prouve que toute l'ancienne Pologne est animée des mêmes sentiments.

(*Patrie.*)

LXVII

On nous écrit de Krakovie, 29 avril :

A une lieue du village de Kosymin, palatinat de Ploçk et district de Mlawa, stationnait un détachement de cent hommes réunis par M. Séverin Siemienski, fils unique du poëte et du rédacteur littéraire du *Czas* de Krakovie, M. Lucien Siemienski, l'un des hommes les plus éclairés de cette ville d'artistes et de savants. Le jeune Séverin, ce héros de dix-huit ans, à peine guéri d'une blessure qu'il avait reçue a Radzanowo, et qui l'avait traversé de part en part, avait reuni dans les châteaux voisins ce petit groupe d'insurgés, presque tous jeunes comme lui, et avait déjà livré quelques brillantes escarmouches.

Il se trouvait à ce moment avec ses deux camarades, Wilkowski et Oyrzanowski, dans le château de Kosymin, pour y prendre quelque repos, après plusieurs jours de combats. Un colon allemand avertit de leur présence les kosaks stationnant dans les environs ; ceux-ci

se hâtèrent d'assaillir le château. Siemienski et ses deux frères d'armes, sans avoir eu le temps de s'habiller, saisirent leurs révolvers et se présentèrent sur le seuil. Exercés au tir, ils tuèrent plusieurs assaillants ; mais, après une longue résistance, les cartouches étant épuisées, ils refusèrent de se rendre et furent massacrés sur place.

Bien entendu, le château avec tout ce qu'il contenait, devint la proie des Russes. Après quoi, les kosaks voulurent se jeter sur le camp des insurgés, privés de leur chef ; mais ceux-ci n'acceptèrent point le combat, et se retirèrent dans les forêts.

Ce tragique événement eut lieu le 18 de ce mois. Séverin Siemienski est généralement regretté, autant pour son bouillant courage, qualité commune à nos jeunes gens, que pour les hautes espérances qu'il donnait à sa famille et à ses amis. Nous l'avons vu nous-même, à la première nouvelle de l'insurrection, quitter Paris, où il occupait une place avantageuse dans la bibliothèque de l'école polonaise de Batignolles ; et les ressources lui ayant manqué à mi-chemin, il fit le reste de la route à pied. Son père Lucien, en recevant la nouvelle de sa mort, tomba à genoux et remercia le ciel d'avoir donné à son fils unique cette mort glorieuse, aspiration suprême de tout Polonais combattant pour l'indépendance de sa patrie.

Le sang de cet enfant rachète bien des fautes et des hésitations; c'était une âme fortement trempée et d'une maturité précoce, comme celle de cet autre héros, Étienne Bobrowski, tué dans un malheureux duel près de Rawicz. Les résultats de ce duel, dont nous donnerons les détails dans une prochaine correspondance, sont l'objet des plus amers regrets chez nous comme à Varsovie. On se dit avec raison que ce n'est pas aujourd'hui le temps de vider par les armes les différends particuliers. Bobrowski était un des délégués les plus actifs du gouvernement national ; son courage, sa présence d'esprit, ses talents politiques autant que son dévouement sans bornes à la cause de l'insurrection, lui avaient conquis en peu de temps l'estime et l'admiration générales.

Son successeur au commandement de la ville de Varsovie a rendu une ordonnance par laquelle, en vertu du décret du gouvernement national, en date du 9 avril, il relève les habitants de tout payement d'impôts établis par le gouvernement russe, qui cessent d'être obligatoires depuis la date précitée ; il défend, en outre, de prendre part, soit personnellement, soit par fondés de pouvoirs, à toute vente publique ordonnée par ce gouvernement en exécution des

impôts; enfin il interdit tout achat des objets volés ou arrachés de force par les soldats russes, pour ne pas leur faciliter les moyens de vendre les dépouilles saisies, pour la plupart, sur les prisonniers de guerre massacrés, comme cela a eu lieu tout récemment au carnage de Wola, où cinquante blessés sur soixante-douze combattants ont été achevés par ces barbares.

Les arrestations sont de plus en plus fréquentes à Varsovie. Les restaurants, les rues et les églises sont les théâtres ordinaires de ces exploits, accomplis sans aucuns motifs, sans provocation, sur le simple bon vouloir d'un espion ou d'un soldat. C'est une proscription permanente qui date du 17 février et qui se poursuit sans relâche. Nous avons sous les yeux une longue liste de ces proscrits, dont la plupart ne reverront sans doute jamais leur patrie, à moins que l'insurrection ne parvienne jusqu'aux confins du Kamtchatka. Une autre liste donne les noms des tués et des blessés au combat de Buda-Zaborowska On y trouve, entre autres, le nom du jardinier Jean Kaminski, de Macierzyszé, qui vendit chèrement sa vie en tuant dix soldats moskovites à coups de faux, et celui de l'intrépide commandant du détachement, Valentin Remiszewski, qui tomba couvert de dix-sept blessures, et dont nous avons raconté la mort dans une précédente correspondance. Un des cadavres, dont le visage avait été lacéré de blessures, n'a pas été reconnu ; on croit pourtant que c'était M. Edmond Durszynski, membre de la commission de l'intérieur de Varsovie.

En Kuiavie, dans le palatinat de Kalisz, comme dans celui de Poldaquie, l'insurrection augmente journellement. Il ne manque partout que des armes, des armes qui nous suffiraient pour tenir tête aux hordes moskovites, et même pour nous en débarrasser à tout jamais !

(*Patrie.*)

LXVIII

(Mai).

On nous écrit de Krakovie, 10 mai :

Les populations polonaises et lithuaniennes sont généralement convaincues qu'après le 13 mai, terme fixé pour la soumission des

rebelles, il y aura une recrudescence terrible dans les persécutions, les massacres et les incendies.

On dit que le gouvernement est dans l'intention de mettre le feu aux forêts contiguës au chemin de fer dans le palatinat d'Augustowo, afin d'ôter aux insurgés la possibilité de s'y maintenir. Ce système a déjà été pratiqué par les Russes dans le Kaukase. Mais il pourrait bien avoir en Pologne un résultat tout opposé à celui que l'on veut atteindre, en forçant la population rurale à se joindre en masse aux insurgés.

Les engagements qui ont eu lieu récemment dans le voisinage de Krakovie ont été funestes à l'insurrection. Bien que les pertes en hommes n'aient pas été très-considérables, les corps polonais qui se succédaient les uns aux autres ayant à lutter contre des forces de beaucoup supérieures ont été contraints, après d'héroïques mais stériles efforts, à se réfugier sur le territoire autrichien, où ils ont déposé les armes. De cette manière, l'insurrection a été privée de nombreux défenseurs, ainsi que d'une grande quantité d'argent et d'équipements militaires qu'elle avait acquis avec de grandes difficultés.

Un corps de trois cents insurgés, commandé par Rumowski, fut surpris par les Moskovites le 7 mai près du village de Nowa-Wies. Pris entre deux feux, les insurgés luttèrent héroïquement contre des forces trois fois plus nombreuses; mais, après plusieurs heures de combat, ils durent se retirer en laissant dix morts sur le champ de bataille et en emportant un grand nombre de blessés. Les pertes des Russes ont été considérables. Le corps de Rumowski, contraint de passer la frontière de Gallicie, a été désarmé par une compagnie des troupes autrichiennes. Un petit nombre seulement des hommes qui le composaient a pu rallier d'autres bandes insurrectionnelles.

Le gouvernement national de Varsovie a publié le 8 mai une proclamation dans laquelle il invite tous les Lithuaniens à se grouper autour de l'autorité nationale de Vilno, et à courir aux armes pour reconquérir l'indépendance de la patrie.

Il vient de se former sur les frontières de Gallicie et de Silésie un corps de cavalerie qui remplit en quelque sorte les fonctions de gendarmes pour le compte de l'insurrection. Dans le palatinat de Ploçk, de semblables corps secondent puissamment l'insurrection en se chargeant de la police militaire.

La *Gazette nationale* de Léopol publie un télégramme de

Brody en date du 8 mai, d'après lequel on aurait entendu, ce jour-là même, plus de vingt-quatre déchaiges d'artillerie à Ponikowieé et à Gaié (Volhynie).

(*Patrie.*)

LXIX

On nous écrit de Krakovie, 1 mai :

Je vous ai annoncé récemment que les Russes, en voulant attaquer le général Iezioranski, s'étaient mitraillés les uns les autres. Une ruse du général polonais a occasionné cette méprise, qui leur a coûté trente morts et près de cent blessés.

Avant de quitter le camp retranché qu'il occupait dans la forêt de Kobylanka, Iezioranski fit allumer des feux pour faire croire aux Russes que sa troupe y bivouaquait; puis il sortit dans le plus grand silence. Après son départ, les Russes entourèrent le camp abandonné; comme ils tiraient de deux côtés, persuadés de la présence des insurgés, ils se rapprochèrent en se fusillant mutuellement, et le combat aurait duré plus longtemps encore si l'on n'avait pas commandé l'assaut contre des arbres brisés par les projectiles.

L'heure de l'amnistie est écoulée, et personne n'a même songé à se rendre. Nous ne sollicitons pas des Russes une amnistie ; nous demandons qu'ils fassent la guerre comme il convient entre nations civilisées, c'est-à-dire sans massacrer les femmes, les enfants, les vieillards et les blessés : en un mot, qu'ils ne fassent pas ce qui est contraire au droit des gens. Hélas ! c'est en vain que nous le réclamons, et l'opinion de l'Europe a beau flétrir les Moskovites, leur conduite barbare ne change pas.

Voici les dernières nouvelles du théâtre de la guerre. Le colonel Czachowski, ayant rallié le détachement de Iankowski, a livré trois combats du 4 au 7 mai.

La première rencontre, entre Borya et Bartow, fut très-favorable aux armes polonaises ; dans la seconde, près de Bodzechow, on prit aux Russes quarante carabines, un chariot de munitions, et on leur tua quatre-vingt-dix soldats, deux officiers et le major Klew-

zoff. Enfin, le 6 mai, Czachowski, attaqué de deux côtés, près de Rzeczniow, par des forces de beaucoup supérieures, partagea sa troupe. Un détachement de quatre cents Galliciens tient tête à sept compagnies russes; et quoiqu'on les eût séparés momentanément du corps principal, ils viennent de rejoindre le détachement de Iankowski. Dans ces trois rencontres, nous avons perdu seize combattants, une cinquantaine de blessés ; mais les volontaires se trouvent en lieu sûr, après avoir repoussé l'ennemi.

Dans le palatinat de Lublin, outre le détachement du général Iezioranski, il y a celui de Czerwinski; le colonel russe Kwiecinskoï, blessé dans le combat d'Opolé, y a perdu presque toute sa bande.

Dans les environs de Lubartow, un nouveau corps d'insurgés s'est mis en campagne sous le commandement du major Kotkowski. En Podlaquie, trois détachements, sous les ordres de Krysinski, Elzanowski et Czarneçki, ont battu les Russes à Miendzyrzeç et à Dolki.

Le gouvernement de Kowno a fourni à l'insurrection treize mille soldats. Voici les principaux détachements : Kolysko, Maçkiewicz, Iablonowski, Dolenga, Kuszleiko, Alexandraïtys, Bronislawski, Kilinski, et d'autres moins considérables.

Ces détachements ont livré, dans ces derniers temps, des combats où l'avantage leur est resté. Kolysko a été deux fois entouré par les Russes, mais il leur a heureusement échappé. Iablonowski, qui avait réuni deux mille insurgés, les a partagés en trois colonnes ; avec la sienne, il a fait un camp retranché près de la frontière de la Prusse, et il a deux fois repoussé les Russes de Tawrog. Soixante-cinq morts et quatre-vingts blessés ont été amenés dans cette ville et à Iurborg. Les armes des Russes tués et deux chariots de munitions sont restés aux mains des vainqueurs.

Le détachement de Dolenga, fort de deux mille sept cents insurgés, a battu l'ennemi sur la grande route de Wilkomierz à Poniewiez, dans la forêt de Rogow; il doit surtout la victoire au chapelain Maçkiewicz, qui, la croix à la main, conduisant les faucheurs, est tombé sur le flanc des Russes et les a mis en déroute. Les Moskovites laissèrent sur le champ de bataille quarante cadavres et un chariot de munitions.

Les détachements d'insurgés se multiplient dans les districts de Szawlé et de Telszé. Pisarski a battu Imirnoff à Tryszki. Horodenski et Wislouch ont livré, avec leurs détachements réunis, un combat près de Syrvint : le premier a péri avec deux cents insurgés; mais Wislouch conduisit les troupes à l'attaque, et repoussa

les Russes, qui perdirent cent soldats. L'insurrection grandit dans les districts de Vilno, Grodno et Minsk.

Une lettre de Dunaborg, en date du 30 avril, nous apprend que le gouvernement russe organise des bandes de paysans, qui vont de château en château, garrottent les propriétaires, les maltraitent et les amènent dans les villes pour les livrer aux chefs militaires. Parfois ils les massacrent.

Le général Schouwaloff, envoyé à Dunaborg soi-disant pour une enquête, n'a eu rien de plus pressé que de boire à la santé de ces bandits, et de les remercier au nom du tzar pour ces preuves de leur attachement. C'est une affreuse imitation des massacres de Gallicie en 1846. La Russie reste fidèle à son système asiatique d'assurer ses conquêtes par la démoralisation des masses. Nous pourrons bientôt vous en donner des détails plus précis.

(*Patrie.*)

LXX

LA LEVÉE EXTRAORDINAIRE EN RUSSIE

On sait qu'une levée extraordinaire vient d'être décrétée dans plusieurs gouvernements de la Russie proprement dite.

Chacun des sept gouvernements compris par l'oukase impérial doit fournir 8,000 hommes armés. On voit par cet acte que les mesures extrêmes déjà prises pour étouffer l'insurrection, comme l'envoi du général Berg à Varsovie, ont été trouvées insuffisantes. Elle n'est donc pas si aisée à comprimer, cette insurrection commencée par une poignée de jeunes gens sans armes, serrée dans un cercle d'ennemis ouverts ou secrets, et que n'ont pu décourager les horribles massacres commis par les soldats moskovites au nom et sur les ordres réitérés de leurs chefs.

Ainsi la Russie, une puissance militaire de premier rang, en est réduite, après trois mois de lutte, à ce dernier moyen de défense, auquel elle n'avait recours autrefois que lorsqu'elle

était menacée d'une invasion étrangère, et que l'Europe entière était coalisée contre elle sous la conduite d'un homme de génie.

Assurément, cet état de choses atteste une décadence profonde. Cette décadence date de l'avènement au trône du tzar Nicolas, qui, au lieu de s'appuyer sur l'élément slave, noyau et seul lien commun de la nation, ou pour mieux dire de l'État moskovite, n'a régné, pendant trente ans, que par les Allemands, et pour eux seuls. Aussi son règne a-t-il dû finir par la ruine de Sébastopol, avec les guerres d'extermination de la Pologne et du Kaukase entre les deux termes.

Depuis sa mort, cette décadence s'accélère de jour en jour, maintenant surtout que l'esclavage, la seule force réelle de la Russie, « ce ciment de ma maison » comme l'appelait Pierre Ier, tombe en dissolution avec la maison elle-même. Telle est la fatale destinée de cet État, tout asiatique par son origine et son histoire, et qui, méconnaissant cette origine, aspire toujours à s'étendre vers l'occident et vers le midi; il ne peut exister qu'à la condition d'être et de rester esclave ou de périr. On comprend que cette condition d'existence les Polonais ne l'accepteront jamais, puisque leur destinée — un siècle de luttes héroïques l'a prouvé — c'est au contraire d'être libres ou de n'être pas.

Quel sera maintenant le but ou le résultat de cette levée extraordinaire? Elle pourrait bien servir à la Russie pour une attaque venant de l'étranger; mais lui sera-t-elle utile dans ses frontières? Elle ne peut qu'augmenter le désordre, déjà grand, de ses provinces les plus voisines de l'insurrection, et ce qui serait encore plus grave, devenir le signal de meurtres et d'incendies, dont elle-même a donné l'exemple et dont elle recueillerait le fruit sur son propre territoire. Déjà des signes précurseurs d'une terrible révolution sociale se manifestent en Kourlande, dans les provinces finnoises et à Moskou même. Enfin, si cette levée en masse est une réponse aux notes diplomatiques des puissances européennes, elle ne peut que les convaincre plus tôt de l'insuffisance, de l'inefficacité de leurs tentatives pacifiques, et leur donner en même temps la mesure de la faiblesse actuelle et des embarras de la Russie.

Que le tzar Alexandre II ne cédera pas devant l'action combinée de la diplomatie européenne, nous en avons la preuve dans les Adresses de commande des nobles de Saint-Péters-

bourg ; dans l'envoi à Varsovie du vieux général Berg, exécré en Finlande comme il l'est depuis 1831 en Pologne ; dans la levée en masse des sept gouvernements limitrophes ; dans la reproduction très-significative faite par les journaux de Vilno des mémorables paroles adressées par l'empereur Nicolas à la municipalité de Varsovie ; et enfin dans celles qu'il a prononcées lui-même lors de son avènement.

Pour tout ce qui concerne la Pologne, la politique du tzar actuel ne diffère en rien de celle de son père. « Vous m'êtes aussi chers que les Finlandais, a-t-il dit le 23 mai 1856, aux délégués de Varsovie, mais l'*ordre* établi par mon père doit être invariable. Point de rêveries! Ceux qui continueront à rêver, je saurai les mettre à la raison; je ne souffrirai jamais que leurs utopies franchissent les limites de leur imagination. Le bonheur de la Pologne dépend de sa fusion absolue avec la sainte Russie. » Et quelques jours plus tard, il disait aux députés de la noblesse : « Je garantis à la Pologne tout ce que mon père lui a accordé ; mais *je ne changerai rien!* Tout ce que mon père a fait est bien fait... Mon règne sera la continuation de son règne... »

Le tzar Alexandre a tenu sa promesse, et les événements présents en Pologne en sont la conséquence. Ces huit premières années ont déjà plus que triplé le nombre des victimes arrachées à jamais à leur foyer natal, immolées au fond des cachots ou qui ont péri dans les mines de Sibérie. Cependant les « rêveries polonaises » ont largement franchi « les limites de l'imagination; » elles sont devenues les actes sanglants du nouveau martyre de la Pologne. L'insurrection actuelle n'est qu'une haute protestation contre cette « fusion absolue avec la sainte Russie, » de laquelle doit dépendre son bonheur. A cette protestation est venue se joindre celle des trois puissances, dont la voix demande aujourd'hui la réalisation de ce que le tzar caractérisait en 1856 de rêveries. S'il est un rêve quelque part, il existe dans l'esprit de ceux qui espèrent une réunion, une réconciliation politique, sous des conditions quelconques, de la Pologne et de la Russie.

L'orgueil moskovite ne l'espère pas plus que nous-mêmes ; mais il se croit encore trop fort pour céder, et malgré cette amnistie jetée comme une insulte à la face de l'Europe, il poursuivra jusqu'au bout son œuvre de compression et de destruction. Dompter cet orgueil, forcer la Russie à lâcher sa proie,

à renoncer à cette mission barbare qui lui est imposée par le tzarisme allemand, telle est la rigoureuse nécessité de la situation actuelle.

Cet acte de justice doit profiter à la Russie elle-même, dont la véritable destinée est d'étendre son influence sur l'Asie, et non sur l'Europe, afin d'y porter avec elle les premiers rudiments de la civilisation.

Ce ne sont pas des populations de beaucoup ses aînées dans la civilisation que la Russie peut jamais espérer de s'assimiler. L'histoire et la raison protestent contre cet espoir illogique. En Asie, au contraire, elle pourrait rendre aux contrées sur lesquelles elle s'étendrait l'impulsion civilisatrice qu'elle a reçue de l'Europe. Qu'elle renonce donc, pour son bien, à son œuvre d'agrandissement dans l'occident, comme elle a dû y renoncer pour l'empire turk, dans le midi ; et qu'elle tourne ses regards vers ses frontières orientales.

Ce moyen peut seul prolonger son existence, et lui venir en aide pour résoudre ses propres difficultés à l'intérieur. Ces considérations sont tellement fondées, que les plus éclairés parmi les patriotes russes en sont venus à souhaiter la défaite de leur armée en Pologne, car cette défaite ne serait, à leurs yeux, que celle de l'absolutisme; l'absolutisme tombé, rien n'empêcherait plus la Russie de s'élever à des institutions plus en rapport avec les idées et la marche progressive de notre époque. Jusque-là, point de paix, point de liberté. Le joug qu'elle impose à la Pologne l'enchaîne à tout jamais à la tâche abhorrée de la destruction de tout un peuple. En Asie, cette tâche serait bien différente. Elle ferait pardonner à la Russie son passé, et servirait de garantie à son avenir. Elle peut ouvrir une voie large et glorieuse à son activité ; mais ce ne sont pas les conseillers actuels du tzar, dont la politique traditionnelle est d'exterminer les Slaves par les Mogols, de les assujétir au même joug et d'y établir la domination allemande, ce ne sont pas ces conseillers qui pourront aider la Russie à l'accomplir !

(*Patrie.*)

LXXI

LES MASSACRES DE LIVONIE

Le gouvernement russe, n'ayant pu réussir à exciter les paysans contre la cause nationale, à laquelle au contraire ils se rallient de jour en jour davantage, réussit plus aisément à trouver des auxiliaires dignes de lui, dans les colons russes de la secte des vieux-croyants (*raskolniki*), qui nous récompensent aujourd'hui par le pillage, le massacre et l'incendie, de l'hospitalité et de la protection que nous leur accordâmes jadis. Les méfaits de ces bandes sanguinaires et barbares augmentent de jour en jour ; et comme la contagion gagne déjà le gouvernement de Pskow, chose sur laquelle on n'avait pas compté, les Moskovites voudraient en arrêter les progrès ; mais M. Schouwaloff et le gouverneur de Vitepsk déclarent qu'ils ne sont plus en état d'y porter remède.

Tandis que de l'autre côté de la Dzwina, des hordes effrénées mettent tout à feu et à sang, le 30 avril dernier, le gouverneur général Nazimoff manda chez lui tous les citoyens et propriétaires demeurant pour le moment à Vilno, et leur adressa la parole en ces termes :

« Quoique je sache combien il vous est pénible de venir chez » moi, je vous ai pourtant convoqués, car je crois de mon de- » voir de vous représenter à quelles extrémités le pays sera » réduit par la continuation de la révolte. »

Là-dessus il fit lecture de la calomnieuse relation des événements de Dunaborg, que le journal officiel de Vilno publiait le lendemain dans ses colonnes.

« Messieurs, ajouta-t-il, il serait temps de réfléchir et de ren- » trer en vous-mêmes... Voilà le résultat de ce qui a été

» commencé il y a deux ans. On a commencé par une comé-
» die (*sic*), et cela finit maintenant par une tragédie. Les masses
» se sont soulevées et détruisent vos propriétés, et moi je vous
» répète, messieurs, *que le tzar n'a pas assez de troupes,*
» *pas assez de force pour s'opposer aux massacres. Oui, messieurs,*
» *le gouvernement est impuissant, et ne peut rien faire à cela.*
» *Veillez vous-mêmes sur vos familles, car je ne réponds pas de*
» *leur sécurité.* » Il accusa ensuite les femmes et le clergé d'exciter le pays à la révolte, et finit par ces paroles : « J'ai donné
» des ordres pour qu'ici, en ville, les soldats ne commettent ni
» désordre, ni abus. — Les chefs militaires me répondent de
» la discipline des troupes. — Je vous déclare toutefois, mes-
» sieurs, qu'au premier coup de feu tiré dans la rue, je ferai
» détruire la ville de fond en comble, en n'y laissant pas pierre
» sur pierre. Je la ferai raser au niveau du sol. »

Le lendemain de cette brillante allocution, le maréchal de la noblesse Domeyko présenta sa démission.

Voici maintenant le tableau de ce qui se passe aux confins de la Russie Blanche, dans les districts de Dunaborg et de la Dzwina.

Les colons russes, vieux-croyants, travaillés par des émissaires du gouvernement, qui parviennent à leur faire croire que le but principal de l'insurrectiou polonaise est de les massacrer jusqu'au dernier et de brûler leurs villages, se sont tous soulevés au nom de l'empereur, non contre les insurgés armés, qu'ils évitent avec soin, mais contre tout propriétaire ou citoyen de la contrée sans défense. Parcourant le pays comme un vrai fléau de Dieu, la hache et les torches en main, ils brûlent, massacrent et pillent tout ce qui se trouve sur leur passage. Cela paraît impossible, n'est-ce pas? et pourtant il faut se rendre à l'évidence incontestable des faits copiés mot pour mot sur un rapport officiel :

Le 14/26 avril ont été pillées, dévastées et brûlées les propriétés et habitations suivantes :

1° Wyszki, appartenant au comte Moll ;

2° Solowyszki, appartenant à la comtesse Moll ;

3° Wasilowo, propriété du comte Moll.

De plus, l'abbé Kensmin, vicaire de la paroisse de Wyszki, a été arraché de l'autel pendant qu'il célébrait la sainte messe, et revêtu encore de ses habits sacerdotaux, garrotté, frappé et traîné à

Dunaborg, où, en compagnie de son curé, le vénérable chanoine Sandro, vieillard sexagénaire, également garrotté, et d'autres prisonniers, il fut écroué à la forteresse au milieu de la bande furibonde qui l'escortait.

Les autres habitations pillées sont :

4° Dubno, appartenant à M. Urbain Benislawski. Le propriétaire lui-même, frappé et garrotté, fut conduit à Dunaborg; ses filles, Louise, Hélène et Eugénie, à l'aide d'une forte rançon, parvinrent à gagner les bois et ensuite à se réfugier à Dunaborg

5° Belmonty, appartenant au comte Stanislas Zyberg-Plater.

Le 15|27 avril :

6° Ostaszewo, appartenant à M. Klaczkowski.

Dans ce dernier endroit, six courageux jeunes gens, dont les uns, élèves de l'Université, et les autres sortis d'établissements militaires, se défendirent à outrance à coups de pistolet (seules armes qu'ils eussent), et en lançant des briques par les fenêtres sur les assaillants. Ceux-ci ne pouvant pas, malgré leur nombre, se rendre maîtres de la maison, y mirent le feu. Quatre de ces jeunes gens se rendirent; les deux autres se couchèrent sur le toit pour y attendre la mort. Bientôt enveloppés par les flammes, perdant connaissance, on les vit expirer dans la cour au milieu d'affreuses convulsions. Les quatre jeunes gens furent remis entre les mains de l'autorité.

Continuons l'énumération des propriétés pillées :

7° Dagda; 8° Wilanow; 9° Zabory, propriétés de la famille Buiniçki.

M. Boleslas Buiniçki, juge de paix, frappé sans miséricorde au point d'en être méconnaissable, doit être mort à l'heure qu'il est. M. Sigismond Buiniçki, et quelques autres jeunes gens, parmi lesquels un officier du génie, furent pris dans un bois où ils s'étaient réfugiés, liés, frappés et remis entre les mains des autorités. L'abbé Burga, traité de même, fut écroué à Dunaborg.

10° Zubry, appartenant au comte Eugène Plater;

11° Staromysl, propriété de M. Kiborl;

12° Ludwiampol, appartenant au comte Kasimir Plater.

Le propriétaire battu et grièvement blessé, ainsi que quelques employés de l'administration.

Le 16|28 avril, ont été brûlés ou pillés :

13° Konstantynowo, propriété d'un Allemand, le docteur Ewerk.

Le vieux Ewerk fut frappé et laissé mourant sur le terrain. Les pillards voulant arracher une bague au jeune Ewerk, lui coupèrent le doigt.

14° Banduny, appartenant aussi à un Allemand, M. R. Tyzenhold. Le propriétaire lié et conduit à Krastyn, fut remis aux mains des autorités.

15° Oxa, appartenant à M. A. Tyzenhold.

16° Birzy, propriété de M. Schrœders.

17° Dubniazy, appartenant à M. Petryçki.

18° Hieronimowo, appartenant à Mme Oskierko.

Après le pillage et la dévastation complète de cette propriété, Mme Oskierko maltraitée, battue, fut ensuite attachée à un arbre et passa ainsi toute la nuit. Quelques personnes qui se trouvaient chez elle, le curé Grochowski, entre autres, le juge de paix Alexis Bohomoleç, subirent le même sort et furent traînés ensuite à la station de Ruszony.

19° Kamienieç, appartenant à M. Reutt.

20° Gornewyszki, appartenant au comte Jean Moll.

A Solowyszki, une servante qui tenta de défendre la propriété de sa maîtresse fut égorgée ; partout où les bandes des vieux-croyants ont passé, il ne reste, dans toute l'acception du mot, que des monceaux de décombres et de cendres. Les femmes de ces barbares arrivent avec des sacs dans lesquels elles enfouissent pêle-mêle tout ce qui leur tombe sous la main : blé, bijoux, linge, tout y passe ; — ce qu'on ne peut emporter est brisé ou brûlé. — Les citoyens les plus paisibles, les vieillards sans défense, les femmes, les enfants, rien n'est respecté. Quelques propriétaires furent sauvés par le dévouement courageux de nos paysans catholiques.

Enfin, M. Ogolin, gouverneur de Vitepsk, arriva à Dunaborg, et les citoyens vinrent aussitôt se plaindre des horreurs sans nom auxquelles le pays est en proie. Ce haut fonctionnaire n'hésita pas à répondre avec le plus grand sangfroid, que le gouvernement avait été forcé de se servir des vieux-croyants, pour suppléer aux forces militaires qui lui manquent. Toutefois, comme le renversement social que le tzar oppose aux nobles élans d'une nation opprimée qui réclame ses droits et son indépendance, dépassa bientôt les frontières polonaises et pénétra dans le gouvernement de Pskow, le cabinet de Saint-Pétersbourg s'alarma du danger qui le menaçait, et le comte Schouwaloff, général aide de camp de l'empereur, fut envoyé sur les lieux sous prétexte d'y faire une enquête et de punir les coupables.

Arrivé à Dunaborg, et pendant que le district était livré au pillage, le commissaire de Sa Majesté soi-disant xpédié pour faire prompte justice et arrêter le fléau dévastateur, *but à la santé des*

pillards et s'occupa des procès-verbaux des prisonniers qui remplissent la citadelle. Il se rendit enfin à Wasilowo, où il avait fait rassembler les bandes incendiaires des colons russes, qu'il harangua en ces termes :

« *Mes enfants,*

» L'empereur remercie ceux d'entre vous qui ont exécuté ses ordres et désapprouve ceux qui ont agi arbitrairement ; les premiers recevront trois roubles de récompense par tête, les seconds seront punis. — Vous n'avez pas le droit d'incendier, de tuer et de piller. — Vous êtes autorisés seulement à fouiller les maisons pour y trouver les armes qu'on y cache, à lier et livrer aux autorités tout individu, quel que soit son rang, son âge ou son sexe, que vous soupçonnez d'avoir des rapports avec les insurgés. »

Même scène à Ostaszewo, où les primes de trois roubles furent aussi distribuées, tandis qu'il ne fut nullement question d'enquête ni de punition des coupables.

En attendant, les bandes, encouragées par les procédés du général Schouwatoff, parcouraient le pays et traînaient devant l'aide de camp du tzar, des vieillards, des femmes, des prêtres, des enfants, garrottés, meurtris, ensanglantés. Cet homme, plus hideux encore dans son cynisme officiel, que ces pauvres insensés dont le gouvernement russe se fait une arme qui ne manquera pas de lui être fatale, recevait ironiquement, le bonnet sur l'oreille, les prisonniers, et sans égard ni à l'âge, ni au sexe, ni à l'état d'épuisement de ces malheureux, les faisant diriger à pied sur Dunaborg.

Le 17|29, Schouwaloff promit de s'occuper de l'enquête.

Le massacre et le pillage continuaient cependant, sans que rien fût entrepris ou même tenté pour s'y opposer; on répandit le bruit que trois chefs de bandes incendiaires seraient fusillés dans la matinée. Le peuple se rassembla pour assister à cet acte de justice; mais au lieu de cela, le général aide de camp, après avoir encore une fois remercié les pillards au nom de l'empereur et distribué derechef des récompenses pécuniaires, revint à Dunaborg.

Au moment où notre correspondant nous écrit, nous recevons des nouvelles de plus en plus navrantes. Le pillage continue, trente-six propriétés ont été de nouveau brûlées et dévastées.

Cependant l'esprit du pays se soutient ; que disons-nous ?... Il se

retrempe dans le sang généreux versé pour l'indépendance. « Que notre pauvre patrie ne soit plus qu'une poignée de cendres, mais qu'elle soit libre !... »

Voilà le vœu, le cri unanime de la nation; et ce cri ne sera étouffé que lorsque le dernier cœur polonais aura cessé de battre.

(*Patrie.*)

LXXII

On nous écrit de Krakovie, 13 mai :

Pendant que le prince Gortschakoff menace d'une révolution sociale les puissances qui sont intervenues en notre faveur, c'est le gouvernement russe qui tend lui-même à bouleverser l'ordre social et à abattre l'autel, en propageant l'émeute et le schisme. A Proszowicé (à 5 lieues de Krakovie), le major Gawriloff tint aux paysans l'allocution suivante :

« Le tzar vient enfin d'arracher la corvée des mains de vos maîtres, restez-lui donc fidèles; n'écoutez plus la voix de vos prêtres ni de vos anciens seigneurs et employés, et s'ils se refusent à vous absoudre, nos popes sont tous prêts à les remplacer. »

Pour répondre aux menaces du prince Gortschakoff, il suffit de citer les faits, et on se convaincra que ce n'est pas l'insurrection, mais le gouvernement du tzar qui détruit l'ordre social. Les Russes ne savent pas se gouverner eux-mêmes ; le livre *la Vérité sur la Russie*, du prince Pierre Dolgoroukoff, le prouve, et chez nous il suffit de voir les ruines qu'ils laissent après leur passage.

Les Russes ont voulu organiser ici un bureau de police secrète, mais ils ont échoué ; aucun propriétaire n'a voulu loger Mouchanoff, ancien chef de la police à Varsovie, et son aide Anenkoff. Ils se sont présentés à l'hôtel de *la Rose*, avec un billet de logement militaire. A la séance du conseil municipal, qui fut réuni peu après, le conseiller Wieloglowski a interpelé le distributeur des billets de quartier, pour savoir de quel droit il en avait donné à ces officiers russes

réputés espions; en même temps, il a demandé des détails au propriétaire de l'hôtel, qui a donné les renseignements suivants :

« Le 4 mai sont arrivés deux individus munis de billets, se disant officiers au service de l'Autriche, l'un en uniforme d'état-major autrichien; l'autre en civil. Je lus le nom du premier, Esslingen, sur sa carte de légitimation; le second se dit : Anenkoff, sujet russe. Ils ne passèrent qu'une nuit à l'hôtel ; le lendemain ils se rendirent en voiture à Baran et Michalowicé, et le 5 ils partirent par le train de Léopol. Quant à Mouchanoff, j'affirme qu'il n'a pas logé à l'hôtel de *la Rose*. Ces messieurs m'ont demandé d'ôter le tableau où j'inscris les noms de mes hôtes, sous prétexte de se soustraire à toute obsession. Le billet de quartier, ajouta-t-il, a été donné non par la commission de logement, mais sur un ordre du commandant de la place. »

Ce qui nous réjouit dans cette affaire, et ce qui doit causer aux deux agents le plus de chagrin, c'est que, grâce à une petite fraude, la chose a été découverte; car ces messieurs, qui chez eux ne sont habitués à aucune sorte de ménagements, ne se doutaient pas qu'en se faisant passer pour deux officiers autrichiens, ils se verraient dans l'obligation de trahir leur incognito et de continuer leur voyage; or, pour un espion, il n'y a rien de si désagréable, je pense, que la publicité.

Nous espérons que dorénavant les Russes, qui ne respectent pas la légalité chez eux, seront plus attentifs à l'observer chez leurs voisins.

Le détachement du colonel Kononowicz a attaqué, le 4, deux compagnies d'infanterie russe, un escadron de dragons et 100 kosaks à Magnuszow, près de Kozienicé. Il les a mis en fuite, leur a tué 94 soldats, et a recueilli, sur le champ de bataille, 80 carabines rayées.

Voici un nouvel acte de la clémence moskovite qui soulèvera en France le même sentiment de réprobation qu'il a excité parmi la population de Krakovie :

Le jeune Stanislas Zaluski, neveu du vénérable général-comte Joseph Zaluski, l'un des vétérans de l'armée napoléonienne, avait été grièvement blessé dans un des combats livrés aux environs d'Olkusz. Sa sœur aînée, la comtesse Zelinska, se rendit aussitôt dans cette ville pour obtenir l'élargissement du prisonnier, et pour l'emmener avec elle à Krakovie. Le général Szachoffskoï lui

répondit qu'il ne pouvait pas le lui accorder de son chef, mais qu'il demanderait par le télégraphe une autorisation spéciale au grand-duc. La réponse, transmise à la comtesse Zelinska le 12 de ce mois, était conçue en ces termes :

« La translation dans sa famille du blessé Zaluski est interdite par ordre supérieur.

» Le lieutenant-général : MINKWITZ. »

C'est tout simplement une condamnation à mort. Mais ce fait est loin d'être isolé ; chaque jour nous en voyons de nombreux exemples dans toutes les familles polonaises.

(*Patrie*.)

LXXIII

Nous recevons d'un de nos correspondants de Pologne une lettre qui contient des renseignements intéressants sur le mouvement insurrectionnel en Samogitie et en Lithuanie. Voici le résumé de cette lettre, datée du 16 mai :

L'insurrection en Lithuanie et en Samogitie s'accroît de jour en jour. Les rapports russes publiés dans les journaux officiels attestent eux-mêmes l'extension et la continuité de la lutte. L'*Invalide russe* des 8, 9 et 10 mai donne un tableau de l'insurrection, d'après lequel on voit qu'elle a gagné tous les districts des provinces de Vilno, de Minsk et de Vitepsk.

Quoique les colonnes russes parcourent le pays dans toutes les directions, de nouveaux détachements se forment partout où les troupes sont absentes pour un seul instant. Le peuple prend une part de plus en plus active dans le mouvement ; le clergé lui appartient tout entier.

Le manque d'armes meilleures se fait généralement sentir d'une manière cruelle. Il est presque impossible d'en avoir par la Prusse ; les autorités prussiennes sont plus actives et déploient plus de zèle que les autorités russes.

Ces jours derniers, l'insurrection a éclaté et s'est propagée dans tout le district de Vilkomir, jusqu'à la frontière du district de Jéziorow. Le district de Telszé, où des forces russes considérables se trouvaient concentrées, a profité du départ du général Meydell avec 2,500 hommes, pour s'insurger immédiatement. Dans le district de Szawlé, l'insurrection prend des proportions menaçantes. Le 29 avril déjà, Pisarski, à la tête d'une poignée d'insurgés, a fait éprouver, près de Tryszki, des pertes sensibles à deux colonnes ennemies. Les Russes, en se retirant, incendièrent le château de Bialoniszanié et jetèrent dans les flammes une partie de leurs morts pour dissimuler ainsi leurs pertes.

En général, les Russes mettent beaucoup de soin et font tous leurs efforts pour cacher le véritable chiffre de leurs pertes. Quand ils sont maîtres du champ de bataille, ils dépouillent de leurs vêtements les cadavres, afin que l'on ne puisse plus distinguer si ce sont des insurgés ou des soldats; ils les enterrent alors immédiatement ou les font enterrer par des paysans, auxquels il est défendu, sous les peines les plus sévères, de dévoiler le nombre des corps russes ainsi ensevelis. Naturellement le secret n'est pas toujours bien gardé.

Chaque jour il y a des rencontres plus ou moins importantes; il est impossible de donner des détails précis sur chacune d'elles, mais en général on peut dire que l'avantage reste aux insurgés.

Au commencement, les Polonais perdaient assez souvent leurs bagages; mais maintenant, instruits par l'expérience, ils savent les préserver. La perte en hommes est toujours plus grande du côté des Russes.

Dans cette dernière quinzaine, les insurgés ont même eu plusieurs rencontres très-heureuses. Iablonowski, après avoir organisé son détachement dans le district de Poniewiez et l'avoir porté à 2,000 hommes, le divisa en plusieurs colonnes, et lui-même, à la tête de la plus petite, s'avança jusqu'à la frontière prussienne, s'empara de quelques armes; puis, après s'être retranché derrière les fortifications de Tawrog, près de Karopol, il repoussa les Russes qui avaient attaqué son camp à deux reprises, et leur fit éprouver de grandes pertes. Des marais entouraient le camp polonais; les Russes s'y engagèrent et furent reçus par un feu bien nourri. Bientôt ils lâchèrent pied, et n'eurent même pas le temps d'enlever leurs morts et leurs fusils; ils eurent 67 tués, et plus de 80 blessés furent conduits à Iurborg et à Tawrog; les insurgés eurent 15 morts. Après cette rencontre, Iablonowski regagna son ancienne position.

Les insurgés commandés par Dolenga remportèrent aussi, le 6 mai, dans la forêt de Rogow, une victoire éclatante. L'abbé Maçkiewicz fut le héros du jour; il encourageait au combat par ses paroles et par son courage. A la tête des faucheurs, il fit une attaque de flanc si vigoureuse, que les Russes se dispersèrent.

Dolenga comptait plus de 2,700 hommes dans son détachement. Ce corps fut ensuite divisé en cinq parties; l'une d'elles, commandée par l'abbé Maçkiewicz, est entrée dans la petite ville d'Onikszty, où toutes les autorités russes furent abolies.

Onikszty se trouve entourée de communes habitées par les paysans du fisc, qui se distinguent surtout par leur part active dans l'insurrection.

L'abbé Maçkiewicz y a été accueilli avec le plus grand enthousiasme lorsqu'il fit son entrée avec la croix et l'étendard polonais.

Le peuple se prosternait sur son passage et embrassait les pans de son habit; les mères lui présentaient leurs jeunes fils. Il y a huit jours, une rencontre a eu lieu non loin de la chaussée allant de Vilkomir à Vilno; à Szyrwinty. Un fort détachement russe, commandé par le général Gaciéiewskoï et comptant six compagnies d'infanterie et deux escadrons de cavalerie, s'est rencontré avec les détachements réunis de Horodenski et de Wislouch. La lutte fut acharnée; Horodenski et treize insurgés furent tués. Les Russes eurent quatre-vingt neuf morts. Après le départ des insurgés, les Moskovites ordonnèrent aux paysans, après s'être assurés de leur silence, d'enterrer les morts, à l'exception de quatre, qui furent envoyés à Vilno pour sauver les apparences, et enterrés dans cette ville avec les honneurs militaires. Assurément, le bulletin russe ne fera mention que de ces quatre morts. Gaciéiewskoï continua son chemin sur Onikszty, où il arriva deux jours après le passage dans cette ville de l'abbé Maçkiewicz.

La démission de tous les juges arbitres de Lithuanie est un fait accompli. Domeyko même qui avait résisté très-longtemps, a demandé aussi la sienne il y a quelques jours et a expliqué, dans une lettre énergique adressée à Nazimoff, les motifs de sa démarche.

(*Patrie.*)

LXXIV

On nous écrit de Krakovie, 17 mai :

Nous avions appelé votre attention sur le séjour de deux agents russes à Krakovie; aujourd'hui nous pouvons vous rendre compte de leurs actions. Ces deux agents ont été envoyés, Anenkoff à Krakovie et Mouchanoff à Olmutz, pour interroger les insurgés internés. Ils sont chargés de leur proposer de demander l'amnistie, et ils payeront 5 florins (10 francs) à chaque insurgé qui consentira à signer la demande. Aussi nous ne nous étonnons plus d'avoir vu Anenkoff logeant avec un officier autrichien de l'état-major. Cet officier est probablement chargé d'accompagner et de contrôler Anenkoff dans ses visites aux insurgés internés.

Voilà à quel prix la Russie cherche à faire accepter l'amnistie; il n'est pas impossible qu'elle trouve des individus qui consentiront à signer, et qui même accepteront la somme de dix francs, mais dans l'espoir, bien entendu, de pouvoir aller rejoindre les camps des insurgés. Au reste, si ces individus ont le bon esprit de refuser leurs offres, les Russes ne seront pas embarrassés d'inventer des noms et de forger des listes pour essayer de tromper l'opinion publique de l'Europe.

Anenkoff, pendant son séjour à Krakovie, est allé, en compagnie de l'officier autrichien, à la frontière de Michalowicé et de Baran, pour y porter probablement ses instructions touchant la conduite que l'on aurait à suivre à l'égard des insurgés qui signeraient la demande d'amnistie. Nous ne serions nullement étonné, connaissant la mauvaise foi moskovite, de voir aussitôt traiter en prisonniers de guerre, c'est-à-dire en forçats, les insurgés amnistiés, dès qu'ils seraient rentrés dans le pays.

Le bruit s'est répandu ici que les Prussiens venaient d'envahir le territoire du royaume de Pologne; on ajoutait que les Autrichiens se disposaient à faire de même, et que les troupes russes devaient se retirer dans les forteresses. Les Prussiens occuperaient le pays comme alliés de la Russie, et les Autrichiens comme représentants des trois

grandes puissances qui interviennent en notre faveur par la voie diplomatique.

Les officiers russes, dans le district de Miechow, continuent de fomenter les révoltes des paysans, mais sans résultat. Ils les exhortent à ne plus écouter leurs prêtres et leurs seigneurs, dont la plupart cependant se sont réfugiés dans les rangs des insurgés pour se mettre à l'abri du drapeau polonais.

(*Patrie.*)

LXXV

On nous écrit de Krakovie, 21 mai :

Nous venons de recevoir un mémoire fort curieux présenté au général Sumorokoff par le professeur Pogodin, qui propose de dénationaliser les provinces polonaises prises par les Russes, c'est-à-dire la Volhynie, la Podolie, l'Ukraine et la Lithuanie.

L'auteur du mémoire commence par se dire partisan de la liberté et de l'autonomie de la Pologne ; puis il prétend qu'en voyant le sang russe couler à la suite d'une trahison infâme (c'est le mot dont il qualifie une juste insurrection), il déclare que la question polonaise ne peut être résolue ni à Varsovie, ni dans le royaume de Pologne, mais seulement dans les provinces occidentales dans lesquelles les Polonais mettent leur plus grand espoir et voient leur principale force. Il insiste pour que dans ces provinces l'élément polonais soit amoindri, affaibli. Voici les moyens qu'il propose :

1° Acheter et affranchir toutes les colonies de serfs ;

2° Vendre aux enchères les propriétés des Polonais hypothéquées ou sur lesquelles les bureaux de crédit russes ont des garanties, et adjuger ces biens à des Russes ;

3° Acheter toutes les terres qui, aux contrats de Kïow, sont mises en vente, par des Russes ou par le gouvernement ;

4° Il y a bon nombre de patriotes russes qui ont des biens dans le royaume de Pologne, et des terres du gouvernement ; il faudrait échanger celles-ci contre des terres situées dans les susdites provinces ;

5° Comme il y a peu d'hommes aussi malheureux que les paysans de la Ruthénie Blanche, il faudrait améliorer leur sort;

6° Le clergé schismatique est pauvre et ignorant, il importe de le doter et de l'instruire aux frais du gouvernement;

7° Affermer toutes les terres du gouvernement à des Russes;

8° Introduire dans l'instruction la langue russe, et n'admettre que des professeurs russes. Quant aux Polonais, il faut les renvoyer dans le royaume ou dans le fond de la Russie;

9° Tous les employés doivent être moskovites et agir dans l'unique intérêt de la Russie;

10° Point d'entrave à la polémique avec les Polonais dans les journaux et les revues;

11° Liberté et indulgence complètes dans le royaume, mais dans les provinces sévérité la plus rigoureuse.

Tel est le plan que les Russes, heureusement, se trouvent incapables d'exécuter.

Voici quelques nouvelles du théâtre de la guerre :

Dans le dernier combat livré aux Russes par le colonel Czachowski, il leur a tué 82 soldats; les Moskovites ont ramené vingt-sept chariots de blessés.

Dans le district d'Opoczno, il y a un détachement de cent hommes à cheval, commandés par Lipinski.

Dans le palatinat de Krakovie, il y en a un de deux cents, commandé par Bogdan Boncza.

Plusieurs rencontres ont eu lieu les 13, 14 et 15, entre Kolo et Klodawa, dans le palatinat de Kalisz.

En Podlaquie, il y a eu une rencontre à Malkinia, près du chemin de fer, que les insurgés avaient coupé en enlevant les rails, afin d'empêcher l'arrivée des troupes; Mystkowski et Pulcinski attaquèrent les Russes qui stationnaient à Malkinia, et les dispersèrent, puis ils se portèrent près du lieu où ils avaient ôté les rails; le train qui amenait les renforts russes, sous les ordres du général Toll, dérailla.

Les insurgés en profitèrent pour attaquer les Russes à coups de carabines; et, après leur avoir causé beaucoup de mal, ils se retirèrent dans une forêt voisine. Il y a eu plusieurs rencontres aussi en Lithuanie. Les nouvelles de la Volhynie, de la Podolie et de l'Ukraine sont très-vagues, car le gouvernement a défendu à la poste de recevoir et d'expédier les lettres. Nous avons reçu toutefois une nouvelle très-importante, c'est que l'insurrection a éclaté dans la petite Ruthénie, au-delà du Dniéper.

(*Patrie*)

LXXVI

On nous écrit de Krakovie, 22 mai :

Nous n'en avons pas fini avec MM. Mouchanoff et Anenkoff, envoyés par le gouvernement russe pour convertir les insurgés à l'amnistie. Mouchanoff, malgré son déguisement, malgré ses favoris rasés et ses lunettes bleues, a été parfaitement reconnu par des personnes qui avaient eu l'occasion de le voir à Varsovie. Tous deux font des excursions dans les forteresses où sont internés les insurgés, et à force de menaces, d'offres d'argent ou de promesses, ils veulent contraindre les détenus à signer la demande d'amnistie, qui doit leur ouvrir les portes de leur prison. Quelques fonctionnaires autrichiens les secondent de leur mieux. On entasse les insurgés dans des casemates humides et malsaines, on leur refuse la promenade, on leur soustrait une partie de leurs vivres, tout cela dans le but de faire réussir la mission des agents de la police russe. Nous nous hâtons de livrer ces faits à la publicité, supposant que le gouvernement autrichien n'en a qu'une connaissance imparfaite, et qu'il s'empressera d'y remédier.

Les plus importantes nouvelles du théâtre de la guerre sont les progrès constants que fait l'insurrection en Volhynie. Un détachement de 600 cavaliers polonais, formé comme par enchantement du 8 au 10 mai, est entré à cette dernière date dans la ville de Lubar. Là, renforcé par plusieurs centaines de volontaires, il s'est partagé en deux, en se dirigeant, les uns vers Ostropol, les autres vers Labun. Quant à la Lithuanie, le mouvement a déjà gagné les palatinats de Kowno, Grodno, Vilno, Lida, Minsk, la Samogitie et la Polésie. On voit que la mort de Narbutt, ce chef si généralement regretté, n'a pu refroidir l'ardeur des insurgés.

Dans le royaume, Czachowski, qu'une fausse nouvelle disait refoulé en Gallicie, se maintient dans le palatinat de Sandomir avec Boncza, Kononowicz et Lopaçki. En Podlaquie, Czarneçki vient de battre les Russes à Miendzyrzeç, entre Siedlcé et Brzesç. Dans palatinat de Lublin, le général Iezioranski, se voyant entouré par les orces de beaucoup supérieures de Mielnikoff, Sternberg et

Chrustcheff, s'est réuni avec Waligorski, au détachement de Czerwinski. En Mazovie, les troupes d'insurgés se rapprochent de jour en jour des portes de la capitale.

Le manque d'armes et de munitions suffisantes empêche seul les Polonais de se lever en masse pour achever la délivrance du pays.

(*Patrie.*)

LXXVII

On nous écrit de Krakovie, 24 mai

Les télégrammes russes de Varsovie sont toujours de la plus nsigne fausseté; il ne faut même accepter qu'avec réserve ceux qui vous arrivent par la voie de Léopol et de Krakovie, depuis qu'un bureau de mensonges russe a été établi dans cette ville. C'est ainsi que tous les récits des derniers combats ont été dénaturés; presque tous ces combats, livrés en Mazovie, dans les contrées de Rawa, de Lublin, en Samogitie, en Volhynie et en Ukraine, ont tourné à l'avantage des Polonais.

Lé colonel Slupski a battu les Russes à Babsk le 17 mai. Kononowicz les a vaincus à Rozniszew sur la Piliça le 15 mai, et à Choynow, près de Czersk, le 19. Les combats dans le palatinat de Lublin de Tyszowcé; le 18, de Tuczapy, le 19, et de Laszczow, le 20 mai, ont eu le même résultat. Les détachements de Lelewel, Zapalowicz, Czerwinski et celui de Wisniewski, qui, après une excursion en Volhynie, vient d'y rentrer par Krylow, s'y maintiennent avec succès.

Après la victoire de Babsk le colonel Slupski, à la tête des deux détachements réunis de Wlodek et d'Oborski, a fait son entrée à Rawa, chef-lieu de l'ancien palatinat de ce nom, puis à Tomaszow (de Mazovie) sur la Piliça.

A Lask, les détachements de Dobrowolski et de Lipinski eurent à soutenir le choc de troupes russes beaucoup plus considérables, et se retirèrent en bon ordre dans les forêts, où l'ennemi n'osa pas

les suivre. Le lendemain, 20 mai, Stamirowski vengea cet échec, en dispersant près de Radziwillow, par une charge de cavalerie bien exécutée, un bataillon d'infanterie russe, et en s'emparant des armes des vaincus.

Dans le gouvernement de Mohilew, les insurgés ont occupé Orsza, sur le Dniéper, où le prince Constantin Ostrogski, Ruthène de naissance, défit et anéantit, en 1514, 40,000 Russes conduits par Yvan Czeladzin. Ce succès est de bon présage pour le triomphe de nos armes. En Volhynie, les paysans de Lubar, Zwiahel, Owruçk, Nowogrod; en Ukraine, les Kosaks polonais de Berdyczew, Radomysl, Taraszcza, ont déclaré ne plus vouloir servir la Russie, et se rendent par centaines dans les camps des insurgés. On compte déjà dans ces deux provinces de 15 à 20,000 combattants. L'insurrection a gagné Odessa, Czernichow, Charkow et Pultawa.

La jacquerie projetée par les Russes y a donc complétement échoué, sauf dans les trois districts de Kïow, Wasilkow et Zytomir, où des soldats travestis en paysans ont conduit le peuple au pillage des fermes et des châteaux, en y renouvelant les scènes horribles de la Livonie. Ces brigands ont amené 250 propriétaires enchaînés à Kïow et 300 à Zytomir, où, comme on le sait, ils ont reçu du gouverneur, prince Druçkoï-Sokolniçkoï, 25 roubles par tête.

Les Russes, dans leurs rapports officiels, accusent déjà une perte de 25,000 hommes depuis le commencement de l'insurrection; chiffre menteur et que nous pouvons hardiment porter à 50,000. Voilà les premiers résultats de notre guerre d'indépendance, malgré l'hostilité la plus évidente des puissances allemandes qui nous environnent.

(*Patrie.*)

LXXVIII

On nous écrit de Krakovie, 28 mai :

La forteresse de Kamienieç, en Podolie, vient, dit-on, d'être prise par les insurgés. Cette nouvelle, en se confirmant, serait de la plus haute importance pour l'insurrection dans cette province. Dans le

palatinat d'Augustowo, outre les détachements de Wawr et d'Andruszkiewicz, ceux de Mroczkowski, Hlaska et Suzin (le fils du *philarète* de Vilno) viennent d'entrer en campagne, et deux autres sont voie de formation, Les espérances des diplomates, qui fondent la réussite de leurs projets sur l'extinction du soulèvement polonais, ne sont donc pas sur le point de se réaliser. Le gouvernement russe a eu l'imprudence de rappeler sous les drapeaux tous les soldats en congé. Ces derniers se sont hâtés d'aller grossir les rangs des insurgés. Nous lui souhaitons beaucoup d'autres mesures de ce genre.

La désertion augmente dans l'armée russe; la plupart des chefs des détachements sont d'anciens militaires au service de la Russie. Excellente école, dans le Kaukase surtout, où les Circassiens leur ont appris la guerre de partisans. Près d'Olkusz, il y a des bandes de maraudeurs russes qui font la guerre pour leur propre compte, qui pillent les châteaux et les fermes où il y a encore quelque chose à piller, surtout dans le voisinage des garnisons moskovites; qui dévalisent ou raçonnent les voyageurs, et s'attaquent surtout aux prêtres catholiques. Les curés de Souspow et de Minoga ont augmenté la liste de leurs victimes.

En remettant le pouvoir aux mains de la soldatesque, en plaçant les maires, les préfets et les sous-préfets sous les ordres immédiats des officiers, le gouvernement a détruit les derniers rouages de son administration. Les gardes provinciales, composées de paysans, ne lui ont pas mieux réussi. Ces derniers répondent habituellement aux autorités : « Vous avez des canons et des fusils, et vous ne pouvez pas venir à bout de l'insurrection ; comment voulez-vous que nous le fassions, nous qui n'avons que des faux et des massues? » On se gardera bien pourtant de leur donner d'autres armes.

Le gouvernement se console de ces mécomptes en faisant brûler les forêts ou les villes, la seule chose qui lui réussisse constamment. A Konieçpol sur la Piliça, après le brillant combat livré par Oxinski, plusieurs maisons ont été dévastées et leurs propriétaires égorgés, entre autres M. Genelli, fabricant de fer. Les égorgeurs se sont retirés en menaçant d'en faire autant dans tous les châteaux des environs. Cependant ces dévastations ont amené dans le pays une disette affreuse; aucune semaille n'a été possible, aucune récolte n'est à espérer.

Le royaume est ruiné pour de longues années; de toute son ancienne prospérité, grâce à la modération du tzar et de ses agents, il ne reste plus que des décombres. La diplomatie, par ses lenteurs, semble vouloir laisser s'accomplir cette sinistre prophétie :

« Il y aura une Pologne, mais il n'y aura plus de Polonais. » Quoi qu'il en soit, le pays est bien déterminé à ne plus souffrir d'autre gouvernement que le sien ; à rejeter la barbarie moskovite au-delà du Dniéper et de la Dzwina, qu'elle n'aurait jamais dû franchir.

Le combat de Babsk près de Rawa (en Mazovie) par les détachements d'Oborski, de Wlodek et de Szumlanski, réunis sous le commandement de Slupski, a été un des plus heureux dans le mois de mai. Ce corps se compose de 1800 insurgés, parmi lesquels 600 chasseurs armés de carabines ou de fusils de chasse, 400 cavaliers, presque tous du grand-duché de Posen, ayant jadis appartenu aux détachements de Taczanowski et de Younck, et 800 faucheurs, dont la moitié au moins de paysans. L'ordre et la discipline se font remarquer dans toutes leurs marches et leurs campements, comme dans l'armée la mieux organisée.

Deux jours après ce combat, le 16 mai, comme l'a annoncé sommairement une dépêche, ils ont fait leur entrée dans la petite ville de Tomaszow, une des plus grandes fabriques de drap dans le royaume, et y ont proclamé le gouvernement national.

On dit que le corps de troupes du Kaukase, composé en majeure partie de Polonais incorporés dans les régiments, vient de refuser obéissance au gouvernement russe et de se mettre en marche sur Odessa. Ce fait, s'il est réel, et les 300 prisonniers russes signalés par les journaux de Saint-Pétersbourg semblent le confirmer, déciderait d'un seul coup le succès de notre insurrection.

(*Patrie.*)

LXXIX

On nous écrit de Krakovie, 29 mai :

Voici quelques nouveaux détails sur la victoire de Konieçpol, remportée par les deux détachements réunis d'Oxinski et de Luttich, et dont nous avons fait mention dans notre correspondance d'hier. Oxinski avait posté ses tirailleurs sur la lisière de la forêt, entre Chrzonstow et Teresow. Les Russes, commandés par Bentkoffskoï, avec cinq compagnies d'infanterie du régiment de Smolensk,

un escadron de dragons et de kosaks, après avoir traversé Chrzonstow, se jetèrent sur le détachement polonais, qui les reçut par un feu bien nourri; une prompte attaque des faucheurs les mit en déroute. Poursuivis à travers des prairies et des marécages jusqu'à la ville de Konieçpol, pour arrêter les vainqueurs, ils mirent le feu aux premières maisons, dont ils tuèrent les habitants, et se barricadèrent dans les rues, Oxinski fit éteindre l'incendie et refoula l'ennemi de l'autre côté de la Piliça.

Les Russes ont perdu 150 hommes, dont 108 furent enterrés dans une même fosse près de la route de Szczekociny ; la perte des Polonais est de 23, sans compter les bourgeois égorgés dans la ville de Konieçpol. Si le détachement à cheval de Bogdan Boncza était survenu à temps, comme il en avait reçu l'ordre du chef principal, la victoire eût été plus complète; mais le message a été probablement intercepté, ou bien ce hardi partisan avait déjà quitté le district d'Opoczno. Oxinski, après avoir remis les blessés polonais et russes aux sœurs de Saint-Félix, s'est dirigé vers Cielentniki.

Le grand-duc, après la mise à mort de Miniszewski, condamné par un décret du gouvernement national, a vivement réprimandé l'ex-directeur de police Mouchanoff, que nous avons vu récemment à Krakovie, et son successeur Lewszyn. Mouchanoff lui ayant fait remarquer que presque tous les agents de la police, même secrète, étaient en même temps aux ordres du gouvernement national, le grand-duc a résolu de les remplacer par des agents de police moskovites, venus tout exprès du fond de l'empire. Cette mesure ne sera guère plus heureuse que les autres ; car il est probable que les nouveaux agents ne seront pas plus à l'abri de la corruption que leurs devanciers, et qu'ils se laisseront gagner sans beaucoup de peine par le gouvernement national. C'est ainsi que la Russie récolte ce qu'elle a semé ; Nicolas a protégé la vénalité et la démoralisation des employés : le tzar actuel n'a plus même de délateurs et d'espions auxquels il puisse se fier.

En Volhynie et en Ukraine, l'insurrection commencée du 6 au 10 mai, compte aujourd'hui 15 à 20,000 hommes sous les armes. Elle a pris le plus de développement dans les districts de Zwiahel et de Zaslaw, où un détachement de 1,300 insurgés, après avoir occupé la ville de Lubar, a défait les Russes à Ostropol, sur la Slucz, près de Konstantynow. Deux autres détachements, commandés par Kraïewski et Cieszkowski, après avoir opéré leur jonction, se sont dirigés sur Polonné, où ils ont été rejoints par plusieurs officiers au service de la Russie, avec six canons et une centaine de soldats moskovites.

Malheureusement le nombre des insurgés dépasse de beaucoup celui des armes propres au service ; et nous pouvons hautement déclarer que si la Pologne en possédait une quantité proportionnée à ses besoins actuels, elle se suffirait à elle-même pour se délivrer du joug odieux que les diplomates de 1815 lui ont imposé.

(*Patrie.*)

LXXX

(Juin.)

On nous écrit de Krakovie, 5 juin :

Les habitants de Krakovie ont enfin pu se délivrer de leurs hôtes les moins souhaités, MM. Mouchanoff et Anenkoff, délégués tout exprès par la police russe pour établir dans cette ville et à Léopol un bureau de mensonges télégraphique. Cédant au vœu général de la population, le gouvernement autrichien les a priés de s'en retourner d'où ils étaient venus. C'est à eux que l'on doit toutes les fausses nouvelles sur les prétendus désastres de l'insurrection en Volhynie. Il est vrai qu'à Slawuta, domaine des princes Sanguszko, après une lutte acharnée qui dura huit heures, les Polonais, attaqués par des forces de beaucoup supérieures, ont dû se replier ; mais l'hostilité des paysans dans cette rencontre est une invention des deux émissaires moskovites. Après la bataille, les soldats voulant piller, selon leur coutume, le château de Slawuta, ont vainement essayé d'entraîner avec eux les paysans ruthènes des environs ; ne pouvant y parvenir, ils se sont eux-mêmes travestis en paysans, et après avoir distribué force rations d'eau-de-vie (*wodki*), ils ont marché à l'assaut. Le château, non défendu, un des plus beaux du pays, et enrichi de précieuses collections d'antiquités depuis le quatorzième siècle, a été saccagé de fond en comble.

Les paysans des trois provinces de Volhynie, de Podolie et d'Ukraine, sont en général bien disposés pour l'insurrection ; et lorsqu'ils ne font pas cause commune avec les détachements polonais,

ils gardent au moins une bienveillante neutralité. Aussi, de nouveaux corps d'insurgés ne cessent de s'y former, et le pillage de Slawuta a bientôt été vengé par les trois victoires de Slawatyczé, de Czersk et de Berdyczew, où commandait Platon Krzyzanowski, ancien officier au service de la Russie. Il en est de même en Podolie, où les forces polonaises se sont concentrées près de Chmielink.

En Lithuanie, l'insurrection augmente de jour en jour, malgré la captivité du colonel Sierakowski (Dolenga), et les menées antisociales propagées par le gouvernement dans les provinces limitrophes. Dans celles de Mobilew et de Vitepsk, les insurgés, de plus en plus nombreux, ont occupé les deux points importants d'Orsza et de Gorka.

Dans le palatinat de Lublin, quatre nouveaux détachements viennent de se former, outre celui de Lelewel, que les bulletins russes ont si souvent anéanti et qui ne s'y trouve pas moins en pleine activité. C'est ainsi que les fils ou les parents des deux célèbres historiens, Narbutt et Lelewel, font eux-mêmes leur propre histoire. Nous pouvons dès à présent l'assurer en toute certitude, ce sera un jour l'histoire de la délivrance nationale.

Dans les contrées les plus voisines de Krakovie, le détachement à cheval de Bogdan Boncza, ancien chef d'état-major de Langiewicz, après avoir traversé Opoczno, Olkusz et Wodzislaw, s'est dirigé vers Miechow et se trouve aujourd'hui campé entre Slomniki et Proszowicé, à 16 kilomètres de Krakovie. Boncza y a pourvu à la formation de nouveaux détachements de cavalerie, destinés à inquiéter l'ennemi par des marches rapides, à le prendre à l'improviste et à parcourir le pays en tous sens. Il semble avoir, mieux que personne, compris et réalisé cette devise d'une guerre de partisans : « Se trouver partout et nulle part. »

Après le brillant combat de Konieçpol, Oxinski et Luttich réunis ont remporté un second avantage à Ianow près de Potok, sur le chemin qui conduit de cette ville à la station fortifiée de Czenstochowa. Ayant appris que deux compagnies d'infanterie et un demi-escadron de dragons marchaient à sa rencontre, Oxinski posta ses tirailleurs le long de la route, encaissée parmi des collines boisées et des rochers très-escarpés. Les Russes s'avançant en toute sécurité vers Ianow, furent reçus des deux côtés par une fusillade presque à bout portant; et les faucheurs qu'Oxinski avait placés derrière une hauteur, leur coupèrent aussitôt la retraite. Ne pouvant escalader les rochers, ils couraient le long de la route en poussant des cris d'épouvante, et tombaient sous les coups de nos tirailleurs ou se rendaient

sonniers. Une vingtaine seulement parvint à s'échapper en passant à travers les rangs des faucheurs, et courut porter à Czenstochowa la nouvelle de leur défaite.

Ce succès fait le plus grand honneur aux talents militaires du jeune patriote. Deux autres victoires nous sont signalées : l'une à Bialobrzeg sur la Piliça, où Czachowski et Kononowicz ont entouré et détruit quatre compagnies d'infanterie et un escadron de dragons ; l'autre près de Lask, dans le palatinat de Kalisz, sur la route de Lodz, où le corps récemment réorganisé de Taczanowski a fait éprouver aux Russes des pertes considérables.

D'autres rencontres ont eu lieu dans le palatinat de Plock, entre Ostrow et Ostrolenka, en Podlaquie et en Lithuanie, dans les palatinats de Minsk et de Vilno; mais nous attendons des détails plus précis pour en publier les résultats. Hâtons-nous toutefois de constater que tous ces combats, à l'exception de celui de Slawuta ont tourné à l'avantage de l'insurrection.

(*Patrie.*)

LXXXI

LES MASSACRES DE LIVONIE

Pour se former une idée de cette guerre de massacres et d'incendies que le gouvernement russe, à bout d'expédients, fait à la Pologne insurgée, rappelons-nous les circonstances dans lesquelles plusieurs districts de la Livonie polonaise (*Inflanty*) ont été ravagés de fond en comble vers la fin du mois dernier.

Ces massacres et ces dévastations, qui rappellent les atrocités commises en 1846 dans la Gallicie, préparés de longue main, ont été ordonnés du 26 au 29 avril, c'est-à-dire pendant

la durée de la prétendue amnistie qui devait mettre un terme à la lutte.

Durant ces trois jours, plus de soixante des plus belles propriétés de cette province ont été livrées au pillage, détruites à ras de terre, sans qu'aucun indice d'insurrection ait pu motiver ces dévastations.

Les instruments employés à ses actes odieux n'ont pas été les paysans livoniens, les Lotèces (*Lotysze*), dévoués de cœur et d'âme aux propriétaires polonais, malgré la différence de langage, mais bien les colons russes (*raskolniki*), auxquels, par un mensonge inqualifiable, on avait fait croire que le but de l'insurrection polonaise était de les exterminer jusqu'au dernier.

Tous ces faits, fondés sur des pièces officielles, ont été racontés en détail dans notre correspondance du 12 mai. Ajoutons-y que le fanatisme religieux, secondé par l'ignorance du peuple moskovite, un des ressorts les plus puissants que le gouvernement mette en jeu dans la guerre actuelle, a eu la plus grande part dans ces scènes de barbarie. Nous en voyons la preuve dans les traitements indignes éprouvés par les prêtres polonais, martyrs de leur foi religieuse autant que de leur patriotisme. Olczykiewicz, curé de Warchlany, Markiewicz, curé d'Anten, le chanoine Sandro, octogénaire, et l'abbé Kensmin, curé et vicaire de Wyszki, ont été immolés par la fureur de ces barbares, ou bien arrachés de l'autel, traînés les fers aux mains, vêtus de leurs habits sacerdotaux, dans la forteresse de Dunaborg.

Nous sommes loin de citer tous ceux qui ont éprouvé le même sort; nous ne donnons que les noms les plus connus, les plus généralement vénérés. Lorsque couverts de sang et de blessures, méconnaissables, les membres tordus par les liens qui les comprimaient, ils tombaient dans les rues de fatigue et d'inanition, les soldats russes les faisaient relever à coups de crosses et de baïonnettes. Quant aux propriétaires, on ne se donnait pas la peine de les conduire plus loin, on les achevait sur place. Les survivants sont aujourd'hui entassés par centaines dans les casemates de la citadelle. Il suffisait, pour être constitué prisonnier, d'avoir été amené à Dunaborg par un raskolnik, sous un prétexte quelconque.

Presque toute la famille des comtes Zyberg-Plater, une des

plus anciennes de la Livonie, qui a donné à la Pologne de vaillants défenseurs, entre autres Émilie Plater, l'héroïne de 1831, a été anéantie de cette manière.

Le lendemain, 30 avril, le gouverneur de Vilno, un de ces hommes que la Russie trouve toujours sous sa main pour faire l'office de bourreau, déclarait aux seigneurs lithuaniens qu'il en ferait autant chez eux à la première occasion. « Au premier coup de feu, dit-il, je ne laisserai pas dans Vilno pierre sur pierre! » Et peu de temps après, le général Schouwaloff, commissaire du gouvernement, buvait à la santé des raskolniks et leur payait 3 roubles (12 francs) pour chaque tête de propriétaire, à la plus grande gloire de la clémence tant vantée de son auguste maître.

La section du gouvernement national de Lithuanie vient d'envoyer au gouvernement national de Varsovie la proclamation trouvée, comme nous l'avons annoncé, sur des soldats travestis en raskolniks et qui avaient pris part aux massacres et au pillage en Livonie. Cette proclamation authentique ouvrira les yeux à ceux qui se complaisent à vanter la magnanimité du tzar; adressée aux soldats et aux agents moskovites, elle devait rester inconnue à l'Europe comme tant d'ordres secrets et d'instructions confidentielles du gouvernement. Voici cette pièce qui révèle toute la barbarie de cette horde moskovite, désormais indigne de figurer parmi les puissances européennes:

« *Volonté secrète du Tzar.*

» Nous proclamons à tout le peuple que la volonté du Tzar est d'exterminer tous les catholiques, en commençant par les seigneurs et toute la noblesse, et en finissant par les paysans. Les propriétés et les terres des défunts seront distribuées en récompense à ceux qui aiguiseront leurs couteaux, leurs faux et leurs haches. Encouragez les gens au massacre, mettez-vous tous à l'œuvre, et vous serez tous riches! Le Tzar, par reconnaissance, vous fera citoyens et gentilshommes russes, et vos pères spirituels vous confirmeront dans les résolutions que vous prendrez; car telle est la *volonté divine!*

» C'est l'amour commun de tous les Russes qui vous y exhorte, c'est la vraie foi et ses fidèles confesseurs, qui vous ordonnent d'exterminer les catholiques jusqu'au dernier. Du chef de l'autorité de

l'Église orthodoxe, nous vous bénissons pour cette sainte cause et nous vous recommandons de ranimer vos esprits *avec de l'eau-de-vie*, pour l'extermination des serviteurs de Satan et pour balayer de la surface du monde les ennemis de Dieu !

» De par Dieu, l'Église orthodoxe et le Tzar. »

C'est ainsi qu'une des contrées les plus fertiles et les plus peuplées du littoral de la Baltique, qui, sous le sceptre de la Suède comme sous celui de la Pologne, avait fleuri pendant des siècles, vient d'être changée en désert. Puis, quand on eut peur que ces massacres ne vinssent à se propager en Russie (et la chose peut bien avoir lieu, car il est difficile de retenir une populace ivre de sang), on donna l'ordre de les suspendre.

Que peut-on alléguer pour justifier ou du moins pour expliquer ces forfaits qui nous reportent à dix siècles en arrière, au temps des invasions musulmanes ou mogoles? Rien, sinon la fureur éprouvée par le gouvernement russe à la suite de ses désastres en Pologne et en Lithuanie, le projet insensé de terròriser l'insurrection faute de pouvoir la vaincre, et par-dessus tout, le dédain de la Russie pour l'opinion publique en Europe, pour les négociations diplomatiques entamées par les puissances de l'Occident. Si ce gouvernement organise une jacquerie dans une des premières provinces englobées par le partage, soi-disant pour y prévenir l'insurrection et avant même que le terme fixé par le décret d'amnistie soit écoulé ; si au lieu de punir des hordes de brigands il les récompense et stimule leur zèle ; s'il fait mettre à feu et à sang des châteaux et des bourgades entières, décimer une population dont le seul crime est d'avoir une religion différente de la sienne, c'est qu'évidemment il ne se croit pas en droit de considérer cette province comme sa propriété. Les nations qui ont été émues par les massacres de Syrie, provoqués par les mêmes haines de race et de croyances, resteront-elles indifférentes à de tels crimes? se borneront-elles, cette fois, à d'amicales représentations en faveur de la Pologne? Faut-il pour les émouvoir que toutes les menaces du tzar Nicolas et de son successeur aient été accomplies? que les deux cités mères de Varsovie et de Vilno soient, comme tout le nord et le midi de la Pologne, réduites en un monceau de cendres? Nous ne pouvons le penser,

pour l'honneur de ce siècle, qui se renierait lui-même par l'abandon de la Pologne.

P.S.—Au moment même où nous achevons ces lignes, nous apprenons de source certaine que des bandes armées, pareilles à celles de Livonie, vont être organisées par décret impérial dans tous les gouvernements limitrophes de la Pologne.

(*Patrie.*

LXXXII

Nous résumons notre correspondance de Vilno, 29 mai :

Le *Journal de Saint-Pétersbourg* vient de publier la nouvelle d'une prétendue victoire remportée par le comte Schouwaloff à Lubonary.

Voici comment les choses se sont passées :

L'engagement a eu lieu le 21 mai. Ayant reçu par des espions quelques renseignements sur le lieu ou campaient les insurgés, le comte Schouwaloff et le colonel de la garde Poltoratzky quittèrent avec leurs détachements la station du chemin de fer de Swienciany, le 19 mai. La journée du 20 se passa en recherches ; le lendemain, les Russes atteignirent le camp des insurgés. Le combat commença à sept heures du matin ; vers onze heures, les Russes, acculés à une petite rivière marécageuse, battirent en retraite, laissant 17 morts et emportant sur 18 chariots leurs blessés, qu'ils expédièrent à Vilno par un train de marchandises arrêté sur le chemin de fer.

La calèche du comte Schouwaloff, un caisson de poudre, ainsi que 20 carabines restèrent aux mains des insurgés, qui de leur côté eurent 10 morts et plusieurs blessés ; trois de ces derniers furent emportés par les Russes, l'un était percé de dix-sept coups de baïonnettes. En retournant, les Russes égorgèrent des gens inoffensifs et sans armes ; deux femmes, entre autres, qui revenaient de l'église et s'étaient mises à fuir à l'approche des kosaks, furent massacrées sans pitié.

Plusieurs districts du gouvernement de Vitepsk ont été mis en état de siége ; voici les nouvelles que notre correspondant a reçues de ces contrées :

Les *Isprawniks* (chefs de police) avaient eu l'ordre d'arrêter tous les propriétaires et tous les prêtres qu'ils pourraient soupçonner de sympathie à la cause de l'insurrection. Aussi n'en trouve-t-on presque plus dans les districts de Siebiez et Lucyn, tant est grand le nombre de ceux qu'on a écroués. Beaucoup d'églises ont dû être fermées, faute de desservants. Les populations ont adressé des plaintes au gouvernement, disant qu'on manquait d'ecclésiastiques pour baptiser les enfants et administrer les mourants ; on leur a répondu qu'elles n'avaient qu'à passer au schisme et qu'alors le tzar leur ferait don de toutes les terres des seigneurs.

Les kosaks, qui parcourent en tous sens le pays, propagent ces idées et tâchent d'exciter les paysans à égorger les nobles. Le lieutenant général Dlotoffsky, chef militaire de Vitepsk, ne laisse échapper aucune occasion de haranguer le peuple et surtout les gens de la campagne, en leur déclarant que les terres leur appartenaient de tous temps ; que les Polonais sont des intrus qui s'en étaient emparés par ruse, et qu'il fallait s'en débarrasser pour inaugurer le règne de Dieu et le vrai bonheur. « Ils ont subjugué vos ancêtres, répète-t-il ; ils vous ont asservis, ils ont bu votre sang et vos sueurs pendant des siècles : il est temps de s'en délivrer à jamais. »

Après le pillage de la Livonie, organisé à l'aide des vieux-croyants (*raskolniks*), il leur fut enjoint de vive voix par les envoyés du tzar de restituer les objets pillés, mais on leur fit savoir sous main que ce n'était que pour la forme ; chaque jour on voit des raskolniks arriver au marché de Dunaborg et y étaler sous les yeux de la police et des envoyés du tzar l'argenterie et différents objets pillés dans les châteaux, sans qu'ils soient inquiétés le moins du monde.

En recevant des détachements de troupes en Samogitie, le général Diotoffsky les a harangués de la sorte : « Nous ne pouvons garder les rebelles ; où les mettrions-nous ? Aussi, ne faites pas de prisonniers. Le tzar vous a donné des baïonnettes, le moment est arrivé de vous en servir ; le plus grand service que vous puissiez rendre à notre père le tzar, c'est d'exterminer toute cette race maudite. L'empereur et la Russie vous remercieront si vous ne faites pas de prisonniers, et si vous passez tout au fil de l'épée. »

On parle chaque jour d'un massacre général ; tout le monde est préparé à la mort.

La commission d'enquête poursuit ses investigations. Seize jeunes

gens des premières familles polonaises travaillent, rivés avec des forçats, dans la forteresse de Dunaborg. Le conseil de guerre instruit le procès de l'abbé Burga et de quatre propriétaires du royaume. Le chef de la commission d'enquête, Storozenko, trouvé trop clément, vient d'être remplacé par le conseiller d'État actuel, M. Paniutin, envoyé de Saint-Pétersbourg.

La plupart des employés du chemin de fer ont été congédiés et remplacés par des Russes.

Le chef de la station de Pskow, Bartoszewski, et l'adjoint du bureau télégraphique de cette ville, ont été conduits à Saint-Pétersbourg.

(*Patrie.*)

LXXXIII

(Juin.)

On nous écrit de Krakovie, 10 juin :

A Varsovie, on voit un fait unique dans l'histoire : deux gouvernements opposés l'un à l'autre, et qui fonctionnent en même temps ; l'un, le gouvernement officiel, réduit à la plus entière impuissance, ayant perdu tout crédit, toute autorité ; l'autre, le gouvernement national, tacitement consenti par tous, agissant sans entraves, sans contrôle, presque à découvert, et souvent même obéi par les agents du premier. Ce phénomène, inconcevable pour l'Europe, est parfaitement rationnel pour nous, qui voyons de près les deux régimes, et qui pouvons les juger par leurs actes. Il s'explique par la déconsidération profonde dont se couvrent journellement les chefs de l'administration moskovite, par tous les désordres qui forment le cortége officiel de cet État barbare, et par la modération, la sagesse, et surtout l'immense popularité qui s'attache à tous les actes du gouvernement national.

Le jour de la Fête-Dieu, que les Varsoviens ont coutume de célébrer par une procession solennelle, s'est passé dans l'ordre le plus parfait, à cause de l'absence des soldats et des agents de la police russe. Le gouvernement national avait publié la veille un ordre du jour dans lequel il répondait, à cette seule condition, de la tran-

quillité de la ville, et sommait le gouvernement étranger de se conformer à ses dispositions. Il a été obéi de part et d'autre; et cette fois on n'a pas eu à déplorer, comme les années précédentes, de fusillades dans les rues, le sang n'a pas rougi le pavé de Varsovie. L'archevêque Félinski a officié pontificalement, entouré des notables et suivi de la population entière. Pour la première fois, les églises de Saint-Jean, des Récollets et de Saint-Alexandre, remplies de fidèles, n'ont pas été profanées par la violence et le massacre.

Quelques jours anparavant, le 2 juin, une rixe sanglante avait eu lieu dans lo faubourg de Praga, entre des marchands et des soldats de la garde impériale, arrivés ce jour-là même de Saint-Pétersbourg. Aussitôt en quittant la gare du chemin de fer, ces défenseurs de l'ordre se sont mis à piller les magasins les plus voisins, à prendre sans payer tout ce dont ils avaient besoin pour se refaire après leur long voyage. Les sergents de police accoururent, croyant avoir à comprimer une émeute. L'un d'eux fut blessé par un soldat d'un coup de baïonnette, un autre fut tué par un officier, qui déchargea sur lui son pistolet à bout portant. On fit sonner l'alarme; le maître de police Lewszyn et le général-commandant de Berg arrivèrent à la tête de la garnison et firent enfin comprendre à ces pillards qu'ils n'étaient point venus pour saccager Varsovie, mais pour combattre les insurgés.

On n'obéit plus qu'aux ordres du gouvernement national pour le paiement des impôts ; et, chose qui vous paraîtra à peine croyable, c'est lui qui délivre les passe-ports à l'étranger. Le 4 juin, un détachement de volontaires, parmi lesquels une trentaine d'israélites, a remonté en plein jour la Vistule en bateaux, a franchi la ligne des canonnières russes, et s'est rendu dans le camp le plus voisin des patriotes.

On sait que l'ordre a été donné à tous les soldats en congé de rejoindre leurs régiments ; une circulaire a été adressée à tous les maires pour que cet ordre fût publié dans les villages. Le gouvernement national s'est empressé de ratifier cette circulaire par son approbation, sans quoi les maires n'auraient pas osé s'y conformer. Les soldats en congé répondaient généralement (et nous le savons de la bouche d'un témoin oculaire), par ces paroles : « Puisqu'on veut, disaient-ils, nous forcer d'aller nous faire tuer pour une cause étrangère, nous préférons mourir en combattant pour notre patrie. » Et presque tous sont allés grossir les rangs de l'insurrection. La plupart des gendarmes de Varsovie, que l'on voulait envoyer

dans les régiments d'Orenbourg, et remplacer par des miliciens venus du fond de la Russie, en ont fait tout autant.

Les Russes épuisent leurs dernières réserves; et des cinq mille hommes de la garde envoyés de Saint-Pétersbourg, un détachement de sept cents est resté en chemin, sur la voie ferrée de Vilno à Varsovie. Un groupe d'insurgés lithuaniens, qui campait non loin de là, pour intercepter le passage des troupes, enleva les coussinets qui supportent les rails, sur une forte pente d'une centaine de mètres, et remplit de terre les cavités. Le train dérailla; trois cents soldats furent écrasés sur le coup par la chute des wagons, et beaucoup d'autres furent blessés. Cette ruse de guerre se justifie suffisamment par les affreux excès commis en Lithuanie et en Livonie.

Les combats se multiplient dans toute l'étendue du royaume. Le corps de Lelewel, que les bulletins russes ont déjà détruit une dixaine de fois, vient de remporter une victoire entre Zaklikow et Zawichost, dans le palatinat de Lublin. Après une halte dans la partie sud-ouest de ce palatinat, employée à reposer et à exercer ses troupes, Lelewel s'est avancé vers le centre, et en débouchant des bois de Gosciradz, a rencontré les Russes qu'il a mis en déroute et refoulés vers la Podlaquie. Dans cette marche, grâce à ses excellentes dispositions, il n'a perdu qu'une trentaine des siens, et fait subir à l'ennemi des pertes considérables. En Lithuanie, Iablonowski, l'abbé Maçkiewicz, et en Livonie, le détachement d'Albertynski, ont livré des combats dont l'issue a été favorable à l'insurrection. Le dernier numéro du 5 mai du journal national publié à Vilno, *Nouvelles de l'insurrection en Lithuanie*, nous apprend la victoire de Sleszoty.

Kononowicz, après avoir battu les Russes à Bialobrzeg, de concert avec Czachowski, s'en est séparé faute de vivres et de munitions. Voyant son détachement cerné par des troupes fraîches envoyées pour venger la défaite de Bialobrzeg, il lui fit cacher ses armes et lui indiqua un autre point de ralliement. Une rencontre sérieuse a eu lieu près de Kamienieç, en Podolie; mais les détails nous manquent encore, de même que sur le soulèvement des kosaks du Don.

La Russie emploie tous les moyens imaginables, promesses, menaces, violences, pour contraindre les paysans de Volhynie, de Podolie et d'Ukraine, à piller leurs seigneurs et propriétaires; et malgré tous ces moyens, malgré la propagande active des popes schismatiques, elle échoue et commence a désespérer de sa cause.

Les communes, bannières déployées, leurs anciens (*starszyzna*) en tête, reçoivent partout les insurgés selon la coutume slave, en leur offrant le pain et le sel.

(*Patrie.*)

LXXXIV

Voici un document qui nous est transmis de Lithuanie :

« *Instructions secrètes au général Mourawieff.*

» Saint-Pétersbourg, mai 1863.

» Sa Majesté Impériale, attachant la plus haute importance à la répression immédiate des troubles qui ont éclaté dans *quelques* districts des provinces lithuaniennes, a daigné nommer S. Exc. M. le général Mourawieff, gouverneur général et commandant en chef de l'armée du gouvernement de Vilno, etc. Connaissant les sentiments hostiles de la noblesse de ces provinces envers le tzar et la Russie, Son Excellence doit employer les mesures les plus énergiques contre ceux qu'il suppose être favorables à la rébellion.

» Son Excellence doit se laisser renseigner par les maréchaux de la noblesse sur les dispositions des propriétaires à l'égard du tzar, et elle prendra les mesures qu'elle jugera convenables *contre les suspects*.

» Son Excellence doit instruire, par tous les moyens, les paysans des intentions paternelles du tzar pour eux, et leur présenter dans les propriétaires leurs ennemis et leurs oppresseurs. Si Son Excellence le trouve convenable, elle fournira des armes à ceux des paysans qui sont attachés au tzar et à la Russie.

» Son Excellence doit sévir avec la plus grande énergie contre le clergé catholique, qui est l'instigateur de la rébellion actuelle. Elle doit se faire dresser une liste des prêtres *suspects*, et elle prendra contre eux les mesures les plus énergiques.

» En ce qui concerne les rebelles, Son Excellence fera fusiller immédiatement les chefs qui tomberont en notre pouvoir, et prendra les mesures qu'elle jugera les plus convenables contre les prisonniers.

» Si les circonstances le commandent, Son Excellence peut prendre des mesures contre les familles qui comptent des membres dans les rangs des insurgés. Son Excellence doit s'opposer à certaines démonstrations des femmes ; et pour les empêcher, elle adoptera, même contre elles, des mesures sévères.

» Si Son Excellence ne trouve pas suffisantes les forces qui sont actuellement en Lithuanie, elle doit demander immédiatement des renforts.

» Son Excellence doit donc, en résumé, employer tous les moyens qu'elle jugera nécessaires à la pacification immédiate, S. M. le tzar ayant daigné lui conférer pleins pouvoirs. »

(*Patrie.*)

LXXXV

On nous écrit de Krakovie, 19 juin :

Nous apprenons de bonne source que les membres nouvellement admis à la direction du gouvernement national n'ont en rien changé le programme de leurs devanciers, dont le moyen principal est l'affranchissement et la dotation du peuple, et le but définitif l'indépendance de la Pologne. Le changement de personnes dont il a été question dans la presse étrangère n'a été motivé que par la nécessité de remplacer les membres tués ou faits prisonniers par la Russie. Quant à l'armistice, le gouvernement national ne s'y soumettra que dans le cas où l'intervention des puissances aurait pour objet de trancher la question polonaise dans le même but et selon les mêmes principes que les siens. Dans ce cas, disons-nous, il fera le sacrifice d'arrêter la lutte pour laisser le champ libre à l'intervention, et la secondera de tous ses efforts. Mais si cette intervention tardait à agir dans le sens indiqué, il est à craindre qu'un élément étranger

ne se mêle, comme auxiliaire, à l'action du gouvernement national.

On sait qu'une somme considérable a été prélevée, non pas à la Banque, comme l'ont faussement annoncé les télégrammes moskovites, mais à la caisse du Trésor du gouvernement russe, à Varsovie, sur quittance.

Ce n'est pas un vol privé ; bien au contraire, c'est une reprise de possession.

Les feuilles russes avouent qu'on a soustrait la somme de 3,500,000 roubles argent, dont 3,200,000 en lettres de gage du Crédit foncier du royaume et le reste en lettres de change dont on pourra, disent-elles, recouvrer la valeur. Des renseignements particuliers nous apprennent que c'est une somme de 5 millions de roubles que le gouvernement national s'est fait solder à la caisse du Trésor, et que les lettres de change, déjà payées, sont retirées de la circulation. Il es vrai que le gouvernement étranger avait précédemment voulu faire un emprunt équivalent à la banque du Crédit foncier ; mais à cause du peu de garantie qu'il offrait, cet emprunt lui a été refusé.

Les persécutions continuent de plus belle, et la Russie semble vouloir braver l'opinion publique par un redoublement de cruautés. Je ne sais s'il faut vous énumérer tous ces actes de barbarie sauvage qui nous reportent aux premiers temps du christianisme ; car il nous semble que l'Europe ne s'en émeut que pour les taxer d'exagération, ou pour s'en laver les mains, en nous renvoyant ironiquement à la magnanimité du tzar de Russie.

A Vilno comme à Dunaborg, Mourawieff ne cesse d'organiser des massacres, et tient à justifier son surnom de Mourawieff *le Pendeur*. Le télégraphe vous a déjà appris que cet homme cruel, pour s'emparer des chefs des insurgés, fait saisir et jeter dans les cachots leurs femmes, en les menaçant de les faire pendre si dans les six semaines leurs maris ne viennent se livrer à leur place. Pour prouver la réalité de ce fait, si invraisemblable qu'il puisse paraître en Europe, je vous citerai le nom de Mme Buinięka, renfermée dans la citadelle de Dunaborg jusqu'à ce que son mari se soit constitué prisonnier. Vous répéterai-je que les soldats ont l'ordre de ne tuer les insurgés ou les propriétaires polonais qu'à la seconde décharge, et que les bourreaux chargés des pendaisons doivent laisser tomber leur victime à terre du haut de la potence, pour lui faire endurer le supplice d'une plus longue agonie, comme cela eut lieu avec le chef Kolysko, pendu à Vilno par Mourawieff, et avec l'abbé Iszora, vicaire de Lukiszki, fusillé pour avoir promulgué un décret du gouvernement national et que l'on enterra respirant encore.

Et que certaines feuilles russes n'essaient pas de nous opposer des dénégations ; nous avons les preuves en main, les témoignages officiels et les récits de témoins oculaires, que nous produirons au besoin. La « *Volonté secrète du Tzar* » contestée par un journal, est une pièce authentique, irrécusable ; elle circule encore aujourd'hui, transcrite à la main en milliers d'exemplaires, parmi les *raskolniks* et les colons schismatiques de Livonie. Nous en possédons plusieurs pour votre édification ; et le *Czas* du 14 a suffisamment démontré leur origine officielle.

D'un autre côté, nous voyons les troupes russes, battues dans plusieurs rencontres, et toujours se vengeant de leurs défaites sur les blessés et sur les prisonniers. Nous avons à enregistrer aujourd'hui la victoire d'un des détachements que commandait Taczanowski à Ignacew, où le sang a déjà coulé à plusieurs reprises ; puis celle de Czachowski à Blizniny. Le même jour, trois rencontres ont eu lieu en Podlaquie : 1° dans la nuit du 10 au 11 courant, le détachement de Krysinski a mis en fuite deux compagnies d'infanterie russe, entre Radzyn et Wodyn ; 2° une colonne russe a été dispersée près de Sokolow, et le lendemain le général Dreier a dû quitter Siedlcé pour rallier les fuyards ; 3° un détachement de gendarmes polonais à cheval a désarmé une patrouille de kosaks à Miendzyrzeç, et lui a pris ses chevaux. Il est faux que Bogdan Boncza, le chef du détachement volant, ait été battu près de Krakovie, où il n'a pas livré de combat. Lelewel, après plusieurs rencontres heureuses, a pris position à Lubartow, au nord de Lublin.

A part les atrocités que nous avons signalées, les nouvelles de Lithuanie sont favorables à notre cause. Deux cents insurgés, commandés par Calixte Andrzeykowicz, propriétaire de Horki, s'étaient embusqués dans la forêt de Welsza, et attendaient l'ennemi sur une digue traversant un marais. Les Russes, au nombre de deux compagnies d'infanterie et d'une sotnia de kosaks, après avoir pillé et brûlé le village de Horki, pour la plupart ivres, s'engagèrent sur la digue. Aussitôt un feu roulant des tirailleurs polonais les reçut des deux côtés ; et les faucheurs, en courant à l'attaque, leur coupèrent la retraite. Un grand nombre de Moskovites se noya dans le marais ; les autres furent fusillés. Tout ce qui leur appartenait, c'est-à-dire plusieurs centaines de carabines, leurs chariots et leurs besaces remplies de butin, les cartouches, les munitions et les chevaux des kosaks, tomba au pouvoir des vainqueurs.

Leur chef, furieux d'avoir donné dans le piége, se fit sauter la cervelle ; et le lieutenant général Rudanoffskoï, lorsqu'il apprit la

nouvelle de cette défaite, constata dans son bulletin officiel la perte de 9 soldats tués et de 14 blessés. « Le typhus, disait-il, qui règne ordinairement dans ces contrées, a légèrement augmenté ce chiffre. »

Non-seulement dans les anciennes provinces polonaises, l'insurrection s'étend et se propage, mais dans la Grande-Russie elle-même, chez les kosaks du Dniéper, du Don et du Volga, le sentiment de l'indépendance se réveille ; ce qui fait que la Russie ne peut plus envoyer en Pologne les deux corps de réserve et les deux divisions de grenadiers qu'elle avait destinés à nous combattre. Nazimoff, Toll, Berg, Mourawieff sont les derniers ressorts de la machine de Nicolas, dont les rouages ont été brisés pendant la guerre de Krimée, et que l'insurrection actuelle achève d'user.

(*Patrie.*)

LXXXVI

La *Gazette de Breslau* raconte le fait suivant :

Le grand-duc Constantin reçoit tous les jours les journaux étrangers dans un seul paquet, qu'il tient à ouvrir lui-même, afin qu'on ne puisse soustraire à son attention aucune nouvelle importante. Un de ces jours, le paquet arrive ; on examine chaque journal l'un après l'autre, et tout paraît être en très-bon ordre. Mais voilà qu'on trouve subitement dans le paquet le numéro du jour du *Ruch*, le journal du gouvernement national de Varsovie.

Comment le numéro rebelle a-t-il pu se glisser dans le paquet, bien cacheté, venant de l'étranger ? On n'a pu le savoir jusqu'ici. « Si cela continue ainsi, s'est écrié le grand-duc, nous serons battus, eussions-nous dix armées. Toutes nos troupes ne nous serviront à rien, tant que nous n'aurons pas découvert ce gouvernement national ! »

(*Patrie.*)

LXXXVII

On nous écrit de Krakovie, 20 juin :

Je vous envoie la circulaire adressée par le pope diocésain de Lubieszow (en Lithuanie), à ses ouailles schismatiques. Je traduis mot pour mot de l'original que j'ai sous les yeux, et qui donne la certitude que des ordres semblables ont été transmis à tous les Grecs orthodoxes établis en Pologne :

« *Circulaire intime au clergé du diocèse de Lubieszow.*

» Du 1er au 3 mai, grande fête, mort aux Polonais et résurrection pour nous et pour notre nation ! Notre hôte, le Polonais maudit, nourri de notre pain, se dispose à nous payer notre hospitalité par un festin de sang. Le 1er mai doit éclater, comme la dernière lueur d'un feu qui s'éteint, une insurrection polonaise générale, commandée dans notre district par un certain Sokol (épervier). Ces convulsions d'agonie doivent agiter les Polonais expirants jusqu'au jour du 3 mai.

» Frères, attamans et peuple, priez et veillez, afin d'éviter un grand désastre ! Que le Polonais détesté sache enfin que son gosier nobiliaire ne fera pas de nous une seule bouchée ! S'il y a chez lui des éperviers, il y a maintenant chez nous un vautour ; nous lui prouverons que notre histoire nous est chère, que, loin de la ternir, nous y ajouterons une page de splendeur. L'âme illustre de saint Serge tressaillera de joie en voyant que nous sommes prêts, tous tant que nous sommes, à répandre le sang infidèle. Le tzar grandira, et le Polonais tremblera. La Russie, notre mère bien-aimée, sera fière de ses enfants, qui tous égaleront les hauts faits des Susanin, des Minin (ancien boucher de Moskou) et de Pozarsky. Frères ! aussitôt après avoir rreçu a présente, appelez votre maire et vos adjoints, faites-leur connaître les projets impies de Pharaon, sommez-le d'agir *selon la pensée du souverain slave ;* ils vous comprendront. De la vigile du 1er mai jusqu'au 3, que tout se lève, que toutes les mains saisissent les armes, tel un pieu, tel une hache, tel une

ourche, tel une faux, tous enfin ce qu'ils pourront trouver, pour combattre à mort les bandes des Polonais !

» Au premier coup de la cloche sainte, le fusil et la croix à la main, tous à l'œuvre, en avant ! Et puis, selon que Dieu voudra ! Ils nous ont assez opprimés ; pour les bienfaits du tzar, ils l'ont noirci, de même que nous, aux yeux des juifs de l'Occident. Il est temps de chasser leur poussière du sol natal, de la terre sainte de Russie !

» Dans le cas où le maire aurait reçu la contagion du souffle polonais, il ne mériterait plus votre confiance. Cet écrit vous dira que ceux qui découvriront ou saisiront des insurgés seront largement récompensés, et ceux qui les cacheront ou les laisseront s'échapper sains et saufs, paieront une amende d'un rouble par tête d'insurgé.

» Des ordres ont été donnés à ce sujet ; informez-vous-en dans les communes ; sachez s'ils ont été publiés, et faites-m'en le rapport.

» Le pope diocésain JOHAN DYMKOWSKY, avec témoins, pour transmettre en gardant le secret.

» 29 avril 1863. »

Ce curieux document du fanatisme barbare du clergé schismatique, implanté pour notre malheur dans quelques districts de la Lithuanie, a déjà été publié par plusieurs journaux étrangers. Il contient une réponse suffisante à ce que certains détracteurs de notre nationalité nomment *l'oppression des dissidents en Pologne*. Certes, le mahométisme n'a jamais produit un pareil acte de déraison et d'intolérance.

Et cependant, malgré tous leurs efforts pour soulever les paysans, les Russes éprouvent partout défaite sur défaite. En Lithuanie, ils ont été battus le 24 mai par Iablonowski à Deplamy, et par Wislouch à Proweniszki. En Volhynie, entre Miropol et Polonné, district de Zaslaw. Enfin, aux portes mêmes de Varsovie, Iankowski a fait une heureuse démonstration à Okuniew, et pour la première fois a fait briller aux yeux des Varsoviens les aigles et les lances polonaises.

Le général Brunner vient de recevoir sa démission pour avoir donné un soufflet au général Krasnosudzkoï, qui lui reprochait de s'être caché, pendant le combat de Brudzew, dans un caisson doublé de fer ; ce qui ne l'avait pas empêché de s'attribuer la victoire dans son rapport au grand-duc. Les troupes russes sont dans l'état le plus déplorable ; le gouvernement n'ose plus lever de contributions pour

les payer, de peur d'exaspérer les paysans, et les israélites refusent toutes les fournitures. Sans solde, sans linge et sans vivres, les soldats, exténués, ne se soutiennent qu'à force d'eau-de-vie, et une grosse capote forme tout leur vêtement.

Après l'affaire de Brudzew, presque tout un régiment franchit la frontière prussienne avec armes et bagages, fut reçu, hébergé par les autorités à Pleszew, et s'y conduisit, comme partout, avec la dernière brutalité. Un officier tira un coup de révolver contre un bourgeois de Pleszew, et fut reconduit, sans avoir été désarmé, à la frontière de Pologne. Les soldats ont pareillement gardé leurs fusils et leurs cartouches.

Que dira lord Palmerston en face d'une pareille conduite? Est-ce une *puissance neutre* que celle qui autorise de semblables excès? La convention du 8 février n'existe-t-elle pas dans toute son étendue? Les procès intentés aux patriotes polonais de Posen n'en sont-ils pas la conséquence? Le 1er juin, les colonels Wunck, Rohrscheidt et Frankenberg, en compagnie de douze officiers, se sont rendus à Grodzisko, pour une entrevue avec un général russe.

Pa trie.)

L XXXVIII

CIRCULAIRE

DU GÉNÉRAL DLOTOFFSKY AUX CHEFS MILITAIRES DU GOUVERNEMENT DE VITEPSK.

Forteresse de Dunaborg.

Il est prouvé par les faits que dans divers endroits de la province de Vitepsk, malgré la sévère défense du gouvernement, beaucoup d'habitants sont munis d'armes qu'ils cherchent à soustraire aux autorités. Il est constaté aussi que des vagabonds continuent à errer dans les forêts et trouvent un refuge dans les villages, que bien des

propriétaires sympathisant avec l'insurrection polonaise entretiennent des relations secrètes avec le comité révolutionnaire et contribuent à former des bandes de partisans, en sorte que l'ordre et la tranquillité publique ne sont pas encore rétablis partout.

Cet état de choses rend nécessaire la création d'une police spéciale, placée sous la surveillance des maréchaux de la noblesse et de la police rurale, et sous l'autorité suprême des chefs militaires des districts.

1° Dans les campagnes, le chef militaire du district, de concert avec le maréchal de la noblesse et la police rurale, sera tenu de dresser une liste de tous les propriétaires nobles et autres, ainsi que des membres de leur famille. Les propriétaires des maisons particulières et des hôtels seront tenus d'annoncer immédiatement à la police l'arrivée de toute personne qui fera un séjour plus ou moins prolongé dans la ville.

2° Les propriétaires et les nobles résidant sans but déterminé dans les villes, ou possédant des biens ou des fermes dans le district, seront obligés de se rendre dans leurs terres, et ne pourront les quitter pour leurs affaires personnelles, qu'après avoir reçu une autorisation spéciale du chef militaire. Ce permis devra être présenté dans les villes à la police municipale, et dans les villages aux chefs de la police rurale, ainsi qu'aux patrouilles armées.

3° Tous les vagabonds, tous les gens qui ne seront pas munis de ce permis, devront être arrêtés immédiatement et conduits à l'autorité compétente pour fournir des renseignements et des explications.

4° Tous les propriétaires nobles ou autres, et en leur absence les intendants chargés de l'administration de leurs biens, s'engageront par écrit, sur l'honneur et sous la garantie de leur fortune et de leur vie, à maintenir dans le district l'ordre et la tranquillité publique; à ne tolérer aucun attroupement défendu, aucune relation avec le comité révolutionnaire polonais, aucune conspiration, aucune publication de proclamation et de bruits mensongers, capables d'induire en erreur les esprits faibles; à ne pas permettre aux vagabonds d'errer dans les forêts; à refuser tout asile aux perturbateurs, et quand ils auront connaissance de l'endroit où ceux-ci se sont réfugiés, à les livrer à l'autorité, sans égard à la parenté ou autres considérations personnelles; enfin, non-seulement à remplir tous leurs devoirs envers S. M. l'empereur, ainsi que l'honneur et le serment de tout fidèle sujet l'exigent, mais encore à se déclarer contre toute personne qui oserait manquer à l'accomplissement rigoureux de ces devoirs.

5° Tous les propriétaires, nobles ou autres, livreront immédiate-

ment aux autorités militaires les plus rapprochées toutes les armes qui sont en leur possession et s'empareront de celles qui pourraient rester cachées chez quelques-uns d'entre eux. Un délai de cinq jours sera accordé après la déclaration de cet ordre pour en faciliter l'exécution. Ce terme écoulé, le chef militaire du district sera tenu de faire une perquisition domiciliaire et devra livrer à la rigueur des lois ceux qui n'auraient pas remis volontairement leurs armes.

6° Tout propriétaire, instruit de la présence d'une bande d'insurgés dans les environs, sera obligé d'en avertir immédiatement le chef militaire le plus rapproché, afin d'arriver à une prompte et complète répression.

7° Tout individu qui prêtera asile et secours à un perturbateur, ou qui ne le livrera pas à l'instant même sous bonne escorte au chef militaire, sera considéré comme complice des insurgés et comme tel traduit devant un conseil de guerre.

8° Tout propriétaire qui, prevenu de la présence d'individus suspects cachés chez un de ses voisins, n'aura pas dénoncé sans retard la chose aux autorités, sera passible de la même peine que celui qui aura accordé un refuge au coupable.

9° Le maréchal de la noblesse, ainsi que le bourgmestre de la ville et le chef de la police rurale (*isprawnik*) dans les campagnes, seront soumis à l'autorité militaire du district. Ils formeront ensemble l'administration suprême et agiront avec le concours de la police municipale et des propriétaires.

10° Le maréchal de la noblesse et le chef de la police rurale, d'autre part, devront présenter aussi souvent que possible des rapports sur l'état du pays au chef du district.

11° Les chefs de la police rurale et leurs agents (*starszoï*) veilleront à ce que tous les villages soient pourvus de patrouilles armées formées de paysans et chargés de parcourir les rues, de visiter les cabarets, pour y arrêter les individus privés de permis et les livrer à l'autorité compétente.

7/19 mai 1863.

Signé :

Le chef militaire du gouvernement de Vitepsk,
lieutenant-général,

DLOTOFFSKY.

INSTRUCTIONS

DU GÉNÉRAL MOURAWIEFF AUX AUTORITÉS CIVILES ET MILITAIRES DE SON GOUVERNEMENT.

L'*Invalide russe* du 20 juin publie une longue instruction adressée par le général Mourawieff aux autorités civiles et militaires des gouvernements de Vilno, Kowno, Grodno, Vitepsk, Minsk et Mohilew, pour leur rappeler les exigences sévères de l'état de siége Ce document est un digne pendant de la circulaire du général Dlotoffsky qu'on vient de lire.

Il y est dit que les nobles et les ecclésiastiques dont les sympathies pour le gouvernement seraient suspectes, doivent être arrêtés et jugés avec toute la sévérité des lois martiales, ainsi que tous ceux qui prêteraient plus ou moins leur concours à l'insurrection ou refuseraient leur coopération aux troupes pour la combattre. Le général ordonne le désarmement des propriétaires nobles, du clergé et en général de toute la population catholique et polonaise.

Il veut qu'on distribue des armes à ceux des paysans qui se sont montrés favorables au gouvernement.

Comme le général Dlotoffsky, le général Mourawieff ordonne l'arrestation des propriétaires qui viendraient pécuniairement en aide aux insurgés, qui leur donneraient asile dans leurs maisons, ou même qui n'avertiraient pas les autorités moskovites de leur présence. Leurs biens doivent être confisqués et les revenus affectés à la subsistance des troupes chargées de pacifier la province.

Mourawieff prévient les ecclésiastiques et principalement les curés de paroisse et les supérieurs des couvents que toute assistance donnée à l'insurrection, soit par des discours, soit par la lecture de proclamations révolutionnaires dans les églises ou en dehors, soit par toute manifestation et cérémonie religieuse, sera considérée comme un crime de haute-trahison et punie avec toute la sévérité des lois martiales.

La contrainte et la violence auxquelles ils seraient en butte de la part des insurgés ne pourraient *servir d'excuse aux ecclésiastiques, attendu que les serviteurs de l'autel doivent moins que les autres se laisser intimider par les menaces.*

Les autorités civiles, les propriétaires, les ecclésiastiques, les

paysans, tous les habitants enfin sont soumis à la juridiction suprême des commandants militaires établis dans chaque district et investis du pouvoir de vie et de mort sur tout le monde.

Mourawieff invite enfin les gouverneurs militaires de hâter l'instruction de tous les procès politiques et de faire procéder sans retard à l'exécution des arrêts des conseils de guerre.

(*Opinion nationale.*)

LXXXIX

LES MASSACRES DE LIVONIE

Nous avions pensé que l'indignation universelle soulevée par les brigandages des *raskolniks* en Livonie, et que le comte Russell a flétris dans son discours à la Chambre des lords, ferait changer, quand ce ne serait qu'en apparence, la conduite des autorités russes à Dunaborg, afin de pouvoir au moins démentir les crimes déjà commis. Il n'en est rien cependant ; et de nouvelles atrocités viennent d'être ajoutées à ce sanglant épisode de notre insurrection. La famille entière des comtes Plater a été assaillie et mise aux fers dans son château de Belmonty, le château même fut pillé et réduit en cendres par des soldats travestis en paysans. Le comte Stanislas Moll, momentanément relâché après l'enquête de Dunaborg, vient d'être incarcéré de nouveau sans aucun prétexte, sans doute pour l'empêcher de porter plainte à Saint-Pétersbourg, et pour le forcer à se déclarer satisfait. Chaque jour on amène de nombreux prisonniers, saisis et garrottés dans leurs maisons, n'ayant pris aucune part au combat et cependant montrés à la foule comme des trophées de victoire. Puis, on les conduit enchaînés à Saint-Pétersbourg, où sans

doute ils subiront un jugement qui les enverra pour la vie entière aux extrémités de l'Asie. Citons seulement pour mémoire MM. Czerniawski, Gabrowicz, Pilsudzki, le docteur Chmielewski, déportés avec beaucoup d'autres du 17 au 18 mai. Les femmes mêmes ne sont pas exceptées de cette proscription en masse. Mmes Czerniawska et sa pupille, Gabrowicz, Wieleczko, Bielewicz et sa fille, ont été de même que leurs maris, déportées en Russie.

Tous le pays offre l'image de la plus affreuse désolation. Dans le gouvernement de Vitepsk, comme en Livonie, il n'y a pas un château, une ferme, un village qui n'ait été ravagé, dévasté de fond en comble par les raskolniks, les kosaks, les tirailleurs ou les hulans de la garde du corps impériale. Les cachots et les maisons d'étapes du district ne suffisent plus à contenir les blessés et les captifs, entassés pêle-mêle, sans aucun secours des médecins. Deux femmes qui essayaient de leur porter des vivres ont été égorgées sur le seuil des prisons.

Le général Dlotoffsky, chef militaire de Mohilew, se distingue entre tous par la brutalité de ses actes et de ses paroles. « Nous ne savons plus où mettre ces chiens de rebelles, dit-il aux soldats en les envoyant au massacre; ne faites donc plus de prisonniers : *ceux même qui se rendraient à merci, tuez les!* » Ces paroles sont constatées par une lettre de Vitepsk du 28 mai que nous avons sous les yeux. Dans une autre occasion, il leur criait : « N'avez-vous pas vos baïonnettes pour en finir avec les Polonais? *Plus vous en tuerez et moins vous en ferez prisonniers, plus le tzar et la Russie vous seront reconnaissants!* » C'est avec de tels ordres que ces bandits quittent Dunaborg et se répandent dans les campagnes.

Le simple soupçon de sympathiser avec l'insurrection devient un crime capital, et un motif suffisant pour l'arrestation du coupable. Aussi tous les propriétaires et les prêtres des districts de Siebiez et de Lusyn sont aux casemates ou dans les fers. La plupart des églises en Livonie sont fermées faute de desservants. Lorsque les paysans viennent porter plainte à Dunaborg, que leurs enfants, leurs malades meurent sans recevoir le baptême ou les sacrements, on leur offre généreusement des popes russes, tout prêts à les confesser ou même à les absoudre, le cas échéant, du meurtre de leurs maîtres. « Vous recevrez à ce prix, leur dit-on, les terres de ceux

que vous aurez égorgés; les Polonais sont parmi vous des intrus qu'il faut exterminer jusqu'au dernier, pour que la terre et son produit vous appartiennent, et pour que vous n'ayez plus d'autre maître que le tzar. » Des kosaks envoyés dans les villages leur portent les mêmes conseils et les mêmes suggestions; toutefois les bons *Lotysze*, Finlandais d'origine mais Polonais de cœur, se gardent bien d'y céder, et préfèrent mourir plutôt que de renier la foi de leurs pères.

Le conseiller d'État Paniutin vient d'être envoyé de Saint-Pétersbourg pour présider la commission d'enquête à la place du vieux Storozenko, que l'on y trouvait encore trop doux et trop humain. Il n'eut rien de plus pressé que d'ôter la lumière et l'air aux prisonniers, en faisant clouer les fenêtres, et de leur défendre toute communication avec leurs parents. On permet, il est vrai, l'envoi de l'argent et du linge, mais il ne parviennent jamais à leur destination. Ces malheureux enfermés vivants dans une tombe, meurent pour la plupart ayant que leur interrogatoire ne soit commencé.

Aussi de telles cruautés, au lieu d'étouffer l'insurrection ont servi à la propager et à l'étendre. Le détachement d'Albertynski, formé à Vilkomir, a défait celui du général Schouwaloff a Lubonary, lui a pris ses bagages, la voiture du général et une quantité de fusils. La veille de ce jour, Schouwaloff, envoyé extraordinaire du tzar, disait à qui voulait l'entendre : « Qu'il se chargeait de donner une leçon aux insurgés, et qu'il voulait montrer comment il faut les combattre. » Le 21 mars, après un engagement de trois heures, refoulé sur des marais, ayant perdu la moitié de ses troupes, il ramenait huit chariots de blessés à la station de Swienciany, et y revenait lui-même sur un train de marchandises pris en requisition.

Aujourd'hui, le général Schouwaloff cherche à combiner ses forces avec celles du colonel Poltoradzky, pour entourer Albertynski, qui se trouve déjà sans doute hors de leur atteinte. Un second détachement polonais se trouvait, à la même date, aux environs de Dzisna, sur le grand fleuve polonais.

C'est ainsi que les Russes, voyant leurs troupes battues par les insurgés, trouvent qu'il est beaucoup plus commode de piller et d'incendier les riches et florissantes propriétés des seigneurs livoniens, de massacrer femmes et enfants, de faire de la propagande par les kosaks et les soldats déguisés en paysans, et de changer ainsi cette guerre nationale en une

guerre de désordre et de dévastation. Détruire l'élément polonais en Lithuanie, en soulevant deux parties de la population l'une contre l'autre, leur paraît plus facile que de la combattre à force ouverte. C'est ainsi qu'ils prétendent établir leurs droits despotiques sur cette province où les colons moskovites, persécutés par Catherine II, n'ont été admis qu'à titre d'hospitalité; où paysans, prêtres et seigneurs, tout est demeuré radicalement polonais, malgré soixante-dix ans d'oppression; où tous attestent en ce moment par le martyre leurs droits à l'indépendance nationale.

(*Patrie.*)

XC

On nous écrit de Krakovie, 11 juin :

Le gouvernement russe à Varsovie voulait faire abattre plusieurs maisons dans le faubourg de Krakovie, pour y construire des casernes ; parmi ces maisons se trouvaient des monuments historiques, des vestiges de notre ancienne grandeur, que l'on avait intérêt à faire disparaître. Le gouvernement national s'y est opposé, et a publié la défense la plus formelle aux marchands, spéculateurs et banquiers de Varsovie de se présenter à la mise à l'enchère de ces bâtiments. Au jour désigné, personne n'est venu. Alors, comme on ne trouvait pas d'acheteurs dans le pays, on résolut de faire venir des entrepreneurs et des ouvriers allemands de la Prusse. Aussitôt une caravane de près de 200 émigrants quitta la frontière prussienne, et par Kalisz et Lowicz s'avança vers Varsovie. Ces gens sans patrie allaient généralement à pied, suivis de chariots où ils emportaient leurs dieux pénates et leur avoir. Arrivés à la hauteur de Konin, ils campèrent économiquement dans une plaine pour y passer la nuit.

Un détachement russe était dans les environs ; croyant avoir affaire à un camp d'insurgés, le chef, précédé de trois cents kosaks, s'approcha à une demi-portée de fusil du camp non gardé, et commanda le feu. Aux cris et aux gémisssements de ces malheureux sans dé-

fense, ayant reconnu son erreur, il vit des femmes, des enfants gisant à terre, fusillés par ses soldats ; et, au lieu de les secourir, il prit bravement la fuite pour éviter toute responsabilité.

Heureusement, un groupe d'insurgés se trouvait à proximité ; aux coups de feu il s'empressa d'accourir, et comme les kosaks avaient disparu, il put donner ses soins aux blessés, qu'il abrita dans un village voisin, enterrer les morts et dresser un procès-verbal qui fut envoyé au gouvernement national de Varsovie. Les survivants n'eurent garde de continuer leur voyage, et reprirent le chemin de la Prusse, en maudissant un pays où l'on ne pouvait camper en plein air sans être pris pour des insurgés. Grâce à cet événement, les maisons du faubourg de Krakovie sont encore debout.

Le gouvernement russe ne manquera pas de publier dans ses feuilles officielles, tant à l'étranger qu'en Pologne, un bulletin de victoire ainsi conçu : « Nos troupes ont rencontré une bande d'insurgés dans les environs de Konin, et l'ont dispersée après en avoir tué la moitié. De notre côté, un kosak et un cheval ont été blessés... » Ce bulletin vous arrivera par le télégraphe de Varsovie.

Le détachement de gendarmes qui a quitté Varsovie pour se joindre aux insurgés a déjà livré un combat près de Wyszogrod, dans le palatinat de Ploçk.

En Lithuanie, deux nouvelles victoires nous sont signalées : l'une de Suzin à Dembniki, l'autre à Horki sur la Prypeç. Nous vous en donnerons prochainement les détails.

(*Patrie*)

XCI

On nous écrit de Posen, 15 juin:

Le 3 juin, à neuf heures du matin, l'abbé Stanislas Iszora a été fusillé sur la place du faubourg Snipiszki, à Vilno. Le crime qui lui coûte la vie n'avait attiré, il y a quelques jours, sur un de ses confrères, l'abbé Korzeniowski, qu'une condamnation à douze ans d'exil. Les Russes se soucient peu de cette inégalité dans les

peines ; tout, chez eux, se décide par l'arbitraire le plus éhonté. L'abbé Iszora a subi la mort avec un calme et une confiance en Dieu dignes d'un prêtre fidèle, au milieu des larmes d'une foule éplorée, qu'il bénit avant de tomber sous les balles moskovites.

L'abbé Iszora n'était âgé que de 25 ans. Vicaire de l'église de Zaluçko, dans le district de Lida, il fut poursuivi pour avoir lu du haut de la chaire un manifeste du gouvernement national, appelant aux armes tous les Polonais sous la domination russe, et proclamant l'égalité de tous les citoyens devant la loi, la liberté de conscience et l'émancipation des paysans. Il était déjà parvenu à échapper aux Russes et se trouvait en sûreté, lorsqu'il apprit que l'abbé Joseph Iasinski, vieillard vénérable et curé de Zaluçko, venait d'être arrêté à sa place. Iszora n'hésita pas alors à se constituer lui-même prisonnier pour sauver le curé innocent. Traduit devant un conseil de guerre, l'abbé fut condamné à mort ; le général Nazimoff, alors gouverneur de Lithuanie, commua cette peine en cinq ans de travaux forcés en Sibérie.

Sur ces entrefaites, Mourawieff succéda comme gouverneur au général Nazimoff, cassa la décision de son prédécesseur, maintint l'arrêt du conseil de guerre et ordonna que l'abbé Iszora fût fusillé. Le faubourg de Lukiszki avait été choisi pour le lieu de l'exécution.

Le 3 juin à huit heures du soir, le condamné, escorté par la troupe, se rendit au lieu fatal avec beaucoup de résignation et de calme. La foule était immense, le bruit des tambours ne parvenait même pas à étouffer les sanglots des assistants. Le père de l'infortuné Iszora assistait à l'exécution ; sa mère, brisée de douleur, n'avait pas eu la force de s'y rendre. A neuf heures, la sentence était exécutée, l'abbé Iszora avait cessé de vivre.

(*Patrie.*)

XCII

On nous écrit de Krakovie, 18 juin :

Si les faits d'armes des Polonais, accomplis au milieu de difficultés inouïes, achetés au prix des plus sanglants sacrifices, ne cessent d'émouvoir les sympathies séculaires de la France, vous ju-

gerez facilement de la joie qui s'est répandue dans les camps des insurgés, à la nouvelle de la prise de Puebla. Cette belle victoire, qui vient augmenter encore l'éclat des aigles napoléoniennes, nous laisse entrevoir le jour où elles reprendront leur essor vers la Vistule, pour rendre à l'Europe, à la civilisation, une grande nation amie et sœur de la France, un des plus anciens membres de la famille chrétienne, pour l'affranchir à jamais cette fois du joug le plus odieux, le plus intolérable, qui ait encore pesé sur les hommes. Aussi, des fêtes militaires vont être organisées dans la plupart des camps de l'insurrection, et la prise de Puebla sera célébrée sur le sol polonais comme un triomphe national.

Le général Czachowski vient d'obtenir un nouveau succès à Blizniny, entre Konskié et Kielcé, dans l'ancien palatinat de Krakovie. Depuis un certain temps, il observait un détachement russe de cinq compagnies d'infanterie et d'une sotnia de kosaks. Il apprit par les paysans que les Russes, après avoir pillé le village de Blizniny, avaient établi leur camp dans le voisinage et se livraient à une orgie effrénée, sans même employer les mesures de prudence nécessaires. Il mit à l'instant ses troupes en marche et parvint, à la tombée de la nuit, sur les hauteurs environnantes. A un signal donné, les chasseurs ouvrirent le feu des deux côtés, et les faucheurs s'avançant par le milieu surprirent les Russes s'adonnant à la boisson, ivres pour la plupart et hors d'état de se défendre. La cavalerie acheva leur défaite, s'empara des armes qu'ils avaient mises en faisceaux et qu'ils n'avaient pas eu le temps d'emporter. Le lendemain, cent blessés ont été amenés, et sept officiers russes enterrés à Kielcé.

En Volhynie, le colonel Rozyçki, fils du vaillant général de 1831, s'est servi d'un excellent moyen pour gagner les soldats russes à l'insurrection. Il a fait distribuer à tous les prisonniers du combat de la veille un rouble par tête, et leur a rendu la liberté. Il est hors de doute que ceux-ci ne manqueront pas d'aller raconter la chose à leurs camarades et de leur vanter la générosité des insurgés, qui les traitent bien mieux que leurs propres officiers, enrichis généralement par les retenues sur leur solde et les concussions de tout genre. Ils sauront par ce moyen que, s'ils sont faits prisonniers, le meilleur accueil les attend, et s'ils combattent, ils n'ont à espérer que la mort ou l'esclavage pour toute leur vie.

Le *Czas* du 14 juin consacre son article de fond à énumérer les forces que la Russie a déjà sur le théâtre de la guerre, celles qu'elle possède pour garder ses vastes États, et celles enfin qu'elle pourrait

utiliser dans le cas d'une intervention étrangère en faveur de la Pologne. Pour combattre l'insurrection, la Russie a mis en campagne douze divisions qui appartenaient aux 1er, 2e, 3e et 5e corps d'armée. En outre, il y a dans le royaume la 3e division de la garde et une brigade de cavalerie du même corps; en Lithuanie, la 2e division, et une brigade de cavalerie aux environs de Vilno. Ajoutons-y la 3e division de la cavalerie de réserve en Volhynie, sous les ordres du général Adam Rzewuski. Enfin, la 2e et la 3e division de réserve qui se trouvaient à Dunaborg, agissent dans les gouvernements de Vitepsk et de Mohilew; la 5e a son quartier-général à Kïow, en Ukraine.

Deux divisions actives, appartenant au 5e corps, sont en garnison entre Odessa et Kiszeniew. Elles sont nécessaires dans cette contrée pour y prévenir l'insurrection, garder la frontière de Turquie et les bords de la mer Noire. Les forces que la Russie possède en dehors du théâtre de la guerre, sont: A St-Pétersbourg, la 1re division d'infanterie de la garde, dont une partie a déjà été envoyée en Finlande, une division de grenadiers, la division des cuirassiers de la garde, composée du régiment des gardes à cheval (*kawalergardy*), des cuirassiers du tzar et de la tzarine; à Moskou il n'y a qu'une division de grenadiers. Dans la vaste étendue de Saint-Pétersbourg à Archangel et du Kaukase au Volga sont disséminés deux corps de réserve, anciennement les 4e et 5e corps de l'armée active; le premier a son quartier-général à Kazan et le second à Saratow. Finalement, trois divisions de réserve d'infanterie et trois de cavalerie sont stationnées entre le Dniéper et le Don.

La plupart de ces corps d'armée sont loin d'être au complet depuis la guerre de Krimée. Les cadres sont pour la plupart à moitié vides, en sorte que du golfe de Bothnie et de la mer Blanche à l'Oural et au Kaukase, on compte à peine 150,000 soldats de troupes régulières. Nous ne parlons pas ici des corps inamovibles, comme le sont l'armée du Kaukase, les corps d'Orenbourg et de Sibérie. Quant aux bataillons de réserve, ils ne figurent que sur le papier, et servent de propriétés de bon rapport aux généraux en retraite qui seraient chargés de les commander s'ils existaient réellement, et qu'on envoie comme proconsuls, gouverneurs de province, métropolites, intendants des cultes dans les malheureux pays destinés à les rétribuer. Parmi ces délégués en Pologne, il suffit de citer MM. Mourawieff, Nazimoff, Souchozanett et de Berg.

(*Patrie.*)

XCIII

(Juillet.)

On nous écrit de Krakovie, 3 juillet :

A la nouvelle des derniers succès de la France, de la victoire de Puebla, la lutte s'est ranimée plus ardente que jamais dans toute l'étendue du territoire polonais. On nous signale un grand nombre de combats, de la Vistule à la Dzwina, qui presque tous ont tourné à l'avantage de l'insurrection, et qui font contraste avec les horreurs exercées par les agents de la barbarie moskovite. Il nous serait impossible de les énumérer tous; citons au moins ceux sur lesquels nous avons les détails les plus récents.

Dans le district de Wielun, près de Lutatow, ainsi que vous l'a pu annoncer déjà une dépêche télégraphique, un détachement de 140 insurgés a été entouré par 600 fantassins et 100 kosaks. Malgré l'inégalité du nombre, les insurgés soutinrent pendant plusieurs heures le choc de l'ennemi, et lui firent éprouver des pertes considérables. On parlementa; et comme les Russes ne voulaient point accepter les conditions posées par les Polonais, le combat recommença. Oxinski, ayant appris la détresse de ce détachement, s'empressa de voler à son secours et refoula victorieusement les Russes, qui laissèrent 60 morts sur le champ de bataille.

En Podlaquie, les forces des insurgés ont atteint un chiffre considérable. Voici les noms des principaux chefs des détachements : Zielinski, dans le district de Lukow; Lutynski, dans le district de Wengrow; Rudzki, dans le district de Biala; enfin Grzymala a détruit complétement une colonne russe près de Wiechow. Outre ces détachements, il y a beaucoup de volontaires qui n'attendent que des armes pour aller rejoindre les insurgés. Dans une seule ville, où le gouvernement national avait fait un appel à la population, il s'est présenté tant de volontaires, qu'on a été obligé de faire tirer au sort ceux qui seraient admis.

Dans le palatinat d'Augustowo, les forces des insurgés, commandées par Andruszkiewicz, ont occupé Lomza, Styczyn et Graïewo;

les Russes, après plusieurs escarmouches, se sont retirés à Suwalki, le chef-lieu du palatinat. D'autres rencontres ont eu lieu dans le palatinat de Krakovie, à Stobniça, à Kaminsk, près de Radomsk. où plusieurs wagons, convoyant des soldats russes, ont été écrasés par un déraillement; près de Xionz, sur la grande route de Miechow à Kielcé, où le général Czengery aurait été grièvement blessé; dans le palatinat de Ploçk, à Popow, près de Pultusk, où les Russes ont été refoulés dans la direction de Seroçk; en Lithuanie, à Orny, près de Grodno, à Krolowy-Most, près des forêts de Bialowiez, où les insurgés, commandés par Kiersnowski, ont tenu tête à des forces quadruples des leurs, et enfin à Rudniki, près de Vilno, où 120 insurgés qui se sont rendus à discrétion, après un combat inégal, ont été impitoyablement massacrés.

Ajoutons les brillants combats de Lelewel dans le palatinat de Lublin, de ce chef habile et constamment heureux qui, toujours aux prises avec l'ennemi, parvient à déjouer toutes ses combinaisons, le harcèle et l'inquiète sans cesse, sans jamais lui-même se laisser surprendre. Le nom de Lelewel, déjà illustre, grandit journellement dans l'estime de ses compatriotes.

Mais tous ces avantages, ainsi que le savent déjà les lecteurs de la *Patrie*, ont été chèrement payés par la mort d'un de nos meilleurs chefs de partisans, l'organisateur et le commandant de nos détachements de chasseurs à cheval, le vaillant Bogdan Boncza.

Les arrestations et les exécutions continuent dans le royaume comme en Lithuanie, et les chefs russes ne connaissent plus de bornes à leurs cruautés. A Siedlcé, chef-lieu de la Podlaquie, Alexandre Olszewski et Nicolas Moryç viennent d'être fusillés; quinze autres ont été envoyés à Varsovie pour subir la même sentence. Cent neuf sont condamnés à l'exil en Sibérie ou à l'incorporation dans les compagnies de discipline, et cinquante-deux attendent à Siedlcé et Biala leur jugement. A Mohilew, Ancypa, Korsak et les deux frères Macewicz ont été passés par les armes; à Piotrkow, Bokiewicz a été pendu.

On défend aux parents et amis des prisonniers de les visiter dans la citadelle de Varsovie, de peur d'ébruiter toutes les horreurs qui s'y commettent; néanmoins nous savons qu'elles consistent en fusillades, pendaisons et noyades nocturnes dans la Vistule. Mourawieff se complaît à Vilno dans le sang et le carnage.

En Podolie, les Russes se servent des derniers moyens pour ameuter les paysans et les forcer au pillage. Comme l'eau-de-vie n'est déjà plus un moyen assez efficace, ils ont pris le parti de les

réunir en masses compactes, et s'en font un rempart vivant dans leurs rencontres avec les insurgés ; s'ils refusent de les couvrir en marchant à l'attaque, ils les tuent.

En Ukraine, un code particulier a été institué pour réglementer le pillage et le massacre ; en voici les principales dispositions :

« Après le combat avec les bandes rebelles, distribuer les chevaux, les fourrages et autres objets utiles, à ceux des paysans qui, ayant volontairement accompagné l'armée, ont épuisé leurs provisions et sont forcés d'acheter argent comptant leur nourriture ;

» Partager le bétail et les provisions de bouche entre les paysans et les soldats ;

» Renvoyer à l'autorité l'argent et les objets de prix, de même que les armes et les munitions de guerre ;

» Lui livrer tous les prisonniers et tous ceux que l'on soupçonne de faire cause commune avec l'insurrection ;

» Si un détachement de kosaks parvient à piller une propriété sans la participation des paysans, on agira selon l'article 3077, paragraphe 275-280, supplément 38 du premier livre du Code martial russe.

» Quant aux armes conquises, les kosaks auront le droit de les échanger contre les leurs, qu'ils remettront à leurs chefs pour les renvoyer à l'arsenal ;

» Dans le cas où le pillage s'accomplira en compagnie d'autres soldats et de paysans, partager le butin d'après le mode ci-dessus mentionné, etc. »

Ce réglement étrange, nécessité par le genre de guerre que la Russie fait chez nous en ce moment, est signé du général aide de camp Annenkoff II. Il fait honneur à l'esprit d'ordre et de justice du lieutenant du tzar en Pologne.

(*Patrie.*)

XCIV

On nous écrit de Krakovie, 4 juillet :

Je vous transmets aujourd'hui le rapport du chef de détachement qui commandait à la malheureuse affaire de Komarow, dans le pala-

tinat de Krakovie. On sait que ce détachement, qui venait à peine de franchir la frontière, a été refoulé sur le territoire gallicien par les Russes, prévenus d'avance du lieu de passage et du nombre des insurgés, les gardes-frontières autrichiens ayant tiré des coups de fusil pour avertir les Moskovites. On a peine à comprendre les complaisances de certaines autorités, dans ces contrées, pour le gouvernement que représentent Mourawieff, Toll, de Berg et Dlotoffsky; d'autant plus que l'opinion publique en Allemagne, dans le sein du Reichsrath comme dans les Chambres prussiennes, se prononce ouvertement contre les atrocités qu'ils exercent. « Il y a un être plus vil que le bourreau, dit Schiller dans *Don Karlos*, c'est son valet. »

Voici le rapport :

« Trois quarts d'heure après le passage de la Vistule, plusieurs kosaks se montrèrent, et l'on entendit des coups de feu dans la direction où devait se trouver notre second détachement.

» Nous nous arrêtâmes à un point où deux routes se croisent, l'une à gauche menant à la ferme de Komarow, et l'autre au village de Zalesié. Comme d'après le petit nombre de coups de feu qu'on entendait, on ne pouvait croire à un sérieux engagement au-delà de la Vistule, ne voulant pas former pour mon détachement un passage vers l'intérieur du pays, j'envoyai toute la cavalerie dans la direction des coups de feu, avec ordre d'explorer le pays et de faire une diversion sur les derrières du détachement ennemi. J'ordonnai en outre au chef d'escadron Stoïowski de revenir le plus tôt possible pour dresser un rapport exact sur le détachement de Zaykowski, faire connaître s'il avait passé la Vistule, quelle direction il avait prise, s'il combattait, et quelles étaient les forces ennemies dirigées contre lui.

» Je joins à mon rapport celui du chef d'escadron Stoïowski, qui explique l'absence de son détachement. Je ne puis ajouter qu'une chose, c'est que ce détachement s'est engagé avec les forces ennemies trop promptement et trop à la légère, et qu'il n'a pu, pour cette raison, venir à notre aide, ni faire son rapport sur le détachement du major Zaykowski. Après une demie-heure d'attente, j'ordonnai à mes troupes de marcher vers la ferme de Komarow, pour porter secours au détachement qui se battait à notre gauche. Je n'avais avec moi que six cavaliers, que j'avais gardés pour surveiller la route qui conduisait à la ville de Polanieç, et qui restèrent avec nous jusqu'à la fin de la bataille.

» Arrivés à mille cinq cents pas de la ferme de Komarow, nos

tirailleurs rencontrèrent l'ennemi, et un feu bien nourri commença à l'instant. Notre détachement repoussait les chasseurs ennemis en avançant avec rapidité; ce n'est que près de la ferme elle-même qu'une lutte acharnée s'engagea.

» Notre aile gauche s'empara des maisons à mille cinq cents pas de la ferme, le centre éparpillé en tirailleurs répondait aux coups de l'ennemi, et enfin l'aile droite, appuyée contre une plaine marécageuse, formait le corps de réserve et protégeait le détachement contre les dragons ennemis, dont le premier escadron s'était déjà rangé sur nos derrières. Nous occupâmes cette position avantageuse en combattant pendant trois heures et demie sans interruption.

» Deux choses nous restaient à faire : ou nous emparer des bâtiments de la ferme qui couvraient et protégeaient l'ennemi, et après leur enlèvement et la défaite des troupes russes, nous rapprocher du détachement de Zaykowski, ou bien encore attirer les forces ennemies sur nous, et donner par là le moyen à l'autre détachement de déboucher sur les derrières et l'aile droite du détachement ennemi. Je résolus d'attaquer la ferme; mais malgré le courage des officiers et des volontaires, toutes nos attaques furent repoussées. Une seule fois les troupes russes commencèrent à faiblir et à se retirer, quand d'un côté le capitaine Chosciakiewicz et de l'autre le comte Tarnowski, la baïonnette en main, en tête des volontaires coururent à l'assaut. Malheureusement, une balle vint frapper au front le comte Tarnowski et le tua sur place, à quelques pas du réduit des Russes, au milieu des bâtiments mêmes de la ferme.

» Ce coup terrible nous arracha la dernière lueur d'espoir, et enleva à la Pologne un de ses fils les plus valeureux. C'est en vain que le sous-lieutenant Piotrowski s'efforça de mettre le feu à la ferme; comme de tous les volontaires il ne restait plus que deux debout, l'ennemi revint à la charge, s'empara de nouveau des bâtiments et les occupa jusqu'à la fin de la bataille.

» La 4e compagnie restée en corps de réserve ne put prendre part à l'attaque, ayant de son côté une tâche difficile à remplir; car l'escadron de dragons rangé sur nos derrières chargea quatre fois notre aile droite. Grâce au sangfroid des officiers et au courage des soldats, les dragons arrivés à cent cinquante pas s'enfuirent en désordre devant le feu de nos tirailleurs.

» La conduite courageuse et hardie de la 4e compagnie contribua surtout à nous faire garder notre position. Comme malgré tous nos efforts nous ne pûmes chasser l'ennemi de la ferme, je résolus de

garder la même position jusqu'à l'arrivé du détachement du major Zaykowski, qui pouvait plus facilement attaquer l'ennemi caché derrière les bâtiments et découvert du côté de la Vistule ; mon détachement resta donc immobile sous un feu continuel jusqu'à midi. Alors voyant que nos efforts n'aboutissaient à rien, comme nous n'entendions plus les coups de feu du côté du détachement de Zaykowki, et que, de plus, un nouvel escadron de dragons et plusieurs compagnies d'infanterie arrivaient de Staszow et de Stobniça, je résolus de quitter la place et de gagner un petit bois éloigné d'un mille dans la direction de Paçanow.

» Malgré l'extrême fatigue de nos soldats, malgré l'attaque continuelle d'ennemis qui nous pressaient des deux côtés avec trois escadrons, avec l'infanterie et les kosaks par derrière, cette marche d'un demi-mille s'effectua dans le plus grand ordre, sous le feu continuel de l'ennemi et sous l'escorte des dragons, qui fuyaient en désordre dès qu'ils voyaient que nous nous arrêtions pour les recevoir.

» A une heure, nous gagnâmes la forêt ; mais comme l'ennemi la dépassait et voulait nous intercepter le passage dans l'intérieur du pays, sans nous arrêter, nous tournâmes à droite en poussant vers le village de Lubniça dans la direction opposée de la Vistule. C'est dans cette grande plaine qu'un nouvel escadron de dragons nous attaqua de front et fit une trouée dans nos rangs. Ce qui restait de notre infanterie se dirigea vers le village de Polaniec ; moi-même, avec quelques cavaliers, je me dirigeai vers le nord dans l'intérieur du pays, attirant dans cette direction tout l'escadron ennemi.

» Je ne me trouve qu'aujourd'hui dans la possibilité d'envoyer ce rapport au gouvernement national. En outre, ce n'est que maintenant que j'ai reçu des détails sur le détachement du major Zaykowski, dont l'inaction jusqu'ici me paraissait inexplicable.

» Ce détachement, commandé par le major Zaykowski, avait passé la Vistule près du village de Maniow à la même heure que nous ; mais attaqué à l'instant par des forces russes très-considérables, malgré tout le courage du chef et des officiers, il dut se retirer et repasser la Vistule. Le major Dunaïewski et son aide de camp Szymonowicz, en couvrant eux-mêmes la retraite, se noyèrent dans le fleuve. Les pertes de ce détachement furent peu considérables, bien que plusieurs hommes se soient noyés en repassant la Vistule. Malheureusement, on ne peut en dire autant du détachement du capitaine Chosciakiewicz, où périt l'élite de notre jeunesse ; devant la

ferme seule de Komarow, gisaient 66 morts et autant de blessés. En tout, je compte 200 hommes tant tués que blessés.

» Bien que ce soit après un échec terrible et non une victoire, je crois de mon devoir de donner au gouvernement national les noms de ceux dont le courage, s'il n'a pu détourner de nous ce sort malheureux, a du moins sauvé l'honneur de nos armes. Avant tout, je dois encore rendre hommage à la mémoire du comte Jules Tarnowski, et je demande au gouvernement national de donner à la famille désolée une marque de sympathie au nom du pays tout entier. Le capitaine Chosciakiewicz, chef du second détachement, pendant tout le cours de la bataille, a donné des ordres avec le plus grand sangfroid ; la baïonnette au poing, il conduisit les volontaires à l'attaque de la ferme de Komarow et arriva jusque près de la grange.

» Le docteur F.., ancien officier durant la campagne de Hongrie, pansait les blessés au milieu du feu le plus intense, et pendant les moments libres, se rappelant son ancienne profession, commandait avec entrain le combat. L'aumônier du détachement, dont je dois taire le nom, rendait les derniers devoirs là où le danger était le plus grand, et par des paroles chaleureuses enflammait nos combattants. Toute sa conduite depuis le commencement jusqu'à la fin a été admirable.

» Les cavaliers Piotrowski et Brockhausen, descendant de cheval, se trouvèrent parmi les volontaires qui attaquèrent les bâtiments occupés par l'ennemi. Brockausen fut tué sur place; quant à Piotrowski, malgré ses efforts pour allumer les granges, il n'y put parvenir, et seul il fut sauvé avec le capitaine Chosciakiewicz. Le chef d'escadron Dobrzanski, frère de deux officiers tués près de Miechow et de Malogoszcz, s'est acquitté avec sangfroid et un courage exemplaire des fonctions d'aide de camp du capitaine Chosciakiewicz. Enfin, le volontaire comte Louis W..., qui remplissait près de moi les fonctions d'aide de camp, portait mes ordres au milieu d'une grêle de balles, menait les tirailleurs à l'attaque, et m'a sauvé la vie à la fin de la journée. Tous ceux que je viens de nommer ont été admirables de courage et de sangfroid ; plusieurs ont eu des chevaux blessés et tués. En recommandant ces jeunes gens au gouvernement national, et en demandant pour le comte L. W... un grade d'officier pour sa conduite exemplaire, je ne fais qu'accomplir mon devoir de chef et de Polonais.

» 23 juin 1863. »

Ajoutons à ce rapport une triste, mais sérieuse réflexion. Notre bonne ville de Krakovie, malgré les sacrifices accomplis pour la cause nationale, n'a eu jusqu'à présent que de glorieux revers. Y aurait-il dans cette contrée, ancien berceau de notre nation, moins de patriotisme, moins de véritable dévouement que dans les autres ? A Dieu ne plaise ! Mais des événements comme ceux auquels nous assistons demandent des hommes ayant une foi plus vive dans le triomphe final de notre insurrection.

(*Patrie.*)

XCV

On nous écrit de Krakovie, 5 juillet :

Nous avons enfin des nouvelles du général Rochebrun, qui depuis la défaite de Langiewicz, avait vainement cherché à franchir la frontière. Après avoir résidé quelques temps dans les principautés danubiennes, il vient de passer le Pruth et s'est mis en campagne près de Lipkany à la tête de 600 insurgés. Un certain nombre de Français l'ont rejoint par Constantinople et le suivent dans cette expédition.

Dans un combat livré par Oxinski et Luttich, entre Przedborz et Trzebniça, sur le bord de la Piliça, le colonel russe Czengery, qui s'était souillé quelques jours auparavant par d'affreuses profanations sur le corps du vaillant Bogdan Boncza, a été, dit-on, mortellement blessé.

En Podlaquie, l'infatigable Lelewel a de nouveau combattu près de Lukow. Nous apprenons en outre que de petits détachements de cavalerie, chasseurs, lanciers et gendarmes polonais, sont très-actifs sur la Narew, et qu'un de ces détachements a défait une sotnia de kosaks près de Zegrzé. Le commandement de Boncza a été repris dans le palatinat de Krakovie par le comte Louis Mycielski, excellent officier de cavalerie, précédemment blessé à l'affaire de Grochowiska.

Dans le district d'Olkusz, un nouveau détachement s'était formé sous les ordres de Chmielinski ; il a débuté en mettant en fuite et en

écrasant dans la forêt de Ianow une compagnie d'infanterie russe. Plusieurs autres combats ont eu lieu à Kolo sur la frontière prussienne, en Lithuanie et en Samogitie. Sont-ce là des titres suffisants à l'intéret actif de l'Europe ? Ne hâteront-ils pas son intervention armée en notre faveur, la seule vraie, la seule efficace? La mesure du sang répandu par nous n'est-elle pas déjà pleine à déborder? Et s'il ne suffit pas des balles moskovites, faut-il encore que la hache de Mourawieff le Pendeur le fasse tarir jusqu'à la dernière goutte ?

L'archevêque Félinski, après une entrevue avec le tzar, où ce prélat a dignement défendu les intérêts de son pays et de son église, a été transférée à Iaroslaw et placé sous la surveillance du gouvernement militaire. L'évêque de Vilno, que les Russes déportaient à Viatka, est mort en route à la suite des mauvais traitements que Mourawieff lui avait fait éprouver.

(*Patrie.*)

XCVI

Nous résumons ainsi qu'il suit une correspondance de Léopol, du 13 juillet :

L'Autriche joue un rôle étrange en face des événements actuels, et semble avoir pris à tâche de mettre une singulière contradiction entre ses actes et ses paroles. Elle a, comme le dieu Janus, deux visages, l'un constitutionnel, l'autre despotique ; souriant tous les deux, l'un à la France, l'autre à la Russie. Tandis qu'une Note presque identique à celles de M. Drouyn de Lhuys et de lord Russell a été envoyée par M. de Rechberg à Saint-Pétersbourg, demandant entre autres choses pour la Pologne une administration distincte, nationale, *inspirant de la confiance au pays*, des actes d'une nature tout opposée s'accomplissent sur toute l'étendue de ses possessions polonaises ; et ces actes ouvertement hostiles, n'ont pas pour objet de protéger ou de rétablir l'ordre, que personne n'a jamais songé à troubler en Gallicie, malgré les excitations de la police moskovite, mais de faire échouer l'insurrection polonaise dans le royaume, en lui ôtant tous ses moyens de défense.

Si aucune expédition n'a pu aboutir de ce côté, si les détachements polonais ayant à peine franchi la frontière sont aussitôt refoulés par les troupes russes concentrées à point nommé sur le lieu de leur passage, il faut l'attribuer surtout à la connivence tacite des chefs militaires russes et autrichiens. Telle a été l'histoire des deux expéditions manquées de Maniow et de Radziwillow, pour lesquelles nous avons des preuves matérielles, irrécusables, de cette connivence, ou, pour mieux dire, de cette trahison. Dans l'une d'elles, les Russes ont été avertis par des coups de feu tirés à dessein par le corps d'observation; dans l'autre, par un message du gouverneur général de la Gallicie, ainsi que nous l'apprend la *Gazette de Breslau*. Il est plus que probable qu'il en a été de même de toutes les expéditions précédentes, depuis celle d'Oyçow et de Pieskowa-Skala, commandée par Kurowski, jusqu'aux combats livrés par le dictateur Langiewicz, rendus stériles par son arrestation en Gallicie.

Presque tous les chefs civils et militaires de l'insurrection polonaise sont à l'heure qu'il est dans les cachots de l'Autriche, ou n'ont été élargis que momentanément, sous caution, sauf à être repris peu de jours après. Il suffira de citer les noms de Langiewicz, du député Bentkowski, accusé uniquement d'avoir été sous-chef d'état-major pendant trois jours, et qui probablement sera livré à la Prusse, du général Kruszewski, coupable d'avoir porté l'ancien costume polonais, et enfin du prince Adam Sapiéha, arrêté à Léopol sur le simple soupçon d'avoir favorisé l'expédition de Radziwillow. Tous sont sous le coup d'une instruction criminelle. On a fait au palais du prince une perquisition qui a duré quatre heures, de même qu'au domicile de M. Grelinger, secrétaire de la Société agronomique de Léopol, et chez qui l'on croyait trouver des papiers compromettants pour le prince. Naturellement on n'a rien découvert. Les attroupements qui se sont formés devant le palais Sapiéha et devant le siége de la Société agronomique à la nouvelle de cette arrestation, ont été dispersés à coups de crosse. Depuis ce moment, des patrouilles ne cessent de sillonner les rues; on réclame de tous les passants des cartes de légitimation, faute desquelles on les conduit, sans autre forme de procès, dans les prisons de la ville.

Les mêmes scènes ont lieu à Krakovie. Chaque nuit, plusieurs maisons sont envahies, explorées minutieusement, et toujours il en résulte l'arrestation d'habitants n'ayant, pour la plupart, aucun lien avec l'insurrection. Dans une de ces explorations, la maison de M. Sosnowski, maître bottier de la ville, a failli prendre feu, un

falot ayant été laissé dans le grenier par les nocturnes visiteurs; heureusement Mme Sosnowska s'est aperçu à temps du danger. Toutes les portes ont été brisées par les soldats et, bien qu'on n'eût rien trouvé de suspect, M. Sosnowski et ses vingt ouvriers, parmi lesquels un sourd-muet, ont été conduits à la citadelle.

La tenue d'insurgé, qui est celle de tous les jeunes gens de la classe moyenne, sans aucun autre indice, suffit pour être arrêté dans la rue, jeté dans un cachot, puis interné. Tout récemment, dix-sept jeunes gens, soupçonnés de vouloir se rendre au détachement de Mycielski, étaient publiquement traînés, sous l'escorte de soixante fantassins, par la grande place de Krakovie. La foule les suivait en silence, chacun pouvant supposer parmi les prisonniers, la présence d'un frère, d'un parent, d'un ami. Tout à coup, arrivés à la porte de la prison, rue Kanonna, les soldats font volte face et tirent sur le peuple; deux hommes sont tués, et trois autres personnes, parmi lesquelles une dame âgée, tombent grièvement blessées.

Sur la frontière, les choses vont encore plus mal que dans les deux cités galliciennes. Là, l'arbitraire, la violence règnent sans aucune mesure. Non-seulement les soldats, les gendarmes, les gardes-chasse, mais tous les paysans, tous les colons allemands ont le droit d'arrêter ceux qui leur semblent suspects de patriotisme; et, en cas de résistance, de les garrotter et de les amener pieds et poings liés à la plus prochaine station militaire. Les forteresses de Moravie et de Bohême, telles que Brunn, Ihlaw, Olmutz, Josephstadt, sont remplies toutautant d'insurgés que de personnes ignorant les motifs de leur arrestation. Tous les transports d'armes, de vêtements, de munitions, sont dénoncés par des agents russes apostés tout exprès, interceptés, confisqués, avant même d'avoir pu atteindre la frontière; sur dix caisses, une seule à peine arrive à sa destination. L'Autriche seule en a déjà fait saisir pour la valeur de plusieurs millions.

(*Patrie.*)

XCVII

On nous écrit de Krakovie, 14 juillet :

Après toutes les ignominies dont s'est souillé le gouvernement russe, il ne lui manquait plus que le rétablissement de la torture. On vient de la faire subir au malheureux Wisniewski, arrêté récemment à Radomsk, dans le palatinat de Krakovie, et que l'on supposait à tort être un agent du gouvernement national. Pendant l'interrogatoire, on lui liait les bras de manière à les joindre jusqu'aux épaules, et on enfonçait des coins dans les jointures. Puis, on le frappait de verges, on lui enfonçait des morceaux de bois sous les ongles. Wisniewski, sans avoir rien avoué, est mort à la suite de ce supplice.

Les cruautés des chefs militaires russes, Mourawieff et Dlotoffsky en tête, s'exercent avec un redoublement de rage sur tous les points du territoire polonais, et contrastent singulièrement avec l'aménité des six points proposés par les puissances. L'idée d'une conférence n'est nullement contraire aux vues du gouvernement national ; mais les six points sont si peu de chose et leur simple application tellement incompatible avec le régime moskovite, qu'ils ne pourraient offrir une garantie sérieuse et durable de paix pour l'Europe, qu'à la condition d'être considérés uniquement comme point de départ des négociations. Le gouvernement national est donc loin de repousser l'idée d'une conférence, comme veulent le faire accroire les ennemis de notre cause, mais il déclare, dès à présent, les six points insuffisants pour la pacification de la Pologne et ne pouvant qu'entraver l'action ultérieure des puissances.

Le colonel Czachowski a reformé son détachement dans les environs d'Opoczno ; il a rassemblé les débris de plusieurs corps d'insurgés, et il compte de nouveau plusieurs centaines de chasseurs, de faucheurs et de cavaliers. Après la victoire de Potok, Chmielinski se voyant cerné par un grand nombre de troupes fraîches, a séparé son détachement ; une partie s'est dirigée vers Olkusz, l'autre s'est réunie dans le nord du palatinat de Krakovie.

Les débris du détachement qui a combattu à Radziwillow sous les ordres du regrettable Horodynski, ont servi de noyau à plusieurs détachements nouveaux agissant aujourd'hui en Podolie et en Ukraine. Une conscription ayant été ordonnée dans ces provinces, les paysans quittent en foule leurs villages et vont chercher un abri dans les rangs des insurgés. Ils ont pendu plusieurs *isprawniks* (recruteurs russes), envoyés avec des listes de conscription; à Lachowiczé, Mizocz, Klewan, Czapowiczé et Leszczyn, ils se sont emparés des caisses du gouvernement.

Dans toutes ces localités, ils introduisent le libre débit de l'eau-de-vie, en supprimant le *kabak* ou la régie des liqueurs fortes, généralement affermée à des israélites. Le gouvernement russe perd par là un de ses principaux revenus. Une bande plus considérable que les autres ayant pris pour chef le paysan Bilenko, est devenue la terreur de tous les employés moskovites. Ces bandes, armées à la hâte, mais composées d'indigènes connaissant parfaitement le pays, et pouvant, en cas d'échec, rentrer dans leurs villages sans crainte d'être reconnus, peuvent être d'un très-utile secours à l'insurrection.

Malgré les bruits contradictoires qui ont circulé sur le général Wysocki, je puis vous certifier qu'il se trouve toujours sur la ligne de bataille avec son détachement à peine entamé devant Radziwillow, et que, grâce aux nombreux officiers d'élite qu'il commande, il ne peut manquer d'accomplir la mission dont il est chargé par le gouvernement national.

Dans la ville de Rozan, les kosaks, transportant à Modlin les détenus de Lomza, ont tué deux citoyens et blessé plusieurs paysans venus au marché. N. Domanski, arrêté par le général Czengery, a été mis à mort sans aucun jugement. On a fait de même dans la citadelle de Varsovie avec Niemirycz.

Le numéro du 8 juillet du *Dziennik narodowy*, organe du gouvernement national de Varsovie, contient les paroles suivantes, auxquelles nous applaudissons de toutes nos forces:

« Le gouvernement national est au-dessus de tous les partis et les domine; il ne repousse personne, mais aussi il ne se soumet à personne. Il ne s'incline que devant une seule puissance supérieure à la sienne, celle du patriotisme. »

(*Patrie.*)

XCVIII

Nous recevons de notre correspondant de Berlin, à la date du 16 juillet, une lettre que nous résumons ainsi :

Une personne arrivant de Krakovie nous donne les détails suivants sur la conduite des troupes autrichiennes dans cette ville. Le 14 juillet, après midi, la police fit une visite domiciliaire dans la maison de M. Obrembski, rue Sienna (au Foin), et la rue fut interceptée en tous sens par une haie de soldats. Les passants se groupaient sur la grande place, pour s'enquérir du motif de ce déploiement de force militaire, sans que l'ordre et la tranquillité fussent troublés un seul instant. Vers huit heures du soir, les agents de police conduisirent dans trois fiacres cinq individus arrêtés. Chaque fiacre était précédé et suivi d'un détachement de troupes.

A l'angle de la rue Nicolas, où se trouve la direction de la police, et du boulevard extérieur, une bande de gamins se dispersa en fuyant à l'approche du cortége. L'agent de police Sandor envoya un de ses hommes aux soldats, qui, sans aucun ordre de leurs chefs, sans la moindre sommation préalable, tirèrent sur les passants. Plusieurs victimes tombèrent aussitôt ; d'abord le maître boucher Zombkiewicz qui est mort à la suite de ses blessures, puis l'abbé Gorczalewicz, vieillard de soixante ans, blessé d'une balle à la tête ; l'abbé Sokulski, prédicateur de Notre-Dame ; le chantre de la même église, Byliça, et plusieurs autres assistants. Assurément ces derniers ne se trouvaient que par hasard sur le passage des prisonniers, et ne songeaient nullement à insulter les troupes.

Au bruit des coups de feu, les soldats qui se trouvaient au corps-de-garde de la grande place quittèrent *sans commandement* leur poste, bousculèrent les passants, et se mirent à frapper à droite et à gauche tous ceux qui leur tombaient sous la main. C'est ainsi que le jeune Bryniarski, dont parlait hier une correspondance de Krakovie, eut la tête fracassée d'un coup de sabre. Lorsqu'on le conduisit à l'une des maisons de la place, les soldats firent feu de leur propre mouvement sur les personnes réfugiées sous la porte.

Nous avons vu pendant cette agression inqualifiable de la troupe

autrichienne, d'un côté les soldats tuant ou blessant les citoyens inoffensifs sans attendre le signal de leurs chefs ; de l'autre côté, la population indignée, mais calme, se dispersant d'elle-même devant la force militaire, sans jeter une pierre, sans proférer une menace. Notre correspondant s'abstient de toute remarque au sujet de ce fait, qui rappelle les scènes sanglantes de 1862 à Varsovie, et il nous le raconte tel qu'il s'est passé, d'après le témoignage d'un témoin oculaire. Beaucoup de personnes, dit-il, penchent à croire que cette visite domiciliaire et cette arrestation en plein jour, avec un appareil militaire insolite, avait pour but de provoquer un conflit, de faire déclarer Krakovie en état de siége, et, à la suite, de réagir sur l'alliance autrichienne avec les États de l'Occident, dans un sens favorable à la Russie. Il paraît certain que plusieurs fonctionnaires de la localité n'ont pas su résister aux avances du cabinet moskovite.

Sur plusieurs points de la Gallicie, mais principalement dans les environs de Bochnia, les paysans ont formé des bandes armées, dans l'intention probable de renouveler les sinistres épisodes de l'année 1846 : il ne leur a manqué qu'un chef pour les conduire. On attribue ces désordres aux menées des employés subalternes, gagnés par la Russie. Puisse la commission nommée dans le sein du Reichsrath porter un prompt remède à cet état de choses, qui ferait échouer les vues du gouvernement autrichien contre le mauvais vouloir et la mauvaise foi de certains de ses agents.

(*Patrie.*)

XCIX

Un de nos correspondants nous fait connaître aujourd'hui une nouvelle mesure de Mourawieff qui mérite d'être signalée :

On sait les excès auxquels se sont livrés les raskolniks ou vieux-croyants russes, dans les environs de Dunaborg, contre les propriétaires nobles. Une vingtaine de châteaux ont été brûlés et leurs propriétaires massacrés.

Les autres seigneurs polonais, ne voulant plus rien avoir de commun

avec ces bandits, ont refusé depuis lors de prolonger les baux qu'ils avaient faits avec eux pour l'exploitation de leurs domaines. Mais Mourawieff est alors intervenu. Non-seulement il a enjoint aux propriétaires polonais, en les menaçant de peines terribles, de prolonger le bail des raskolniks, mais encore il a eu soin de fixer un maximum, de façon que le propriétaire ne puisse exiger plus de 3 roubles par *dessiatine* du bandit qu'il est forcé de garder chez lui.

Cette mesure de proconsul de Vilno n'a pas besoin de commentaires.

Le *Courrier de Vilno* publie la lettre suivante du général Mourawieff aux gouverneurs militaires de Vilno, Kowno, Grodno et Minsk :

« Il résulte des rapports qui me parviennent que les propriétaires polonais continuent à fournir aux insurgés qui passent dans leurs domaines les subsistances nécessaires, en prétextant toujours de la pression exercée sur eux par les rebelles.

» Ces propriétaires ne sont rien moins que disposés à prévenir, conformément à mes précédentes instructions, les commandants militaires les plus proches de l'apparition des bandes insurrectionnelles dans leurs domaines, bien qu'ils connaissent d'avance le jour et l'heure, attendu que ces bandes se composent pour la plupart de leurs parents, fils, amis ou serviteurs. Par suite de cette circonstance, j'engage Votre Excellence à ordonner la saisie immédiate des domaines des propriétaires qui auront fourni aux insurgés des subsistances, ou auront pourvu à leurs besoins d'une façon quelconque.

» Les céréales et autres denrées alimentaires qui s'y trouveront devront être mises à la disposition des troupes. Leurs chevaux et voitures serviront à l'organisation des moyens de transport des troupes. Les propriétaires, et en leur absence leurs régisseurs et administrateurs, devront être arrêtés et traduits devant des conseils de guerre. Enfin, leurs familles seront immédiatement chassées du domaine. »

(*Patrie.*)

C

MOURAWIEFF II

Le pendeur.

Le proconsul lithuanien Mourawieff vivra désormais dans l'histoire, comme un type de cruauté, avec ce terrible et honteux surnom de *Mourawieff le Pendeur* (*Wisiatel*), qu'il s'est donné lui-même et dont il se fait gloire devant son maître. Aussi sanguinaire que le duc d'Albe, l'exécuteur des ordres fanatiques de Philippe II, il a de moins que lui l'illustration de la valeur militaire. Il tremble dans son repaire de Vilno comme un criminel pris au piége, ne signe les arrêts de mort que la terreur dans l'âme et ne sort jamais, même pour voir le supplice de ses victimes. Tel est l'homme que le tzar a choisi pour la *pacification* de la Pologne !

Chassé de la cour par Alexandre II qui le déteste et le méprise pour ses exactions pécuniaires, il n'est rentré en grâce que pour remplir l'office de bourreau.

« Sire, je suis cruel par caractère et par conviction, lui dit Mourawieff en recevant son mandat; je mettrai sur votre règne une tache de sang.

— Vous êtes précisément l'homme dont j'ai besoin ! » lui répondit le tzar moskovite; et Mourawieff partit à l'instant pour Vilno.

Mourawieff a changé la Lithuanie, cette sœur jumelle de la Pologne, en un véritable charnier humain. A peine arrivé, il fit dresser dans toutes les villes, sur les places publiques, des gibets et des poteaux, qui servent à des exécutions journalières. On remplirait plusieurs pages des noms de tous ceux qu'il a fait pendre, fusiller, égorger dans leurs maisons, déporter en Sibérie ou dans les mines, bien qu'on ne connaisse qu'une faible partie de ses condamnations de toute sorte. Une armée de

limiers de police et de sicaires à ses ordres parcourt sans cesse le pays, et se jette comme une troupe de bêtes fauves sur la population polonaise. Non-seulement ceux qui ont pris part à l'insurrection, mais aussi « ceux qui en ont eu connaissance d'une manière quelconque sans dénoncer les rebelles, fussent-ils leurs propres enfants ou leurs frères, ceux qui les ont secourus mourants ou blessés, » sont aussitôt frappés par le bourreau, ou bien envoyés pour la vie aux travaux forcés dans le fond de la Russie; leurs propriétés sont mises au pillage par les soldats ou confisquées au profit du trésor moskovite. Toute la classe éclairée, de quelque rang que ce soit, est suspecte à Mourawieff; or, il suffit de lui paraître suspect pour être aussitôt tué ou déporté. Son mot d'ordre habituel est : « *Point de pitié ni merci! frappez tous ceux que vous pouvez atteindre!* »

Ses aides-bourreaux et lui-même promettent aux paysans une part dans le butin des châteaux saccagés et le partage des terres, pour prix de leurs dénonciations ou de leurs brigandages. L'armée russe emporte des fermes et des métairies tout ce qui se trouve à sa convenance : les chevaux, le bétail, le blé, et même les instruments de labour. Les fonctionnaires moskovites, du plus haut au plus bas, s'évertuent à inventer des suspicions, faute de crimes évidents, pour pouvoir s'emparer des biens des citoyens, vendre à l'encan leur mobilier, sequestrer leurs maisons et leurs domaines. Ce système d'extermination de la race polonaise, appliqué en grand par Mourawieff, est parfaitement secondé par la police et la bureaucratie russes, démoralisées par le vol public et la vénalité.

Tous les fonctionnaires polonais, transportés dans l'intérieur de l'empire ou dans les colonies militaires, sont remplacés par des Kourlandais ou des Moskovites; les premiers font le voyage à leur dépens, et s'ils osent demander des frais de route, sont destitués ou mis au cachot comme rebelles. Les autorités ont sévèrement défendu aux cultivateurs de payer leurs redevances aux propriétaires et de travailler pour eux dans toute l'étendue de la Lithuanie. Cependant, exaspérés par les pendaisons et les fusillades des prêtres catholiques, les paysans deviennent de jour en jour plus hostiles à la Russie; ils rejoignent les camps des insurgés lorsqu'ils se trouvent à proximité, partagent leurs victoires ou leurs défaites, et, dans les deux cas, ne reviennent plus à leurs foyers.

Non-seulement l'Occident, mais même nos plus proches voi-

sins, les Allemands, voués d'instinct à la Russie, auront peine à croire à la réalité de ce tableau, à ces atrocités ordonnées ou autorisées par Mourawieff. Nous y croyons, nous qui tenons tous ces détails de témoins oculaires, de rapports officiels et d'innombrables correspondances. Nous avons vu du reste à l'œuvre ses pareils dans le royaume. Nous sommes fâchés pour l'Europe d'avoir à la réveiller de son rêve d'or par la réalité de ces sinistres peintures, que l'on feindra peut-être de croire exagérées pour se dispenser de s'en émouvoir, et qui ne sont pourtant que le pâle reflet de ce qui se passe sur un point isolé de la lutte. Nous espérons toutefois qu'en présence de cette tâche de bourreau acceptée par Mourawieff, de ce sang polonais qui coule à torrents sur les champs de bataille et sur les échafauds, de ce désespoir d'un peuple qui se jette sans armes sur ses assassins, et préfère mourir que de vivre sous un tel joug, on nous épargnera désormais l'insulte de nous renvoyer aux *sentiments magnanimes* du tzar Alexandre.

(*Patrie.*)

CI

On a voulu révoquer en doute la connivence secrète de quelques fonctionnaires autrichiens avec les autorités russes. Voici une lettre adressée par M. Merkl, président de l'administration civile de Krakovie, au marquis Paulucci, directeur de la police secrète de Varsovie, et qui prouve jusqu'à l'évidence qu'un échange continuel de confidences et de bons procédés existait entre ces deux personnages. Cette lettre nous vient d'une source irrécusable. A Dieu ne plaise que nous fassions remonter jusqu'au gouvernement autrichien la responsabilité de ces actes répréhensibles. Nous avons lieu de croire que le cabinet de Vienne sera tout aussi étonné que nous l'avons été nous-même, du document officiel que nous publions. Voici la lettre de M. Merkl au marquis Paulucci :

« Veuillez excuser, monsieur le marquis, mon silence involontaire depuis ma dernière lettre du 4 juin. J'ai été accablé d'affaires, et en

outre un peu indisposé. Mille remerciments pour les papiers importants que vous avez eu la bonté de me communiquer, savoir : les correspondances de MM. Rochebrun, Ceyras, Émile Maison, Andreoli, etc. Afin d'en pouvoir faire un usage efficace, principalement contre Chrzanowski (rédacteur du *Czas*), il me faudrait savoir si l'on pourrait se baser sur ces lettres devant le tribunal de Krakovie. Veuillez avoir la bonté de m'informer sur ce doute.

» Selon les rapports de nos consuls en Valaquie, Mieroslawski se trouve à Repedc, près de Iassy. Il ramasse de l'argent et des volontaires pour l'insurrection. Le n° 134 ci-joint du *Czas* contient l'exposé de la sentence rendue dans le procès du marquis Wielopolski contre les rédacteurs de ce journal. Le signalé Troïak ne se présente pas jusqu'ici (1). Votre lettre, qui arrivait ici le 15 juin, se trouve toujours au bureau de poste. Que dites-vous de la publication, dans le *Neueste Nachrichten* de Vienne, de votre rapport confidentiel au général R... sur l'organisation de la police secrète? S'il n'est pas apocryphe, la trahison surpasse toute idée.

» S. Exc. le chevalier Tengoborsky m'a honoré d'une lettre, en me recommandant le docteur Hermann comme un homme dévoué qui désire concourir à la découverte du comité central, dont quelques-uns des principaux membres se trouvent à Krakovie. Je lui ai témoigné tout mon empressement pour l'entendre et pour l'aider de la manière la plus efficace. Mais, outre quelques déclamations générales, outre l'énumération surabondante de ses relations intimes avec de hauts personnages, je me suis convaincu qu'il ne disposait pas de la moindre trace pouvant mener à une découverte quelconque. Je ne doute pas de la bonne volonté de ce monsieur-là ; mais je doute décidément de sa qualification pour ces services *si délicats*.

» Veuillez avoir la bonté de communiquer ces remarques à M. Tengoborsky. On compte à présent plus opiniâtrément que jamais sur une intervention prochaine ; et c'est principalement de l'Angleterre que l'on attend le signal de la guerre.

» *Signé* : Le président de l'administration civile de Krakovie,

» MERKL. »

(*Patrie, Opinion nationale.*)

---

(1) Troïak a écrit une lettre à S. A. le grand-duc Constantin pour lui signaler un complot contre son auguste personne. (*Note en marge, du marquis Paulucci.*)

CII

Nous recevons d'un de nos correspondants de Krakovie une lettre datée du 16 juillet, et que nous analysons :

La proclamation suivante a été affichée hier sur les murs par ordre de la police autrichienne :

« Dans ces derniers temps, à la suite d'attroupements, il y a eu des rixes répréhensibles et l'on a même jeté des pierres sur les patrouilles. Quoique l'autorité soit persuadée que la plus grande partie de la population éclairée blâme et condamne de tels excès, elle se voit forcée de tenir tout le monde en garde pour que l'on n'y participe pas, et d'attirer l'attention du public sur la mesure suivante :

» Tout individu qui, après le signal donné, ne se retirera pas, est coupable, d'après l'article 283 du code criminel au sujet des émeutes ; et les soldats, d'après le réglement militaire, étant personnellement offensés, sont forcés pour sauvegarder l'honneur militaire de se servir de leurs armes sans prévenir personne.

» On exhorte donc les habitants à s'éloigner de tout attroupement et désordre, et surtout les pères de famille, artisans, ouvriers ; en un mot, on recommande à tous les maîtres de veiller à ce que leurs subalternes et serviteurs restent à domicile dans de pareils moments, et qu'ils fassent tous leurs efforts pour que de pareils excès ne se répètent pas.

» J. R.

» Direction de la police.

» Krakovie, 15 juillet 1863. »

Une lettre nous a appris que, dans la déplorable affaire du 14 juillet, Bryniarski avait été blessé. C'est un jeune homme de dix-neuf ans. Il revenait de l'enterrement de son beau-frère, André Herç, et devait passer par la rue Sienna pour rentrer chez lui. Sans qu'il y eût eu aucune provocation de sa part, il se vit assailli par un caporal de la police qui le frappa à coups de sabre ; il reçut en outre une grave blessure au bras. Couvert de sang, il s'efforça de

fuir vers la Szara-Kamienica (Maison grise), sur la grande place; mais le caporal le poursuivit et continua de le frapper.

Notre correspondant ajoute que ce caporal de police n'était pas de service ce jour-là. L'attaque dont le jeune Bryniarski a été l'objet, constitue, comme on le voit, un acte de violence d'autant plus répréhensible que rien ne le justifie. Il n'y a point eu de provocation de la part du jeune homme, et dans toute cette triste journée du 14 juillet, aucune pierre n'a été lancée de la foule sur les militaires.

(*Patrie.*)

CIII

On nous communique un chaleureux appel d'un israélite polonais émigré, M. Léon Hollenderski, à ses coreligionnaires, pour les exciter à participer de toutes leurs forces aux soulèvement national. Cet appel d'un patriote généralement estimé ne peut manquer de produire la meilleure impression parmi nos hôtes de dix siècles, et servira de réponse à ceux qui naguère encore accusaient les Polonais d'intolérance et de fanatisme religieux.

AUX ISRAÉLITES POLONAIS.

Debout, Israël! Enfants de Jacob, sortez de votre léthargie! L'heure est précieuse, ne perdez pas de temps. La liberté de la Pologne, c'est la délivrance d'Israël. Frères, rappellez vous que sous le knout de la Russie notre honneur s'est avili, que nos fortunes nous ont été arrachées, ainsi que tous les biens chers à nos cœurs. Le Moskovite nous a tous écrasés; notre religion est profanée, les meilleures œuvres de notre théologie sont mutilées par la censure. Nos frères, nos fils sont arrachés de nos bras; traînés au loin dans les steppes ou sur les mers, ils sont contraints de subir la torture ou le baptême schismatique.

L'accès de la Russie nous a été de tous temps interdit. Son gouvernement arbitraire s'étend jusqu'à régler la coupe de nos habits nationaux. L'avidité des agents de la police secrète nous dépouille, nous réduit à la plus atroce misère.

Frères, n'oublions pas que la Pologne fut l'unique pays où nos pères ont trouvé l'hospitalité. N'oublions pas que depuis *dix siècles* nous y habitons. Dans toutes les autres contrées de l'Europe, nous étions spoliés, persécutés, anéantis. La Pologne seule eut pitié de notre infortune et nous accorda toute liberté. Tant que la Pologne fut indépendante et grande, les israélites y vécurent heureux et honorés.

Aussi, quel est le pays où notre antique religion a pu être pratiquée aussi librement qu'en Pologne? Quel pays sur la terre a compté un nombre aussi considérable d'israélites que la Pologne libre? Dans les siècles précédents, les juifs polonais fournissaient des savants, des rabbins à tous les autres pays de l'Europe.

L'histoire nous raconte que nous possédions en Pologne des biens considérables, des terres; le commerce, l'industrie florissaient entre nos mains à l'intérieur et à l'extérieur; nous sentions en nous la dignité d'hommes libres; nous étions Polonais alors, et nous combattions à côté de nos frères chrétiens pour la patrie commune, sous Kosciuszko et Dombrowski, avec le colonel Berko, notre coreligionnaire. Mais sous le gouvernement russe, hélas! nous avons tout perdu, honneur, bien-être, sécurité!

Notre population, en Pologne, se monte à *deux millions et demi;* c'est la neuvième partie de la population polonaise. Notre puissance morale et matérielle est donc considérable. Nous sommes en possession de ressources assez grandes pour servir utilement la sainte cause de nos vaillants et braves frères polonais. Il s'agit de sauver notre croyance, de fonder la liberté et d'assurer l'honneur et la prospérite de notre race en Pologne, en face de l'Europe. Le moment est enfin venu où l'on reconnaît nos droits de citoyens. Il est temps de nous mettre à l'œuvre pour le bien de tous, pour le bien de notre mère patrie, la Pologne.

Vous voyez les événements qui se passent dans notre malheureux pays; d'un côté, bravoure, héroïsme, sacrifices surhumains; de l'autre, atrocité, pillage, incendie, barbarie! Aussi toute l'Europe acclame de louanges, d'admiration et de sympathies unanimes les Polonais, réprouve et maudit les bourreaux moskovites. Employons donc, nous aussi, toutes nos forces, toute notre volonté, pour mon-

trer à nos frères chrétiens que nous ne sommes point des membres parasites de la société qui nous adopte ; mais que nous avons à cœur de remplir avec fermeté les devoirs du citoyen.

Rabbins, prodiguez la parole sacrée à vos fidèles, enseignez-leur les devoirs qu'ils doivent remplir envers la patrie et la liberté. Citez-leur les paroles du prophète Jérémie, qui dit, au nom de Dieu : « Aidez au salut du pays où je vous ai dispersés. »

Répétez-leur les ordres de notre deuxième Moïse (*Maïmonide*), qui nous dit : « *Les Noâchites sont nos frères, surtout les chrétiens, qui adorent Dieu comme nous, qui observent la même loi divine et honorent nos prophètes comme nous.* » Faisons tous nos efforts, chacun selon ses moyens, pour que notre peuple se voue corps et âme à la liberté de la Pologne ! C'est le moyen de conquérir l'amour de nos compatriotes, l'estime des autres nations et de transformer en amis nos persécuteurs les plus obstinés. Nous pourrons alors marcher tête levée parmi les nations, et l'on reconnaîtra en nous aussi la dignité d'hommes.

Frères, jetons un regard joyeux vers l'avenir qui se montre à nous, brillant comme l'aurore, et nous soutiendrons la lutte avec courage. Tout obstacle s'applanira, tout fardeau s'allégera par cette pensée : « *Je souffre pour ma patrie !* »

Que la concorde et l'harmonie règnent désormais parmi nous, et la bénédiction divine ne nous faillira point. Car ce sera l'accomplissement de ces paroles de nos Talmudistes : « Que la venue du Messie ne se signalera uniquement et ne différera des autres temps que par la délivrance de l'oppression et de l'esclavage. » (*Tract. Sanhedrin et Berakoth.*) Gardiens de la synagogue, demandez au Tout-Puissant la victoire prompte et complète de la Pologne, amie de son peuple ! Apprenez et prêchez à ceux qui vous sont soumis que cette cause patriotique est la plus sainte pour tout Israël !

Frères, vous vous êtes montrés dignes du nom polonais dans les derniers événements de la Pologne martyre ; mais il ne suffit pas d'agir isolément : montrons tous nos forces morales et matérielles, comme nos compatriotes, comme nos héros sous Saül, sous David, et comme les Machabées. Que nos cœurs et nos âmes s'épanouissent. Ouvrons les yeux et comprenons que la part active que nous prendrons à la victoire de la Pologne, notre patrie, frayera le chemin d'un bonheur impérissable à toute notre race ; tandis que notre indifférence serait notre honte perpétuelle et notre ruine : « *Le bras diligent* — dit l'Ecclésiaste — *gouvernera ; mais la main nonchalante sera tributaire !* »

(*Patrie.*)

CIV

LE PANSLAVISME.

Le *panslavisme* est, on le sait, l'unification de tous les peuples d'origine slave sous le sceptre de la Russie, projetée par Pierre 1er et poursuivie sans relâche par tous ses descendants. Afin de donner une idée des dangers qui résulteraient pour l'Occident de cette agglomération de la race slave, la plus nombreuse en Europe, sous un gouvernement barbare, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs le tableau suivant, composé d'après les travaux de Malte-Brun, de Schnitzler, du général J. Bem, etc., et qui présente sommairement les envahissements successifs du tzarat de Moskou, depuis son origine jusqu'à nos jours.

Tzarat (grand-duché) de Moskovie.

Dates et faits.	Étendue en mill. carrés géograp.	Population.
1328, à l'avénement d'Yvan (à la Bourse).	4,656	7,290,000
1462, à l'avénement d'Yvan Ier........	18,474	
1503, à la mort d'Yvan Ier...........	37,137	
1584, à la mort d'Yvan II............	125,465	
1645, à la mort de Michel Ier.........	134,361	
1669, à l'avénement de Pierre Ier......	263,900	16,000,000

Empire de Russie.

1725, à l'avénement de Catherine Ire....	273,815	20,000,000
1762, à l'avénement de Catherine II.....	319,538	25,000,000

1796, à la mort de Catherine II........	331,830	33,000,000
1815, à la mort d'Alexandre Ier........	367,494	56,000,000
1831, à la prise de Varsovie...........	369,761	60,000,000

C'est-à-dire que depuis deux siècles la Russie a doublé son territoire, et que, depuis cent ans, elle a triplé sa population.

Ses conquêtes depuis soixante ans sont égales à tout ce qu'elle possédait en Europe avant cette époque;

Ses conquêtes sur la Suède sont plus grandes que tout le reste de ce royaume;

Ses conquêtes sur les Tatars ont une étendue égale à celle de la Turquie d'Europe, avec la Grèce, l'Italie et l'Espagne;

Ses conquêtes sur la Turquie d'Europe sont plus grandes que le royaume de Prusse, moins les provinces rhénanes;

Ses conquêtes sur la Turquie asiatique sont égales à tous les petits États de l'Allemagne;

Ses conquêtes sur la Perse sont égales à l'Angleterre;

Ses conquêtes sur la Pologne sont égales à tout l'empire d'Autriche.

En dépouillant le chiffre de sa population, on trouve :

2,000,000	pour les tribus du Kaukase.
4 000,000	pour les Kosaks, les Kirghuiz et les Géorgiens.
5,000,000	pour les Turks, les Mogols et les Tatars.
6,000,000	pour les Suédois, les Finnois et les Ouraliens.
20,000,000	pour les Moskovites du rit grec-schismatique.
23,000,000	pour les Polonais du rit romain et grec-uni.
60,000,000	

La population de l'ancienne Pologne compte pour les 2|5 de la population totale, sur 1|8 du territoire;

C'est-à-dire que l'élément polonais s'y trouve en très-grande majorité relativement à tous les autres.

Cependant, en admettant la possibilité de la conquête de l'empire ottoman par la Russie, le chiffre de sa population grossirait de la manière suivante :

1° La Russie d'Europe et d'Asie.........	56,000,000
2° Le royaume dePologne (1815)........	4,000,000

3° La population slave en Autriche........	15,000,000
4° — en Prusse........	2,500,000
5° La Moldo-Valaquie et la Serbie.......	2,500,000
6° La Grèce et la Turquie (moins l'Égypte).	20,000,000

C'est-à-dire que la Russie, après la réunion des peuples slaves (romains et schismatiques) et l'occupation de Constantinople, qui en serait la première conséquence, aurait une population de 100,000,000 d'habitants sur la sixième partie du globe habité.

Cent millions d'hommes, tel est donc le total de la population de l'empire *greco-slave* rêvé par le tzar Pierre Ier, et qui deviendrait nécessairement une réalité par l'absorption de la Pologne.

D'après ces données, basées sur des chiffres incontestables, le dernier terme du panslavisme serait :

La domination universelle de la Russie.

(*Patrie.*)

CV

On nous écrit de Krakovie, 24 juillet :

Le *Moskal* (Moskovite) ne se contente pas d'assassiner et d'incendier dans ce qu'il appelle son chez soi ; il ne manque pas l'occasion d'en faire autant chez ses voisins. Nous avons aujourd'hui l'explication des nombreuses visites de MM. Mouchanoff et Anenkoff en Gallicie ; nous la trouvons dans les tentatives d'incendies qui ont eu lieu aux environs de Bochnia, de Wisnicz et de Brzesko. M. Mouchanoff, ancien directeur de la police russe à Varsovie, est derechef dans nos murs, travesti cette fois en officier autrichien. Qui peut lui en avoir donné l'autorisation? Nous l'ignorons. Mais il sème l'or à pleines mains pour ameuter la population de Krakovie contre les autorités autrichiennes ; il paye vingt roubles par jour les militaires qui consentent à se promener avec lui; de plus, il rétribue les in-

cendiaires qu'il envoie porter le feu dans les petites villes limitrophes. Le 16 juillet, il avait ordonné à ses émissaires d'incendier Tarnow; et, sûr de la réussite, on le vit répandre le bruit de cet incendie comme d'un fait accompli. Heureusement, son indiscrétion fit échouer sa tentative; M. Mouchanoff en fut pour ses frais, et le gouvernement autrichien vient d'être mis sur la trace de ses machinations.

Grâce aux dénonciations de ses agents, les visites domiciliaires et les saisies d'armes de toute espèce se poursuivent activement dans toute l'étendue de la Gallicie. Les journaux viennois nous apprennent que la semaine dernière, treize caissons d'armes ont été arrêtés sur le chemin de fer de Vienne à Krakovie. Sur cette seule voie, depuis le commencement de l'insurrection, une centaine de caisses de différentes grandeurs ont été sequestrées et déposées dans un vaste local affecté à leur conservation. Les menées de M. Mouchanoff auraient cependant dû délier l'Autriche de tous ses devoirs internationaux envers la Russie.

Les nouvelles du champ de bataille sont toujours favorables à l'insurrection, bien qu'elles attestent la ruine et la désolation générale du pays. Chaque succès coûte aux Polonais la perte de plusieurs domaines et villages incendiés. Dans le palatinat de Plock, des rencontres ont eu lieu le 14, le 15 et le 16, à Dombrowa, Komorow et Porzondz, entre les détachements de Iasinski et de Wawr, comptant 2,000 hommes, et 5,000 Moskovites. Près de 100 insurgés y ont péri, et quatre fois ce nombre dans les rangs ennemis. Après ces combats, les Russes se sont retirés vers Pultusk, et les détachements polonais, après avoir recueilli les armes abandonnées sur les champs de bataille, ont maintenu leur excellente position dans les contrées marécageuses entre le Bug et la Narew.

Dans le district d'Ostrolenka, les gendarmes polonais ont défait une demi-sotnia de kosaks, qui s'apprêtaient à piller la petite ville de Miastkow. Dans le palatinat de Lublin, à Polichno, près de Ianow, une colonne russe, qui escortait une caisse du gouvernement, a été mise en fuite, en laissant le lieu du combat jonché de morts et de blessés, et en ne sauvant que la caisse.

Tandis que la Russie feint d'adopter en principe les Six points (moins l'armistice et la formation d'une armée nationale, bien entendu), sauf à les violer aussitôt après, la persécution religieuse ne se ralentit en rien à Varsovie. Le grand-duc vient d'ordonner une enquête contre deux jeunes personnes de l'institut des demoiselles, nommées Szpryngiewska et Buszmakin, qui s'étaient faites catho-

liques. La mère de la première et le père de la seconde sont du rite grec orthodoxe ; or, on sait que tous les enfants issus des mariages mixtes doivent être, selon la loi russe, élevés dans la religion du tzar. Deux cousines du prince Gortschakoff les dénoncèrent au pope de l'institut, qui les dénonça à l'archimandrite (évêque) et celui-ci au grand-duc Constantin.

Le colonel Nabokoff, chargé de l'enquête, et Mme Lazareff, envoyée pour les prendre et les conduire au château, se rendirent deux fois à l'établissement sans pouvoir les trouver. On nomma une commission pour découvrir ceux ou celles qui ont conseillé aux jeunes filles de devenir catholiques. Cette commission, composée du général de gendarmerie Kuczynsky, de l'aide de camp Kireieff, de MM. Grabowski et Paplonski, n'obtint également aucun résultat. Les deux demoiselles répondaient qu'elles avaient passé au catholicisme de leur propre impulsion, et qu'elles se laisseraient hacher en morceaux plutôt que d'apostasier.

On a voulu au moins savoir le nom de leur confesseur ; mais on peut être certain que sur ce point, comme sur les autres, on n'en obtiendra aucun aveu, aucune rétractation. Rappelons-nous que Mlle Pustowoïtoff, l'aide de camp de Langiewicz, avait rejoint les insurgés pour ne pas abjurer la foi de sa mère polonaise.

(*Patrie.*)

CVI

On nous écrit de Krakovie, 25 juillet :

A un dîner d'apparat qui eut lieu chez le grand-duc Constantin, peu après la réception des Notes des trois puissances, le grand-duc porta un toast à la santé de Mourawieff, et le lui fit mander par un télégramme. Il le pria simultanément de lui faire parvenir les instructions d'après lesquelles il règle sa conduite. Mourawieff obéit; Constantin, les ayant reçues, fit ses observations en marge de la dépêche, et la renvoya au proconsul de Vilno pour avoir son avis sur les remarques qu'il avait faites. Ces remarques lui étaient dictées,

ajoutait-il, par les exigences des cabinets de l'Occident. Mourawieff les lui retourna avec l'annotation que voici :

« Toutes ces demi-mesures, Altesse Impériale, sont une puérilité; il n'y a qu'une seule manière d'agir que j'approuve et qui puisse produire un effet certain : c'est de fusiller son monde ou le faire pendre, les autres démonstrations ne donnant aucun résultat favorable. »

Les idées de Mourawieff ont été communiquées aux autres chefs, avec l'injonction de s'y conformer, chacun selon le genre et l'étendue de ses fonctions. Aussi les emprisonnements, les exécutions, les spoliations des biens ou des emplois, font aujourd'hui l'histoire quotidienne de Varsovie et du royaume. Nous ne parlons pas de la Lithuanie, où Mourawieff sévit avec un redoublement de rage, depuis l'approbation qu'il a reçue du frère de l'empereur. On s'en prend surtout aux ecclésiastiques, convaincus ou non de patriotisme. Il suffit à un prêtre d'aller porter les secours de la religion aux insurgés blessés, ou d'enterrer les morts, pour être aussitôt incarcéré comme suspect de connivence avec l'insurrection. Entre autres exemples, je citerai le curé de Warka, qui avait fait entourer l'endroit où les Russes avaient enseveli, après l'avoir fusillé, le chef Kononowicz, afin de préserver son corps de toute profanation. Cet ecclésiastique est aujourd'hui, pour ce seul fait, prisonnier dans la citadelle.

Le fanatisme des soldats moskovites est porté à une exaltation incroyable. Trois canots, qui servaient de pont volant sur la Vistule pour les passagers des deux rives, ont été démolis à coups de hache, parce que les bateliers avaient osé repêcher dans le fleuve les corps de trois prêtres liés ensemble, que l'on y avait jetés la nuit précédente.

Les trois Notes ont été accueillies à Varsovie parmi les fonctionnaires et les agents russes, avec la même ironie et les mêmes sarcasmes qu'à Saint-Pétersbourg. Le grand-duc disait à qui voulait l'entendre : « Vous voyez le prestige de la Russie ; on la craint, et on nous demande pour la Pologne bien moins que ce que nous avons déjà accordé nous-mêmes. On nous délie les bras ; nous nous en servirons pour frapper ! »

Espérons que ce prestige de la Russie, s'il existe encore, ne tardera pas à se dissiper.

(*Patrie.*)

CVII

Le *Kladderadatch*, CHARIVARI de Berlin, annonce en ces termes l'acceptation des Six points par la Russie :

« On prétend, dans les cercles généralement bien informés, que le prince Gortschakoff a accepté les Six points aux conditions suivantes :

1° L'amnistie générale sera appliquée à tous ceux qui n'auront pris aucune part à l'insurrection ;

2° L'armistice sera mis à exécution. Les Polonais déposeront les armes ; les Russes, au contraire, les garderont pour en faire l'usage humain que tout le monde connaît ;

3° Les biens confisqués ne seront pas restitués, mais les propriétaires recevront en dédommagement des mines en Sibérie ;

4° La conscription est abolie ; on sera libre toutefois, sous peine de mort, de prendre du service comme volontaire ;

5° La liberté de conscience est garantie aux Polonais, au Kaukase ;

6° Les Polonais qui aiment tant le mystère, obtiendront leur ancienne constitution ; mais elle sera exécutée en secret, afin que personne ne puisse s'en apercevoir. »

(*Opinion nationale.*)

CVIII

On nous écrit de Krakovie, 30 juillet :

Nous remarquons, en général, que les chefs polonais, instruits par une expérience de plusieurs mois, font aujourd'hui une véritable

guerre de partisans, la seule qui convienne à l'insurrection actuelle et à la disproportion de ses forces avec celles de l'ennemi. C'est à cette manière de combattre, inusitée dans notre pays depuis la confédération de Bar (1768), qu'il faut attribuer les nombreux avantages obtenus dans ces derniers temps, et l'effet moral qu'ils ont produit sur l'esprit des troupes moskovites. Après la rencontre restée indécise du 7 juillet près de Maïdan, où combattaient les détachements de Rudzki, Zielinski et Iankowski, le colonel Krysinski entama les Russes le 15 à Parczaw, au nord de Lubartow, et Wierzbiçki les acheva le 18 à Polichno et Stroza. Le 3[e] détachement de Varsovie, réuni à ceux de Sandomir et de Grabowski, remporta le 10 la victoire de Studziana et Oxa par une combinaison de leurs forces au moment décisif. Dans le district de Pultusk, Wawr attira sur lui les Russes sans accepter le combat, et permit aux colonnes de Iasinski et Trombczynski de défaire deux compagnies d'infanterie à Zalenzé.

C'est à la même tactique que l'on doit l'éclatante victoire de Krasnystaw. Les Russes étaient commandés par le général Chrustcheff, les Polonais par Wierzbiçki, Rudzki et Krysinski. Quand les deux chefs polonais se virent menacés par des forces supérieures, ils avertirent du danger qu'ils couraient le détachement de Wierzbiçki, qui se trouvait à quelques lieues de distance. Wierzbiçki se mit en marche en transportant son infanterie sur des chariots, et il arriva lorsque la bataille était déjà engagée. Les Russes, surpris à l'improviste par une troupe fraîche de près de 2,000 insurgés, prirent la fuite en laissant 700 cadavres sur le terrain. La cavalerie polonaise poursuivit les fuyards jusqu'à quatre lieues de Lublin, leur point de ralliement, situé à vingt lieues de Krasnystaw. Cette victoire nous coûta 200 hommes.

Nous avons des détails plus précis sur la rencontre de Ianow, en Podlaquie, dans le district de Stanislawow. Iankowski et Zielinski, réunis le 18 juillet, après avoir battu deux colonnes russes venant de Siedlcé et de Radzyn, les poursuivirent jusque vers Minsk, à quelques lieues de Varsovie.

70 des nôtres et 200 Moskovites périrent dans cette rencontre. A Przysucha, près de Konskié, district de Radom, les troupes envoyées pour faire une perquisition dans les usines de fer de cette localité, et qui, selon leur coutume, se livraient au pillage et à l'ivrognerie, furent assaillies par les deux détachements de Rudowski et Dolinski et taillées en pièces. Quelques fuyards seulement allèrent à Radom annoncer leur défaite. Dans le palatinat d'Augus-

towo, le détachement de Lomza surprit et mit en fuite deux compagnies de grenadiers de la garde en leur tuant près de 150 soldats, contre une perte de 50 insurgés.

Nous avons en outre une affaire importante à signaler près de Piontek, dans le district de Lenczyça, conduite, le 23 juillet, par le vaillant colonel Callier, qui s'était adjoint les gendarmes polonais de Gostynin. Le chef moskovite envoya au major commandant à Skierniewicé une dépêche ainsi conçue : « Nous sommes cernés de tous côtés par des bandes rebelles; arrivez au plus tôt ! »

Cette dépêche arriva trop tard ; et lorsque deux compagnies accoururent au combat, elles ne trouvèrent que les débris des leurs, et le champ de bataille jonché de cadavres moskovites. Les insurgés l'avaient déjà quitté en emportant les carabines et les munitions qu'ils avaient conquises et distribuées aux nouveaux volontaires affluant de toutes parts.

Le lendemain, le colonel Callier battit les Russes près de Sobota ; et le surlendemain, ayant rencontré à Walewicé la colonne que le commandant russe avait envoyée de Skierniewicé, occupée à piller et à s'énivrer dans la distillerie de l'endroit, il lui tua 80 soldats et dispersa le reste. Le 25, d'autres colonnes tentèrent de le cerner, mais ce fut en vain; Callier, ayant rejoint le détachement de Syrcewicz, avait déjà passé dans une autre contrée.

Les détachements dans les deux palatinats de Krakovie et de Sandomir se sont considérablement accrus dans ces derniers temps. Eminowicz, Budowski et Dolinski, jadis officiers du corps de Czachowski, les commandent; deux autres sont sous les ordres de Grabowski et Chmielinski. Ce dernier vient de repousser les Russes à Secemin le 28 juillet. Il campait à Przyrow, où il fut rejoint par le détachement de Chabrolles, quand il apprit que l'on avait envoyé contre lui de Kielcé huit compagnies d'infanterie. Il marcha sur-le-champ par Konieçpol vers Secemin et, après avoir franchi la forêt de deux lieues qui les sépare, occupa le village de Brzózowa et les bords de la grand'route de Kielcé à Czenstochowa. C'est dans cette excellente position, coupée de broussailles et de marais, qu'il attendit avec ses chasseurs l'approche de l'ennemi. Les Russes donnèrent tête baissée dans l'embuscade de Chabrolles et Chmielinski. Au moment où ils s'avançaient au nombre de quatre compagnies en colonne serrée vers Konieçpol, ils furent reçus des deux côtés par un feu meurtrier presque à bout portant. Malgré le désordre qui se mit dans leurs rangs, ils tentèrent, mais en vain, de s'emparer du village de Brzozowa; puis, voyant qu'ils perdaient du monde

sans causer grand dommage aux Polonais, ils emportèrent leurs morts et leurs blessés ; et, traversant Secemin, qu'ils n'ont pas eu le temps de brûler, comme ils l'avaient promis en arrivant, ils revinrent à Iendrzeiow.

Leur perte est de 100 soldats tués et autant de blessés ; la nôtre, grâce à l'avantage du terrain, n'est que d'une trentaine d'insurgés, tombés en défendant le village de Brzozowa. Un détachement de gendarmerie polonaise à cheval occupe depuis six semaines les palatinats de Krakovie et de Sandomir, sans que les Russes, découragés par de si fréquents échecs, viennent l'attaquer.

Dans le nord de la Volhynie, les détachements des colonels Soltan et Traugut agissent avec succès. Nous en avons la preuve dans la dépêche du général Kazielnikoff au général Chrustcheff, interceptée par les insurgés avant la victoire de Krasnystaw, et dans laquelle le premier explique pourquoi il ne peut venir au secours de son collègue. Dans le palatinat de Kalisz, le colonel Pomeranzoff et le major Pisanko, s'étant associé l'ex-directeur de la police, le trop célèbre Mouchanoff, continuent d'agir à la Mourawieff et de provoquer une jacquerie parmi les paysans. Mouchanoff en sera cette fois encore pour ses frais d'éloquence et d'eau-de-vie, comme il l'a été en Gallicie, en soudoyant l'incendie de Tarnow. Furieux de leur insuccès auprès des paysans auxquels ils avaient en vain promis le partage des terres et prêché l'assassinat, ces trois sbires ont fait garrotter les propriétaires Zbiiewski, Prondzynski et Walewski, les ont battus de verges et les ont renvoyés à la citadelle de Varsovie. Le comte Stanislas Walewski est fils de l'ancien maréchal de la noblesse de Varsovie, neveu de l'ancien ministre d'État et des affaires étrangères à Paris, et proche parent du marquis Wielopolski.

Le marquis, démissionné par le tzar, après tant de services rendus, vient de quitter Varsovie muni d'un passeport et d'un sauf-conduit du gouvernement national. Assurément, il ne l'avait pas demandé ; mais il y avait droit après tout, ayant payé, bien malgré lui, les impôts exigés par le gouvernement. Il a trouvé le passeport et le sauf-conduit dans son sac de voyage, le jour de son départ.

Plusieurs journaux prussiens ont eu l'audace d'écrire que le grand-duc Constantin avait entrepris de se concilier l'estime sinon l'attachement des Polonais. Ce mensonge inqualifiable mérite à peine d'être relevé. Oui, vraiment, si toutes les cruautés sans nom que le grand-duc autorise, celles des Wittgenstein, Toll, Po-

meranzoff, Mouchanoff; si tous les ordres barbares qu'il signe, ayant pour but de soulever la guerre civile, d'armer les paysans contre les maîtres; si la conduite de ses agents avec les prisonniers de Modlin, de Zamosç et de Varsovie; si enfin la défense faite aux juges d'instruction civils d'assister aux enquêtes, la tórture introduite par lui dans la citadelle, suivie de noyades nocturnes de jeunes gens et de prêtres dans la Vistule; si toutes ces horreurs exercées en son nom, à deux pas de lui, sont des titres suffisants à l'estime des Polonais, les journaux prussiens ont raison: personne n'y a plus de droit que le grand-duc Constantin. Mais quand on fait de ces choses ou qu'on les tolère, il faut avoir au moins, comme Mourawieff, le courage d'en accepter le mépris.

Est-ce que les bourreaux russes se figurent qu'une simple dénégation publiée dans les feuilles mercenaires de Berlin ou de Bruxelles suffira pour couvrir les cris des victimes, cris qui ont trouvé un écho dans l'Europe entière? Une nation dix foix plus puissante que la Russie serait à jamais perdue, après les atrocités que celle-ci a commises dans l'espace de six mois.

Ajoutons un dernier trait à ce tableau. Les trois régiments des kosaks du Don qui viennent d'arriver et d'être passés en revue à Varsovie, sont destinés, dit-on, à faire table rase de tout ce qui reste encore debout dans notre pays; à réaliser le mot du prince Gortschakoff à l'un des ministres étrangers : « Avant que vous ne soyez arrivés, nous ne laisserons en Pologne qu'un monceau de cendres! »

(*Patrie.*)

CIX

(Août).

LA POLOGNE ET LES SIX POINTS

I.

Tel est le titre d'un article de fonds du journal polonais *Niepodleglosç* (l'*Indépendance*), écrit sous l'inspiration du gou-

vernement national. La politique suivie par la *Patrie* à l'égard de la Pologne insurgée reçoit ici une nouvelle sanction, son point de vue se trouvant exactement le même que celui du gouvernement, ou pour mieux dire de la nation polonaise. Le remarquable travail dont nous publions aujourd'hui la première partie constate, comme nous l'avons fait, que les Six points stipulent pour la Pologne bien moins que ne lui avaient accordé les traités de 1815, et même les statuts organiques de 1832, ce code de vengeance de Nicolas Ier. On ne conçoit vraiment pas que le prince Gortschakoff ait eu la malheureuse idée de les couvrir d'ironie et de mépris. C'est bien le cas de dire : « *Quem Jupiter perdere vult, dementat.* »

Les événements en Pologne ont trouvé l'Europe non préparée, connaissant à peine les bases de notre édifice social, ignorant le caractère et la portée de la lutte incessante qui se poursuit depuis quatre-vingt-dix ans sur toute l'étendue du territoire polonais. Bercée par un long triomphe du crime du partage, l'Europe s'était habituée à le considérer comme un fait irréparable, sinon comme un droit, garanti aux spoliateurs par la prescription.

Le tzarisme seul, connaissant toute l'importance de ce mouvement intérieur qui sapait son pouvoir, s'efforçait de le comprimer dans son germe ; témoins les prisons et les jugements secrets, — les steppes de Sibérie peuplées de déportés, — le long martyrologe polonais depuis Catherine II jusqu'à Alexandre II ; — témoin surtout la convention russo-prussienne qu'il s'est hâté de conclure à la première nouvelle de l'insurrection, convention qui ouvrit tout à coup les yeux à l'Europe, et lui montra l'avant-garde de la Russie apparaissant sur ses frontières rhénanes.

La conscience publique s'éveilla et reconnut les funestes conséquences pour l'avenir des peuples de ce crime du dernier siècle, qui avait détruit tous les principes du droit international et les avait remplacés par la violence.

La diplomatie seule souleva timidement et comme à regret la question polonaise. Fidèle à ses traditions de lenteur et de pusillanimité, méconnaissant nos besoins et nos tendances, entravée par la mutuelle défiance des cabinets, heurtée dans son orgueil par un soulèvement populaire, enlacée par les fils innombrables de l'intrigue, la diplomatie élabora les propositions actuelles que la Russie finira par accepter pour tromper l'Europe, pour achever son œuvre

d'extermination, pour atteindre enfin à coup sûr le foyer même de la civilisation.

En face de ces hésitations et de ces éternels délais, de la barbarie sans exemple du gouvernement russe, combattant par le pillage, le meurtre et l'incendie, la Pologne abandonnée à elle-même ne cesse d'attester ses droits par le sang de ses meilleurs enfants, par l'unanimité de tous ses citoyens, par le cri de douleur sorti du sein de toute la nation, et qui trouve un écho dans le cœur de tous les peuples civilisés.

Et il n'y aura de paix et de sécurité pour l'Europe que lorsque ce cri sera entendu par les gouvernements.

Elle leur dit à tous : nous n'avons pas pris les armes et nous ne sommes pas résolus à mourir pour certaines améliorations fictives arrachées à la dédaigneuse magnanimité de nos bourreaux, enrichis de notre sang et de nos dépouilles. Toute négociation avec le tzar ne peut avoir pour objet que le plus ou le moins de supplices a endurer, le plus ou le moins de cruautés à commettre, et il les commettra toutes, soyez-en certains ; car si pour la nation moskovite la conquête de la Pologne est un éternel obstacle à tout progrès et à toute liberté, pour le tzarisme cette conquête est une condition d'existence, comme l'extirpation de tout ce qui est polonais serait son triomphe définitif.

Il ne s'agit donc pas pour nous de réformes, d'un peu moins ou d'un peu plus de souffrances, — celles-ci étant déjà à leur comble ; — il ne s'agit même pas de considérations d'humanité, toutes foulées aux pieds par nos ennemis ;

Il y va pour nous de l'indépendance, de la vie. Et nous avons droit de vivre, droit fondé sur la justice éternelle, sur tout notre passé, sur cette lutte de près d'un siècle attestant notre vitalité, sur l'identité sociale et politique de toutes les parties de l'ancienne Pologne, sur l'intérêt de la paix et de la sécurité de l'Europe.

Depuis dix siècles, nous sommes le rempart de la civilisation contre les barbares. La garantie de nos droits politiques est inscrite dans les traités de tous les âges, auxquels ont participé les premiers États de l'Europe. Point de légalité pour eux, tant qu'il n'y en a pas pour la Pologne. Point d'unité nationale pour chacun d'eux, tant que cette unité basée sur l'histoire sera contestée à la Pologne.

Nous n'avons même plus à réfuter aujourd'hui les audacieux mensonges que certains écrivains opposent à notre nationalité.

L'ancien droit public polonais, qu'on a tant calomnié sous l'inspiration de Catherine II, prouve que l'idée nationale était plus avancée

chez nous que chez la plupart des peuples voisins ou éloignés de nos frontières; ce dont tout juge impartial et connaissant notre histoire conviendra sans peine.

Les fautes mêmes de nos institutions, ces fautes expiées par une si terrible expérience, et dont une triple conjuration de despotes a su profiter au moment même où la nation cherchait à les réparer, démontrent la grande cohésion et la maturité de notre peuple, qui, malgré le manque d'un pouvoir exécutif fortement organisé, a vécu pendant plusieurs siècles sur les vertus civiques et le dévouement des citoyens, ayant pour loi suprême le salut de la patrie.

Bien plus, ce peuple qui protégeait l'Europe des invasions barbares et qui lui-même s'abstenait de toute conquête, sans un pouvoir central exploitant à son profit, comme chez ses voisins, toutes les forces de la nation, ce peuple s'associait et s'assimilait d'autres peuples limitrophes, en leur donnant une part de sa vie et de sa liberté. C'est ainsi que les Lithuaniens et par ceux-ci les Ruthènes se sont spontanément réunis à la Pologne, les Ruthènes échappés au joug mogol imposé aux Moskovites et devenus Européens; les Ruthènes chez qui le tzarisme n'a établi la vente des esclaves qu'après le partage, et ne l'a abolie, en apparence au moins, que sous l'impulsion des propriétaires polonais, lorsqu'une lutte avec l'Europe lui eut fait sentir l'impuissance de ses efforts de rénovation.

L'union de la Lithuanie et de la Ruthénie avec la Pologne est devenue un fait historique permanent, irrévocable, persistant jusqu'à nos jours, malgré l'oppression sanglante que les délégués du tzar font peser sur ces deux provinces. Personne mieux que le féroce Mourawieff n'en est convaincu.

Ne pouvant contester ce fait, le tzarisme lui oppose de fallacieuses prétentions appuyées sur l'unité de race, sur cette unité qu'il voudrait établir en principe avec les populations slaves d'Autriche et de Turquie, et qui sous le nom de *panslavisme*, a déjà évoqué la grande guerre de Krimée. Mais les faits qu'il s'efforce en vain de falsifier prouvent jusqu'à l'évidence que les plus anciennes traditions nationales des Ruthènes n'appartiennent nullement à l'histoire de la Russie moderne.

C'est en vain qu'il invoque la communauté de croyance religieuse des Moskovites et des Ruthènes, imposée par la force depuis le partage, et qui pourtant n'en fera jamais un même peuple, comme l'a fait la tolérance entre les Ruthènes et les Polonais. Le tzarisme a dénaturé le rit grec, professé depuis des siècles par les Ruthènes, et dont le chef suprême a toujours été le patriarche de Constanti-

nople, et non le tzar de Moskou. Catherine II, d'odieuse mémoire, a la première usurpé le patriarcat, et comme premier acte de son autorité religieuse, a ordonné les massacres des paysans en Ukraine [1].

C'est en vain qu'il met en avant son titre frauduleux de souveraineté de *toutes les Russies*, offrant une certaine ressemblance nominale avec la *Ruthénie*, et qui a été arraché à la diète de convocation en 1764, sous la pression des baïonnettes moskovites. Voici quelle ont été, à cette diète, les déclarations à ce sujet des envoyés moskovites Keyserling et Repnin :

« On sait que dans l'année 1686, un traité de paix, conclu entre la Russie et la sérénissime république de Pologne, désigne les pays, les provinces et les terres appartenant et *devant appartenir* à l'une ou l'autre partie, de manière qu'aucun doute, aucune prétention ne puisse être élevée au sujet de cette possession [2].

» On craint souvent ce qui n'est pas à craindre ; ce dont le titre nouvellement admis de *toutes les Russies* est un exemple récent. Pour attester et mettre en évidence la bonne foi et l'amitié de l'impératrice de toutes les Russies pour la sérénissime république de *Pologne et du grand-duché de Lithuanie*, nous déclarons par la présente que Sa Majesté Impériale notre souveraine ne cherchera jamais, ni pour elle-même, ni pour ses successeurs, ni pour son empire, à s'arroger en vertu de ce titre de *toutes les Russies*, ni sous quelque prétexte que ce soit, des droits aux terres et domaines qui, sous le nom de Ruthénie (*Rus*), appartiennent au royaume de Pologne et au grand-duché de Lithuanie et se trouvent sous leur gouvernement ; bien au contraire, elle garantit à la sérénissime république le maintien de ses droits et de ses titres, ainsi que la possession indéfinie des terres et des pays auxquels elle a droit ou qu'elle possède actuellement. »

Une semblable déclaration a été déposée à cette même diète pour ce qui concerne le titre officiel du roi de Prusse.

Huit ans après la ratification par Catherine de cette déclaration

[1] La tolérance est un mot vide de sens en Russie, de même que la liberté. Toute conversion du schisme au catholicisme est punie de confiscation des biens et d'exil en Sibérie, pour le prêtre catholique comme pour celui qu'il a converti. Les mariages mixtes ne sont permis qu'à la condition d'élever les enfants dans la foi orthodoxe (russe), et deviennent ainsi des instruments de prosélytisme pour la religion dominante. Nous en avons vu récemment plusieurs exemples à Varsovie même (V. p. 221.).

[2] Par le traité dit de Grzymultow les provinces au-delà du Dniéper ont été cédées à la Russie ; l'Ukraine moins Kiow est restée à la Pologne.

signée en son nom, elle s'empara des provinces si solennellement garanties à la république, et renouvela des prétentions qu'elle avait reconnues illégitimes.

Voilà quelle est l'origine des droits du tzarisme sur la Lithuanie et la Ruthénie, qu'il veut faire passer aux yeux de l'Europe pour sa propriété. Voilà la mesure de la bonne foi, d'ailleurs bien connue, de toutes les déclarations et des promesses moskovites.

La Pologne, la Lithuanie et la Ruthénie n'ont pas cessé de combattre par le martyre et aujourd'hui par les armes l'usurpation et le mensonge du tzarisme, en soutenant leur droit historique méconnu par l'Europe, la liberté politique, la tolérance religieuse, l'égalité devant la loi des cultes et des conditions, et partant tous les principes de la civilisation européenne.

Mais le droit abstrait n'est pas la seule base de notre lutte actuelle. La Pologne puise ses forces dans le fait même des nationalités, que l'Europe ne peut plus renier aujourd'hui, puisqu'elle l'a inscrit en tête de son code politique. Le tzarisme voudrait lui persuader, par une série de mensonges inqualifiables, que les nationalités ruthène et moskovite sont identiques.

Leurs langues diffèrent tout autant que celles des Polonais, des Bohêmes, des Bulgares, des Serbes, etc. Elles sont plutôt deux mortelles ennemies, et ne peuvent s'absorber que par la destruction de l'une d'elles. La Pologne écrivait des lois pour les Ruthènes dans leur langue ; leurs députés s'exprimaient en ruthénien dans le sein de la diète polonaise. Le tzarisme proscrit à la fois les deux langues de l'administration et des écoles. La Pologne défend contre lui la nationalité ruthène, à l'égal de la lithuanienne et de la polonaise. Leur fusion n'est qu'un fait d'adhésion volontaire consacré par le droit.

Notre époque ne reconnaît un droit que lorsqu'elle le voit soutenu par la force. Voilà pourquoi la Pologne a dû recourir à l'insurrection.

CX

LA POLOGNE ET LES SIX POINTS

La seconde partie de l'article du journal *Niepodleglosc*, que nous donnons ci-après, contient l'appréciation des Six points par le gouvernement national polonais; elle prouve une fois de plus que la diplomatie a fait fausse route, en essayant un compromis entre les spoliateurs et les spoliés sur cette base chétive et dérisoire. Le royaume de 1815, informe création d'un moment de surprise, arraché à la sainte-alliance par la peur que lui causait le retour de Napoléon Ier, ne pouvait être accepté par la Pologne, insurgée pour le maintien de son droit national, et non pour quelques réformes de détail que la Russie n'aurait jamais sincèrement accordées et encore moins exécutées. Nous croyons rendre service aux négociateurs des trois puissances en leur mettant sous les yeux ce document, qui leur épargnera sans doute une seconde faute du même genre, et partant une nouvelle déception. La devise adoptée par la Russie est : extermination et massacre; la nôtre est tout aussi explicite, c'est : indépendance, intégrité et liberté. L'Europe ne peut que se rallier à l'une ou à l'autre, à celle qui lui paraîtra plus conforme à son honneur et à ses intérêts.

II.

Les limites de notre insurrection sont celles de la nationalité polonaise. Tous les éléments civilisateurs de la Lithuanie et de la Ruthénie, les traditions du passé, de même que les éléments de progrès pour l'avenir, se sont formés sur l'organisme politique de la

Pologne. L'industrie, l'agriculture, le grand commerce dans ces deux pays sont exclusivement polonais. Point d'avenir, point d'existence possible pour eux dans leur fusion avec la Russie. Elle n'est dans toute l'étendue de nos anciennes limites qu'une invasion permanente, tarissant toutes les sources de la vie nationale et sapant tous les principes sur lesquels repose notre société : la religion, la propriété, la sécurité personnelle, le saint amour de la patrie, l'harmonie entre les différentes classes de la population.

Le tzar Alexandre jette enfin le masque d'un faux libéralisme, avec lequel il voulait se faire passer pour législateur de son pays aux yeux de l'Europe ; il surpasse ses devanciers en barbarie vindicative et sauvage. Il faudrait remonter jusqu'aux temps d'Yvan-le-Cruel pour lui trouver un pendant. Afin de prouver que la Ruthénie polonaise lui appartient, il trouve tout simple d'exterminer un peuple, de le décapiter dans sa classe la plus éclairée et partant la plus patriotique, d'évoquer une lutte fratricide entre les propriétaires et les paysans.

Qu'adviendrait-il si son projet insensé devait s'accomplir?

Qu'on se figure un peuple sans foi religieuse, sans lumières, sans une idée précise de la propriété, ignorant toute industrie, toute transaction commerciale, et l'on aura une image incomplète de ce que seraient les provinces dites conquises, si la Russie parvenait à en extirper l'élément polonais. La Bretagne celtique, privée de tous les fruits de son association avec la France, serait encore un pays très-heureux et très-civilisé auprès de ce que la Russie veut faire de ces provinces, car il lui resterait au moins l'élément religieux.

Le paysan lithuanien, plus que tout autre, a le sentiment de l'avenir qu'on lui prépare, lorsque bravant les menaces de Mourawieff, s'exposant à voir sa cabane incendiée et sa famille égorgée, il saisit sa faux et va rejoindre les insurgés. Après la conquête politique, la Russie veut couronner son œuvre par la conquête sociale, par le pillage en grand de toutes les propriétés et de toute la fortune de ces malheureuses provinces.

Sa vie est celle du vampire, qui ne saurait exister qu'à la condition de s'assimiler la vie des autres. Qu'un seul jour elle soit abandonnée à elle-même, la Russie rentre dans son tombeau de glace pour ne plus en sortir. Mais déjà tous les ressorts de son action dissolvante lui échappent ou se brisent entre ses mains. Outre l'insurrection polonaise, la guerre du Kaukase, le soulèvement probable des provinces suédoises, tracent autour d'elle un cercle de feu.

La Pologne concentre chaque jour ses forces et les grandit ; leur développement, sous cette immense pression de la tyrannie moskovite, démontre à quel point l'esprit d'organisation a pénétré dans les mœurs depuis l'époque du partage.

On ne saurait plus taxer les Polonais d'anarchie, lorsqu'ils obéissent tous, par un consentement tacite, à un gouvernement anonyme, privé de tout point d'appui à l'étranger, mais qui représente à leurs yeux les intérêts et les tendances de la nation.

L'épreuve des quatre-vingt-dix ans d'oppression qu'elle vient de traverser, et surtout la lutte actuelle, entreprise presque sans armes contre le colosse moskovite, colosse aux pieds d'argile, mais jouissant encore en Europe de je ne sais quel fantastique prestige, au milieu de l'inimitié ouverte ou cachée des puissances allemandes qui l'étreignent, démontrent le droit de la Pologne à une existence individuelle, séparée à jamais de celle de la Russie.

En présence d'une pareille situation qui émeut et passionne l'Europe entière, même les peuples dévoués d'instinct ou d'habitude à la Russie, viennent éclore les Six points proposés par la diplomatie.

Nous le disons hautement, sans déguiser nos paroles, la nation considère ces Six points comme une sanglante ironie à ses souffrances. Si ces propositions étaient sérieuses, les hommes d'État qui les auraient faites prouveraient seulement qu'ils sont au-dessous de leur mission et de leur époque, en réduisant à une question de réformes partielles la grande cause que la Pologne soutient au prix de son sang. Il semblerait que les notions des diplomates sur le droit public en Europe et les destinées de la Pologne auraient pour horizon leur propre carrière officielle ; qu'ils ont oublié ou qu'ils n'ont pas appris ce qu'était l'Europe avant le congrès de Vienne.

Et cependant ce congrès, qui n'a fait que constater le partage de la Pologne, a reconnu son droit historique, le principe de sa nationalité, principe admis aujourd'hui dans le droit international de tous les peuples.

Tandis que la diplomatie, limitant ses propositions au royaume de 1815, le dépouille encore des plus importantes garanties du congrès, savoir, d'une représentation nationale pour toutes les provinces polonaises, d'une autonomie distincte, devant s'étendre à la Lithuanie et à la Ruthénie, auxquelles elle refuse aujourd'hui sa protection, on ne saurait logiquement invoquer le traité de Vienne qu'en faisant valoir tous les droits qu'il avait garantis. Devrait-on faire moins aujourd'hui pour les principes de justice et de nationa-

lité, après un demi-siècle de progrès, que n'a fait la sainte-alliance au moment de sa victoire?

On se demande si la Russie acceptera les propositions des puissances.

Les vrais ascendants des tzars actuels, les grands-ducs de Moskou, recevaient les envoyés des khans tatares, leurs maîtres, en se prosternant à terre, hors des limites de la ville, en ramassant avec leur langue les gouttes de lait de leur cavale, en écoutant ainsi prosternés, dans un muet recueillement, les ordres que ceux-ci daignaient leur transmettre.

Si nous revenions aux usages diplomatiques des treizième, quatorzième et quinzième siècles, le grand-duc de Moskou ferait de nos jours un pareil accueil aux propositions de l'Occident. Sa reconnaissance sera la même que celle de ses devanciers, les Yvan, les Dimitri, les Wasil, pour les *tarkhans* (oukazes) des chefs de hordes, leur conférant de nouveaux territoires; mais cette fois, l'humiliation sera pour les donateurs. Seulement, cette humiliation se traduira, dans le langage diplomatique d'aujourd'hui, en sympathie pour la Pologne, regret du sang répandu, appel aux *sentiments magnanimes* du tzar moskovite, et autres termes semblables.

Le 27 juin, date de l'envoi des propositions, doit être célébré à Saint-Pétersbourg comme une fête solennelle, à l'égal de cette bataille de Pultawa, gagnée à pareil jour il y a 154 ans, et dans laquelle la Russie étouffa la liberté du nord de l'Europe.

En effet, la diplomatie donne au tzarisme la victoire sans combat, falsifie elle-même la base des négociations, en les limitant au royaume du congrès. Si la Russie n'obtenait que cette seule concession, elle lui vaudrait bien plus que le gain de cinquante batailles rangées.

Il semblerait que l'Europe ne se rend pas compte du piége palpable et grossier que lui tend le cabinet moskovite. Sans parler de ce qui est déjà évident même pour les cotonniers belges, que la Russie cherche à gagner du temps, qu'elle veut s'armer de toutes pièces pour nous mieux massacrer, quel est le but réel qu'elle poursuit dans ces interminables négociations ?

Il est clair comme le jour qu'en hérissant de difficultés fictives les exigences de l'Occident au sujet du royaume, elle saisit l'occasion de s'assurer la possession incontestée des provinces conquises, de consolider sa spoliation, d'en rendre solidaires et complices les puissances même qui n'en ont pas profité.

Elle en agit de même avec l'Église, lorsqu'elle se déclare prête à

recevoir le nonce du pape, pour obtenir de sa présence la consécration des meurtres et des atrocités qu'elle commet à l'égard du clergé polonais.

L'Europe pourrait abréger la lutte et mettre un terme à l'effusion du sang en jetant son épée dans la balance, et en assurant à la cause polonaise une victoire plus prompte, quoique toujours infaillible.

Ses hésitations ne peuvent tourner qu'au profit de la Russie; chaque jour, chaque heure écoulée est autant de gagné pour la Russie, autant de perdu pour l'Europe. L'œuvre de la diplomatie ne profitera que lorsque, au lieu de cette courtoisie servile de son langage, qui fait la risée des négociateurs moskovites, la plus entière franchise régnera dans ses déclarations; lorsqu'on approuvera hautement le principe de l'insurrection polonaise, basé sur la nationalité, en couvrant de honte et de mépris la conduite des Berg et des Mourawieff, basée sur le brigandage et la spoliation.

Alors le premier mot vrai aura été prononcé parmi les diplomates.

Nous croyons fermément à la victoire de la justice, et nous ne jetterons pas notre bon droit sous les pieds du tzarisme.

Nous connaissons trop bien la Russie pour nous laisser tromper par elle. Le temps viendra où la diplomatie elle-même reconnaîtra qu'elle a fait fausse route, en lui demandant pour nous ce que nous ne saurions accepter.

Il ne nous appartient pas de dire ici quelle sera la conduite du gouvernement national dans telle ou telle circonstance. Nous pouvons seulement certifier à l'Europe que cette conduite sera conforme à la volonté de la Pologne soulevée pour son indépendance, dont le gouvernement est l'expression fidèle; et que, connaissant les ressources nationales et la perversité de l'ennemi, il agira selon les besoins de chaque moment et les véritables intérêts de la patrie.

(*Patrie.*)

CXI

On nous écrit de Krakovie, 7 août :

Voici quelques nouveaux détails sur le combat de Secemin, que je vous ai décrit dans ma dernière lettre. Le capitaine français Amic, commandant les zouaves dans le corps du colonel Callier et de Wierzbięki, a péri en combattant à la tête de son détachement. Une balle lui ayant fracassé le bras droit, il saisit l'épée de la main gauche et continuait le combat, lorsqu'il reçut une blessure mortelle à la poitrine. Nous avons en outre à déplorer la perte des officiers Rzuchoçki et Rzensięki, qui commandaient, l'un les faucheurs, l'autre les chasseurs. Nous devons mentionner aussi un détachement d'une trentaine d'Allemands qui s'est jeté sur les canons ennemis, et qui réussit à briser à coups de hache les affûts.

Dans la matinée du même jour, les Moskovites avaient massacré le fermier de Zarog, Boleslas, pour lui prendre son argent. Ce fut un ancien soldat en retraite, nommé Royka, qui les conduisit à l'habitation du fermier; et quand son fils, âgé de douze ans, se plaça devant lui, espérant fléchir ces barbares, l'espion le tua d'un coup de sabre. Les soldats en firent autant avec le père; et, après avoir dévasté la maison, y mirent le feu.

A part ces pertes sensibles, la journée de Secemin a été victorieuse pour nos armes, et les Moskovites, comme nous l'avons dit, ont laissé 200 hommes sur le terrain, malgré la précaution qu'ils avaient prise de se faire précéder par leurs prisonniers. Ils comptaient quatre compagnies d'infanterie, une sotnia de kosaks et 4 canons.

Au nombre des détachements d'insurgés que les Russes ont déjà détruits une dixaine de fois, dans les colonnes de l'*Invalide* bien entendu, sauf à les faire revivre quelques jours après pour les détruire de nouveau, il y a celui de Bogdanowicz, qui a battu, le 28 juillet, deux compagnies de chasseurs de la garde impériale, une compagnie du régiment de Narwa, un escadron de hulans et un détachement de kosaks sous les ordres du colonel Schouwaloff. Cette

rencontre eut lieu près de Wobolniki, dans le district de Poniewiez.

Après avoir pillé les châteaux et les fermes, les Moskovites font main basse sur les couvents, particulièrement sur ceux qui sont renommés pour la richesse de leurs *ex-voto*. A Czenstochowa, où la piété des pèlerins, qui affluent de toutes les contrées polonaises, vient apporter annuellement des offrandes considérables, le colonel Egart vient de faire une visite domiciliaire au couvent des moines de Saint-Paul, c'est-à-dire une saisie de tous les objets précieux qu'il put y trouver. Après avoir fait fouiller toutes les cellules et tous les recoins de l'église de Notre-Dame, il arrêta sept religieux de l'ordre, parmi lesquels le gardien du trésor et le sacristain.

Il est probable qu'il les gardera sous le secret jusqu'à la découverte de l'objet même de ses recherches, des *ex-voto*, déposés depuis plusieurs siècles autour du tableau miraculeux de la Vierge. Ces pillards ont commis les mêmes profanations dans les églises de Bendzin, de Czeladz, de Groïeç, dont ils ont fait garrotter les desservants, aux couvents de Paradyz, dans le district d'Opoczno, et de Sainte-Anne, à Przyrow, dans celui de Kalisz.

A la suite des perquisitions de Mouchanoff, beaucoup de personnes ont été arrêtées, battues de verges, maltraitées de la façon la plus cruelle dans ce même palatinat. Voici leurs noms : Mme Pstrokonska, âgée de 70 ans ; le comte Vincent Walewski, de Stroza ; Karszniçki, de Sionkowicé ; Wongrowieçki, d'Ozegow ; Antoine et Thadée Sadowski, de Rudlicé ; Golembiowski, de Biala ; Swiontkowski, de Brodzencin ; Sulmierski, de Lubç ; Zychlinski, de Brzy ; Tulczynowicz, de Dobiezina ; Podgorski, de Makowiska ; Tymowski, le neveu du ministre secrétaire d'État de ce nom à Saint-Pétersbourg, d'Ulesié ; Pietrasiewicz, de Zawada ; Grabowski, de Kurzyna ; Stanislas Podczaski, de Nowa-Wies ; Jean Blumer, de Ianki.

Nous avons déjà précédemment cité les noms de François Zbiiewski, de Chorzow ; de Prondzynski, devenu fou à la suite des tortures qu'on lui a fait éprouver ; et de Stanislas Walewski, parent du ministre français, de Zielencin.

On vient de saisir, en outre, plusieurs propriétaires du district de Radom, parmi lesquels MM. Chruscikowski et Rudkowski.

Le toast porté à Mourawieff par le grand-duc Constantin a produit son effet.

(*Patrie.*)

CXII

On nous écrit de Krakovie, 9 août :

L'intervention diplomatique n'a eu pour résultat que d'encourager et d'augmenter les barbaries de Mourawieff, qui déciment aujourd'hui toute la population polonaise.

A Varsovie, les arrestations, les pendaisons, fusillades et noyades dans la Vistule, sont de plus en plus à l'ordre du jour ; tantôt on les accomplit mystérieusement, pour ne pas révéler le nom des victimes, tantôt avec éclat, avec exécution militaire et jugement en forme, inséré dans le *Dziennik powszechny*.

Nous avons dit que la torture a été introduite dans la citadelle, accompagnée de supplices qui feraient pâlir les auto-da-fés de l'inquisition espagnole. Après l'exécution de quatre prisonniers, le maître tourmenteur Ditwald déclara qu'il ne pouvait plus continuer ses fonctions, lui et ses quatre aides, de peur d'encourir la vengeance des citoyens. Il a été mis immédiatement au secret dans la citadelle, et ses aides sont surveillés par la police.

Le 26 juillet le directeur de la police Lewszyn, en recevant les commissaires, leur signifia d'avoir à redoubler de rigueur ; car dans huit jours le tzar aurait le projet ou de tout concilier, ou de recourir aux moyens extrêmes pour asservir la Pologne. Aussi chaque nuit des centaines de prisonniers sont conduits sous escorte hors de la citadelle, pour être envoyés à perpétuité au fond de l'Asie, et bientôt remplacés par d'autres arrivant des provinces. Dans la plupart des palatinats, comme ceux de Kalisz, de Lublin et de Podlaquie, on ne trouve plus aucun propriétaire polonais. Si l'Occident veut venir à notre aide, qu'il se hâte ; car dans quelques semaines la blessure portée au cœur de la Pologne deviendra irréparable.

Cependant le combat se poursuit partout, et le gouvernement national redouble d'énergie et d'activité. Après la victoire de Kranystaw, eut lieu le combat de Rybczewicé, entre les détachements de Grzymala et de Zielinski et le colonel Baumgarten, ayant sous ses

ordres trois compagnies d'infanterie, un escardron de hulans et 100 kosaks. Les Russes y laissèrent 50 soldats tués et autant au moins de blessés ; ce qui fait que le journal officiel annonça la perte de 5 hommes. En général, quand on lit les rapports moskovites, si l'on veut avoir le chiffre exact des soldats tués, il faut y ajouter au moins un zéro. Pour les insurgés, c'est tout le contraire.

Les deux proclamations du gouvernement national, celle à la nation polonaise et celle à l'Europe, ont été mal appréciées par les journaux allemands et rendues dans une version qui change en beaucoup d'endroits le sens du texte polonais.

Le *Czas* s'est chargé de rectifier cette altération, pour prévenir le mauvais effet qu'elle n'aurait pas manqué de produire en Prusse et en Autriche. Si le gouvernement national avait entrepris de reconquérir l'indépendance des deux provinces qui leur sont soumises, il y aurait fait éclater l'insurrection, comme il l'a fait dans le royaume et en Lithuanie; tandis qu'il a cru devoir limiter la lutte aux provinces conquises par la Russie, les autres pouvant devenir l'objet d'un arrangement. Voilà dans quel sens a parlé le gouvernement polonais.

Cependant, dans la sphère administrative, pour la perception des impôts comme pour les passeports, c'est lui qui est le véritable maître de la situation. Dernièrement, il avait imposé le grand-duc Constantin lui-même de 10,000 roubles argent (40,000 fr.). Le grand-duc, voulant à toute force arriver à la découverte de ses membres, envoya le lendemain un aide de camp, porteur de cette somme, au quatrième étage de la maison indiquée. L'aide de camp prit une nombreuse escorte de soldats, cerna la maison et entra. Ne voyant dans la chambre qu'une femme âgée occupée à coudre, il voulut s'éloigner ; mais elle l'arrêta, en le priant de déposer son argent. L'officier s'exécuta de bonne grâce, certain que la vieille serait bientôt aux mains de ses soldats. « Je vais chercher la quittance, » lui dit-elle en sortant; puis, elle ferma la porte à clef. L'aide de camp attendit un quart-d'heure, une demi-heure ; enfin, impatienté, il enfonça la porte et courut à sa troupe. La vieille avait disparu et la maison était déserte. Il retourna les mains vides chez le grand-duc, qui, à son tour, étonné de sa longue absence, lui montra la quittance du gouvernement national, qu'il avait reçue depuis une heure. Ce fait, si merveilleux qu'il puisse paraître, est vrai dans tous ses détails.

Varsovie a, de même que la province, célébré le deuil du vaillant Bogdan Boncza, mort le 18 juin à Lubcza à la suite d'une blessure reçue l'avant-veille au combat de Gory. Malgré toutes les défenses

possibles, l'église des capucins tendue de noir et jonchée de cyprès, ne pouvait contenir la foule de ceux qui venaient honorer la mémoire du chef insurgé. Boncza, après avoir fait d'excellentes études à Varsovie, terminées à l'école d'artillerie de Saint-Pétersbourg, allait être nommé capitaine de cette arme au moment où éclata l'insurrection. Il fut l'un des premiers à se mettre à la tête d'un des détachements ; et, après avoir soutenu pendant quelques semaines la lutte dans le palatinat de Ploçk contre des forces quadruples des siennes, il rejoignit Langiewicz, dont il devint l'aide de camp. Nous avons raconté depuis, presque jour par jour, sa campagne aux environs d'Opoczno, dans le palatinat de Krakovie, avec un détachement volant de sa formation, et le guet-apens dont il est tombé victime à Gory. Nous avons dit aussi les glorieuses funérailles qui lui ont été faites par la noblesse et le peuple des environs, et les profanations inouïes exercées sur son corps, quelques jours après, par un général moskovite. Nous ajouterons aujourd'hui que Bogdan Boncza n'était qu'un nom de guerre, et que le véritable nom de ce jeune héros, mort à vingt-huit ans, est Konrad Blaszczynski.

(*Patrie.*)

CXIII

On nous écrit de Krakovie, 12 août :

La situation de l'insurrection polonaise est aussi avantageuse que possible, malgré l'étrange abandon dont elle paraît menacée. Les notes diplomatiques des puissances n'ont fait qu'exaspérer la férocité de nos ennemis, en leur donnant tous les délais nécessaires pour rassembler leurs forces et les jeter, en premier lieu, sur la Pologne. De nouveaux régiments arrivent chaque jour du fond de la Russie pour remplir les vides, déjà considérables, ouverts dans les rangs moskovites. De l'autre côté, malgré les efforts immenses de la nation, malgré le sacrifice absolu de la génération actuelle, déterminée à combattre jusqu'au dernier homme et jusqu'à la dernière cartouche, malgré les ruines amoncelées sur tout son

territoire, la Pologne est loin de désespérer de sa cause : confiante dans son droit, elle attend que l'Europe change enfin ses paroles en actes décisifs, que la France surtout se souvienne de ses engagements solennels, et du sang polonais versé sur tous les champs de bataille du premier empire.

L'insinuation de quelques journaux étrangers que la Pologne repousse une intervention armée en sa faveur, nous a remplis de la plus vive indignation, et ne peut avoir été mise en avant que par des organes vendus à la Russie. Certes, il y aurait une singulière présomption de sa part à se croire en état, démembrée et presque sans armes, de pouvoir elle seule terrasser la barbarie moskovite. Bien au contraire, l'insurrection a eu pour objet principal d'évoquer cette intervention, en lui frayant les voies par ses premières victoires.

Elle l'appelle de tous ses vœux, non pas comme un bienfait sans compensation, mais comme un acte d'un intérêt universel, celui de poser à l'orient de l'Europe une limite infranchissable à l'ambition du tzarisme. Cet intérêt peut n'être qu'un droit, sans être un devoir pour l'Argleterre, comme l'a dit lord Palmerston en parlant des traités de 1815 ; il est en même temps l'un et l'autre pour la France, qui seize fois en seize années a déclaré que la nationalité polonaise ne périra pas.

On nous annonce du palatinat de Lublin que, depuis le 4 août, il y a eu plusieurs rencontres dans les environs de Krasnik et de Ianow. Ce jour même le colonel Miednikoff, avec 5 compagnies d'infanterie, 2 canons de la batterie kosaque et 150 cavaliers, a été attaqué près du village de Chruslina, entre Urzendow et Iozefow par les détachements réunis de Krysinski et Wierzbiçki. Ce dernier, depuis la blessure de son chef. est commandé en sous-ordre par Wagner. Les Russes attaqués en rase campagne, ont bientôt cédé au choc des insurgés ; et, fuyant en pleine déroute, ont été poursuivis jusqu'à Ianow.

Le lendemain, il y eut une nouvelle rencontre à Polichno ; et le jour suivant le colonel Kruk, commandant en chef dans les palatinats de Lublin et de Podlaquie, ayant réuni à Ianow six détachements polonais, a livré une bataille rangée à Miednikoff, auquel Emanoff avait amené les garnisons de Krasnystaw, de Lublin et de Tomaszow. On se rappelle que le colonel Emanoff s'est acquis une triste célébrité par le massacre et l'incendie de cette dernière ville.

Les détails nous manquent encore sur ce combat ; nous savons

toutefois que les Russes ont complétement dégarni la frontière du palatinat de Lublin et de la Gallicie, pour se porter sans doute au secours de Miednikoff. Le major Rudzki a battu les Russes près de Dubienka, sur les rives du Bug, et les détachements d'Eminowicz et de Çwiek ont passé du palatinat de Sandomir dans celui de Lublin.

Le détachement de Callier, après être entré en Mazovie, a fait une démonstration sous les portes mêmes de la capitale, et détruit près de Raszyn un escadron de hulans escortant des prisonniers.

Les gendarmes à cheval de Kalisz ont attaqué près de Radomsk un train du chemin de fer conduisant des troupes contre le détachement de Chmielinski, le vainqueur de Secemin. Plusieurs corps d'insurgés, sous les ordres de Wawr, Iasinski et Trombczynski, agissent dans le palatinat de Ploçk.

La brochure, l'*Empereur, la Pologne et l'Europe*, a été reproduite en entier dans le *Czas* et a produit ici le plus grand effet. On a cru y voir l'annonce d'une phase nouvelle, celle de l'action, dans la cause de l'indépendance polonaise.

La torture, rétablie à la citadelle, fonctionne continuellement, malgré la retraite de l'ancien bourreau, Ditwald, devenu à son tour prisonnier pour refus de service. Le patriote Édouard Iurgens vient d'expirer, dans la nuit du 2 au 3 août, aux mains des nouveaux tourmenteurs.

(*Patrie.*)

CXIV

Nous résumons ci-après une correspondance que nous recevons de Léopol, 22 août :

Les autorités militaires autrichiennes agissent en Gallicie comme dans un pays conquis par la force des armes. Les actes des employés civils sont en désaccord complet avec la politique du ministère, et donnent un démenti formel aux notes diplomatiques de

M. de Rechberg, si pâle que soit leur contenu. Citons quelques faits entre mille.

Le 19 de ce mois, à Olsza, près de Krakovie, un jeune homme fut frappé d'une balle à la tête par un soldat autrichien, au moment où il traversait le pont de la petite rivière de ce nom. Cet assassinat ne peut être que le résultat d'une consigne, dont personne dans la contrée n'a été informé.

Le 20, dans la rue Krupnicza, un soldat de police frappa un passant d'un coup de baïonnette si furieux, qu'il ne put dégager à lui seul l'arme enfoncée dans le corps de la victime, et dut appeler à l'aide un de ses camarades.

Plusieurs élèves de l'université de Krakovie s'étaient rendus en partie de plaisir au rocher de Kmita, promenade très-fréquentée par la population et à deux lieues de la ville. Tous étaient munis de leurs cartes de sûreté, indispensables aujourd'hui pour tout homme ayant seulement à traverser la place du marché. A peine arrivés à cet endroit, ils furent arrêtés par les soldats, conduits chez le *gefreiter* (sergent), puis chez le *fuhrer* (adjudant sous-officier), et après avoir subi plusieurs interrogatoires, escortés à Mydlniki, où demeurait le capitaine.

Celui-ci, sans égard pour leurs cartes de sûreté, renvoya les promeneurs à 11 heures du soir dans la maison d'arrêt de la police, où ils passèrent la nuit et la matinée du lendemain, sans pouvoir communiquer avec leurs parents et amis, et les informer de leur détention. Vers midi, sur les instances de quelques notables de la ville, qui vinrent constater leur identité, on les relâcha, en leur signifiant que l'on avait agi envers eux de la sorte *parce qu'on les soupçonnait de vouloir se rendre parmi les insurgés*. C'est là un délit que n'avait pas prévu le code pénal autrichien, et qui a dû être emprunté à la législation russe.

Dans les campagnes aussi, les autorités civiles et militaires se comportent exactement comme si l'état de siége avait été proclamé en Gallicie; toutes les mesures exceptionnelles qui en découlent ont été mises en vigueur. Il suffit de porter l'habit national, offrant une certaine ressemblance avec l'uniforme des volontaires, la ceinture de cuir, les bottes fortes ou le bonnet carré, pour paraître *suspect de vouloir se rendre parmi les insurgés*, conduit au poste le plus voisin, de là chez le chef du district, etc., puis dans quelque place forte de Moravie ou de Bohême. La proclamation de l'état de siége n'ajouterait, certes, plus rien à ces rigueurs officielles.

Nous devons attribuer cet état de choses, injurieux pour l'Autri-

che autant que pour ses alliés, et qui dure depuis tantôt six mois, aux suggestions des agents moskovites, qui n'ont épargné ni leur or, ni leurs soins, dans leurs fréquentes excursions en Gallicie. La *Presse* de Vienne faisait récemment mention du séjour de M. Paulucci lui-même à Léopol. La *Gazeta narodowa* ajoute qu'un personnage, s'intitulant adjoint de l'université de Charkow, a eu en même temps des conférences secrètes avec les principaux membres du clergé grec-uni, qui se rendaient processionnellement à son hôtel. Ce dévot personnage finit par éveiller la susceptibilité de la police locale, qui lui signifia l'ordre de quitter Léopol dans les vingt-quatre heures. Au lieu de continuer son voyage à Brody comme il en avait déclaré l'intention, il repartit immédiatement pour Berlin. Enfin, un troisième agent, affidé subalterne de la police russe, parut en Gallicie vers la même époque et fit toutes sortes de tournées sans être nullement inquiété.

Plus récemment encore, nous avons vu un officier russe déguisé, débarquer à Léopol, à l'hôtel Lange. Le lendemain matin 18, il fut éveillé par les coups de canon que l'on tirait pour célébrer la fête de S. M François-Joseph. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire à l'émissaire moskovite à une insurrection générale. L'épée au poing, il se mit à parcourir les rues en appelant au secours. On finit par l'arrêter et le conduire au corps de garde, où il eut toutes les peines du monde à se remettre de sa frayeur; puis on le ramena, complétement rassuré, à son domicile.

Nous demandons s'il est dans l'intérêt de l'Autriche de tolérer les pérégrinations, à travers ses États, de ces émissaires d'un gouvernement étranger, chargés de préparer les voies au *panslavisme*, c'est-à-dire à la domination moskovite sur ses provinces ruthènes?

(*Patrie.*)

CXV

On nous écrit de Krakovie, 21 août :

Nous avons à signaler aujourd'hui des faits de la plus haute gravité qui viennent de se passer sur la frontière de Gallicie. Dans la

nuit du 14 au 15 août, deux détachements ont pénétré dans le royaume, après avoir essuyé, sans y riposter, le feu des troupes autrichiennes, et ont été immédiatement enveloppés par les forces moskovites, réunies sur le lieu de leur passage. L'un d'eux, celui du colonel Tetera, qui comptait 370 insurgés, fut attaqué, comme nous l'avons dit hier, non loin d'Igolomia, par une patrouille autrichienne, qui, après lui avoir tué 2 hommes et blessé 12, le suivit en le harcelant bien au-delà de la frontière. Quoique supérieur en nombre, et pouvant par une simple démonstration forcer le passage, le détachement polonais passa l'arme au bras devant les agresseurs, le colonel Tetera ayant défendu tout acte d'hostilité, conformément aux ordres du gouvernement national. 50 insurgés qui servaient d'arrière-garde au corps principal, ne pouvant le rejoindre sans un combat dans lequel ils auraient eu tout l'avantage, ont été faits prisonniers et se sont laissés interner.

Aussitôt arrivé sur le territoire du royaume, le colonel Tetera fit halte et ordonna de charger les armes. Au même moment, du haut d'une colline boisée qui domine toute la contrée, on vit les Moskovites s'avançant en colonne serrée, avec trois compagnies d'infanterie, un détachement de dragons, un détachement de soldats de la douane à cheval et cent kosaks. Malgré l'inégalité du nombre, Tetera résolut de se faire jour à travers les rangs ennemis. Il soutint pendant deux heures un combat meurtrier contre des forces au moins quadrupules des siennes ; deux fois les Russes tentèrent de le déloger de sa position, et deux fois ils furent repoussés. Mais ils avaient reçu un nouveau renfort de gardiens de la douane, qui intercepta pour les insurgés tout passage dans l'intérieur du pays. Après un nouvel assaut soutenu pendant trois heures, Tetera voyant ses rangs décimés sans aucun résultat possible, ordonna la retraite et ramena ses soldats sur le territoire gallicien.

Des faits odieux, et tels qu'on n'en voit que dans notre pays, livré à la férocité moskovite, eurent lieu durant cette retraite. Une cinquantaine de blessés qui jonchaient la route, furent achevés après avoir subi des cruautés inouïes; vingt autres ont été massacrés par les kosaks sur le domaine autrichien, sous les yeux des officiers et des soldats de l'armée impériale, qui, bien qu'en nombre suffisant pour leur faire rebrousser chemin, étaient occupés de leur côté à dépouiller les insurgés.

Parmi ces derniers, se trouvait le comte Alexandre Mielzynski, officier de 1831, qui, grièvement blessé durant le combat, s'était mis à l'abri de la frontière autrichienne, lorsqu'il fut atteint par les

kosaks et les fantassins moskovites. Ceux-ci le percèrent de trente coups de baïonnette ; puis, après lui avoir enlevé tous ses vêtements, le jetèrent expirant sur un chariot rempli de cadavres. Plusieurs fermiers et propriétaires des environs, accourus pour recueillir les blessés, suppliaient les officiers autrichiens de faire cesser le carnage, et de rejeter ces bandits hors de la frontière, en faisant tirer quelques coups de fusil en l'air dans leur direction. Prières inutiles! Un sergent-major, qu'on interpellait ainsi, arrêta ses soldats en leur criant : « *Halt, kein feuer !* » (Ne tirez pas!) ; conduite que nous ne saurions expliquer, si nous n'avions la certitude que les officiers subalternes sont gagnés par l'or moskovite. C'est encore un effet des pérégrinations de MM. Anenkoff et Mouchanoff, et de leurs politesses envers les autorités autrichiennes en Gallicie.

Témoin de ces atrocités commises contre le droit des gens et de l'humanité, un habitant du pays usa d'un stratagème bien permis en pareille occasion, et cria *feu* aux soldats, trompés par son commandement. Une décharge en l'air s'ensuivit. Les Russes, comme une volée de corbeaux, s'empressèrent de fuir, en emportant les dépouilles des blessés, qui, sans cette détonation fortuite, auraient été massacrés et achevés comme tant d'autres. Et cependant, l'empereur François-Joseph avait déclaré que son gouvernement ferait pour la Pologne tout ce qu'exigeraient les droits de l'humanité!

Le second détachement, commandé par le colonel A..., qui avait pris à la même heure le chemin du royaume, eut aussi maille à partir avec le corps d'observation autrichien. Encore sans armes, il défila sous une fusillade à bout portant, eut plusieurs tués ou blessés, et perdit une trentaine de prisonniers. Quand le détachement fut armé, il passa la frontière près de Szycé et Modlniça, au nombre de 350 soldats, toujours molesté par les patrouilles autrichiennes, et s'établit à Czaïowicé. Le 15, à cinq heures du matin, il se dirigea sur Pieskowa-Skala, y pourchassa les kosaks, passa entre Grodzisko et Pieskowa-Skala, mit en déroute à Wielmoza une compagnie d'infanterie qui lui barrait le passage, et s'avança vers Wolbrom pour s'y joindre au détachement de Chmielinski, arrivant de Szczekociny.

Les kosaks qui avaient été mis en fuite se rendirent à Michalowicé pour y chercher du secours, tandis que d'Olkusz et de Miechow deux colonnes russes s'avançaient pour arrêter le détachement. Arrivé à Glanow, le colonel A... résolut d'y bivouaquer, pour donner du repos à sa troupe après vingt heures de marche. Il n'était resté qu'une heure à Czaïowicé. Tout à coup, les têtes de colonnes

ennemies débouchèrent des deux côtés; celle d'Olkusz avec trois compagnies d'infanterie, un escadron de dragons et cent kosaks; celle de Miechow avec une compagnie d'infanterie, puis celle qui avait été culbutée à Wielmoza, et les kosaks de Pieskowa-Skala.

Le commandant polonais, pour empêcher la jonction des deux colonnes, protégé par une double chaîne de tirailleurs, s'établit sur un monticule en face d'Ibramowicé. Engagé trop avant dans la plaine, le lieutenant K..., commandant les tirailleurs, se voyant coupé du corps principal, résolut de s'enfermer dans la maison du fermier de Glanow et de s'y défendre jusqu'à la dernière cartouche. Il ramassa donc une vingtaine de tirailleurs, et se fraya, la baïonnette en avant, un chemin vers la maison du fermier. Je décrirai plus loin les détails du siége qu'il eut à y soutenir.

Le colonel A..., appuyé à droite sur la forêt, voulut recevoir la colonne qui débouchait d'Olkusz et chargea son frère d'arrêter celle qui venait de Miechow sur des chariots. Celui-ci se jeta sur le convoi, y sema le désordre, mais ne put empêcher la jonction des deux corps moskovites, qui, sous les ordres du général-prince Szachoffskoï, se rangèrent en bataille au nombre de cinq compagnies d'infanterie et de trois cents cavaliers. La lutte fut acharnée et dura trois heures. Le colonel A..., qui avait disputé pied à pied le terrain et n'avait plus autour de lui que cinquante soldats, traversa les rangs ennemis et, toujours suivi par les dragons, qui voyant sa bonne contenance n'osaient pas le charger, s'ouvrit un chemin vers les bois de Pieskowa-Skala. Une autre partie du détachement engagée dans la forêt de Glanow parvint à se joindre au nombre de soixante-dix hommes au détachement de Chmielinski.

Cependant le lieutenant K..., assiégé dans la maison du fermier de Glanow, Rudkowski, combattait avec ses dix hommes contre toute une compagnie d'infanterie, celle qui avait été culbutée le matin du même jour à Wielmoza. Les Moskovites, se sentant les plus forts, assaillirent de toutes parts la maison, et commencèrent par y mettre le feu. Mais elle était bâtie en pierre, et le toit seul brûla. Sous ce rempart de flammes, les dix insurgés leur répondaient par des coups si bien ajustés, qu'à chaque fois ils étendaient à terre un des assaillants.

Les Moskovites voyant tous leurs coups échouer contre cette poignée de braves, incendièrent les bâtiments et les granges de la ferme. A ce moment, Rudkowski, ancien militaire de 1831, sortit de la maison embrasée, où il s'était enfermé avec les insurgés, et flétrit en termes énergiques la conduite de ces lâches qui, n'osant

pas s'attaquer à quelques hommes, s'en prenaient à leur propriété. Une décharge de mousquets fut leur seule réponse ; et Rudkowski tomba baigné dans son sang, malgré le drapeau blanc qu'il agitait dans sa main comme parlementaire.

Heureusement pour les assiégés, le bruit s'était répandu parmi les Moskovites que Chmielinski approchait, et ils se hâtèrent d'évacuer Glanow incendié. Le lieutenant K..., avec les sept survivants de ces dix héros, profitant de la panique des ennemis, fit une sortie vigoureuse et pénétra dans la forêt, où il rallia d'abord cinquante insurgés appartenant à la colonne du frère du colonel d'A..., puis trente autres, qui tombant de fatigue, n'avaient pu suivre le corps principal, et grossissant peu à peu le nombre de ses soldats, se dirigea par des sentiers perdus vers le détachement de Chmielinski.

Lorsque le feu fut mis à la ferme de Glanow, et que la femme de Rudkowski, suivie de ses enfants et de plusieurs servantes, eut quitté la maison, les Moskovites accueillirent les fugitifs par une décharge de carabines et tuèrent une femme. Il nous faut ajouter pour être justes que le prince Szachoffskoï envoya un de ses aides de camp pour protéger la fermière ; mais malgré ce mouvement d'homme de cœur, il ne put empêcher ses soldats et surtout ceux de la douane (*obiestchiki*) de se porter aux derniers excès envers les blessés et les prisonniers.

Le détachement de Chmielinski, en se dirigeant vers Wolbrom pour se joindre au colonel A..., rencontra le 6 août, une colonne russe envoyée de Kielcé par Czengery avec une compagnie d'infanterie de Miechow, et lui livra un combat près d'Obichow, entre Szczekociny et Zarnowieç. Le lendemain, après avoir opéré sa jonction avec le frère du colonel A... et le lieutenant K..., il battit près de Biala le général-prince Szachoffskoï, qui eut la jambe percée d'une balle ; 150 Moskovites, parmi lesquels un colonel et plusieurs officiers, ont été tués dans cette rencontre. Il y eut au moins autant de blessés. Les nôtres y ont perdu 50 morts et 30 blessés, comme toujours achevés par les douaniers et les kosaks, et 40 prisonniers, dont 7 ont été assassinés à Mielonki et à Tarnawa.

(*Patrie.*

CXVI

On nous écrit de Krakovie, 25 août

Nous inscrivons aujourd'hui en tête de notre correspondance les noms des dix braves qui ont soutenu pendant cinq heures l'assaut de toute une compagnie d'infanterie à la ferme de Glanow; ces noms désormais impérissables, les voici :

Le lieutenant K..., leur commandant; le fermier Léon Rudkowski, le sergent Kaczorowski, tués dans une sortie; Martini, grièvement blessé; les survivants Adam Iaworski, lieutenant; Ludomir Fridrich, sous-lieutenant; Léon Stoszewski, sergent, signalé par la justesse de ses coups; Joseph Gorski, Charles Fierganek, Ferdinand Johne, Joseph Dudasinski et Gaëtan Borowieçki. Bien qu'enfermés dans une maison en flammes, ils avaient juré au lieutenant K... de ne pas se rendre; aujourd'hui, grâce à la panique de leurs ennemis, ils ont rejoint, comme nous l'avons dit, le corps de Chmielinski. D'après le témoignage des habitants de la contrée, soixante cadavres moskovites jonchaient les alentours de la ferme de Glanow.

Un détachement nouvellement formé a combattu près de Iedlno, dans le palatinat de Sandomir. Hâtons-nous d'ajouter que les paysans de ce palatinat ont pris une part très-active au combat, et qu'ils ne demandent plus que des armes pour se joindre à l'insurrection. Si dans beaucoup de localités ils ont gardé jusqu'à présent une position expectante, c'est qu'ils avaient compris que la faux ne suffisait plus depuis l'adoption des carabines à longue portée, pour pouvoir se mesurer avec les soldats moskovites. On voit d'après cela que reconnaître les Polonais comme belligérants, les mettre à même de se procurer les moyens du combat, serait non-seulement un acte de justice et de loyauté envers un peuple qu'on cherche à étouffer dans le sang, mais le seul mode d'assurer le succès de l'intervention diplomatique.

En Lithuanie, les scènes de massacre se renouvellent chaque jour sous les arrêts de plus en plus sanguinaires de Mourawieff. Vous en jugerez d'après le récit suivant :

Dans le palatinat de Grodno, plusieurs soldats travestis en paysans et parcourant le pays pour espionner les insurgés, vinrent au chef-lieu pour informer le gouvernement moskovite que des villageois de Szczuka, appartenant à la petite noblesse, avaient fourni des vivres et des munitions aux insurgés. On référa le fait à Mourawieff, qui ordonna d'y envoyer 100 kosaks, pour y remplir les mesures qu'il avait prescrites. Les kosaks, après avoir enlevé et vendu à l'encan tous les meubles d'une vingtaine de cabanes dont se composait le village, y mirent le feu ; et lorsque toutes les maisons et les granges furent incendiées, on fit abattre les décombres et on distribua le terrain aux soldats. Les malheureux villageois, auxquels on n'avait laissé que leurs haillons, furent menés sous escorte à Grodno.

Là, deux femmes expirèrent à la suite des mauvais traitements qu'on leur avait fait subir durant le trajet ; plusieurs enfants tombés d'inanition et laissés pour morts sur la route, furent recueillis par de charitables voisins. Jetés dans les cachots, les habitants de Szczuka doivent être déportés au fond de la Sibérie. La plupart périront en route, car ils sont dénués de tout et n'ont pas de quoi se garantir contre l'hiver moskovite. Un fait tout semblable vient d'avoir lieu à Dziczka dans le district de Bialystok, dont un millier d'habitants a déjà pris le même chemin. Après avoir détruit les châteaux, les Russes, on le voit, n'ont plus qu'à raser les villages.

Voilà ce que doivent être les concessions du tzar à la Pologne, et sa réponse donnée par Mourawieff aux notes diplomatiques de l'Europe !

(*Patrie.*)

CXVII

(Septembre.)

On nous communique une pièce importante, adressée par le gouvernement polonais de 1831 à ses agents en France, et qui semble une prophétie de ce qui se passe aujourd'hui dans le tournoi diplomatique de 1863. Les combattants sont les mêmes

des deux côtés, et pour la même cause ; moins toutefois les atrocités de Mourawieff, dont l'exemple a fait l'école. Ajoutons-y avec une profonde tristesse que l'attitude de l'Europe, en face du mouvement polonais, n'a aucunement modifié les conditions et les chances du combat. Ce document, malgré sa longueur, est tellement intéressant, que nous ne pouvons nous défendre de vous le donner en entier.

Information envoyée de Varsovie aux représentants de la Pologne à Paris, le 15 *août* 1831.

Adressez-vous sur-le-champ au cabinet français pour lui communiquer les renseignements que nous vous transmettons ; faites-lui sentir la nécessité où nous nous trouvons d'avoir une connaissance exacte de ce que nous avons à espérer de son appui. Demandez des réponses catégoriques et claires, et si on nous refuse son appui, qu'on ne nous laisse pas au moins dans le doute ; la vérité, toute triste qu'elle sera, ne pourra nous être aussi nuisible que les illusions. Si les cabinets n'ont pas eu le courage de nous seconder, qu'ils aient au moins celui d'avouer leur barbare indifférence pour notre cause ; et s'ils ont méconnu le devoir que leur imposaient la prudence, la morale, l'humanité, les Polonais sauront suivre celui que leur prescrivent la sainteté de leurs droits et l'amour de la patrie.

Poussés vers le bord de l'abîme par une fatalité attachée à notre sort, nous profitons des derniers moments qui nous restent, peut-être, pour vous avertir des dangers qui nous menacent, et pour vous exposer les sentiments qui nous animent, en vous engageant à les porter à la connaissance du cabinet français. Nous l'avons à plusieurs reprises prévenu de l'avenir qui nous attendait, de la tournure que devaient prendre les opérations militaires, si aucune voix ne s'élevait en notre faveur en Europe... Nos prévisions sont au moment de s'accomplir. Bientôt, peut-être, serons-nous écrasés par des forces supérieures, bientôt réduits à nous défendre dans les murs de Varsovie... Nous verrons toutes nos espérances, toutes nos ressources concentrées dans l'étroite enceinte de la capitale... Nous pourrons être privés des moyens de communiquer avec vous.

Aussi, un devoir impérieux nous commande aujourd'hui de faire entendre notre voix aux cabinets européens, qui seuls ont encore le

pouvoir de seconder nos efforts et de sauver notre cause. Mais nos illusions se sont déjà évanouïes, la vérité toute nue a paru à nos yeux; nous ne comptons plus sur l'appui des puissances qui ont pu et qui n'ont pas voulu, qui peuvent encore et ne veulent pas nous sauver.

Nous n'osons plus ajouter foi aux promesses qu'elles nous ont faites et qu'elles dénaturent par leur conduite; nous ne cherchons aujourd'hui notre salut que dans notre désespoir, et nous n'avons confiance que dans les miracles de Dieu et dans notre ferme détermination de périr. Nous ne devons pas vous cacher qu'un rayon d'espérance vient quelquefois nous ranimer. Il nous ranime, quand nous songeons à tous les devoirs qu'imposent aux puissances européennes la morale, l'humanité, la politique et l'opinion des nations. Quand nous nous rappelons les espérances flatteuses que nous firent concevoir certains cabinets, nous ne pouvons pas supposer qu'ils aient surpris notre bonne foi et notre confiance, pour régler des intérêts d'un ordre inférieur, et pour nous précipiter dans l'abîme après les avoir réglés.

Nous nous efforçons enfin de chercher nos consolations dans l'idée qu'il est impossible qu'ils ne nous tiennent pas compte de tout notre sang répandu, de notre persévérance et de tous les services que, dans ce court espace de temps, nous avons rendus à l'Europe. En effet, une guerre générale menaçait l'Europe; la Pologne l'a arrêtée et en a soutenu tous les maux. Une froideur menaçante entre les cabinets de Saint-Pétersbourg et du Palais-Royal en étant l'avant-coureur, la Pologne hâta l'envoi des premières lettres de créance de l'ambassadeur russe à Paris, et rapprocha les deux cabinets. Bientôt l'empereur Nicolas, d'une part, devint coulant dans ses arrangements avec la Turquie; de l'autre, cédant aux désirs de la conférence de Londres, il consentit à reconnaître l'indépendance des Belges, contre lesquels ses troupes avaient déjà l'ordre de marcher. Qui peut prévoir les chances qu'une guerre générale aurait alors amenées? Mais il est sûr que la contagion dont la Pologne est aujourd'hui le théâtre serait à l'heure qu'il est déjà établie au sein de l'Europe, et aurait porté ses ravages jusque dans le Midi.

Pour de tels services, que la Pologne, à peine ressuscitée, a déjà rendus, comment est-elle récompensée? Nous n'avons pas oublié les assurances d'intérêt que donna à plusieurs reprises le cabinet anglais à nos agents de Londres; nous regrettons toutes celles que vous nous avez rapportées dans vos dépêches.

Le cabinet français nous fit des promesses plus flatteuses encore

au mois de juin ; il nous assura que notre cause était sauvée, et le ministre anglais fit aussi entendre des paroles semblables. On nous demanda de *tenir* encore un mois, puis deux, et nous fîmes ce qu'on demandait. On nous promit de Paris et de Londres qu'on s'occuperait sérieusement de nos affaires, dès que celles de la Belgique seraient arrangées. On se servit même de nous pour en hâter le dénouement; et aujourd'hui que les Belges eux-mêmes ont déclaré que c'est pour nous sauver qu'ils ont renoncé volontairement à leurs prétentions, que la question belge est résolue, et qu'on peut s'occuper de la Pologne... on l'abandonne, on la livre à ses bourreaux !

L'Angleterre et la France ne nous auraient donc employés par occasion que comme un instrument propre à servir le courant de leurs intérêts ? L'Angleterre ne nous aurait bercés de quelques illusions que pour avoir un moyen de plus pour établir l'indépendance de la Belgique, et la France ne nous aurait fait des promesses que pour gagner la majorité dans les Chambres ? La bonne foi serait-elle donc entièrement bannie des cabinets, et les paroles d'un ministre anglais et français ne seraient-elles que des sons dénués de toute valeur ?

Quoique nous connaissions toutes les sinuosités d'une politique tortueuse, nous nous sommes cependant reposés avec confiance sur la noblesse et la générosité des gouvernements anglais et français. Nous n'avons pas supposé qu'un peuple qui se soulève contre un ennemi dix fois plus fort, pour la défense de la plus sainte des causes ; qu'un peuple malheureux, accablé de toutes les calamités, ayant à lutter contre des forces supérieures, contre la disette, contre les fureurs d'une contagion meurtrière, contre la neutralité équivoque de deux voisins puissants, que ce peuple, dis-je, eût encore à se méfier de la sincérité de ceux qui se disaient ses amis, et qu'il eût à combattre la cruelle dissimulation de leur politique ! Si la France et l'Angleterre nous abandonnent aujourd'hui et ne réalisent en rien les espérances qu'elles nous ont données, ce ne sera ni l'acharnement de la Russie, ni l'inimitié de la Prusse, ni l'indifférence de l'Autriche... ce sera la soi-disant sympathie que la France et l'Angleterre nous ont montrées qui aura causé notre ruine !

Si ces deux puissances avaient repoussé avec vigueur dès le commencement nos demandes ; si elles avaient parlé clairement sans jamais changer de langage, même dans les derniers temps ; si elles avaient dit nettement :

« Nous ne vous secourrons pas quand même vous auriez pendant

sept mois résisté à tout l'empire russe, quand même vous auriez détruit le prestige qui le rend si fort; nous ne vous secourrons pas quand même vous auriez éveillé les sympathies de toutes les nations, quand même vous auriez gagné les louanges exaltées de l'Europe par votre courage, l'estime des cabinets par votre modération ; nous ne vous secourrons pas quand même tous les Polonais soumis à la domination russe auraient révélé leurs sentiments patriotiques, leur dévouement héroïque ; nous ne vous secourrons enfin ni par des motifs d'humanité, ni de justice, ni par ceux d'une politique sage et généreuse. »

En entendant ces paroles, nous aurions reconnu tout le positif de la détermination des deux cabinets de Paris et de Londres, nous ne nous serions pas laissés bercer par des illusions funestes, et nous aurions eu recours à d'autres moyens de salut, qui peut-être auraient assuré nos succès... Mais nous nous sommes reposés sur la noblesse et la sagesse des cabinets ; mais, nous y fiant, nous n'avons pas tiré parti de toutes les ressources qui s'offraient à nous intérieurement et extérieurement, pour gagner l'approbation des cabinets, pour mériter leur confiance, pour nous assurer leur appui. Nous avons subordonné notre marche au désir de les satisfaire, et nous ne nous sommes jamais écartés de la ligne de la plus stricte modération, qui peut-être a paralysé bien des efforts qui nous auraient secondés ; et même, dans ces derniers temps, sans les promesses des cabinets, nous aurions déjà peut-être frappé un coup décisif... Mais on nous demanda deux mois d'existence, nous crûmes qu'il fallait temporiser et ne rien laisser au hasard, et nous nous persuadons aujourd'hui qu'il n'y a que le hasard qui puisse nous sauver.

Mais non; notre salut dépend encore des puissances européennes. Notre position est critique, elle n'est pas désespérée; nous sommes, il est vrai, pressés par un ennemi formidable : d'un côté, sur la rive gauche, le maréchal Paskéwitch, avec les forces principales de l'ennemi, se trouve en présence de nos troupes; de l'autre, le général Rüdiger manœuvre pour opérer sa jonction avec la grande-armée russe. Sur la rive droite, des corps arrivés de la Lithuanie s'avancent vers Pultusk. Le général Rosen pousse ses avant-postes jusqu'à Praga; mais nous avons encore une armée forte de 60,000 hommes avec une bonne artillerie, et animée de l'enthousiasme le le plus vif; mais notre levée en masse menace les derrières de l'ennemi; mais l'insurrection est loin d'être étouffée dans les provinces russes, et de nouveaux corps d'insurgés s'y organisent, les matières

combustibles s'y accumulent, et un incendie général y éclatera au premier moment favorable. Enfin, si nous sommes obligés de nous retirer dans les murs de Varsovie, d'un côté nous avons les ouvrages de Praga, qui nous défendent contre les attaques de l'ennemi; de l'autre, un triple rang de retranchements, où nous opposerons une résistance opiniâtre, en appelant aux armes la population patriotique de Varsovie. Quand même l'ennemi attaquerait la ville, nous pourrions encore tenir jusqu'à la fin de septembre. Ce n'est pas l'ennemi que nous craignons ; — il n'osera pas même nous attaquer : — *c'est la famine*. Si les puissances européennes ne viennent pas à notre secours, nous épuiserons nos dernières ressources et manquerons bientôt de moyens de subsistance ; nous périrons, après avoir tenté tous les moyens de salut suggérés par le désespoir.

Si les grandes puissances veulent nous sauver, elles le peuvent encore. Faites-leur l'énumération de tous les avantages que cette conduite noble et généreuse leur ferait recueillir, ne serait-ce que pour répéter ce qui a été dit tant de fois; mais il faut leur faire observer que l'abandon barbare dans lequel on nous laissera, sans égard pour tous les préceptes de la justice et de la prudence, *ne restera pas impuni*; et nous pouvons prophétiser d'une voix mourante que des guerres et des maux terribles s'élèveront de notre tombeau sur l'Europe, désastre dont elle aurait pu être sauvée par notre existence.

Comment peut-on penser à un désarmement général, dont le discours du roi fait mention, sans avoir réglé les affaires de la Pologne, et assuré son indépendance? Au reste, délaissés par tout le monde, nous nous défendrons jusqu'à la dernière extrémité ; et qui peut prévoir l'avenir ? Le désespoir est fécond en résultats.

Dieu est tout-puissant, et les miracles du courage et du dévouement ne sont pas épuisés pour un peuple qui va à la mort. Si quelqu'événement imprévu vient à notre secours; si, après nous être convaincus du peu de compte que les puissances font de notre confiance... qui sait si la Pologne, après s'être concilié les nouvelles affections des peuples et en cherchant de nouveaux alliés, ne se mettra pas peut-être forcément en opposition avec les intentions des cabinets? D'un autre côté, si la Pologne succombe, l'avenir le plus sombre lui est préparé. La mort, la destruction, et toutes les vengeances d'un ennemi *implacable* la menacent. L'Europe pourra-t-elle donc contempler sans émotion un spectacle si déchirant? Non, certes, les gémissements de tout un peuple mourant retentiront

longtemps dans tous les cœurs généreux ; et ce peuple trouvera ses vengeurs, comme il a trouvé ses bourreaux.

Nous vous avons fait connaître notre situation actuelle, nous avons fait pressentir notre avenir.

15 août 1831.

CXVIII

On nous écrit de Krakovie, 4 septembre :

Voici le rapport officiel du colonel Kruk, aujourd'hui général, sur les deux brillants combats de Zyrzyn et de Chruslina. Cet exposé donne le tableau le plus fidèle de cette guerre de partisans qui se poursuit depuis sept mois en Pologne, le pays le moins propre peut-être en Europe à ce genre de guerre, mais où la valeur des insurgés supplée à l'absence des côtes maritimes et des gorges de montagnes. Ce rapport est de la teneur suivante :

Le 4 août, me trouvant avec les détachements de Wierzbiçki, Krysinski, Lutynski et Iaroçki dans les villages de Chruslina, Boby et Monieçki, je fus averti que les Russes approchaient du côté d'Urzendow, et je pris les dispositions ci-après. Les bagages couverts par 50 cavaliers auront à se retirer derrière Stanislawow et attendre les ordres ultérieurs. Les détachements se rangeront en ligne de bataille sur la route de Stanislawow à Chruslina. Celui de Krysinski formera l'avant-garde sur la lisière de la forêt ; tous les autres, ainsi que la cavalerie, se rangeront sur une hauteur entourée de trois côtés de ravins, position qu'occupa Lelewel lorsqu'il remporta sa victoire de Chruslina.

Le major Krysinski riposta vigoureusement à l'attaque moskovite dirigée sur son aile droite. L'ennemi déjà repoussé, ayant renforcé sa colonne d'attaque, tenta de le tourner pour le prendre à revers ; voyant cette manœuvre, j'ordonnai au major Wagner, qui commande provisoirement le détachement de Wierzbiçki, de soutenir

avec une partie de sa troupe le détachement de Krysinski et d'arrêter avec l'autre l'attaque dirigée sur son aile. Ramenés une seconde fois, les Russes engagèrent toutes leurs forces en attaquant les deux ailes à la fois. Je laissai donc en réserve la moitié des chasseurs et des faucheurs de Lutynski et Iaroçki sur cette forte position, et je portai l'autre vers l'ennemi pour soutenir le combat. Grâce à Dieu, ce mouvement nous a réussi ; et les Russes, chassés une troisième fois, se mirent à fuir en désordre, sans même pouvoir emporter sur leurs chariots tous leurs morts et leurs blessés. La lutte, commencée à une heure et demie, dura jusqu'a sept heures du soir.

Nous poursuivîmes l'ennemi sur une étendue de 12 verstes (11 kilomètres), et notre réserve le refoula dans les rues d'Urzendow, où le combat se prolongea jusqu'à la nuit. J'aurais pu, le lendemain, forcer les Russes à mettre bas les armes, si les munitions ne m'eussent manqué ; je les fis donc reconduire vers Krasnik par quelques pelotons de cavalerie. Nos jeunes soldats, dont la plupart allaient au feu pour la première fois, se conduisirent dans ce combat en rase campagne comme des vétérans. Nous avons eu 12 tués et 30 blessés; l'ennemi a essuyé des pertes considérables, 14 officiers ont été tués et une trentaine de chariots remplis de morts et de blessés ont été amenés à Demblin. Nos forces se composaient de 800 chasseurs, 600 faucheurs et 200 cavaliers; les Russes avaient 9 compagnies d'infanterie, 300 kosaks et 3 pièces de canon.

Le 8 août, en traversant la grand'route de Varsovie à Lublin, j'interceptai à la porte de Zyrzyn une correspondance chiffrée, dont je parvins pourtant à trouver la clef, et qui m'apprit que le même jour la caisse militaire, escortée de deux compagnies d'infanterie, de trois pelotons *d'urlopniki* (soldats instructeurs rappelés de congé), de 75 soldats de garnison, de 40 kosaks et de deux pièces de canon, devait passer par la poste de Zyrzyn. Je résolus aussitôt de m'en emparer. A peine la queue de notre colonne avait-elle franchi la chaussée, qu'un coup de feu d'une sentinelle placée sur la route m'avertit de l'approche des Moskovites.

Ayant arrêté la marche, j'allai avec les majors Iankowski et Zielinski, le capitaine Miecznikowski et le lieutenant Léonard, mon aide de-camp, faire une reconnaissance. Je rencontrai l'avant-garde russe composée de kosaks, suivie par l'infanterie à la distance de deux verstes. J'ordonnai à Lutynski de ranger sa troupe à cheval sur la grand'route à une verste du corps principal, et

d'arrêter l'ennemi, tandis que j'attaquerais son aile gauche avec les détachements de Iaroçki, Zielinski et Iankowski ; son aile droite, avec ceux de Wagner (Wierzbiçki) et de Krysinski, destinés à l'envelopper.

Cependant le combat eut lieu contrairement à mes dispositions ; car les Russes s'étant d'abord jetés sur le détachement de Iaroçki, celui de Wagner accourut pour le soutenir, tandis que Krysinski prenait l'ennemi à dos. Après plusieurs mouvements qui décelaient leur hésitation, les Moskovites formèrent une masse compacte et profonde qui se défendit obstinément, mais dans laquelle aucune balle de nos chasseurs ne fut perdue. J'avais accepté le combat n'ayant que sept cartouches par tête, mais certain de vaincre à cause de la bonne contenance de mes chasseurs, qui frappaient à trente pas les Russes agglomérés ; les faucheurs restant à peu près inactifs.

L'événement prouva que je ne m'étais pas trompé ; et d'ailleurs, en cas de revers, j'avais assuré ma retraite. Les Russes étaient tellement démoralisés, qu'ils n'avaient même pas songé à renvoyer à leur arrière-garde les chariots avec l'argent et les munitions, de sorte que je détachai en vain une partie de ma cavalerie pour leur couper le chemin.

Mon premier rapport a été trop modeste quant aux pertes éprouvées par l'ennemi ; 43 seulement revinrent à Demblin (Yvaugrod), et à peu près autant à Kurow, 11 officiers ont été tués, 5 blessés et 2 faits prisonniers avec 150 soldats ; une cinquantaine d'entre eux ont demandé à se joindre aux insurgés et à combattre la Russie. On a fait comme toujours, droit à leur demande. Nous avons eu 10 morts et 50 blessés.

Le colonel,

KRUK.

On sait que ces 150 soldats avec 2 officiers ont été mis en liberté, d'après la lettre du chef polonais au général Chrustcheff, commandant les forces russes dans le palatinat de Lublin, insérée dans la *Patrie* à la date du 1er septembre. Ce général s'est dispensé de suivre le noble exemple donné par le vainqueur de Zyrzyn. Mais on chercherait en vain à réveiller un sentiment humain dans le cœur de ces chefs de barbares, qui ont pour mot d'ordre l'extermination et le pillage. Ajoutons à ce rapport une nouvelle de la plus haute importance pour l'avenir de l'insurrection.

Des bandes de paysans se sont formées en Ukraine pour résister à la conscription moskovite, qui aurait enlevé au pays tous les hommes valides et vigoureux. Ces bandes ne veulent plus du gouvernement russe ; elles ont quitté leurs demeures et campent dans les steppes, déclarant hautement qu'elles n'attendent plus qu'un *Lech* (un chef polonais) pour les mener au combat, et alors ces fils de l'Ukraine indépendante montreront qu'ils n'ont pas dégénéré de leurs aïeux. Dans les terres du prince Guillaume Radzivill, 8,000 paysans se sont rassemblés près du village de Lysianka. Interrogés par es autorités russes, ils ont répondu que le tzar leur avait promis des terres en toute propriété, et qu'ils sont venus exiger l'exécution de cette promesse.

Les deux compagnies d'infanterie escortant les fonctionnaires ont voulu fraterniser avec les paysans ; et pendant qu'on les exhortait à rentrer dans la soumission et à s'armer contre les insurgés, pour obtenir du tzar la récompense promise, les soldats se sont mis à boire avec eux et à danser au son de la *gusla* (lyre ukrainienne). Les voyant bien ivres, à un signal donné par leurs chefs, les paysans s'emparèrent de leurs armes et les massacrèrent jusqu'au dernier. Ils en firent autant des orateurs officiels, en affirmant qu'ils n'obéiraient plus qu'à un attaman de leur choix, qui serait placé sous la protection du futur roi de Pologne. En attendant, ils pendent les employés moskovites et les popes, à moins que ceux-ci ne fassent cause commune avec l'insurrection.

Les éléments de victoire existent partout pour la Pologne, en Ukraine, en Samogitie, en Lithuanie surtout, où plusieurs millions de paysans sont prêts, au moindre secours qui leur sera porté, à se soulever comme un seul homme pour rejeter la race moskovite au delà du Dniéper, cette antique frontière qu'elle n'aurait jamais dû franchir.

CXIX

Nous recevons d'un témoin oculaire des détails sur le combat de Zyrzyn, dont nous avons déjà parlé, quelques jours après qu'il a eu lieu. Bien qu'ils nous arrivent avec retard, nous les publions, persuadés qu'on les lira avec intérêt. Ils prouveront surtout que le courage et le patriotisme peuvent en quelques cas suppléer aux connaissances stratégiques, un des héros de ce mémorable combat n'étant qu'un simple paysan, chef de volontaires faucheurs.

Une forte colonne d'infanterie russe, appuyée par de l'artillerie et allant de Demblin à Lublin, fut attaquée le 8 août par les Polonais, commandés par Wierzbiçki, Krysinski et Parada.

Le feu de l'artillerie et celui de la nombreuse infanterie russe arrêta un moment les Polonais.

Le capitaine Parada, paysan polonais, commandant les faucheurs, décida la victoire en s'emparant des canons, et après avoir détruit une compagnie russe qui s'était avancée pour repousser cette attaque.

Les Russes perdirent 150 hommes tués, et 230 furent blessés grièvement. Le lieutenant-colonel y perdit la vie. Le major et 4 officiers restèrent prisonniers.

Quant aux Polonais qui avaient combattu, protégés par les bois, ils ne perdirent que 18 tués et 42 blessés, presque tous faucheurs. Tous les bagages tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui s'emparèrent de la caisse militaire, contenant 1,000,000 de francs à peu près. On estime à près de 50,000 francs le butin enlevé par les faucheurs dans les fourgons.

On le voit, malgré les allégations calomnieuses des Moskovites, les paysans embrassent chaleureusement la cause de la patrie. Dans les villages, on accueille les insurgés avec les marques de la plus vive sympathie.

Le 9 août, lendemain de cette brillante victoire, les israélites du

bourg de Baranow reçurent les insurgés avec des hourrahs enthousiastes et des cris de : Vive l'armée polonaise !

Le 11 août, dans le bourg d'Urzendow, 66 bourgeois se joignirent aux insurgés.

Il est à remarquer que dans le palatinat de Lublin, il y a beaucoup de Ruthènes ; et cependant les Russes disent qu'ils se montrent hostiles à la cause polonaise. C'est le contraire qui est la vérité. Ils sont tous dans les rangs de l'armée nationale.

Les forces insurrectionnelles dans ce palatinat s'élèvent à plus de 5,000 hommes, et chaque jour il se forme de nouveaux détachements.

(*Opinion nationale.*)

CXX

On nous écrit de Krakovie, 8 septembre:

Le *Moskal* ne se contente plus de piller les châteaux, de ravager les fermes et les villages pouvant donner asile aux insurgés ou les nourrir, il cherche à présent à réparer ses finances épuisées en dépouillant les églises. On sait que le monastère de Czenstochowa est pour les Polonais l'objet d'une vénération particulière ; il renferme ce tableau miraculeux de la Sainte-Vierge invoquée de tout temps comme la patrone et la reine de Pologne, et que la légende attribue au pinceau de saint Luc. Le peuple apporte chaque année dans ce sanctuaire des *ex-voto* et des offrandes dont le produit constitue en quelque sorte un trésor national, trésor consacré par les prières et les actions de grâce des donateurs, et qui maintes fois déjà fut employé pour les besoins de la patrie. Du temps des guerres suédoises, sous Jean-Kasimir Vasa, et de la confédération de Bar, sous Stanislas-Auguste, ce couvent fortifié, dans une admirable position sûr la Warta, a servi de retraite inexpugnable aux patriotes polonais, commandés à la première époque par le moine Kordeçki, à la seconde par le jeune chef de la confédération, Kasimir Pulaski, le héros de Savannah.

On conçoit que la richesse de ce sanctuaire, resté debout au milieu des ruines de la patrie, a dû allécher l'avidité des proconsuls moskovites. Un colonel, que l'on dit allié de très près à la famille impériale, a déjà tendu ses filets autour du monastère, pour pouvoir s'emparer, le plus légalement qu'il est possible, du trésor qu'il convoite. Se fondant sur quelques dénonciations salariées, il a pénétré dans la place non défendue, fait prisonniers les prêtres, qu'il a renvoyés à la citadelle de Varsovie, et poursuit maintenant une enquête dont le but réel est le transport à Saint-Pétersbourg de tous les objets précieux réunis à Czenstochowa. Il aurait déjà obtenu le fruit de tant de recherches, sans la crainte d'exaspérer le peuple et de le jeter, par cette spoliation sacrilége, dans les rangs des insurgés.

Il a donc résolu de s'en faire un complice, en le poussant à d'autres crimes envers les propriétaires de la contrée. De petits détachements ont été envoyés aux environs pour s'opposer, au nom du tzar, à la récolte des blés dans les domaines particuliers, en menaçant les paysans de la déportation en cas de rebellion. D'une autre part, on les excite à se défaire de leurs seigneurs et des *hommes portant redingote*, c'est-à-dire de toute la classe éclairée, par la promesse de la distribution de leurs terres. On les disperse à coups de fouets, en les traitant d'ingrats envers le tzar, lorsqu'ils ne se laissent pas aller à ces criminelles suggestions. Aussi, la plupart des récoltes dans les biens seigneuriaux sont-elles encore sur pied, et périront faute de mains pour les moissonner. La barbarie turque dans les pays conquis, en Albanie, en Grèce ou en Serbie, certes, n'a jamais égalé la férocité tatare.

Aussi toute la population, y compris les paysans, est-elle prête à saisir les armes qu'elle trouve sous la main, et à combattre jusqu'au dernier sang. Le tzar ne régnera sur la Pologne qu'après en avoir fait un désert, à la condition de tuer le dernier enfant sur le sein de sa mère. Des corps de partisans surgissent de tous côtés ; mal pourvus mais toujours actifs, ils ne cessent de harceler l'ennemi, d'intercepter les courriers, les convois et les postes ; vaincus sur un point, ils reparaissent immédiatement sur un autre, en se décuplant pour faire face à un adversaire dix fois plus nombreux.

Telle est la guerre que nous sommes forcés de faire depuis sept mois, faute d'un point d'appui, d'une place d'armes quelconque, d'une base d'opérations ; faute même d'une frontière neutre, que nous avons en vain espéré pouvoir trouver dans la frontière autrichienne. On sait à présent, et nous savons mieux que personne, ce que vaut la neutralité de l'Autriche.

Les armes, qui nous y ont été vendues, ont été ressaisies et revendues jusqu'à cinq fois, grâce aux dénonciations de la police russe organisée et fonctionnant à découvert en Gallicie. Quant à la Prusse, tout a été dit sur sa convention soi-disant secrète avec la Russie, d'abord désavouée, puis reconnue par les chefs militaires du grand-duché de Posen, mais qui équivaut à une intervention armée en Pologne. En voici un exemple tout récent :

Le colonel Ganier d'Abin, volontaire français, avait essayé le 15 août de pénétrer dans le royaume avec son détachement. La *Gazette nationale* du 9 courant fait de cette tentative la relation suivante :

« Ce détachement, composé de 300 chasseurs, a été attaqué, *sur le territoire de Posen*, par les troupes réunies russes et prussiennes. A celles-ci, qui avaient déjà commencé le feu, le colonel envoya un parlementaire avec la déclaration qu'il n'avait pas le dessein de les combattre ; le parlementaire fut arrêté et la fusillade durait toujours. Alors Ganier donna le signal de l'attaque, croyant n'avoir affaire qu'à une trentaine de soldats prussiens ; mais, à sa grande surprise, il vit sortir des blés une colonne forte de 800 hommes, soutenue par 200 Moskovites. Après une heure et demie de combat, se voyant cerné de toutes parts et désespérant de pouvoir se frayer un chemin, il ordonna aux siens de se dissiper et de cacher leurs armes. Sa perte a été de 3 hommes tués et de 18 blessés ; les Prussiens ont perdu un capitaine, 2 sous-officiers et 31 fantassins morts ou blessés ; 7 Moskovites sont restés sur le terrain.

» A l'exemple de ces derniers, *les Prussiens ont achevé* 13 *de nos blessés à coups de baïonnettes ;* et ils ont livré le commandant des faucheurs à ces barbares, qui, après l'avoir mis à nu et lui avoir ordonné de s'en aller, l'ont fusillé par derrière. »

Qui se ressemble s'assemble, dit le proverbe ; et les soldats du roi Guillaume n'ont plus rien à envier aux bandits d'Alexandre II. Dans ces conditions, chaque jour d'existence de l'insurrection polonaise est un prodige ; et ce prodige s'accomplit depuis sept mois aux yeux de l'Europe, qui se croise les bras.

(*Patrie.*)

CXXI

Sous ce titre : UNE VISITE AU CAMP DES INSURGÉS, l'*Invalide russe* publie le récit suivant :

« Les femmes polonaises secondent principalement l'insurrection dans les abris secrets du foyer domestique et des hôpitaux. Elles raniment le courage des hommes au sein de la famille, elles enflamment l'ardeur belliqueuse des fils, maris, frères et fiancés ; elles passent les nuits sans sommeil au chevet des lits ou gémissent et meurent des hommes qu'elles n'ont pas connu autrement que pour leur dévouement et leurs blessures reçues en servant la cause sacrée de la patrie.

« Toutes les ressources réunies de leurs séductions féminines, de leur affection persistante et de leur patriotisme inépuisable sont employées à des actes d'héroïque dévouement et d'oubli de soi-même. Elles passent de longues heures, quelque temps qu'il fasse, dans les cours des prisons, attendant la permission d'entrer dans les cellules et de visiter les prisonniers.

» Partout où un patriote a été frappé, soit par la persécution, soit par les combats, les femmes polonaises viennent les premières lui apporter des consolations et des secours. Leur intelligence active et hardie, jointe à un grand tact naturel, en fait de précieux auxiliaires à l'insurrection. Nous pouvons hautement déclarer que, sans leur impulsion et sans leur concours, le mouvement n'aurait pas duré aussi longtemps. Ce sont des femmes qui font l'espionnage le plus audacieux et le plus habile pour le compte des insurgés ; elles sont les intermédiaires les plus sûrs pour la transmission des nouvelles importantes. Le gouvernement national leur confie les missions les plus difficiles et il n'a jamais eu à s'en repentir. Leur esprit inventif trouve dans les moments critiques les plus ingénieuses combinaisons, que met ensuite en pratique la main ferme et énergique des hommes. Dans toutes les affaires et toujours on se heurte aux femmes polonaises et aux ecclésiastiques. C'est une force avec laquelle nous sommes obligés de compter. »

(*Patrie.*)

CXXII

On nous écrit de Krakovie, 6 septembre :

Le général Baagowut, un des plus rigides exécuteurs des hautes œuvres du tzar moskovite, vient d'être envoyé à Pultusk pour y *gouverner* à la Mourawieff. Depuis son arrivée, les cruautés de tout genre ont redoublé dans toute l'étendue du palatinat de Ploçk. Entre autres massacres ordonnés par lui des plus paisibles habitants, et dont la liste suffirait seule pour remplir notre correspondance, il a fait égorger l'abbé Laurent Kruszewski, de l'ordre des récollets du couvent de Pultusk, sans aucun autre motif que son titre de prêtre catholique et de Polonais. Les circonstances de ce meurtre et les profanations qui l'ont suivi donnent la mesure de ce qu'on peut attendre pour la Pologne sous le régime moskovite; elles rejettent tout d'un coup notre XIXe siècle aux temps les plus barbares du moyen-âge, aux premiers débordements de l'Asie sur l'Europe.

Ce digne prélat, revenant d'une visite auprès d'un malade, auquel il avait porté l'extrême-onction dans le village de Gorzkow, eut le malheur de rencontrer un détachement russe, qui venait d'être battu par Iankowski. Les soldats, sans égard pour ses vêtements sacerdotaux, qui auraient dû le protéger, l'arrachèrent de sa voiture, le jetèrent dans la boue du chemin, et, après avoir déchiré ses habits à coups de fouet, se mirent à le torturer de la manière la plus atroce. Les huiles saintes ont été répandues à terre, les vases qui les contenaient remplies de sable, l'étole et le scapulaire suspendus au cou des chevaux. Vainement les paysans de Gorzkow sont accourus pour secourir le prêtre, en assurant qu'il était de Pultusk, et qu'il n'appartenait point à un parti d'insurgés; ils ont été chassés à coups de crosses et de baïonnettes. Après trois heures de supplice, pendant lesquelles les soldats, fatigués de frapper, se cédaient la place mutuellement, l'abbé Kruszewski a été laissé pour mort sur le chemin.

Les villageois recueillirent le malheureux prêtre et le portèrent tout meurtri dans la maison du propriétaire, qui lava ses blessures et les pansa de son mieux. Mais ici l'attendait un plus affreux mar-

tyre, qui ne devait se terminer que par la mort. Une autre bande de Moskovites passant par le village, se jeta comme de coutume sur la maison du propriétaire pour la piller. Ayant découvert le blessé, ces forcenés se ruèrent sur lui, le traînèrent dans la cour, et l'achevèrent en lui fracassant la tête avec les crosses de leurs fusils. C'est dans cet état que le martyr, qui n'avait cessé de prier pour sa patrie, rendit son âme à Dieu.

Après ce meurtre, les assassins revinrent à leur première besogne, en saccageant le village. Et pourtant, la Russie avait déclaré qu'il serait permis aux médecins et aux prêtres de porter aux insurgés blessés les secours de l'art et de la religion !... Ici, rien ne justifie ce forfait, pas même les nécessités de la guerre, qui en ont déjà tant fait commettre dans notre malheureux pays ; il ne se trouvait point d'insurgés dans le village, et le vieillard moribond, à qui le prêtre martyr avait administré les sacrements, venait d'expirer.

Quelques jours plus tard, le même général Baagowut, ayant rencontré un frère quêteur de Prasnysz, le fit fusiller sans autre forme de procès ; puis, ayant demandé au curé de cette ville s'il appartenait à l'ordre des récollets, sur sa réponse affirmative, il lui dit « qu'il avait déjà eu l'honneur d'expédier deux de ses confrères dans l'autre monde. » Dans la même expédition, un officier voulant allumer son cigare, mit le feu à une chaumière du village de Magnuszew, qui fut incendié ; plusieurs de ses habitants, parmi lesquels les fermiers Szalla et Dombkowski, ont été égorgés au seuil de leurs maisons.

Cependant l'insurrection ne se décourage pas ; abandonnée ou trahie par ceux qui ont le plus grand intérêt à la soutenir, elle puise des forces nouvelles dans son désespoir. Les combats, avec des chances diverses, mais toujours renaissants, se multiplient. En Podlaquie, le détachement de Grzymala, comptant 500 insurgés, a combattu trois fois dans la journée du 25 août contre trois colonnes qu'avait envoyées contre lui le général Dreier de Konstantynow et de Biala. Le major Griniewsky, commandant la première, fut repoussé près de Sarnaki avec des pertes considérables. Le colonel Popofosopoulo vint trop tard pour secourir le général, et ne parvint qu'à saisir quelques chariots d'arrière-garde de Grzymala. Enfin le colonel Antusiewitch, qui l'attaqua en flanc, et qui comptait le faire prisonnier, ne put empêcher sa retraite dans les bois. En somme, les Russes perdirent dans ces trois engagements plus de monde que les nôtres, qui eurent 25 hommes hors de combat. Le

Dziennik, de Varsovie, quadruple ce nombre en le portant à 100 tués.

La cavalerie de Taczanowski, après la malheureuse rencontre de Zdrowa, s'est partagée en plusieurs groupes, qui opèrent dans le palatinat de Kalisz. Dans celui de Krakovie, outre le corps de Chmielinski, nous avons celui de Rudowski, qui s'est séparé d'Eminowicz pour agir de concert avec le précédent, et celui d'Iskra (Étincelle), qui les met en communication avec Lelewel.

A Krakovie même, les perquisitions et les arrestations ne discontinuent pas, malgré les plaintes portées à Vienne par trois députés. Les représentants Athanase Benoë, César Haller et Joseph baron Baum, arrêtés sans aucun ordre judiciaire, ont été, après huit jours de détention, envoyés sous escorte à Léopol, en wagon de 3e classe. Sur leur réclamation, on a prétexté qu'il était défendu aux soldats de voyager dans un wagon de classe supérieure. Pendant ces huit jours, aucun interrogatoire n'a été fait, aucune explication admise, bien que la loi ordonne de rédiger les procès-verbaux et de lire à l'accusé les motifs de son arrestation dans les vingt-quatre heures.

Le député au Reichsrath, Rogawski, arrêté de même le 5 septembre, et écroué dans la caserne des gendarmes de Tarnow, vient d'être ramené sous escorte à Krakovie. En outre, on a fait des visites domiciliaires dans la maison du vénérable comte Morstin, dans celle de M. Florkiewicz, et dans les fermes de Dzikow et Chorzelow, propriétés des comtes Tarnowski. Le résultat de ces visites a été nul ; et la police autrichienne n'est pas plus heureuse dans ses recherches que sa rivale de Varsovie.

Un Anglais, correspondant du *Times*, était arrivé à Vilno pour se convaincre si les accusations de cruauté portées contre Mourawieff étaient vraies. L'implacable proconsul lui fit mille politesses pour l'enguirlander, et fit préparer pour ses prisonniers un repas convenable dans une partie de la prison nettoyée de sang. Puis, il y conduisit l'Anglais, pour lui prouver qu'il avait été l'objet d'inqualifiables calomnies. Puissent les correspondants des journaux étrangers visiter souvent ces cachots, où gémissent les meilleurs et les plus méritants d'entre nous, ne serait-ce que pour procurer une heure de soulagement aux infortunés prisonniers !

Le fils de Mourawieff, en apprenant que son père, au lieu de pendre un prisonnier, avait commué la peine de mort en celle de dix ans de travaux forcés en Sibérie, s'est écrié : « Mon père *se polonise*; il devient trop clément pour ses victimes ! » On voit par ces

paroles monstrueuses, que la génération nouvelle en Russie est encore *en progrès* sur la génération du tzar Nicolas !

(*Patrie.*)

CXXIII

On nous écrit de Krakovie, 7 septembre :

Nous avons aujourd'hui deux victoires importantes à vous signaler : celle de Zaklikow, du 30 août, et celle de Panasowka, du 2 septembre. Le détachement de Çwiek ayant passé la Vistule le 26 août près de Pulawy, avait l'ordre du général Kruk de la remonter et de rejoindre celui de Lelewel. Arrivé à Irena, près de Zaklikow, il rencontra deux compagnies d'infanterie et une demi-sotnia de kosaks. Après un court et vigoureux engagement, 180 Moskovites furent rejetés sur le territoire de Gallicie ; et 4 kosaks seulement, démontés et sans armes, parvinrent à s'échapper pour porter au colonel Miednikoff la nouvelle de leur défaite.

Miednikoff était alors occupé à détruire la forêt de Ianow, pour mettre les insurgés à la portée du canon en cas d'une attaque de leur part. Pour hâter son opération, il y mit le feu et brûla plusieurs villages environnants. De Zaklikow, le détachement vainqueur marcha vers Bilgoray, suivi par quatre compagnies d'infanterie, cent kosaks et deux canons envoyés par Miednikoff. En même temps, Lelewel avançait de Iozefow à sa rencontre.

Une patrouille de cinquante chevaux, conduite par son aide de camp Sklodowski, entendit des coups de feu sortant de la forêt de Bilgoray, et vit aussitôt le détachement de Çwiek aux prises avec les troupes moskovites. Sans consulter l'inégalité du nombre, Sklodowski se précipita sur les assaillants, qui, croyant avoir affaire à tout le corps de Lelewel, se portèrent en masse de son côté. Dégagé par ce secours inattendu, Çwiek gagna la forêt où les Russes n'osèrent pas le suivre, et, conduit par Sklodowski, se joignit au détachement de son chef.

Le lendemain, 2 septembre, les deux corps réunis marchèrent de

Bilgoray vers Zamosç, et se retranchèrent sur une colline, près du village de Panasowka. Le combat, engagé à cinq heures du matin, finit à huit heures du soir, par la déroute complète des Moskovites. Les faucheurs se distinguèrent une fois de plus dans cette journée. Marchant en ligne d'attaque sous le feu de l'ennemi, ils s'arrêtaient à courte distance, et se servaient de leurs faux en guise de chevalets pour lui lancer des fusées.

Sur huit compagnies moskovites, 300 hommes ont été mis hors de combat; les nôtres ont eu 40 morts et 90 blessés, qu'on a pu transporter en Gallicie. Restés maîtres du champ de bataille, ils éteignirent le feu que les Russes avaient mis à la forêt, en sept endroits différents, ainsi qu'à la ferme de Poremba.

(*Patrie.*)

CXXIV

On nous écrit de Krakovie, 9 septembre :

Le quatrième numéro de l'*Indépendance* de Varsovie, qui a paru le 28 août, contient un tableau intéressant et fidèle de la Lithuanie, se débattant sous les serres de vautour de Mourawieff, et répandant les dernières gouttes de son sang pour la cause nationale. Les héroïques efforts de cette province martyre, courbée depuis soixante-dix ans sous le joug intolérable de la Russie, attestent mieux que toute déduction historique son unité indissoluble avec la Pologne, consacrée par cinq siècles d'existence commune. Que ceux qui aspirent à les séparer sous prétexte d'ériger je ne sais quel royaume sur la Vistule, lisent cette page sanglante; ils y trouveront une réponse péremptoire aux exigences du cabinet moskovite, qui voudrait se faire garantir par l'Europe la possession indéfinie des provinces lettones et ruthènes.

« Dans les palatinats de la rive droite du Niémen, dit l'*Indépendance*, surtout dans ceux de Kowno et de Grodno, la lutte dure toujours, malgré la plus terrible dévastation du pays. Les villages détruits, les châteaux incendiés, les neuf dixièmes des citoyens dé-

portés, morts ou prisonniers ; autant de domaines sequestrés, exploités par des *tchinowniki* (fonctionnaires) moskovites, tel est le tableau général qu'il présente. La situation des détachements assez nombreux, mais disséminés sur cette vaste étendue, est digne à la fois d'admiration et de pitié. Des semaines entières s'écoulent sans que le soldat trouve un repas fortifiant, un toit pour se reposer ; les forêts natales lui donnent bien un abri certain et de bonnes positions de combat ; mais le manque absolu de vivres et de munitions, la dislocation et l'isolement prolongé des corps de partisans ; l'impossibilité de laisser les malades et les blessés dans les villages, où ils sont bientôt découverts par les espions moskovites ; les châtiments affreux qui s'ensuivent pour ces villages, brûlés ou démolis à ras de terre, et pour leurs habitants traînés en esclavage avec leurs femmes et leurs enfants, ou condamnés à périr de faim sur place au milieu du cordon de sbires qui les entoure, — ce dont les palatinats de Samogitie et de Grodno ont déjà vu de nombreux exemples, — tout cela asservit l'existence des insurgés à de trop dures conditions. Chaque malade ou blessé, ne pouvant rejoindre son détachement, peut déjà se considérer comme perdu.

» Le terrorisme de Mourawieff et de ses sicaires, pour qui tout moyen est bon, tout forfait est légal, pourvu qu'il parvienne à briser quelque fibre au cœur de la Pologne, ce régime de meurtre, de pillage et d'incendie n'a pas produit tout le fruit qu'il en espérait, grâce à l'honnêteté, à la disposition religieuse du peuple lithuanien.

» Dans certaines contrées, dans celle de Kowno, par exemple, chaque village a fourni son contingent à l'armée nationale ; dans d'autres, où tous les pouvoirs civils sont dans les cachots ou sur le chemin de la Sibérie, où les détachements n'ont pas assez de force pour défendre la population contre les attentats moskovites, comme dans les communes plus rapprochées de Vilno, le peuple, sans chefs et sans protection, engourdi par un esclavage sans bornes, assiste en témoin impassible à ce qui se passe autour de lui.

» Cette torpeur est transitoire sans doute, mais elle réagit d'une manière fâcheuse sur le développement de l'insurrection.

» Il faut des efforts surhumains, un dévoûment et un courage inusités pour surmonter de pareils obstacles. Mais la Lithuanie a fait ses preuves ; elle n'a jamais manqué et ne manquera pas cette fois de cet ardent esprit de sacrifice qui l'a maintenue intacte pendant de si longues années d'oppression. Le mal passager cédera de-

vant une puissante organisation nationale, qui couvrira toute la surface du pays et qui rappellera bientôt aux Moskovites les journées de Gineitany, Popielany et Woboluiki. »

(*Patrie.*)

CXXV

On nous écrit de Krakovie, 11 septembre :

Rien ne donne une plus juste idée des difficultés inouïes au milieu desquelles se maintient notre insurrection, que le rapport du général Kruk, après la malheureuse affaire de Faislawicé, du 24 août dernier. Nous y trouvons à chaque ligne la certitude de la victoire et du succès final de notre soulèvement, si nos troupes étaient mieux pourvues, et si, après chaque combat, elles n'étaient pas forcées de renoncer à tous les fruits de leurs héroïques efforts, faute de munitions de guerre suffisantes. Nous ne parlons pas des chances favorables que pourrait nous donner la levée en masse du peuple des campagnes, dont l'armement dans les circonstances actuelles, au milieu du triple rempart d'ennemis qui nous étreint, est d'une impossibilité absolue.

Sans cette fatale connivence, ouverte ou cachée, des trois puissances copartageantes, agissant de concert depuis le début de l'insurrection, et tendant à nous isoler complétement de tout secours de l'Occident, le succès de notre cause serait assuré, même sans une intervention étrangère. Aujourd'hui, les choses sont arrivées au point que cette intervention seule pourrait égaliser la lutte, en équilibrant nos forces avec celles de l'ennemi. Voici quels sont les termes de ce rapport, adressé au gouvernement national :

« Il est à la connaissance du département de la guerre que j'ai livré le combat de Zyrzyn, n'ayant en tout que sept cartouches par homme, qui naturellement ont été épuisées durant le combat. Si les deux compagnies d'infanterie, arrivées de Kurow au secours des Moskovites vaincus, au lieu de s'arrêter à une verste du champ de bataille, nous avaient attaqués, il est hors de doute que nous aurions été écrasés. Ayant des cartouches, je les aurais forcées avec mes trois

cents cavaliers à accepter le combat, et je les aurais anéanties, à moins qu'elles n'eussent mis bas les armes.

» Le 9 août, le surlendemain de la bataille de Zyrzyn, trois compagnies d'infanterie avec cinquante kosaks, s'en retournaient sans canons de Demblin à Garwolin. Je le savais, et j'en aurais tiré parti; mais je n'avais plus de cartouches.

» A Demblin, après l'affaire de Zyrzyn, régnait une telle consternation parmi les Moskovites, que, d'après le témoignage de leurs officiers, toute la garnison, composée d'une compagnie et demie, se serait rendue, si dès le 9 août j'avais pu me rapprocher de cette place forte. Les deux compagnies de Kurow et les trois autres retournant à Garwolin ayant été détruites, cette panique eût été d'autant plus grande et l'effet de notre attaque sur Dumblin d'autant plus assuré; mais je n'avais plus de cartouches.

» J'étais suivi par onze compagnies d'infanterie, avec 200 kosaks et quatre canons, à la distance d'une journée de marche. Cette colonne, arrivée sur le lieu du combat de Zyrzyn, encore couvert de cadavres moskovites, refusa l'obéissance au colonel de Çwiercinsky, son commandant, et se remit en marche en pleine révolte. J'aurais facilement pu venir à bout d'une pareille troupe, d'autant plus que mos forces étaient équivalentes à celles de l'ennemi; j'avais alors 1,400 chasseurs, 600 faucheurs et 300 cavaliers, mais je n'avais plus de cartouches.

» Après les succès que je viens d'énumérer, j'aurais pu laisser une partie de mes forces en Podlaquie, et ralliant à l'autre les détachements de Çwiek et d'Eminowicz, il m'eût été possible d attaquer les garnisons russes du district de Hrubieszow, se composant pour la plupart d'une ou deux compagnies d'infanterie, et même n'ayant parfois que des troupes à cheval; je les aurais détruites l'une après l'autre. Après quoi, sans laisser aux Moskovites le temps de se reconnaître, je serais revenu à marches forcées, en voiturant mes hommes, en Podlaquie, où m'attendaient de nouveaux avantages.

» Telle était notre situation après l'heureux combat de Zyrzyn; et je n'aurais pas manqué d'en profiter si j'avais été pourvu de munitions suffisantes. Au lieu de cela, j'ai dû me retirer par Baranow sur Dworzeç; où, partageant mes forces en trois colonnes, je divisai chacune en deux détachements, et chaque détachement en deux ou trois parties, selon la direction que les Russes devaient prendre en les poursuivant. A la tête des deux détachements de Krysinski et Wagner, j'exécutai moi-même une marche de flanc par Lysoboki vers Lenczna, en couvrant par ce moyen le mouvement des autres colon-

nes, et en attirant l'ennemi sur la mienne. Comme il ne se disposait pas à me suivre, je reconduisis le premier détachement dans les forêts de Lubartow et le second dans celles de Puhaczew, et je retournai en toute hâte avec mes cavaliers aux environs de Lukow, pour m'informer du sort des autres subdivisions. Là, je reçus la fâcheuse nouvelle que les détachements de Zielinski et de Iaroçki, talonnés par les Russes, s'étaient dissous; Iankowski en avait fait de même, en ne gardant que 100 chasseurs avec lesquels il avait traversé la Vistule. Je me vis donc amoindri d'à peu près 1,000 fantassins, et toujours n'ayant plus de cartouches.

» C'est alors que je reçus du gouvernement l'ordre d'envoyer les détachements Eminowicz et Çwiek dans le palatinat de Sandomir. Je restai donc avec une poignée d'hommes à opposer aux forces russes qui m'environnaient de toutes parts.

» Dans ces circonstances, la catastrophe de Faislawicé était inévitable.

» De Lukow, je revins dans le palatinat de Lublin, où le détachement de Krysinski était pressé par sept compagnies, de Radzyn, de Lukow, de Wlodawa, avec deux escadrons de dragons, une sotnia de kosaks et 4 canons. Je le trouvai à Siedliszki, où nous apprîmes que Wagner et Rudzki, également talonnés par les garnisons de Bilgoray, Tomaszow et Ianow, tendaient à nous rejoindre. Je fus instruit aussi que des colonnes russes avaient quitté Lublin, Krasnystaw et Chelm, dans une direction inconnue. Cernés de tous côtés, nous n'avions que deux partis à prendre : prévenir la jonction des colonnes ennemies en attaquant résolûment l'une d'elles, ou nous faire jour entre Chelm et Krasnystaw pour nous rendre vers Hrubieszow, et après la concentration de toutes les troupes moskovites, les entraîner à notre suite.

» Je m'arrêtai au premier de ces deux projets, parce que n'ayant que fort peu de munitions (15 à 20 cartouches par homme) et encore moins de chaussures, je ne comptais pas pouvoir m'en approvisionner près de Hrubieszow; secondement, qu'ayant attiré sur moi toute la masse de l'ennemi, je pouvais, en me rapprochant du Bug, rencontrer encore quelques troupes envoyées de Hrubieszow ou de l'autre rive de ce fleuve; enfin, qu'ayant détruit une des deux colonnes poursuivant Wagner et Rudzki, j'avais la chance de pouvoir me jeter dans le palatinat de Sandomir, où je pourrais donner au moins deux jours de repos à mes soldats, harassés par des marches forcées, en évitant le combat faute d'approvisionnements nécessaires, avant que les Moskovites eussent pu y soupçonner ma présence. Je sa-

vais, en outre, que Rudzki avait brûlé le pont sur le Wieprz à Dorohucza ; et prévoyant que l'ennemi s'y arrêterait pour le réparer, je voulus marcher vers Faislawicé pour le prendre à revers et pour gagner peut-être même sans combat le palatinat de Sandomir.

» Les choses ne se passèrent point cette fois selon mes prévisions. Les Moskovites, avertis de l'incendie du pont, avant d'arriver à Dorohucza, se sont portés vers Faislawicé, où nous les vîmes déboucher aussitôt après avoir franchi le Wieprz avec le détachement de Krysinski. Le combat était donc inévitable. J'ordonnai à Krysinski, se trouvant en première ligne, d'occuper les bois de Stryi ; je portai le détachement de Rudzki dans une forêt en arrière, où le principal engagement eut lieu, et je laissai Wagner en réserve. Je portai moi-même ces dispositions à Olesnicé, où stationnaient les deux derniers. Tandis qu'ils se rendaient aux postes qui leur étaient assignés, un autre corps plus considérable de l'ennemi parut inopinément du côté de Biskupicé. Krysinski, déjà engagé, n'avait pas eu le temps d'occuper sa position ; les autres détachements durent se ranger sous la protection de mes cavaliers, qui maintenaient vigoureusement les dragons et l'infanterie moskovites. Mais cela ne pouvait durer longtemps ; les forces ennemies étaient trop prépondérantes, et nos soldats épuisés par le chemin qu'ils avaient parcouru, commencèrent à fléchir. Le détachement de Wagner (Wierzbicki) tint avec le plus de fermeté et fut presque entièrement détruit autour de son chef, qui malgré les efforts de sa suite pour l'entraîner, préféra rester sur le champ de bataille et périt de la mort des braves.

» Je dois encore mentionner ici l'officier Léon Podoski, dont le courage et le sangfroid ont puissamment contribué au salut de notre cavalerie. Nos soldats ont combattu pendant plusieurs heures, malgré la perte de 200 morts ou blessés, dont quelques-uns ont été achevés par les Moskovites, et de 240 prisonniers, pour la plupart du corps des faucheurs. Dans cette lutte inégale, nous avions 1,400 fantassins et 150 cavaliers, contre 25 compagnies d'infanterie, 4 sotnias de kosaks, 2 escadrons de hussards et 2 escadrons de dragons ennemis.

» Le général,

» KRUK. »

Ajoutons à ce rapport d'une des plus désastreuses journées de notre lutte nationale que les détachements en retraite du regrettable major Wagner et de Rudzki, ont déjà été réorganisés par ce der-

nier, bien que blessé (et non pas tué, comme les télégrammes l'avaient annoncé), à l'affaire de Faislawicé. Le général Kruk, avec son escorte de cavalerie, s'est fait jour après le combat à travers les rangs ennemis ; grâce à ses talents militaires déjà bien reconnus, il ne tardera pas à prendre sa revanche. La cavalerie de Krysinski n'a pas été entamée, et les soldats dispersés ont déjà rejoint leurs détachements.

Les Russes, après leur victoire, se sont livrés, comme de coutume, aux plus exécrables cruautés. Un officier blessé, fait prisonnier par eux, a été couvert de paille et brûlé vivant. Le colonel des kosaks Enochin s'est le plus signalé dans cette sanglante orgie, dont les affreux détails nous sont rapportés par des témoins dignes de foi.

(*Patrie.*)

CXXVI

On nous écrit de Krakovie, 12 septembre :

Nous avons mentionné dans notre lettre précédente les actes de cruauté barbare auxquels le colonel kosak Enochin s'est livré pendant et après le combat de Faislawicé. A sa férocité native, il a cru devoir ajouter, comme stimulant, l'ivresse, trop commune chez cette sorte de gens qui ne combattent ni pour un principe, ni par dévouement à leur souverain, encore moins pour l'honneur militaire, mais uniquement pour pouvoir un jour rapporter à leurs dignes compagnes le produit de leurs déprédations. « En Pologne, il n'y a qu'à se baisser pour prendre, » disait Catherine II au prince Henri de Prusse au moment du premier partage (1771).

Indigné de ces honteux excès, le général Kruk a écrit une seconde lettre au général Chrustcheff, dont nous donnons ci-après la traduction. La première a été insérée dans la *Patrie*, à la date du 1er septembre :

Au commandant des troupes moskovites dans les palatinats de Podlaquie et de Lublin.

Général,

Dans la persuasion que même dans le sein d'un homme dévoué au tzarisme, c'est-à-dire à la tyrannie asiatique, mais possédant tant bien que mal quelques apparences de civilisation européenne, les sentiments humains ne peuvent être entièrement étouffés et n'ont besoin que d'être éveillés pour agir conformément à la loi de Dieu et de la nature, j'ai pris sur moi de vous adresser une lettre en vous renvoyant les prisonniers saisis par mes soldats durant le combat de Zyrzyn. Cette conduite de ma part a dû vous paraître étrange, à vous, les pacificateurs d'un peuple constamment rebelle au tzarisme. En effet, à Sosnowka déjà, vous avez exercé toutes sortes de vengeances sur de paisibles habitants ; vous les avez frappés sans pitié, couverts de blessures dont ils auront de la peine à guérir dans les hôpitaux, pour les contraindre à vous dire ce qu'ils ignoraient eux-mêmes, car nous n'avons pas la coutume de les mettre dans le secret de nos mouvements.

Vous pouvez vous enquérir de ce que votre colonel Enochin a commis, en état d'ivresse, à Fuislawicé ; le dégoût que j'en éprouve m'empêche de vous le redire.

Je prévoyais que telle serait votre réponse à ma première lettre ; mais respectant toujours les lois de la guerre, je voudrais vous contraindre vous-même à les observer... Vous m'avez déjà prouvé, sur le champ de bataille, que vous m'aviez compris... en dérision de mon acte de clémence, après avoir lardé de coups de baïonnettes un de mes soldats et lui avoir fait subir une dernière et odieuse mutilation, vous l'avez rendu, à la liberté !!! Ce sont là, général, des représailles moskovites... mais souvenez-vous que des atrocités pareilles ne doivent pas rester impunies. De mon côté, je ferai tout mon possible pour vous rappeler sans cesse l'affaire de Zyrzyn ; et bien que je sois résolu d'agir toujours de même envers vos simples soldats, considérant les officiers comme les plus coupables de tout

le mal, aussitôt qu'ils me seront tombés dans les mains, de quelque rang qu'ils soient, je les ferai fusiller.

Le commandant des troupes nationales
dans les palatinats de Podlaquie et
de Lublin,

Général KRUK.

L'aide de camp, FR. LÉONARD.

Le 3 septembre 1863.

Après la mort de Lelewel, au combat de Batorz, son commandement a été déféré au major Grodzienski par le gouvernement national. Les détachements réorganisés de Zielinski, de Rudzki, ceux de Iankowski, Lutynski et Grzymala, opèrent dans le même palatinat. Le major Çwick, par un acte de modestie qui l'honore, s'est démis de son commandement entre les mains d'un officier du plus haut mérite. Dans le palatinat de Kalisz, plusieurs détachements formés du corps de Taczanowski, après l'échec de Kruszyna, ceux du colonel Slupski, du capitaine Matusiewicz et de Parczewski, réunis dans la journée du 3 septembre, ont mis en déroute les Moskovites près de Strykow et Lodz, en leur tuant une centaine de soldats.

L'état de siége vient d'être non pas établi, comme disent les journaux allemands, mais porté à ses dernières limites à Varsovie. La grande-duchesse, au moment de son départ, disait que son mari avait résolu de la quitter, *parce qu'il ne voulait pas y remplir l'office de bourreau*. Aussi, chacun s'y attend à des actes d'extrême violence. La ville est close pour dix jours; et les Russes pourraient bien en profiter pour s'y livrer au pillage, sous prétexte de se faire payer les impôts, comme ils le font généralement dans les campagnes dévastées, saccagées, incendiées pour le même motif. Certes, l'impassibilité de l'Europe est bien faite pour les enhardir à tous les excès possibles.

Le fils du ministre de l'intérieur, A. Ostrowski (notre homonyme seulement), vient d'être arrêté à Piotrkow, parce qu'il avait secouru quelques insurgés blessés dans les combats de Konieçpol, de Rudnki, d'Obichow et de Biala, ce dont il avait été remercié par le gouvernement national. Il paraît que les Moskovites exigent des Polonais d'égorger leurs frères, comme ils le font eux-mêmes.

Ces mesures à la Mourawieff semblent annoncer l'arrivée prochaine du proconsul de la Lithuanie dans l'ancienne capitale de nos rois.

(*Patrie.*)

CXXVII

On nous écrit de Krakovie, 13 septembre :

Le journal *Niepodleglosc* (*Indépendance*), organe semi-officiel du gouvernement national, publié à Varsovie, fait dans un article de fond du 5 septembre, les réflexions suivantes sur la situation diplomatique actuelle :

« Le gouvernement moskovite a pris son temps pour méditer sa réponse aux notes des trois puissances; selon nos prévisions, voici ce qui résultera de ce recueillement prolongé :

» 1° Refus itératif opposé aux remontrances faites par les cabinets d'Angleterre, de France et d'Autriche;

» 2° Refus d'une conférence des cinq ou huit puissances signataires des traités de 1815, dont l'acceptation serait un acte illogique de la part de la Russie, et ne pourrait être expliquée que par la menace d'une intervention active de la part des trois puissances;

» 3° Réponse donnée aux trois notes par un simple accusé de réception, tout en rendant plus rigides les mesures pacificatrices adoptées pour la Pologne, savoir : massacres officiels, confiscations des biens, pendaisons, pillages, incendies, déportations en masse en Sibérie, avec tout leur cortége d'atrocités et de crimes.

» Cette troisième alternative a été bien certainement adoptée avant même le départ du grand-duc Constantin, qui lui sert de commentaire ; et l'impôt de 10 0/0 devant être prélevé en Lithuanie, Volhynie, Podolie et Ukraine, équivaudra, grâce aux brigandages des autorités russes, à une dévastation complète de ces provinces.

» Il est possible que cette augmentation de pillages et de meurtres sera accompagnée d'un acte de grâce pareil à l'amnistie accordée au mois d'avril, acte d'ironie pour l'Europe, d'assimilation violente pour la Pologne. Dans ce cas, la France accordant un congé

à son ambassadeur, lui fera peut-être quitter la Russie, pour éviter un grand scandale, et les journaux s'empresseront de constater l'isolement de la puissance moskovite. Elle ne s'en inquiétera guère; car, pour une puissance accessible seulement à sa frontière méridionale, l'isolement diplomatique ne peut être d'aucun effet. Le tzar n'en continuera pas moins son œuvre d'extermination, tandis qu'il sera réellement débarrassé d'un contrôle importun, occasionné par la présence du consul français à Varsovie et de l'ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

» Le fait du traité secret conclu entre la Prusse et la Russie, simultanément avec la convention du 8 février, n'est plus sujet à aucun doute. M. de Bismark aurait signifié au cabinet de Londres, au mois de juillet dernier, que toute attaque portée contre la Russie serait considérée par la Prusse comme une attaque portée contre elle-même et deviendrait un *casus belli*. Cette déclaration du ministre prussien aurait dû ouvrir les yeux et démontrer que la situation est exactement la même qu'en 1814, lorsque les promesses et la ruse byzantine du tzar Alexandre I[er] réussirent à calmer les craintes, momentanément éveillées, des trois grandes puissances.

» Vis-à-vis d'un tel résultat des négociations, attestant que le droit des nations est une lettre morte pour l'Europe diplomatique, que ses seuls mobiles sont la force et la violence; vis-à-vis de cette victoire sur le papier obtenue par le cabinet moskovite à la fin de la campagne diplomatique de 1863, engagée sur une base fausse et dérisoire, où donc est maintenant la clef de la situation?

» La clef de la situation n'est ni à Vienne, ni à Paris, ni à Londres, elle est sur les bords de la Vistule, du Niémen, de la Dzwina et du Dniéper.

» Nous sommes actuellement les maîtres de la situation, et nous le serons tant que nous maintiendrons la concorde dans la nation, sa constance dans les sacrifices, son héroïsme sur les champs de bataille. Dieu nous a bénis jusqu'à ce jour, sa main nous protége visiblement.

» L'insurrection compte déjà huit mois d'existence; elle dure plus longtemps que l'insurrection de 1831, que nos pères ont soutenue avec une armée organisée, des chefs expérimentés, des forteresses et des arsénaux. Aujourd'hui, rien de tout cela; mais nous avons pris la résolution de vaincre ou de mourir, et la protection divine ne nous manquera pas.

» Notre liberté, notre indépendance, c'est la cause de l'humanité entière; c'est l'Europe à jamais pacifiée, c'est le royaume de Dieu

que nous parviendrons à conquérir par la force de la foi, en le couvrant de nos poitrines contre l'aggression des barbares.

» Cette foi dans la Providence, dans la sainteté de la cause nationale, dans nous-mêmes, a déjà produit un fait important : l'insurrection ; elle en créera d'autres qui paraîtront visibles et puissants aux yeux de tous. »

Trois rencontres nouvelles ont été trois succès pour l'insurrection. A Zelechow, en Poldaquie, le 4 septembre, un détachement de notre cavalerie fut rencontré par plusieurs compagnies d'infanterie moskovite. Malgré l'inégalité du nombre, le chef ordonna l'attaque, et nos cavaliers se firent jour à travers les rangs de l'ennemi, qui se replia en perdant un colonel et 80 soldats. Notre perte est de 30 morts ou blessés.

A Zambrow, dans le palatinat d'Augustowo, le 3 courant, un détachement de 300 insurgés mit en déroute complète la cavalerie du général Toll. Les Russes, dans leurs bulletins officiels, s'attribuent, comme d'habitude, la victoire, et n'ont perdu, comme de coutume, qu'un officier de kosaks. S'ils avaient réellement été victorieux, ils n'auraient annoncé qu'un simple kosak tué.

A Gumow, dans le palatinat de Ploçk, la cavalerie du colonel Waluieff n'a pas été plus heureuse dans un combat livré le 8 de ce mois. Dans son rapport, inséré au *Dziennik*, le colonel russe se vante d'avoir pris trente chevaux aux insurgés. Ces trente chevaux avaient été enlevés dans les fermes par lesquelles passait la colonne moskovite aux propriétaires, que l'on considère généralement comme des insurgés, et renvoyés à Ploçk comme trophées de victoire. Il est fort heureux qu'on les ait renvoyés avant le combat, car on n'aurait guère eu cette occasion à l'issue de la lutte, et la remonte capturée serait restée apparemment aux mains des vainqueurs.

Le grand-duc Constantin, avant de quitter Varsovie, a voulu y laisser un souvenir de sa lieutenance; il a imposé au pays une contribution de 71,010 tchetwerts (boisseaux) d'avoine, et de 698,840 pouds (13,976,800 kil.) de foin.

Les perquisitions, arrestations et internements continuent de plus belle en Gallicie. C'est une véritable chasse aux insurgés, présumés ou réels, et qui contraste singulièrement avec le langage des organes libéraux de la presse autrichienne. La mise en liberté du conseiller d'État Charles Rogawski sera peut-être le point de départ d'un ordre de choses tout nouveau dans la conduite des autorités à Krakovie et à Léopol.

(*Patrie.*)

CXXVIII

Le *Moskal* ne se contente pas d'acclamer Mourawieff comme « le meilleur patriote de la sainte Russie, » il lui tresse une couronne triomphale de tous les récits de ses cruautés, flétries par l'indignation de l'Europe. D'après son ordre, chaque jour le *Journal de Vilno* imprime en tête de ses colonnes les articles dirigés contre lui par la presse étrangère; chaque jour de nombreuses exécutions fournissent de nouveaux éléments à cette sanglante biographie. Au fait, ce cynisme et ce mépris de l'opinion publique peuvent bien s'expliquer, d'une part, par la conduite de la Russie, qui seule *agit* comme une grande puissance et, de l'autre, par celle de l'Europe, qui perd son temps à *négocier*. Hélas! nous devons l'avouer, les plus nobles paroles, insérées dans les journaux les plus populaires de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, non-seulement n'ont pas été en état d'arrêter l'effusion du sang, mais n'ont empêché aucune des atrocités de Mourawieff, les plus contraires aux droits des gens et de l'humanité. Aussi ce vrai Tatar peut se jouer de toutes les attaques des journaux et même les reproduire dans le sien, pour s'en faire gloire auprès de son maître, qui le récompense, et pour insulter ses victimes en leur offrant comme consolation suprême la stérile pitié de l'Occident.

Racine avait dit avant nous :

« Il faut des actions et non pas des paroles ! »

surtout lorsque ces paroles n'ont produit pour dernier résultat que les réponses ironiques du prince Gortschakoff.

Nous avons toujours cru que l'opinion publique était aussi une grande puissance, avec laquelle les souverains sont obligés de compter; Mourawieff tient à nous prouver le contraire, et l'abandon de la Pologne lui donnerait raison sur ce point.

(*Patrie.*)

CXXIX

On nous écrit de Krakovie, 22 septembre :

Nous avons aujourd'hui beaucoup de faits à consigner, soit du champ de bataille, soit du lieu des exécutions, aussi nombreuses à présent dans le royaume qu'en Lithuanie. Nous tâcherons d'être le plus bref possible, lorsque nous ne pourrons pas nous borner à une simple énumération.

Trois rencontres ont eu lieu, ces jours derniers: l'une près de Blonié, dans le palatinat de Mazovie, le 12 courant; l'autre à Ciepliny, dans le même palatinat; la troisième à Sencygniow, dans celui de Krakovie. Les deux premiers combats, livrés par Sokolowski et le lieutenant-colonel Zielinski, sont restés indécis; le dernier, livré par le détachement d'Iskra, n'a pas été favorable aux insurgés. Après avoir quitté Iendrzeiow et perdu, dans un engagement de tirailleurs, à Chelmno, quelques chariots de munitions, Iskra se replia vers Sencygniow; là, pressé de tous côtés par des forces supérieures, après une lutte sanglante, il se retira dans les forêts, où les ennemis n'osèrent pas le suivre.

Le même jour, à Lutomierz, dans le palatinat de Kalisz, eut lieu cet affreux massacre, déjà signalé par les journaux; les soldats d'Alexandre II, mis en fuite par les détachements de Szumlanski et de Matusiewicz, passèrent tous les habitants au fil de l'épée. Une seconde rencontre eut lieu à Lask, où la victoire a dû rester aux patriotes, car trois compagnies d'infanterie, deux escadrons de hussards avec quatre pièces de canon ont été envoyés de Kalisz au secours des Moskovites. Les petits détachements formés du corps de Taczanowski après la malheureuse affaire de Kruszyna, continuent à combattre en harcelant l'ennemi sur tous les points. Le nombre des insurgés du palatinat de Lublin augmente chaque jour autour des détachements réorganisés de Rudzki et de Wierzbiçki, déjà guéri de ses blessures.

En Lithuanie, une colonne moskovite, sous les ordres du général-prince Bariatynsky, sortie de Vilno le 22 août, passa le Niémen

près de Merecz, et rencontra, le 24, le détachement de Lubicz; après un combat de tirailleurs, les deux partis se séparèrent avec une perte à peu près égale. Une seconde rencontre eut lieu le 22, près de Zimno, entre le détachement de cavalerie polonaise de Rychlewski et le colonel Dehn; les bulletins moskovites attribuent la victoire à ce dernier. Le même détachement a combattu quelques jours plus tard la colonne du prince Bariatynsky, à Krasnopol.

Dans le palatinat de Grodno, district de Bielsk, le carnage de Lutomierz a trouvé son digne pendant. Les Polonais avaient occupé la petite ville de Ciechanowieç, et s'étaient emparés des armes qu'ils y avaient trouvées sous la garde d'une petite escorte; les Moskovites, arrivant en grand nombre, pillèrent la ville et l'incendièrent sans faire grâce à aucun des habitants : ils les accusaient d'avoir livré leurs armes aux insurgés. Le 27 août suivant, ils éprouvèrent un échec au village de Strumileç, près de Szereszow.

C'est pour des exploits de ce genre que Mourawieff le Pendeur vient d'être décoré de l'ordre de Saint-André Apôtre; aussi les bourreaux, voyant leur patron si largement payé, ont partout redoublé de zèle et d'activité. Plusieurs créatures moskovites, parmi lesquelles nous sommes forcés de citer le vieux prince Alexandre Radzivill d'Anopol, ont consenti à signer l'Adresse de fidélité, ou plutôt l'Adresse de terreur au tzar de toutes les Russies. La princesse Radzivill née Stafnogiel, se rendit aussitôt chez le gouverneur pour protester contre cet acte de faiblesse de son mari, depuis longtemps, disait-elle, tombé en enfance, presque aveugle, et auquel on avait sans doute présenté l'Adresse par surprise. Mourawieff fit arrêter la princesse. Il agit de même avec tous les propriétaires qui avaient refusé de signer; nous passerons leurs noms sous silence, pour ne pas les exposer aux farouches vengeances du proconsul moskovite, qui fait toujours expier à ses victimes la publicité donnée à ses méfaits.

Il est du reste parfaitement secondé par ses pareils dans l'intérieur du royaume. A Sokolowicé, près de Koszycé, les villageois arrêtèrent un paysan qui mettait le feu à leurs granges, et parvinrent fort heureusement à éteindre l'incendie. Le paysan, qui leur était complétement étranger, avoua sans détour qu'il était soldat russe, des compagnies de discipline, qu'on l'avait mis en liberté sous condition d'aller incendier les fermes des Polonais. Il se réclamait du général Czengery, et menaçait les villageois de les faire pendre s'ils osaient exercer contre lui la moindre violence. Aussi les paysans, déjà favorables à l'insurrection, surtout dans les contrées

où l'influence des écoles communales et celle de notre patriotique clergé ont répandu le plus de lumières, commencent à participer activement à la lutte nationale. Nous avons dit que le gouvernement polonais avait fait don aux paysans du cens qu'ils étaient tenus de payer aux propriétaires à la suite de l'affranchissement, et défendu en même temps aux propriétaires de percevoir ce cens, sauf indemnité par l'État.

Le gouvernement a été obéi des deux parts; toutefois, dans les districts voisins de l'Autriche, encore démoralisés par le souvenir de la jacquerie de 1846, les paysans ont été remettre à leurs curés les redevances que personne ne voulait accepter. Cependant le gouvernement moskovite, auquel les impôts n'avaient pas été payés depuis six mois, se trouvait dans l'alternative ou bien de supporter le déficit causé par le non-versement des impôts, ou d'exaspérer les paysans en s'appropriant le cens refusé par les propriétaires. Il s'arrêta tout naturellement à ce dernier parti. Il s'ensuit que les paysans, en voyant le gouvernement étranger leur retirer le bienfait accordé par le gouvernement national, ont résolu de se soulever; même dans le district de Stobniça, voisin de la frontière de Gallicie, ils ont déclaré qu'ils étaient prêts à chasser à coups de fléaux les Moskovites hors du sol polonais.

Les mêmes mesures fiscales ont été adoptées à Varsovie, où, depuis le 17 septembre, on pille systématiquement un quartier de la ville après l'autre. On a commencé par la rue du Faubourg de Krakovie, une des plus riches et des plus commerçantes. Des détachements de soldats y stationnent jour et nuit; vingt ou trente pénètrent dans les maisons pour y faire main basse sur tous les objets de quelque valeur. Les officiers arrêtent indistinctement tous les passants qui leur déplaisent, et avant de les conduire en prison, leur prennent tout ce qui se trouve à leur convenance. Un bataillon de ces barbares a commis dans le cimetière de Powonzki les plus odieuses profanations. Sous prétexte de chercher des armes, on se mit à déterrer les morts, en brisant les bières, les sarcophages, et en s'emparant de tout ce qui pouvait être emporté. Ce n'était pas assez de dépouiller les vivants; il fallait violer les tombes pour ravir à la Pologne jusqu'aux souvenirs de son martyre.

Mais voici un détail auquel on aura peine à croire en Europe, et dont nous certifions pourtant la plus exacte vérité. Sipowicz, condamné sans jugement à être pendu, fut conduit au lieu de son supplice le sac de toile sur la tête. Le bourreau, nommé Ditwald, au lieu de lui passer la corde autour du cou, la noua dans sa bouche

entre les deux mâchoires; et le patient, ainsi torturé, n'expira qu'au bout d'une demi-heure. Les so'dats moskovites de l'escorte insultaient les spectateurs en jouant atrocement avec la victime.

Voilà quelle est la signification réelle de la réponse donnée par le prince Gortschakoff aux Notes des trois puissances, et où il parle des sentiments bienveillants du tzar pour la Pologne; le pays commence à s'en ressentir par un redoublement d'horreurs et de calamités. Il paraît que les Moskovites comprennent qu'il leur faudra tôt ou tard évacuer la Pologne; ils exécutent donc le dernier acte de leur sanglante invasion : ils pillent et dévastent Varsovie. Quant aux provinces, il suffit de voir les villes saccagées, les forêts coupées et brûlées sur des longueurs de plusieurs lieues, les récoltes désséchant sur pied faute de bras pour les moissonner, pour se convaincre que s'ils se voyent forcés de quitter notre pays, les soldats du tzar ne veulent y laisser qu'un désert.

(*Patrie*.)

CXXX

On nous écrit de Krakovie, 25 septembre

Lorsque nous parlons de l'incorrigible férocité du Moskal, qui ne se contente pas de tuer sa victime, qui la déchire en lambeaux, qui fouille les tombes comme l'hyène, et brise tous les objets dont il ne peut faire emploi, nous éprouvons parfois le sort de Cassandre: on ne veut pas nous croire; on se rabat sur l'exagération, excuse facile et commode de l'égoïsme et de l'indifférence; comme si nous avions besoin de charger les couleurs de ce sombre tableau que présente aujourd'hui la Pologne; comme si les faits vrais, simplement racontés par nous, ne dépassaient pas toutes les bornes de l'horrible et du monstrueux. Que ceux qui doutent de nos récits ou font semblant d'en douter, pour le plus grand calme de leur conscience et de leurs spéculations, lisent l'histoire de la confédération de Bar et des massacres de l'Ukraine dans les *Révolutions de Pologne*

de Rulhière, ou la destruction de Nowgorod dans l'historien russe Karamzin ; ils y trouveront les mêmes barbares de l'Asie, se conduisant absolument de même sous le magnanime Alexandre II que sous la libérale Catherine II, son aïeule.

Ils y liront, à leur grand étonnement, les mêmes discours d'affranchissement et de liberté, prononcés par les souverains au milieu des villes en cendres, des campagnes changées en déserts. Ils y verront encore des notes diplomatiques, tout aussi menteuses que celles du prince Gortschakoff. Attila, Genghiskhan, Yvan-le-Cruel parlaient déjà, dans leur temps, de régénérer l'Europe par l'Asie; Mourawieff et Berg sont les dignes pendants des Dréwitch et des Souwaroff. Il n'y a de changé que les noms.

Et pourtant, pas un des faits allégués par nous depuis le commencement de notre tâche d'historien, n'a subi la moindre contradiction; nous ne les rapportons qu'après avoir reçu, pour les confirmer, de nombreux témoignages, soit écrits, soit de témoins oculaires; et nous croirions faire outrage à la sainteté de notre cause si nous voulions la servir par le mensonge. Cette arme, nous la laissons sans réserve aux écrivains officiels de la Russie. Ceux qui ne veulent pas nous croire, sont ceux qui reculent devant la lumière trop vive de la vérité, ou ceux qui sont intéressés de manière ou d'autre à laisser exterminer la Pologne.

Après Dunaborg, Vitepsk, Mohilew, Kïow et Vilno, c'est aujourd'hui le tour de Varsovie. Les Moskovites avaient depuis longtemps l'intention de s'emparer des deux palais du comte André Zamoyski, ainsi que de plusieurs maisons avoisinantes, appartenant aux missionnaires de l'église de Sainte-Croix, pour en faire un point stratégique formidable se reliant au système général de fortifications dont la citadelle est le pivot. La citadelle elle-même a été construite sur l'emplacement d'un collége célèbre, nommé Jolibord, fondé par le piariste Konarski. On avait entendu déjà les officiers moskovites s'exprimer dans ce sens ; ils devaient être bientôt, disaient-ils, logés et casernés dans les palais de l'ancien président de la Société agronomique, et leurs menaces ne laissaient pas que d'alarmer vivement les habitants de ces palais, qui toutefois étaient loin de supposer qu'on en viendrait à ces excès de barbarie à leur égard. Mais pour spolier ce patriote, auquel le tzar Alexandre lui-même avait témoigné des sentiments d'estime et d'amitié, avant de l'envoyer en exil, il fallait à toute force une provocation, il fallait susciter une émeute.

Le 19 septembre, à cinq heures et quart, au moment où la voiture du général Berg venait de passer devant un des palais, une

bombe fut jetée dans la rue, par une personne inconnue, blottie contre le bâtiment de l'Académie, se trouvant du côté opposé. Personne ne fut atteint par l'explosion, sauf un kosak à cheval, qui reçut une contusion sans gravité. L'individu qui avait jeté la bombe tira deux coups de feu en l'air, dont on voit distinctement la trace sur la façade du troisième étage; puis il jeta l'arme et s'en alla, sans que personne songeât à le poursuivre. Au même instant, comme à un signal donné, les troupes arrivèrent en masse sur le théâtre de l'attentat, et au lieu de se diriger vers la maison académique d'où le coup était parti, se jetèrent sur le palais Zamoyski.

Vous connaissez les dévastations et les horreurs commises par les Russo-Tatares; nous avons seulement à ajouter que les officiers de la garde impériale, l'élite de la nation moskovite, encourageaient les soldats au pillage, en leur criant: *Istat zolota !* (cherchez de l'or); de même dans les palais Zamoyski que dans l'église de Sainte-Croix, où toutes les profanations ont été commises. Presque en un tour de main, l'ordre a été fait dans ce quartier somptueux de Varsovie; l'ordre d'après Tacite bien entendu : « *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.* »

Cependant, malgré tous ces excès, l'émeute attendue n'éclatait pas; et si la capitale n'est pas encore réduite en un monceau de ruines comme les deux palais Zamoyski, on le doit aux efforts constants du gouvernement national. Il avait d'avance prémuni la population contre toute tentative désespérée, en signifiant que tout aggresseur contre les troupes moskovites, sans un ordre formel de sa part, serait déclaré traître à la patrie.

Il a fallu toute son énergie pour empêcher la foule de se jeter sur les pillards et les assassins, ce qui aurait infailliblement amené le bombardement et la destruction de Varsovie.

Vainement on a cherché à le discréditer à l'étranger, en lui imputant l'attentat contre le général Berg; pour empêcher tout contrôle et tout témoignage, pour pouvoir arranger dans les télégrammes officiels toute cette horrible histoire, excuser ou démentir tout ce qui serait déshonorant pour la Russie, on a fermé pendant vingt-quatre heures les rues attenant au palais Zamoyski, sans laisser pénétrer âme qui vive. On avait échoué dans le projet de soulever une commotion populaire, on voulait du moins faire croire à un crime politique. S'il avait voulu user de représailles, ce ne serait pas au vieux et caduc général Berg que le gouvernement national se serait adressé ; il aurait préféré lancer une bombe au bourreau de Vilno,

Mourawieff, ou à ses deux aides à Mohilew et et à Kïow, Dlotoffsky et Annenkoff.

Au reste, la police russe vient de donner un ordre qui pourrait bien amener une catastrophe; tous les habitants d'une maison devant laquelle on poignarderait un espion seront passés au fil de l'épée.

Après cet attentat, évidemment préparé par le cabinet de Saint-Pétersbourg et qui ne tue personne, que fait l'autorité moskovite? Elle laisse évader le coupable, arrête près de quinze cents paisibles habitants, après avoir tout pillé, changé deux beaux palais en casernes, brûlé des bibliothèques et des collections savantes, profané des tombes... Un pays où l'on se comporte ainsi, contre tous les droits des gens et de l'humanité, où l'on détruit à plaisir une fortune de 2?0,000 florins de rente, où l'on se rend à tout jamais odieux à toutes les classes de la population, aux bourgeois comme aux seigneurs, aux paysans comme aux propriétaires, n'est pas un pays que l'on espère garder.

Si le tzar Nicolas, après l'avoir prise d'assaut en 1831, n'a pas ordonné le sac de Varsovie, c'est qu'il comptait y rester. Si ceux qui gouvernent au nom de son fils organisent eux-mêmes un complot pour prétexter un pillage et une spoliation prémédités, c'est qu'il se croient à la veille de l'abandonner. Après ce qui vient de se passer, et dont nous vous avons donné les véridiques détails, tout nous porte à souhaiter, si ce n'est une intervention collective des trois puissances, c'est au moins une occupation provisoire de la Pologne par une armée étrangère, comme le proposait la *Presse* de Vienne dans un récent article relevé par les journaux parisiens. Toute mesure décisive serait bénie par nous, pourvu que nous soyons débarrassés d'une autorité haïssable, qui non-seulement n'a jamais protégé les lois, la religion, la propriété particulière de chaque citoyen, mais qui, elle-même, pille, massacre, dévaste, porte le deuil et la désolation dans les plus humbles comme dans les plus illustres familles du pays. Une nation telle que les Moskovites, si toutefois on peut appeler nation une horde de barbares, n'est pas digne de faire partie de l'Europe, à moins que l'Europe ne devienne barbare comme elle.

(*Patrie*)

CXXXI

On nous écrit de Krakovie, 27 septembre :

Pendant que les Moskovites pillent et saccagent à Varsovie, les insurgés soutiennent la lutte dans les provinces et, dans la plupart des rencontres, ont le dessus sur leurs ennemis. Si ces rencontres sont moins fréquentes que par le passé, c'est que les chefs des nombreux détachements, disséminés autant que possible, cherchent surtout à tenir l'armée moskovite, profondément découragée, dans une alerte incessante, en la harcelant sur tous les points. Nous savons par des renseignements certains que, dans le cas d'une intervention étrangère, cette armée, fatiguée de son rôle d'assassins et d'incendiaires, refuserait presque partout le combat. Nous allons toutefois citer les engagements les plus importants.

Le 4 septembre, dans le palatinat d'Augustowo, le détachement Nadmiler dut accepter une rencontre avec des forces triples des siennes ; après avoir tué trente-quatre soldats et perdu quinze des siens, il se retira en bon ordre sans être suivi par l'ennemi ; le 7 du même mois, il défit complétement une sotnia de kosaks. Après avoir remporté, près de Labendz, dans le district de Lomza, une brillante victoire dont nous n'avons pas encore les détails, il se mit à couvert dans une contrée coupée de bois et de marécages, devant plusieurs colonnes envoyées contre lui pour venger ces deux défaites. A Rydzé, dans le palatinat de Ploçk, district de Pultusk, les détachements réunis de Ziembinski et Gostkowski ont repoussé les Moskovites avec une perte d'une vingtaine de soldats; les insurgés Mosciski, Ganczewski et le lieutenant Louis Frycze sont tombés dans une attaque à la baïonnette.

Vous connaissez déjà les horreurs commises à Dzíaloszycé, palatinat de Krakovie, après le combat livré par Iskra ; plusieurs israélites ont été spoliés, d'autres massacrés, et l'un deux, que l'on soupçonnait de préparer des vêtements pour les insurgés, torturé et brûlé à petit feu.

Le détachement de Chmielinski opère dans le même palatinat,

entraîne à lui les troupes ennemies pour dégager son compagnon, et parvient toujours à leur échapper. On les nomme ici les deux Fabius de notre insurrection. Plusieurs colonnes étaient sorties de Kielcé, de Piotrkow et de Czenstochowa, pour les cerner dans les environs de Szczekociny. Chmielinski fit une marche forcée pour les séparer ; puis, arrivé près de Ciern, il tomba brusquement sur la colonne de Kielcé, composée de cinq compagnies d'infanterie, deux escadrons de cavalerie, deux pièces de canon et une demi-batterie de fusées à la congrève. Notre cavalerie chargea sous un feu très-vif mais mal dirigé, car notre perte n'est que de dix morts et vingt blessés, parmi lesquels le lieutenant Skompski ; celle des Moskovites est de trente tués et autant de blessés. Après cette brillante affaire, Chmielinski se rendit à Nawarzycé, où il s'arrêta le lendemain, et se trouve actuellement hors d'atteinte.

Le général Czengery, repoussé par lui les 21 et 22 septembre, se distingue entre tous les exécuteurs des pillages officiels exercés dans les provinces, sous le prétexte de la perception des impôts. Dans les villes et les villages où il s'arrête, si on ne lui paye pas la somme exigée, il menace les bourgeois et les propriétaires d'incendier les maisons et de les raser au niveau du sol ; c'est *la bourse ou la vie* en permanence. Dans la capitale même, le général Berg n'agit pas autrement. Outre les palais Zamoyski, les maisons des missionnaires et les couvents, on sait que l'archevêché vient d'être occupé militairement, sous le même prétexte. Dans les maisons des particuliers, les soldats entrent, sous la conduite d'un agent de police, font main basse sur tous les objets de prix, brisent les glaces et déchirent les portraits à coups de baïonnettes, qu'ils portent même, le cas échéant, aux locataires. Leur résister, c'est se condamner à périr sur place.

Le 22 septembre, deux offices funèbres ont été célébrés à Krakovie, l'un dans l'église des franciscains pour le colonel Lelewel, l'autre dans l'église des capucins pour le cardinal Marini, chef de la ville de Rome pendant la visite du tzar Nicolas, et l'un des plus constants défenseurs de la cause polonaise à la cour papale. Ces titres étaient exprimés sur la lettre d'invitation.

Des milliers de citoyens ont rendu les derniers devoirs à ces deux hommes, qui ont si bien mérité de la Pologne quoique chacun dans une sphère d'action différente. Le gouvernement national a décrété une pension viagère pour la sœur du héros de Terespol, Lelewel, dont le nom de famille est Borelowski.

(*Patrie.*)

CXXXII

Un des internés d'Olmütz nous adresse une lettre où nous trouvons des détails navrants sur la situation des prisonniers polonais, atteints et convaincus d'avoir fait leur devoir envers la patrie. Cette lettre est du 16 juillet ; elle a mis tout ce temps à franchir le cordon des geôliers autrichiens. Nous en résumons les parties principales :

« Monsieur le rédacteur,

» Jouissant depuis un mois des agréments d'une détention à Olmütz, j'ai conçu l'idée de vous adresser quelques renseignements sur la manière dont la police impériale autrichienne se conduit envers les internés polonais. Le numéro 115 du *Czas*, qui les contenait, a été confisqué par la police de Krakovie ; je me vois donc forcé de m'adresser à une feuille étrangère. Je me bornerai à relater simplement les faits, en laissant leur appréciation au lecteur.

» Le 9 mai dernier, le commissaire de police en chef d'Olmütz, M. Weber, eut la prévenance de nous informer qu'il ne serait plus permis aux internés du fort Tafelberg de se rendre en ville; en outre, il nous fit des reproches sur nos trop fréquentes prières dans les églises, sur la célébration collective de la fête du patron de la Pologne, saint Stanislas, sur l'évasion de plusieurs d'entre nous qui le forçait de redoubler de rigueur envers les autres, etc., etc.

» Il nous répéta les mêmes choses le 10 mai, et défendit sévèrement toute sortie, même pour se rendre à la messe. Or, nous apprîmes que, le même jour, avait eu lieu l'enterrement d'un des nôtres, mort du typhus à l'hôpital militaire. Il est bon d'ajouter ici quelques mots sur le genre de sépulture que l'on donne aux internés.

» On les enveloppe de paille, dépouillés de tout vêtement ; on les jette dans un fourgon; puis, les ayant conduits le plus promptement possible au cimetière, en compagnie de deux aides, on les descend dans la fosse commune, sans une prière, sans une larme de leurs

frères, qui ne savent même pas qu'un vide s'est ouvert dans leurs rangs, qu'un martyr de plus de la cause nationale est tombé sur le sol étranger...

» Ses camarades se seraient volontiers cotisés pour lui acheter un cercueil; mais M. le commissaire de police en chef remplit si rigoureusement les ordres qu'il prétend avoir reçus, que même ce dernier devoir d'humanité leur est interdit, sous le gouvernement apostolique et paternel de l'Autriche...

» Le journal local, *le Moravien*, avait déjà fait mention de ces funérailles des internés; les habitants d'Olmütz, les larmes aux yeux, lui en avaient porté le témoignage... et rien n'a changé depuis.

» Nous nous trouvons ici sous la dictature immédiate d'un caporal de police, qui fait tout ce que bon lui semble, décide toute chose à coups de sabre ou de baïonnette, à la grande satisfaction de M. Weber, qui lui donne l'absolution la plus complète de toutes ces violences, et répond à toutes nos réclamations : « *Ce que mon caporal a fait est bien fait!* » En un mot, nous reconnaissons à chaque instant que la loi d'humanité, qui protége encore les derniers criminels, n'existe pas pour nous.

» Il n'est pas de jour où un interné ne soit brutalement assommé par les soldats de police à coups de poings et de lanière, ou même criblé de coups de sabre ou de baïonnette ; le blessé se rend à l'hôpital de la prison et n'en sort que très-rarement, car le typhus y est en permanence. La cantine, bouge infect, où l'on nous prépare nos aliments, que nous payons le triple de leur valeur, en est la source habituelle.

» Dans quelques forts, comme dans celui de Laska, l'air est tellement humide et vicié, que les détenus y succombent au bout de quelques jours ; les autres ne sont guère plus supportables. Les blessures de ceux qui ont été frappés durant le combat, ne cessent de s'ouvrir. MM. les commissaires en chef et le gouverneur d'Olmütz ne s'en inquiètent nullement ; et toute demande de résider en ville jusqu'à guérison est refusée à l'avance.

» Parfois, l'excès des mauvais traitements force un captif à se défendre; mais bientôt roué de coups, meurtri, couvert de sang, il est jeté dans un cachot sans literie, sans air et sans lumière...

» Et pourtant, pas un de nous n'a songé à profiter de l'amnistie moskovite ; pas un de nous n'a reçu de réponse à sa demande de passe-port pour l'étranger. Les journaux de Vienne et d'Olmütz parlent de notre envoi prochain en Styrie ou bien en Carinthie, où nous

devons être employés, dit-on, avec les forçats, aux travaux publics...

» Je termine ma lettre, n'ayant dit qu'une partie de ce que j'ai souffert moi-même ou vu souffrir autour de moi. »

nationale.)

CXXXIII

(Octobre.)

On nous écrit de Krakovie, 2 octobre :

Nous avons aujourd'hui de nouveaux détails à ajouter sur les vexations journalières que l'on fait subir à la population de Krakovie, dont l'indépendance maintenue jusqu'en 1846, en vertu des traités de Vienne, est un fait encore trop récent pour pouvoir être entièrement oublié. Ici, plus que jamais, les arrestations continuent; il ne se passe pas de jour sans qu'on ne jette en prison plusieurs personnes, soit de la ville, soit des environs, *soupçonnées* uniquement de sympathiser avec l'insurrection nationale, et sans le moindre indice de culpabilité.

Aujourd'hui même, à sept heures du matin, à la suite d'une longue perquisition, où l'on n'a rien trouvé qui puisse le compromettre, on vient d'arrêter le comte Stanislas Tarnowski, propriétaire en Gallicie. C'est une preuve de plus que nous vivons entièrement sous le régime de l'arbitraire, à la merci des employés dont un bon nombre est gagné par l'or moskovite, et non pas à l'abri de la constitution autrichienne, qui défend toute arrestation préventive, toute perquisition à domicile. C'est une imitation servile des procédés du gouvernement russe ; avec cette seule différence que ce dernier agit ouvertement, qu'étant prévenu de ses mauvaises intentions, on peut s'attendre à tout moment à voir arriver devant sa porte les kosaks et une kibitka, tandis qu'ici, sous le manteau de la légalité, on se permet des violences, des guets-apens de tout genre.

Non, ce n'est pas un gouvernement neutre que celui qui souffre à Krakovie et à Léopol une nuée d'espions moskovites ; on sait que les chefs de police Annenkoff, Mouchanoff et Richter ont séjourné longtemps dans ces deux villes, que les agences de délations qu'ils ont organisées ont fonctionné jusqu'à ce jour. Un général que je ne

nommerai pas, car tout le monde le connaît dans cette ville, envoie ouvertement, par un hussard de la garnison, des rapports quotidiens aux chefs moskovites de la frontière de Michalowicé. Parfois même on s'est emparé, chez quelqu'un que l'on venait d'arrêter, d'une somme d'argent considérable, sous prétexte que cette somme appartenait au gouvernement national. De la même manière, on s'est approprié beaucoup d'effets, d'habits, de vivres, réunis à frais communs et destinés à l'entretien de pauvres habitants, sans parler des armes et des munitions déjà saisies pour la valeur de plusieurs millions.

Les Polonais, systématiquement appauvris par une administration perfide et jalouse, offrent leurs dernières ressources pour l'achat de ces provisions et de ces moyens de défense; et ces ressources vont se perdre dans les mains insatiables des employés de tout grade, qui les partagent avec leurs chefs. Telle est la bureaucratie autrichienne, que la constitution même ne saurait atteindre; et qui, surtout dans nos contrées, est entièrement hostile à ses administrés. Il est expressément défendu aux militaires, sous peine de détention dans une forteresse de un à dix ans, de se permettre aucun procédé brutal envers les prisonniers inoffensifs; or, nous voyons chaque jour nos concitoyens indignement traînés par des patrouilles, souffletés, criblés de coups de baïonnettes.

Les oukases du général Berg, à Varsovie, ont atteint le comble de la démence. Par un ordre, inséré dans la *Gazette de police*, tous les propriétaires sont responsables des objets prohibés trouvés chez leurs locataires, comme écrits clandestins, armes, papiers insurrectionnels, journaux de l'étranger, etc. La découverte de ces objets entraîne pour les propriétaires toute la rigueur des lois de guerre mogoles; ils devront par conséquent faire eux-mêmes de fréquentes recherches dans leurs maisons, et rendre compte aussitôt à l'*oberpolizmeister* Lewszyn.

Les voilà transformés en dénonciateurs, sous peine du pillage et de la déportation. Vous savez déjà que des sentinelles sont postées dans toutes les églises pendant le service divin. Dans celle des bernardins, deux soldats stationnent l'arme au bras entre le maître-autel et la sacristie. Nous apprenons en outre que Berg a demandé à la commission de l'intérieur un autre emplacement pour loger les religieux, car il veut faire abattre l'église et le couvent. Les religieux des différents ordres, strictement surveillés par les soldats, ne peuvent ni sortir ni rentrer chez eux; confinés par dixaines dans d'étroites cellules, ils sont littéralement prisonniers.

Hier à midi, 27 septembre, le prieur des capucins a été arrêté parce qu'il avait reçu d'un inconnu, pour la commande d'une messe, la somme de 2 florins, qu'un soldat lui a brutalement arrachée.

A la Nouvelle ville (Nowy-Swiat), un officier, sans doute sortant de table, se mit à courir, le sabre à la main, après deux jeunes filles, dont l'une avait osé cracher par terre en sa présence, les atteignit, et blessa l'une d'elles assez grièvement.

Mais tout cela n'est que le prélude du grand acte de destruction qui se prépare à Varsovie. Les 50,000 vautours moskovites qui vont s'abattre sur la Pologne, et dont l'arrivée nous est annoncée par le télégraphe, sont pour nous un sinistre présage.

(*Patrie*)

CXXXIV

On nous écrit de Krakovie, 9 octobre :

« *Mort à tous les Polonais!* » Telle est la devise sanglante qui vient d'être adoptée par la Russie depuis la dernière Note du prince Gortschakoff. Ce n'était pas assez d'avoir détruit les palais Zamoyski, d'avoir mis aux fers tous les habitants ruinés par le pillage; il fallait encore s'emparer de l'Hôtel de l'Europe, le plus vaste de Varsovie, qui, par sa position, offrait au général Berg un point stratégique important. Ce sont là de tristes victoires, pour répondre à celles des insurgés dans l'intérieur du pays. Le docteur Hermann venait d'être exécuté par un gendarme national, qui s'avoua coupable de l'exécution et se livra de lui-même à l'autorité moskovite. Or, le gouvernement national possède à Varsovie plus de cent jeunes gens qui ont fait vœu d'exécuter ses ordres et de se laisser saisir par les sbires du général Berg, afin d'épargner à la ville les pillages qu'occasionnerait une exécution dont l'auteur resterait inconnu. Contrairement à leurs propres décrets, malgré la saisie des coupables, les Moskovites ont agi avec l'Hôtel de l'Europe tout comme avec les palais Zamoyski, en le confisquant et en le livrant aux soldats.

C'est ainsi que toute la fortune de la Pologne, acquise au prix du travail et des plus grands sacrifices, est allée déjà s'engloutir dans cet abîme moskovite, qui, pareil au gouffre infernal, dévore et ne rend jamais. Mais que dire de nos anciennes provinces, la Lithuanie, la Podolie, la Volhynie, l'Ukraine ! Là, les Mourawieff, les Annenkoff, les Dlotoffsky, ont fait table rase, non-seulement des propriétés, mais aussi des propriétaires, déportés par milliers en Sibérie ou dans les monts Oural, à l'exception de ceux qui sont allés rejoindre les rangs des insurgés ou qui ont été forcés de s'expatrier. Aujourd'hui, le gouvernement moskovite, pour les faire rentrer dans le pays, vient de leur adresser un ordre dans lequel il les menace de la confiscation de leurs terres. Assurément le piége est trop grossier pour qu'ils puissent s'y laisser prendre, leurs domaines étant déjà la proie des barbares, et leur sort devant être absolument le même que celui des propriétaires déportés.

Aussi nous n'avons pas besoin de les prémunir par ces quelques lignes; mais nous les écrivons pour informer l'opinion publique en Europe de la signification du décret moskovite. Voilà l'alternative qui leur est offerte par ce décret : ou revenir à leurs risques et périls pour se russifier en changeant de religion et de nationalité, ou bien s'exiler jusqu'à ce que la Pologne soit devenue indépendante et que leurs biens leur soient rendus par la justice nationale. Quant aux jeunes gens, ils ont suivi et suivront naturellement l'impulsion de leur patriotisme, qui leur commande d'aller chercher dans les camps de l'insurrection la victoire ou la mort, à moins d'être jetés sur le territoire autrichien, où les attendent les cachots d'Olmütz et d'Iglaw. Ce décret ne peut donc concerner que ceux auxquels l'âge et la santé ne permettent pas de se joindre aux insurgés, et que les baïonnettes polonaises ou une juste intervention de l'Europe peuvent seules mettre à l'abri de la spoliation.

L'histoire reprochait au dernier siècle le crime du partage. Plaise à Dieu qu'elle n'ait pas à reprocher à notre époque le crime de l'extermination !

(*Patrie.*)

CXXXV

On nous écrit de Varsovie, 20 octobre :

Les frères Hauser, jardiniers allemands, avaient fondé à Varsovie un vaste établissement d'horticulture, sorte de jardin d'acclimatation, destiné aux plantes exotiques ; ils y avaient réuni les plantes les plus recherchées en fait de fleurs et de fruits. Les frères Hauser avaient formé une école de bons jardiniers. Eh bien! cet établissement a été occupé par les troupes, enlevé par conséquent à ses propriétaires ; cette riche pépinière de fleurs a été détruite sous le prétexte qu'on y avait tiré un coup de fusil ou de pistolet!

Nous sommes vivement porté à croire que ce n'est que le commencement de ces tentatives mogoles, de ces transformations de tous les établissements publics, industriels et scientifiques, en casernes russes. Connaissant la ville de Varsovie, nous présumons que les Russes ne s'en tiendront pas là, et qu'ils trouveront bien l'occasion de créer encore beaucoup de points stratégiques.

La rue du Nouveau-Monde n'a pas encore été le théâtre d'une pareille transformation; aussi nous attendons-nous à voir l'Institut des sourds-muets changé prochainement en caserne ; ce bâtiment situé à l'entrée de la rue Wiejska, qui mène à Lazienki, ferme la place de Saint-Alexandre.

Peut-être même, au moment où j'écris, l'ordre est-il déjà donné d'y faire porter quelques sabres ou révolvers par des officiers russes, qui viendront y opérer une perquisition quelques heures après; et le dépôt d'armes découvert, ils auront un prétexte pour chasser de malheureux sourds-muets et les remplacer par des kosaks du Don. La rue Leszno, bien qu'à proximité du corps de garde de Saint-Charles-Borromée, subira le même sort. Les Russes n'épargneront pas davantage les fabriques de la rue Zelazna, qui mène du chemin de fer à la barrière de Wola, l'hôpital de l'Enfant-Jésus, à l'embouchure de la rue de Mazovie à Sainte-Croix ; l'église des franciscains; la ferme de Sainte-Croix, dans l'allée de Jérusalem ; l'Hôtel de Pologne, rue Longue, et la synagogue de Praga. Voilà quelques-uns des édifices qui sont menacés de l'occupation mos-

kovite. Il ne faut pas être prophète pour prédire que les Russes y feront naître une occasion pour chasser les propriétaires et s'emparer de ces nouveaux points stratégiques.

(*Patrie.*)

CXXXVI

On nous écrit de Krakovie, 24 octobre :

Nous apprenons du théâtre de la guerre que le colonel Chmielinski, à la tête d'un millier d'insurgés, a été attaqué par les Russes à Oxa, dans le palatinat de Krakovie, entre Iendreziow et Sec min. Les Moskovites avaient plusieurs compagnies d'infanterie, deux escadrons de cavalerie, et un détachement d'artilleurs chargés de lancer des fusées à la congrève. Malgré leur supériorité numérique, ils furent battus et forcés de se retirer avec perte. Chmielinski perdit treize soldats et quelques blessés. Les Russes avaient espéré, à l'aide de fusées, mettre la cavalerie polonaise en désordre; ils incendièrent même le village d'Oxa. Cela ne leur réussit guère, car les insurgés parvinrent à éteindre l'incendie, et mirent les troupes moskovites en déroute par une brillante charge de cavalerie que secondait un feu de tirailleurs bien nourri. Après cette victoire, Chmielinski passa la nuit sur le champ de bataille; le lendemain, après avoir partagé son corps en trois parties, il s'enfonça dans les forêts.

Le même jour 20 octobre, le général Czachowski battit près de Rudka (palatinat de Sandomir) les Russes, qui avaient attaqué son arrière-garde. Czachowski est un des plus brillants capitaines de l'insurrection. Ayant commencé à guerroyer à Kampinos, en janvier, il ne tarda pas à se joindre à Langiewicz, dont il commanda l'infanterie. Après la reddition du dictateur, Czachowski, seul avec 800 hommes, se rendit dans la forêt de Sainte Croix, et s'y distingua par une campagne de trois mois. Ce n'est qu'après avoir été blessé qu'il céda le commandement à ses frères d'armes Eminowicz et Çwiek. Sa réapparition sur le théâtre de la guerre a été signalée par une nouvelle victoire sur les Moskovites.

L'Autriche semble décidée à traiter la Gallicie en pays conquis. Le 15 octobre, vers le soir, M. Rylski, propriétaire à Wiewiorka

près de Dembiça, station du chemin de fer de Krakovie à Léopol, vit sa maison assaillie par une troupe de soldats autrichiens du régiment du prince de Prusse. Le caporal, en lui mettant la baïonnette sur la poitrine, lui déclara qu'il venait chercher quinze insurgés cachés dans sa maison, et qu'il lui ferait subir une perquisition rigoureuse. Puis, il plaça cinq soldats devant sa porte, avec l'ordre de ne laisser entrer ni sortir personne, et de faire feu sur tous ceux qui oseraient enfreindre la consigne. Le propriétaire demanda que la perquisition se fît en présence d'un employé, pour constater cette violation de son domicile, puis il ferma à clef toutes les issues de la maison. Dans ce moment, une bande de paysans armée de fourches, de bâtons et de fléaux, parut dans la cour; ils avaient été amenés par le caporal pour tenir tête aux quinze insurgés, sa troupe, disait-il, se trouvant insuffisante. M. Rylski se rappela alors les affreuses scènes de 1846, qui avaient laissé au village de Wiewiorka de si tristes souvenirs, et se prépara à une défense désespérée.

L'employé, demeurant à une lieue, arriva enfin, et vit les assaillants apportant des monceaux de paille autour de la maison. Les paysans, interrogés par lui sur la cause de cette invasion nocturne, répondirent que le chef du district, M. Trüger, en présence de vingt maires de communes, leur avait enjoint de prêter main-forte au caporal, en faisant tout ce qu'il aurait ordonné. L'employé fit partir les paysans; toutefois le caporal se crut autorisé à retenir les chefs des communes pour assurer le résultat de sa perquisition. Toute la nuit se passa dans l'attente d'un autre fonctionnaire du district, nécessaire pour procéder à cette opération; et pendant ce temps les soldats se livrèrent aux actes les plus odieux.

Le lendemain, vers midi, le fonctionnaire arriva, et, après révision faite, ordonna le départ. C'est ainsi qu'une fausse dénonciation et le bon plaisir d'un caporal autrichien peuvent exposer tout propriétaire polonais aux plus indignes violences, à voir sa maison incendiée par les paysans ameutés par la promesse du pillage. Ce fait n'a pas besoin de commentaires ; je le cite tel qu'il s'est passé.

Ajoutons-y que, le 18 suivant, entre Lezaysk et Niskié, un détachement autrichien a livré combat aux insurgés, leur a enlevé cent-soixante prisonniers et plus de trente chariots de munitions. Parmi les prisonniers se trouvent deux sujets turks, deux Anglais, deux Français et un Bavarois, qui doivent être renvoyés hors du pays. Les cachots d'Olmütz et d'Iglaw, déjà trop remplis, attendent ceux qui sont nés dans le royaume ou en Gallicie.

(*Patrie.*)

CXXXVII

On nous écrit de Samogitie, 25 octobre :

La situation de notre province n'a pas changé ; on emprisonne, on pille, on pend, on fustige, on expédie en Sibérie. On s'est tellement habitué à cette situation terrible, qu'on regarde l'exil comme une chose de peu d'importance. J'ai entendu dernièrement causer sur les tristes événements du jour ; on vint à parler d'une personne récemment déportée à Orembourg ; une des assistantes me dit : « Être envoyé à Orembourg, ce n'est pas encore trop mal ! »

Voilà l'état moral d'un pays où l'on regarde l'exil en Sibérie comme une chose de peu de valeur. Les deux Mourawieff, père et fils, continuent leur œuvre de dévastation. Ils ont chassé tous les employés d'origine polonaise et les ont remplacés par des Russes venus du fond de l'empire ou pris dans les rangs de l'armée.

Beaucoup d'emplois civils sont occupés par des officiers de kosaks. Un colonel de kosaks, nommé Nazinsky, fut envoyé par Mourawieff fils, gouverneur de Kowno, dans le district de Rossienié, avec mission de sonder les esprits et d'emprisonner les suspects. Au bout de quinze jours, l'ordre moskovite régnait dans ce district ; 350 propriétaires fonciers avaient été incarcérés et le district était complétement dévasté. On avait emmené, distribué ou vendu tout le bétail ; les blés avaient été détruits sur pied ; tout le mobilier ayant quelque valeur avait été enlevé au profit du colonel Nazinsky et de son escorte.

Le mobilier qu'on n'avait pu emporter avait été détruit sur place. Les propriétaires plus qu'indifférents à l'insurrection n'ont pas été épargnés. La princesse Oginska a vu sa terre de Retow pillée et dévastée ; le domaine de Mme Kayssaroff, d'origine russe, a eu le même sort ; chez les comtes Plater, on a tout enlevé et la terre a été vendue à des paysans des environs. Les gens attachés au service des comtes Plater ont été emprisonnés sans exception. Les officiers russes, cela se conçoit du reste, mènent grand train. Ce n'est ni l'argent, ni les voitures à quatre places, ni les chevaux de

race qui leur manquent. Ils ont trouvé tout cela sous l'administration des deux Mourawieff.

Dans le district de Rossienié, la contribution de 10 0|0 n'a pu être complétement levée; il n'y avait plus rien à prendre, tout ayant été pillé ou dévasté.

Outre cette contribution ruineuse, Mourawieff a donné l'ordre de faire payer aux propriétaires cent cinquante chevaux de kosaks tués dans la guerre contre les insurgés; dans ce but, on a pris au hasard et sans distinction de fortune, trente-cinq propriétaires. On dit que ces jours-ci on va faire payer aux propriétaires, non-seulement les armes enlevées aux Russes par les insurgés, mais encore les différentes caisses gouvernementales tombées entre les mains de ces derniers.

La brutalité, la prévarication des agents de Mourawieff surpassent tout. Mme Pilsuçka, riche propriétaire du district de Rossienié, vint trouver le général Bellegarde et le supplia de lui permettre de voir son mari, actuellement en prison. Le général russe la reçut debout; Mme Pilsuçka se sentant faiblir, car elle relevait de couches, tomba plutôt qu'elle ne prit place sur une chaise. Le général Bellegarde la saisit alors par la main, et rouge de colère lui cria :

« Comment oses-tu t'asseoir en ma présence, rebelle! Est-ce que tu viens me faire une visite, par hasard? »

Là-dessus il la chassa impitoyablement. Dans la petite ville de Plunziany, district de Telszé, gouvernement de Kowno, un officier russe vint arrêter un propriétaire, M. Andrzeiewski, accusé d'avoir fourni des vivres aux insurgés; la sœur du propriétaire voyant les Russes emmener son frère, se mit à pleurer. L'officier russe emmena aussi Mlle Andrzeiewska, qui fut jetée en prison; elle en sortit au bout de six jours... mais elle était folle.

Malgré ces persécutions odieuses, l'insurrection s'accroît de jour en jour; des détachements nouveaux s'arment et s'organisent. Les insurgés évitent avec soin les rencontres avec les Russes et n'acceptent le combat que lorsqu'il devient inévitable.

(*Patrie.*)

CXXXVIII

On nous écrit de Krakovie, 27 octobre :

Le général Czachowski a annoncé, par la victoire de Rubowa, la réorganisation de son corps d'armée; aujourd'hui nous apprenons que les troupes de ce vaillant capitaine ont remporté deux nouvelles victoires.

Le lendemain de la journée de Rubowa, Czachowski se dirigea vers le nord à travers Osiek, et attaqua, le 20 octobre au soir, une colonne russe composée de deux compagnies d'infanterie, un escadron de dragons et un détachement de kosaks, près de Rybieç au-delà d'Osiek.

Notre général, ayant aperçu les avant-postes russes, rangea aussitôt ses troupes en ordre de bataille, reçut l'attaque des Moskovites, qu'il repoussa vigoureusement, et les obligea de fuir dans le plus grand désordre. Ils laissèrent leurs morts et leurs blessés sur le champ de bataille.

Après le combat, Czachowski réunit son conseil de guerre, et, après avoir développé son plan de campagne, se dirigea vers une contrée que nous ne voulons pas nommer, en laissant l'autre partie de ses troupes sous le commandement du major Liwocza, du capitaine Rozner et du capitaine Popowski, qui tous trois s'étaient distingués dans l'affaire précédente.

Comme de raison, les Russes voulurent venger leur défaite. A cet effet, le colonel Zwiroff rassembla les fuyards de Rubowa, et avec un renfort de sept compagnies d'infanterie, un escadron de dragons, un détachement de kosaks, et un détachement de douaniers à cheval, il forma le projet d'écraser la colonne de Liwocza. Celui-ci s'était dirigé vers le sud-ouest sur Bogoria ; et c'est près de Iurkowicé qu'il rencontra les avant-postes russes. Malgré la supériorité de leurs forces, l'intrépide Liwocza entreprit de leur livrer bataille. Il rangea ses troupes de la manière suivante : une partie de son infanterie, sous le commandement de Popowski, dans le cabaret du village de Iurkowicé, la seconde partie de l'infanterie,

sous le commandement de Rozner, près de la forêt qui borde le village; une ligne de tirailleurs, commandée par lui-même, entre la forêt et le village.

Le capitaine russe Plaskaczeffskoï, avec trois compagnies d'infanterie, attaqua le village, pendant que l'autre partie de l'infanterie et la cavalerie moskovite attaquaient les insurgés du bord de la forêt. Les nôtres se défendirent longtemps dans le cabaret; mais les Russes en ayant incendié le toit, nos soldats furent obligés de se retirer dans une maison en construction, où ils se défendirent jusqu'à ce qu'ils eussent épuisé leurs cartouches. Alors ils firent une sortie, repoussèrent les Russes à coups de baïonnettes, et rejoignirent l'infanterie polonaise qui se battait au bord de la forêt. Sur ces entrefaites se répandit la nouvelle de l'approche du corps d'Eminowicz et de Rudowski. Les Moskovites se retirèrent à Staszow, emportant avec eux 74 blessés, après avoir perdu 154 hommes. Les nôtres eurent 80 morts et 54 blessés, dont malheureusement 50 furent emmenés par les Russes à Staszow. Parmi nos officiers nous avons perdu les vaillants capitaines Rozner et Popowski.

(*Patrie*)

CXXXIX

L'insurrection polonaise nous adresse le document suivant, octobre, 1863 :

« *A tous les amis de la Pologne.*

» Depuis longtemps, l'Europe contemplait dans un morne abattement la Pologne déchue de sa puissance d'autrefois; il lui semblait voir un corps de qui l'âme s'était envolée.

» A la tristesse succéda l'oubli, là même où l'honneur et la conscience auraient dû perpétuer les mêmes souvenirs de gloire.

» C'est un cadavre! disaient les nations.

» — Mensonge! répondit la Pologne; le sang ne saurait couler » du sein d'un cadavre! »

» Un cri de menace et de souffrance, l'écho de sacrifices sur-

humains, tournèrent l'attention vers un peuple martyr réclamant une existence trop longtemps contestée.

« La Pologne n'est pas morte! dirent les nations.

« — Elle n'est pas morte! » avez-vous acclamé, nobles citoyens, en présence du peuple français, dont vous êtes la parole vivante.

» Et ce cri a retenti dans nos cœurs fraternels comme un signal de délivrance et de salut.

» Nous disions à nos frères d'armes :

« L'amour de la Pologne fut de tout temps la noblesse morale de » la France; cette noblesse, on ne saurait la lui ravir qu'au prix » de sa déchéance comme peuple initiateur du progrès et de la li- » berté. »

» Nous tous, fils de cette Pologne déchirée, nous enfants de cette terre arrosée avec les larmes des vieillards et des mères, avec le sang des martyrs et des héros, pour votre sympathique participation à nos combats, nous vous envoyons une cordiale étreinte.

» Amis de la Pologne, recevez le salut de ceux qui vont mourir! »

(Suivent vingt mille signatures de propriétaires fonciers, de membres du clergé, d'israélites et de paysans).

(*Opinion nationale, Patrie.*)

CXL

(Novembre.)

Nous recevons les adresses des trois palatinats de Vilno, Kowno et Grodno, couvertes de 240,646 signatures, et transmises au gouvernement polonais. Ces trois adresses écrites par des citoyens qui ont risqué leur vie, leur liberté et leur fortune en les signant, sont le témoignage unanime et solennel de l'indissoluble solidarité des deux grandes fractions de l'unité polonaise. Voici l'adresse de Vilno :

Au gouvernement national, les citoyens du palatinat de Vilno.

Au milieu de la lutte sanglante avec les Moskovites pour reconquérir notre indépendance, et à laquelle participent toutes les classes de la population de la Lithuanie, l'ex-maréchal de la noblesse du palatinat de Vilno avait adressé au tzar une adresse de *loyauté*, et les autorités moskovites sommèrent la noblesse d'apposer leurs signatures au bas de cet acte vil et humiliant.

Les hommes magnanimes qui, par le refus de leur signature, tout en s'exposant à la perte certaine de leurs biens, à l'exportation en Sibérie, ou enfin au martyre pour la sainte cause, ont donné à l'univers un témoignage éclatant de leur patriotisme, flétrissent les moyens que les Moskovites ont employés pour extorquer les signatures.

Tant de sang innocemment répandu, tant de sacrifices sans bornes, prouvent d'un côté jusqu'à quel point la Russie est convaincue qu'elle a perdu en Lithuanie tout appui légal; et, pour combler ce vide, elle forge des droits mensongers qu'elle ne peut réaliser qu'à force de violence et de barbarie. D'un autre côté, les adresses et les signatures extorquées par la force des armes, par les menaces de la corde et de l'exil en Sibérie, par les meurtres et les pillages, par la torture dans les prisons, ont perdu toute valeur, si jamais elles pouvaient en avoir. Mais tout cœur polonais dans lequel l'amour de la patrie s'est identifié avec la religion, déplore une apostasie apparente, arrachée par le terrorisme moskovite.

C'est pourquoi nous soussignés, citoyens du palatinat de Vilno, aussi bien ceux qui ont été contraints par la violence russe à signer cet acte infâme, que ceux qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas été exposés à cette rude épreuve, tous nous protestons contre l'esprit et la lettre de la susdite adresse et nous révoquons nos signatures comme extorquées par la violence, en les déclarant nulles et non avenues. Nous rejetons toute solidarité et toute alliance avec l'invasion moskovite, comme contraires à notre esprit national, au développement de la civilisation et des intérêts de notre pays.

Nous jurons de nouveau fidélité à la Pologne, avec laquelle nous sommes unis par un lien indissoluble, fidélité jurée par nos pères à Horodlo et à Lublin, affermie par une union de cinq siècles, par la gloire et le malheur que nous avons toujours partagés en commun. Nous voulons servir notre patrie jusqu'à la mort; et pour reconquérir son indépendance, nous offrons nos personnes et nos

biens au gouvernement national, seul pouvoir légal que nous reconnaissions dans notre pays. Cette déclaration nous la faisons devant Dieu, l'Europe et notre patrie, et nous la confirmons par nos propres signatures.

Vilno, 25 septembre. (*Suivent* 89,315 *signatures*.

(*Patrie*.)

CXLI

On nous écrit de Krakovie, 5 novembre

Nous recevons des détails précis sur les opérations militaires du général Bosak, dont le détachement vient de soutenir une lutte héroïque contre des forces russes de beaucoup supérieures en nombre et qui, vu l'inégalité de la lutte, auraient dû écraser et anéantir ce petit détachement, composé de 200 fantassins et 80 cavaliers. Le général russe Czengery avait 8 compagnies d'infanterie, 2 pièces de canon, 150 kosaks et 2 escadrons de dragons.

Le détachement polonais occupait, dans la nuit du 29 octobre, le couvent du mont Sainte-Croix, quand il apprit qu'il était cerné de toutes parts. S'y retrancher et soutenir un siége était impossible, faute de magasins et de provisions de bouche, car il aurait pu être bloqué et affamé. Aussi le général Bosak se décida-t-il à quitter sa position et à se frayer un chemin à travers les rangs ennemis. Il parvint à le faire; et, après avoir repoussé les Russes par une charge de cavalerie, il vint camper à Ieziorko, pour reposer ses troupes fatiguées. Les Russes, qui avaient reçu de nouveaux renforts, revinrent le matin du 29 attaquer le détachement des insurgés. Leur avant-garde fut repoussée par une charge vigoureuse des lanciers du major S..., appuyés par un feu de tirailleurs.

Mais à peine l'avant-garde s'était-elle repliée que l'on vit avancer le gros des forces russes en demi-cercle; l'infanterie et les canons au centre, les dragons et les kosaks aux ailes. Le major S... repoussa de nouveau les dragons, et se retira dans la forêt.

Bosak était resté aves treize cavaliers auprès des tirailleurs, décidé à périr ou à sauver ses fantassins comme il avait sauvé les cava-

liers. L'infanterie, chargée par les dragons russes, se retirait en bon ordre vers Pokrzomianka, lorsqu'à la troisième charge des dragons, qui furent ramenés, le général Bosak avec son aide de camp Ladislas... et treize cavaliers, se vit séparé de son infanterie.

Un désordre momentané se mit dans les rangs; mais bientôt tout le détachement réuni, se voyant hors du cercle formé par les Russes, parvint, par une marche forcée, à gagner une autre contrée, où il rejoignit un second détachement.

Il est difficile d'apprécier au juste le chiffre des morts et des blessés des deux côtés; les Russes ont dû perdre beaucoup de monde, les deux escadrons de dragons et les kosaks ont surtout souffert. Les Polonais ont laissé sur le champ de bataille sept cavaliers morts et blessés, vingt fantassins tués et cinquante prisonniers, la plupart blessés.

La défense des insurgés a été tellement acharnée que le général Czengery se refusait à croire qu'il n'avait à combattre, avec près de 2,000 hommes, que 300 et quelques insurgés; jusqu'à la fin de la journée, il était convaincu qu'il avait affaire aux détachements du général Bosak et du colonel Chmielinski réunis, tandis que Chmielinski s'était séparé quelques jours auparavant du général Bosak pour aller tenter une diversion sur les flancs de l'ennemi.

(*Patrie.*)

CXLII

On nous écrit de Krakovie, 13 novembre :

Les premières rigueurs de l'hiver n'ont ralenti en rien l'insurrection. Chaque jour nous apprenons que de nouveaux détachements se forment dans toute l'étendue du royaume de Pologne et de la Lithuanie. Plusieurs corps polonais bien armés et bien équipés se trouvent dans le palatinat de Lublin.

Le 29 octobre, les forces polonaises s'étaient concentrées près de Turobin, et s'étant divisées ensuite en plusieurs détachements, se dirigèrent vers Hrubieszow et Krasnystaw. Les Russes, après avoir

rassemblé un corps très-considérable, se mirent à leur poursuite ; mais le colonel russe Emanoff, trouvant les Polonais rangés en bon ordre devant la ville, crut qu'il était plus sûr de se retirer et de s'abriter derrière les murailles de la forteresse de Zamosç, que d'accepter une bataille en rase campagne. Le même jour, le lieutenant-colonel Rudzki s'emparait d'un transport russe, et le colonel Krysinski dispersait un corps de kosaks à Krasnystaw.

Deux rencontres avantageuses ont eu lieu en Mazovie, le 27 octobre et le 6 novembre, à Kuflewo et à Zelaznica, non loin d'Ostrolenka. Ajoutons que l'insurrection ne faiblit point en Lithuanie. Le valeureux partisan abbé Maçkiewicz vient de remporter sa trentième victoire, entre Kieydany et Snoweliszki.

Les Polonais, conduits par leur brave commandant, attaquèrent l'ennemi à la baïonnette et firent essuyer aux Russes une sanglante défaite. Les rencontres de Poeniwiez, Onikszty, Swientobierz et de Hiany prouvent assez que les Polonais ne cessent de combattre pour leur indépendance, dans les palatinats de la Lithuanie, depuis le Niémen jusqu'à la Dzwina, et qu'ils sont décidés à tout souffrir et à tout sacrifier plutôt que de déposer les armes.

Les Russes, de leur côté, continuent un système de terrorisme qui aurait déjà dû leur prouver son inefficacité. Mourawieff, non content d'avoir envoyé en Sibérie et dans les prisons de la citadelle la moitié au moins des propriétaires fonciers, veut encore ruiner le reste des habitants.

Outre les contributions signalées au mois de septembre, on vient de publier en Lithuanie une contribution de vingt pour cent sur toutes les propriétés territoriales. La ruine est imminente pour des milliers de personnes qui manquent même du nécessaire.

(*Patrie.*)

CXLIII

On nous écrit de Krakovie, 19 novembre :

Dans une de mes dernières correspondances, je vous ai envoyé l'adresse des populations lithuaniennes au gouvernement national.

Aujourd'hui je suis à même de vous communiquer une adresse identique des habitants de la Livonie. La voici :

Au gouvernement national, les citoyens du palatinat de Livonie.

Il y a bientôt quatre siècles que la Livonie, en présence de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, a juré à Vilno, capitale de la Lithuanie, l'union avec la Pologne. Les Livoniens ont serré la main de leurs voisins de la Lithuanie, et dès ce moment ils se sont considérés comme appartenant à la grande famille polonaise.

Une partie des habitants des vastes possessions des grands-maîtres de la Livonie, qui avait longtemps repoussé l'invasion étrangère, a dû, il est vrai, succomber enfin à la force; et, perdant la foi de ses pères, elle s'est séparée, avec sa capitale Riga, de l'union jurée avec la Pologne.

Après avoir été dominée par différents gouvernements, elle est enfin tombée au pouvoir de la Russie. L'autre partie est restée fidèle à la foi jurée, et a pris le nom de Livonie polonaise. Jamais, ni par paroles, ni par actions, elle n'a renié la Pologne; unie avec elle sous le joug barbare de la Russie, elle a subi pendant de longues années les persécutions, tant religieuses que politiques, du gouvernement tyrannique des tzars ; et ses enfants, aussi bien que ceux de la Pologne, ont peuplé les déserts de la Sibérie. Enfin, en 1862, pendant la mémorable réunion de Horodlo et d'Alexota, ses délégués ont renouvelé le serment d'une union indissoluble avec la Pologne.

Aujourd'hui, la Livonie, dévastée et saccagée, arrosée du sang et des larmes de ses enfants les plus aimés, est encore menacée d'une dépopulation complète ; tous ses habitants nobles et influents ont été jetés dans les fers et emmenés dans les steppes de l'Oural. Des prêtres, des vieillards et des femmes, des pères de familles et enfin la fleur de la jeunesse, gémissent dans les mines de la Sibérie.

Nous qui sommes restés encore sur le sol natal, exposés aux barbaries et aux cruautés du gouvernement russe, menacés sans cesse de prison et de carnage, nous avons refusé tout pacte et tout arrangement avec l'invasion moskovite.

Nous protestons contre et regardons comme nulles les signatures extorquées par les menaces de confiscation, et mises au bas des adresses fabriquées par les officiers russes, qui remplacent chez

nous les maréchaux de la noblesse emprisonnés. Nous renouvelons l'ancienne alliance de nos pères, en prenant à témoins nos frères les Livoniens, victimes de la sainte cause, tués ou emmenés en Sibérie.

Nous jurons, devant Dieu, de n'accepter aucune grâce, de n'entrer dans aucun arrangement avec le tzar et ses esclaves. Nous reconnaissons comme seul pouvoir légal notre gouvernement national polonais; nous acceptons unanimement ses autorités et nous offrons nos biens et notre vie pour reconquérir l'indépendance complète de la Pologne. En présence de l'Europe entière, des peuples et des gouvernements, nous comfirmons cet acte par nos propres signatures.

29 octobre 1863.

(Suivent 29,372 signatures des citoyens de la Livonie, légalisées par les pouvoirs nationaux civils du palatinat de Livonie.)

(*Patrie.*

CXLIV

On nous écrit de Krakovie, 21 novembre :

L'absence de nouvelles du théâtre de la guerre a pu faire croire que la saison rigoureuse, peut-être l'épuisement, avaient contraint les patriotes à se cacher ou à fuir devant les Russes. Les victoires de Syrokomla et de Zelazna, remportées le 8 et le 9 de ce mois, par le général Kruk dans le palatinat de Lublin, et par le major Rymarzewski dans celui de Ploçk, sont venues après un assez long silence, témoigner que l'insurrection n'avait rien perdu de sa vigueur et de sa confiance.

Il y a une semaine que nous avons annoncé que des forces très-considérables étaient concentrées sur la frontière du palatinat de Lublin et de la Podlaquie, et que l'expédition du colonel Emanoff était restée sans résultat. Les Russes envoyèrent alors plusieurs détachements pour combattre l'insurrection, si solidement établie dans la partie sud-ouest du palatinat de Lublin. Mais le général Kruk prévint l'ennemi et lui barra le passage près de Syrokomla,

dans les forêts de Chelm. Les Russes, attaqués à l'improviste dans une position désavantageuse, ne purent même pas se défendre. Trois compagnies furent détruites, et le reste des troupes se sauva en désordre, laissant sur le champ de bataille deux canons, des caisses et des munitions. La bravoure des capitaines Szydlowski et Lenieçki a beaucoup contribué à la victoire, dont l'honneur, pourtant, revient au général Kruk, qui sut, par des combinaisons savantes, s'assurer un avantage considérable.

Dans le palatinat de Ploçk, les forces polonaises s'élèvent à 3,000 faucheurs et à 500 cavaliers; elles occupent les districts de Mlawa, Lipno et Lomza. Le major Rymarzewski, commandant en chef, y tenait en échec, depuis deux mois, des troupes russes de beaucoup supérieures en nombre. Enfin quand il crut ses soldats assez aguerris, il n'hésita plus à se mesurer avec l'ennemi. Ce fut le 7 de ce mois qu'il rencontra entre Myszyniec et Kolno, près du village Zelazna, le général Baklanoff avec quatre compagnies d'infanterie, dont trois appartenaient au régiment Semenowski, un des meilleurs de la garde russe, un détachement de kosaks et 170 cavaliers.

La lutte fut acharnée; mais les Russes, attaqués à la baïonnette, cédèrent, laissant sur le terrain soixante morts et autant de blessés. Malheureusement cette victoire coûta aux insurgés la vie du major Rymarzewski, qui, mortellement blessé dans l'attaque, expira le lendemain. Le 12, un autre officier qui remplaçait Rymarzewski, rencontra les Russes et les battit à Poremby, près d'Ostrolenka.

Vous voyez donc que l'insurrection ne faiblit pas, et qu'on aurait tort de craindre pour elle les rigueurs de l'hiver. Le soldat devient moins sensible aux fatigues et aux privations, et les chefs après avoir eu occasion d'étudier les localités, commencent à mieux comprendre la guerre de partisans. Les détachements deviennent plus mobiles, savent se réunir, se disperser à temps, et de cette manière ils font éprouver à l'ennemi les pertes les plus sensibles.

(*Patrie*)

CXLV

Nous trouvons dans le *Daily-News* la correspondance suivante :

Nieszawa, 18 novembre.

Le 13 de ce mois, le capitaine Schwartz, aide de camp du prince Wittgenstein, est arrivé ici avec une nombreuse escorte ; et, après avoir réuni les habitants sur la place du marché, il leur a dit :

« Les autorités ont frappé la ville de Nieszawa d'une contribution de 7,500 roubles argent (30,000 fr.). Cette somme doit être acquittée par les habitants en trois payements, à quinze jours d'intervalle. Connaissant toutefois le triste état des affaires dans le pays, non-seulement les autorités vous déchargeront de cette taxe, mais elles sont prêtes à vous accabler de bienfaits dont vous n'avez pas même l'idée. Vous serez affranchis de toute autre taxe, vous pourrez présenter vos griefs à Son Exc. le Namiestnik (lieutenant), et même adresser vos pétitions à notre très-gracieux tzar et maître. »

Les habitants, étonnés de tant de condescendance, se regardaient les uns les autres et en croyaient à peine leurs oreilles. Mais l'illusion ne fut pas de longue durée ; le capitaine Schwartz reprit la parole en ces termes :

« Toutes ces faveurs, tous ces bienfaits tomberont sur vous comme une abondante récolte, si vous voulez signer une Adresse d'actions de grâces au tzar. Je ne vous demande pas de le faire ; vous devez le faire de votre propre mouvement. Je vous fais seulement observer que, si vous ne le faites pas, il vous faudra payer, de la manière suivante, la contribution mise sur votre ville.

» Vous me donnerez aujourd'hui même 2,000 roubles argent pour commencer. Je vous accorderai quinze jours pour réfléchir ; et si alors l'Adresse n'est pas signée, vous me payerez 2,000 autres roubles, et ainsi de suite. Quand vous aurez payé la contribution tout entière, si l'Adresse n'est pas encore signée, j'enverrai chez

vous mes kosaks en partie de plaisir. Ainsi, par la simple signature d'une Adresse, une bagatelle, vous éviterez la contribution, les billets de logement, les coups de fouet et le reste. Mais souvenez-vous que je ne vous dis pas de le faire. Il faut que la chose vienne de vous-mêmes. »

Nos propres renseignements sont d'accord avec ceux du journal anglais. Voilà comment les choses se passent en Pologne. Le burlesque s'y mêle parfois à l'odieux.

(*Patrie*)

CXLVI

Nous recevons de notre correspondant de Varsovie une lettre du 22 novembre, dont voici le résumé :

Le convoi de quatre cents déportés, qui vient de quitter notre ville, a fait dans les prisons des vides qui ne tarderont malheureusement pas à être comblés. Déjà beaucoup d'arrestations ont eu lieu dans la nuit de mercredi à jeudi. Tout le monde tremble, car avec les prétextes qu'on imagine et les moyens qu'on emploie, il n'y a personne qui puisse échapper.

On veut une Adresse, mais l'on exige surtout qu'elle soit couverte de signatures honorables. Pour cela, on pénètre la nuit dans les maisons et l'on enlève les habitants dont on veut avoir « l'adhésion. » Une fois arrêtés, on les fait comparaître devant une douzaine de généraux assemblés en conseil de guerre, qui leur adressent invariablement, sous la foi du serment, ces deux questions : « 1° Faites-vous partie du gouvernement national ? 2° Connaissez-vous des personnes qui en fassent partie ? »

Sur la réponse naturellement négative du prisonnier, on lui présente à signer, sans qu'il puisse même la lire, l'Adresse préparée par l'administration, et on lui promet à l'avenir aide et protection contre les violences dont il pourrait être victime. Comme le plus souvent il refuse de signer, et jusqu'ici, en effet, aucune personne notable n'a voulu céder à ces honteuses menaces, le conseil de guerre

déclare que « attendu que N. ne veut pas signer l'Adresse, et fait par conséquent partie du gouvernement national, il sera déporté en Sibérie. » Qui peut se vanter d'échapper à de pareilles mesures?

Dès qu'une centaine de personnes ont subi cette procédure dérisoire, on les envoie en prison, et quelques jours après en Sibérie, livrées dès lors à l'arbitraire et aux mauvais traitements de la soldatesque. Aussi est-ce avec une véritable terreur qu'on a appris hier les arrestations de la nuit précédente, dans lesquelles figurent les noms des personnes les plus honorables et les plus connues de la ville : MM. Iasinski, notaire ; le docteur Chalubinski, qui gardait le lit depuis quelques semaines ; l'abbé Woïna, procureur général des Pères missionnaires ; un grand nombre d'avocats, parmi lesquels je citerai M. Tafilowski, les deux frères Iablonski, MM. Magnuski, Wyrzykowski, Dominique Zielinski ; Mmes Naïmska et Kwiatkowska, tenant, l'une un établissement de bains, l'autre un magasin rue Miodowa. Un notaire bien connu pour être complétement étranger à la politique, M. Maslowski, a été également arrêté.

Enfin, Mme veuve Bansemer et son intendant ont été arrêtés dans des conditions odieuses. Son fils avait dû la quitter précipitamment au mois d'août, étant soupçonné de faire partie du gouvernement national. Depuis lors, on n'avait cessé de la surveiller et de l'inquiéter, jusqu'à lui refuser cet été un passe-port pour une ville de bains. Avant-hier, pendant la nuit, on pénétra chez elle ; on la força, malgré son âge et ses souffrances, à s'habiller devant les soldats et à les suivre immédiatement, lui refusant même d'embrasser ses deux enfants de onze et douze ans. Pourquoi ces raffinements de cruauté ? Il faut s'attendre que d'un moment à l'autre elle partira pour la Sibérie sans avoir pu dire un dernier adieu à ses pauvres enfants !

(*Patrie.*)

CXLVII

On nous écrit de Krakovie, 25 novembre:

Le gouvernement russe ne recule devant rien pour atteindre son but en Pologne. Ennemi naturel de la nationalité polonaise, il la combat avec tous les moyens que sa ruse byzantine et mogole lui suggère.

Dans la lutte que nous soutenons contre le despotisme, nous ne nous sommes jusqu'à présent, et nous en tirons gloire, souillés d'aucune lâcheté ; tandis que notre adversaire, la Russie, s'est tour à tour servie de ses armes habituelles, le mensonge, la fraude, la vénalité, la spoliation et le meurtre. Aujourd'hui encore, elle a recours à la ruse et au mensonge. Elle s'avise, pour la deuxième fois, de lancer au nom du gouvernement national des proclamations invitant nos braves soldats à déposer les armes.

Voici à ce sujet un ordre du jour du chef polonais de la ville de Varsovie :

« On a tâché de répandre le bruit que le gouvernement national aurait voulu licencier les troupes insurrectionnelles et faire cesser la résistance armée. Ce bruit nous rappelle la ruse dont s'est servie la Russie après la chute de Langiewicz, quand elle attribua au comité central le projet, qu'il n'avait jamais eu, de déposer les armes. Aujourd'hui, le même bruit a pour but de tromper les, gens qui ne connaissent pas les forces et les moyens de l'insurrection, et d'affaiblir la confiance publique, condition nécessaire d'un meilleur avenir. Pour rectifier cette nouvelle absurde et calomnieuse, qui n'est répandue que par les agents moskovites, nous publions ce qui suit d'après l'ordre formel du gouvernement national :

» La valeur de nos soldats, la résistance et la protestation continuelles de la part de tous les citoyens du pays contre l'invasion étrangère, l'unité et la persévérance de la nation, défendaient jusqu'à présent les droits de la Pologne contre ses ennemis. Aujourd'hui que le pouvoir moskovite est presque détruit, qu'il flétrit les derniers moments de son règne par les meurtres et les pillages, l'uni-

que moyen de sauver le pays d'une ruine complète et préparer pour la cause nationale une victoire certaine, c'est la persévérance dans la lutte commencée. C'est pourquoi le gouvernement national n'a jamais voulu et ne peut pas vouloir faire cesser l'insurrection. Il regardera toujours la lutte comme absolument nécessaire pour la cause nationale. Enfin il déclare tous les bruits contraires comme nuisibles et perfides.

» Quoiqu'il soit presque impossible de compter au juste le nombre des combattants, le gouvernement national fait connaître à la nation que, d'après les rapports officiels, les forces insurrectionnelles sont beaucoup plus considérables qu'elles ne l'étaient au commencement, et que les soins continuels du gouvernement tendront à grandir de plus en plus l'insurrection et à lui fournir des moyens de défense. En marchant avec précaution et persévérance dans cette voie, le gouvernement national a déjà atteint tous les résultats possibles, et il a le droit d'espérer d'en obtenir de plus grands encore.

» Il demande seulement que les citoyens lui conservent à l'avenir la même confiance et cette obéissance absolue qu'il n'ont pas cessé de lui montrer depuis le commencement de l'insurrection. Maintenant que la cause nationale est défendue avec plus de zèle, que l'insurrection a des garanties certaines d'existence ; maintenant que les Russes emploient les moyens les plus violents pour abattre le courage national, il serait honteux et lâche de déposer les armes et d'abandonner une cause qui a déjà coûté tant de sacrifices et de victimes. »

(*Patrie.*)

CXLVIII

Un livre rare et curieux nous tombe sous la main ; il a pour titre : *Anecdotes recueillies par un voyageur ayant séjourné* 13 *ans parmi les Moskovites.* — Londres 1792. — Nous en citons textuellement quelques passages, pour l'édification des partisans de la sainte Russie :

« Dans le temps que le roi de Pologne, Étienne Batory, tenait la ville de Pleskow étroitement assiégée, le tzar Yvan-le-Cruel, inquiété d'un autre côté par les Suédois, n'osait venir à son secours. Ses sujets étaient indignés de rester oisifs ; quelques-uns vinrent se jeter à ses pieds, en ajoutant qu'il n'avait qu'à commander, et qu'il verrait bientôt sur pied une armée aussi nombreuse « que les feuilles d'une vaste forêt; » et que s'il voulait mettre à leur tête son fils ainé ils se sentaient capables de surmonter tous les obstacles. Yvan, en entendant cette remontrance, entra dans une colère épouvantable ; et soupçonnant que son fils était d'intelligence avec ceux qui l'avaient demandé pour général, il lui en fit une sévère réprimande. Ce prince demanda la permission de se justifier. Le tzar lui ferma la bouche, *en lui assénant un coup de bâton ferré sur la tempe.* Le prince ne reprit l'usage de ses sens que pour assurer à son père qu'il n'y avait aucun complot; que, bien loin de conspirer contre lui, il priait le Tout-Puissant de lui donner l'empire de l'univers... Ce prince languit encore quatre jours après cet événement... » (P. 115.)

C'est peut-être à Yvan Basilewitch que Pierre Ier a dû l'idée de se rendre le chef suprême, au spirituel comme au temporel, en réunissant sur sa tête la double dignité de tzar et de grand-pontife... » (P. 119.)

» Yvan rechercha en mariage Élisabeth, reine d'Angleterre, qui offrait sans cesse à son esprit *la perspective de la conquête du monde entier.* Son véritable projet était de réunir dans sa main l'empire des deux nations, anglaise et moskovite. Son médecin Bonnet n'ayant pu réussir auprès de cette reine, se vit exposé à toutes les fureurs d'Yvan... » (P. 131.)

« Devenu veuf, Yvan avait fait la demande en mariage de la belle Catherine, sœur du roi de Pologne Sigismond-Auguste. Les Polonais lui envoyèrent par manière de raillerie, au lieu de la princesse, une cavale habillée comme une dame de qualité. Que l'on juge de la colère d'Yvan ! Il fit tous ses efforts pour enlever Catherine; ayant échoué dans cette entreprise, il adressa à son mari, Jean, roi de Suède, une lettre pleine d'injures et de menaces, et qui se termine par les phrases que voici (P. 135.) :

« A l'égard de la Livonie, *notre patrimoine*, que tu as usurpé » contre tout droit, nous ne resterons pas en repos, jusqu'à ce que » Dieu nous en ait rendu maîtres ! » (La Livonie était le patrimoine d'Yvan, au même titre que la Lithuanie, la Volhynie et la Ruthénie sont le patrimoine d'Alexandre II)

« Tu as pris pour armes la gueule d'un chien ; tu aimes à aboyer

» pour ton propre déshonneur : cela te sied. C'est un honneur pour » toi et une tache pour le grand souverain qui est en correspon- » dance avec toi. » (P. 153.)

« Écrit dans notre patrimoine de Livonie, dans la ville de Paula, » l'an 1512, la 40e année de notre règne. *Yvan Basilewitch*, » tzar de Russie. » (P. 154.)

On voit que le style diplomatique en Russie a un peu varié depuis le tzar Yvan jusqu'au prince Gortschakoff, bien que la pensée du cabinet moskovite soit au fond toujours la même. En voici la démonstration :

« Pierre Ier était du nombre des admirateurs d'Yvan. Arrivant un jour en Esthonie, un vieux conseiller lui dit : « Sire! ces décombres » publient la cruauté inouïe du tyran Basilewitch!—Vous avez bien » tort, mon cher, répondit le tzar Pierre, de taxer Yvan de tyrannie; » croyez-moi, c'est le plus grand monarque qu'ait eu la Russie... » Plût à Dieu que je l'égalasse en jugement et en politique! Sachez, » au surplus, que je me le suis proposé pour modèle ! » (P. 154.)

Il l'a si bien imité, qu'à son retour de France, il tua son fils Alexis, sans doute pour apprendre au monde qu'il avait profité de tous les enseignements de la civilisation.

C'est aussi probablement le tzar Yvan-le-Cruel, que son successeur, Alexandre-le-Magnanime, avait présent à la pensée, lorsqu'il adressait ces fameuses paroles à la députation de Varsovie : « *Point de rêveries! je saurai sévir et je sévirai !* » L'histoire se chargera d'y répondre, en les retournant contre celui qui les a prononcées.

(*La Pologne.*)

CXLIX

On nous écrit de Krakovie, 26 novembre.

Le rôle d'un correspondant de Varsovie est, je vous assure, très-difficile. Il s'agit de rapporter simplement les faits... dira-t-on; oui, mais ces faits paraissent pour ceux qui ne vivent pas parmi

nous d'une monstruosité tellement peu vraisemblable qu'on a souvent de la peine à s'en faire le rapporteur fidèle. Ainsi, pour gagner la confiance des lecteurs étrangers, il nous faut de toute nécessité viser au-dessous du vrai, atténuer jusqu'à la barbarie moskovite.

Je ne puis pourtant pas me dispenser de signaler quelques faits, qui, vous allez le voir, caractérisent suffisament la Russie.

Nous avons cru que, pour le bonheur de la civilisation, les temps de Pierre Ier étaient passés. Eh bien! nous étions dans l'erreur, et c'est le comte Berg qui s'est chargé de nous l'apprendre. Le 18 de ce mois, les sbires russes ont reçu l'ordre de mettre à exécution le fameux coup d'État conçu par Pierre Ier et copié par l'illustre lieutenant du royaume. Il s'agit ni plus ni moins que... de la barbe; il fait donc la chasse aux barbes, aux moustaches et aux favoris.

Je ne saurais vous décrire à combien de scènes ridicules et atroces en même temps cette nouvelle manière de tracasser notre pauvre ville a donné lieu; il m'importe seulement de constater la logique avec laquelle agit le gouvernement russe. En effet, après l'ordonnance sur le deuil paraît celle sur les barbes.

Les arrestations suivent leur train, elles vont même *crescendo*. On s'attaque maintenant à des personnes qui, soit par leur instruction, soit par leur position sociale, peuvent avoir à *l'avenir*, notez bien le mot, quelqu'influence. Ainsi, il ne s'agit pas seulement de déporter les personnes accusées justement ou non d'avoir participé au mouvement insurrectionnel, il faut prévenir le crime et frapper celles qui, dans un moment donné, pourraient devenir coupables. Ceci est parfaitement raisonné; et nous nous inclinons devant la logique écrasante qui marque tous les actes du gouvernement russe. Parmi les personnes coupables à l'avenir et actuellement déportées en Sibérie, il faut citer MM. Wenglinski, Reszke, propriétaires, etc.

Un mot encore pour finir. Le baron Korff qui, comme vous le savez, occupe un poste important à Varsovie, feint souvent d'implorer, pour les pauvres mères dont les fils gémissent dans la citadelle, la permission d'aller les voir, afin de pouvoir verser quelques larmes ensemble. Eh bien! cet homme se joue indignement de leur désespoir. Il délivre un permis d'aller à la citadelle, mais donne en même temps l'ordre à M. Iermoloff, commandant, de n'y laisser entrer personne. Jugez du désespoir de ces pauvres mères, qui reviennent sans avoir pu bénir leurs enfants déportés!

(*La Pologne.*)

CL

On nous écrit de Krakovie, 27 novembre :

Hier a été exécuté, sur une des places publiques de Varsovie, Joseph Piotrowski, accusé, d'après le journal officiel russe, d'avoir fait partie de l'organisation nationale polonaise.

C'était un spectacle navrant que de voir ce jeune homme, au visage calme, mais portant les traces visibles des souffrances dont il a été victime, envoyer un dernier adieu à sa malheureuse mère, agenouillée au pied de l'échafaud, priant Dieu de lui donner la force de supporter avec résignation la vue du martyre de son enfant bien-aimé. Au moment de monter à l'échafaud, Piotrowski prit la croix des mains du prêtre qui l'accompagnait, et, l'ayant baisée, il offrit courageusement sa tête au bourreau.

Les nouvelles que nous recevons sur les arrestations continuelles dans la ville de Varsovie sont déplorables. Tous les jours un grand nombre de personnes sont enlevées et traînées à la citadelle, et de là, sans jugement et sans preuves, déportées dans les déserts de la Sibérie. Dernièrement, on a arrêté M. Venceslas Luszczewski, ministre du commerce, qui était resté à son poste jusqu'à ce jour.

Il paraît que les Russes veulent même abolir les quelques réformes faites dans l'instruction publique. Comme vous le savez, toutes les écoles russes avaient été fermées à Varsovie; eh bien! on vient d'en fonder une, et pour engager les parents pauvres à y envoyer leurs enfants, l'instruction y sera donnée gratuitement. On chasse tous les employés polonais pour les remplacer par des Russes; et le général Pawlistcheff doit, dit-on, succéder au ministre de l'instruction publique Grabowski, qui vient de mourir.

Le général Berg, de son côté, ne perd pas son temps ; et, pour imiter Mourawieff, il a pris la résolution de faire signer dans tout le royaume des adresses de loyauté au tzar.

Attendons-nous donc à voir se renouveler dans le royaume de Pologne les scènes atroces de la Lithuanie. La corde, le knout et

l'emprisonnement forceront peut-être quelques malheureux habitants à mettre leurs noms sur ces adresses, dont la portée et la valeur ne peuvent plus tromper personne.

(*Patrie.*)

CLI

On nous écrit de Vilno, 30 novembre

Les insurgés tiennent toujours la campagne; l'automne, peu rigoureux cette année, leur est très-favorable, et, malgré les rapports officiels russes, il est impossible de prévoir la fin et l'issue de la lutte, car l'insurrection est loin de faiblir.

Les bois sont la retraite naturelle des patriotes; aussi les Russes ont-ils résolu de détruire les forêts; on y pratique de grandes éclaircies et on abat les arbres à cinquante toises de chaque côté des routes principales; grâce à ce système, les forêts vierges de la Lithuanie sont réduites à de simples bouquets d'arbres, à des carrés boisés dont chaque côté a trois verstes d'étendue. Tout en combattant l'insurrection, on ne néglige pas de ruiner les propriétaires fonciers; on poursuit les deux buts à la fois. Ainsi chaque propriétaire est obligé de faire couper sa forêt à ses frais; et comme les ouvriers sont rares, il est forcé de payer les bûcherons 2 fl. de Pologne par jour, c'est-à-dire plus d'un franc; mais il ne peut ni prendre ni vendre le bois coupé, qui est distribué gratis ou vendu par les Russes à qui bon leur semble.

Les déportations, les confiscations et les contributions sont à l'ordre du jour; et les prisons, bien que regorgeant de détenus, voient chaque jour entrer de nouvelles victimes.

Dans toutes les villes, les enseignes polonaises sont détruites par es Russes; dans les restaurants, on a défendu même de rédiger la carte du jour en polonais. Rien n'est respecté de ce qui peut rappeler la Pologne. La persécution s'étend même aux objets d'art. Un groupe de marbre représentant d'Edvige et Jaghellon, dû au ciseau de Sosnowski, se trouvait dans un des musées de Vilno; on s'est empressé de le transporter à Saint-Pétersbourg, parce que ce groupe

rappelant l'union de la Pologne et de la Lithuanie, pouvait « exciter les esprits et les pousser à la rébellion. »

Une Polonaise bienfaisante, Mlle Tekla Iwiçka, avait consacré sa vie à l'éducation des enfants trouvés qui ne pouvaient être placés à l'orphelinat de l'Enfant-Jésus, établissement administré par les Russes. A force de charité et de dévouement, elle était parvenue à soutenir pendant plusieurs années plus de 200 orphelins, qui grandissaient en vertu sous sa protection maternelle.

Mourawieff donna l'ordre de confisquer l'établissement au profit des autorités militaires, de disperser les enfants ou de les rendre aux personnes qui viendraient les réclamer; ceux qui resteraient sans asile seront adoptés par le gouvernement et convertis au schisme.

Quant à Mlle Iwiçka, on lui a sévèrement interdit de s'occuper désormais de l'éducation des enfants trouvés et de leur donner ses soins. La maison qui servait d'asile aux orphelins de Mlle Iwicka, et qui lui avait été offerte par la comtesse Caroline Czapska, a été confisquée au profit des autorités militaires.

On connaît la triste histoire de Mme Houwald, qui a été dénoncée par son fils, enfant de douze ans. On força le malheureux enfant, par des traitements d'une extrême rigueur, à convenir que sa mère recevait chez elle des insurgés, et avait soigné des compatriotes blessés. Cette dénonciation d'un enfant, effrayé par la torture, a suffi pour faire condamner sa mère à douze années de travaux forcés. Mlle Elisabeth Labençka a eu le même sort. Après la lecture de l'arrêt, on donna l'ordre aux soldats de revêtir les deux dames du costume des condamnés; cela se fit en présence du commandant et de plusieurs officiers.

On leur enleva leur chemise de toile fine, leurs médailles et leurs scapulaires, saintes reliques que chaque Polonaise porte sur sa poitrine. Revêtues de la casaque des forçats, elles furent déportées avec des malfaiteurs et des criminels au fond de la Sibérie. Cette exécution préliminaire, contraire à la pudeur et à l'honnêteté, eut lieu en plein jour, en présence d'une foule d'officiers et d'employés moskovites, qui narguaient les malheureuses victimes ou les outrageaient cruellement. Quant aux enfants de Mme Houwald, ils furent enlevés à leur famille et placés à la « salle d'asile, » où on les exhorte à embrasser le schisme. Un nouveau mode de confiscation vient donc d'être inauguré. C'est la confiscation des enfants au profit du gouvernement!

Des visites domiciliaires ont été faites dans la nuit du 25 au

26 novembre dans tous les pensionnats de demoiselles de Vilno ; ces perquisitions, qui restèrent comme de raison sans résultat, furent effectuées par des officiers et employés moskovites, qui déployèrent dans cette circonstance toute l'impudence et tout le cynisme qui caractérisent les peuples barbares.

Onze personnes ont été pendues ou fusillées pendant ces huit derniers jours dans plusieurs petites villes du seul district d'Oszmiana.

(*Patrie.*)

CLII

(Décembre.)

On nous écrit de Krakovie, 1er décembre :

Le 23 novembre, le détachement polonais commandé par le général Bosak a remporté un avantage réel sur les troupes russes. Ayant appris qu'Opatow, petite ville du palatinat de Krakovie, était occupée par une garnison russe peu nombreuse, le général résolut de l'attaquer. Le 25 novembre, à cinq heures du matin, il fit entourer la ville par les détachements du colonel Chmielinski et des capitaines Turski, Prendowski et Rodakowski, commanda l'attaque, et bientôt la ville tomba au pouvoir des nôtres. Après avoir fait plusieurs prisonniers, les Polonais enlevèrent la caisse russe, qui contenait 6,000 roubles, beaucoup d'armes et de munitions, et sortirent de la ville sans attendre que des forces russes très-considérables qui accouraient de toutes parts vinssent les y attaquer.

Le gouvernement autrichien a publié hier l'instruction suivante pour la Gallicie (n° 2,066) :

« Malgré la proclamation du 15 du mois de mars de l'année courante et celle du 10 avril, l'insurrection dans le pays limitrophe est soutenue en Gallicie par des envois d'hommes et de munitions. On avertit donc les habitants, pour la troisième fois, que quiconque hébergera ou facilitera le passage des individus étrangers nommés in-

surgés, sera puni, selon l'édit impérial du 20 avril 1854, d'un emprisonnement de quatorze jours, ou payera une amende de 100 florins d'Autriche.

» L'autorité s'est aperçue que beaucoup de personnes possèdent des armes et des munitions sans permission; elle se trouve dans l'obligation de rappeler que, d'après le paragraphe 32 de l'ordonnance impériale du 24 octobre 1852, les possesseurs d'armes prohibées seront punis d'un emprisonnement d'un mois ou seront passibles d'une amende de 100 florins. Des circonstances aggravantes pourront porter la peine à trois mois de prison ou à 500 florins d'amende.

» Toutes ces armes devront être déposées, au plus tard le 15 décembre, au bureau de la police, à Léopol ou à Krakovie, et en province aux bureaux des districts. Ceux qui possèdent des permis d'armes encore valables devront les faire renouveler, sous peine de nullité. Ce terme passé, ceux qui se trouveront en contravention avec le présent ordre seront traités selon toute la sévérité des ordonnances légales mentionnées plus haut.

» Léopol, le 27 novembre 1863.

» Alexandre, comte MENSDORFF-POUILLY,
gouverneur de la Gallicie. »

Ainsi donc, grâce à cet ordre du comte Mensdorff-Pouilly, ceux qui donneront asile à de pauvres blessés, à des malheureux expulsés de leur pays, et n'ayant pas où reposer leur tête, seront criminels aux yeux du gouvernement autrichien, et regardés comme cachant des brigands et des voleurs. C'est vraiment pousser la prudence par trop loin; il est cruel de défendre à des Polonais d'héberger et de nourrir des frères dans la détresse. Quant à la seconde partie de l'ordonnance, je ne sais si elle ne nous présage pas bientôt l'annonce de l'état de siége en Gallicie, conséquence des paroles prononcées par M. de Schmerling dans la Chambre des députés à Vienne.

(*Patrie.*)

CLIII

On nous écrit de Krakovie, 2 décembre :

Dans un grand nombre de communes, la police russe a déclaré aux paysans ruthènes qu'ils avaient le droit d'arracher les vêtements des personnes portant le deuil et de les conserver pour eux ; mais les paysans n'ont point accepté cette indigne mission ; ils laissent ce soin aux agents de police et aux autorités moskovites, qui savent naturellement mieux dépouiller leurs victimes.

Après avoir incendié le village d'Hiany et avoir jeté dans les prisons ses infortunés habitants, les Russes veulent les contraindre à avouer que l'incendie de leur village n'est dû qu'à une cause purement accidentelle. Après avoir violé le sanctuaire des morts, en ouvrant le cercueil de la comtesse Zamoyska, ils veulent forcer le prieur du couvent de Sainte-Croix d'affirmer, dans une protestation écrite, que ce qu'il a vu de ses propres yeux n'était que le produit d'une imagination en délire.

La situation en Lithuanie n'a pas changé. Les prisons regorgent de captifs, malgré les déportations journalières en Sibérie ou dans le fond de la Russie. Dans le seul palatinat de Kowno, cinq mille propriétaires environ gémissent dans des cachots infects et malsains.

Les exécutions sanglantes continuent dans le royaume et en Lithuanie ; outre MM. Piotrowski, Truszynski, Rawicz, Cieleçki, Puhaczewski et Dobrowolski, les Russes ont encore fusillé le 24 novembre à Wlorlawçk, André Bogusz, accusé d'avoir pris part à l'insurrection et de faire partie de l'organisation nationale ; le 27 courant, le nommé Mercez, pareillement accusé de faire partie de l'organisation nationale, a été pendu à Czenstochowa.

Parmi les actes de cruauté inouïe qui se commettent dans le palatinat d'Augustowo, récemment placé sous la tutelle de Mourawieff, quelques-uns suffiront à donner une idée du sytème barbare qui règne ici.

Il y a de cela quatre mois, on avait arrêté une veuve, mère de six enfants, madame Wiedzka, résidant à Suwalki. Aucun délit

n'était reproché à cette pauvre femme, honorée et respectée dans toute la ville, et qui par son travail seul élevait sa nombreuse famille. Les traitements atroces qu'on lui fit subir la rendirent tellement malade qu'on dut la transporter à l'hôpital où elle resta deux mois. Dès qu'elle fut convalescente, on la chargea de chaînes et on la déporta en Sibérie. Avant de partir, la malheureuse mère demanda qu'on lui accordât comme une grâce d'embrasser ses enfants et du moins l'aîné qui était à l'agonie. Toute la ville de Suwalki se portait garant qu'elle ne chercherait pas à fuir; et pourtant ces barbares sans âme furent sourds à la prière de cette mère infortunée.

Un propriétaire, M. Grabowski, fils d'un pasteur protestant, fut arrêté et jeté dans les casemates; sa jeune femme se rendit à la prison pour avoir de ses nouvelles, elle eut le même sort que son mari. Elle supplia alors ses bourreaux de lui faire partager son cachot avec son fils qu'elle allaitait. Cette grâce lui fut refusée; et le nouveau-né se trouvant alors abandonné, mourut faute de soins.

Une veuve, mère de quatre enfants, habitant Krolowé-Krzeslo fut aussi arrêtée et emmenée à Kowno. Après avoir emprisonné tous les propriétaires, les Russes assouvissent maintenant leur vengeance sur les femmes.

Ces jours-ci, la police a reçu l'ordre d'arrêter les passants et de les visiter minutieusement; on veut ainsi s'emparer des personnes qui ont des quittances du nouvel emprunt.

(*Patrie.*)

CLIV

On nous écrit de Krakovie, 3 décembre :

Les persécutions des autorités russes dans le royaume de Pologne redoublent de raffinement et de cruauté. L'imagination des oppresseurs s'épuise à inventer de nouveaux tourments. Pour le moment, ils sont occupés à faire signer aux habitants des Adresses à l'em-

pereur, témoignant de leur attachement et de leur fidélité. Amère dérision, contre laquelle tout le pays proteste à main armée. A l'exemple de Mourawieff en Lithuanie, les proconsuls du royaume envoient de gros détachements de troupes dans les villes, et là, menaçant les habitants d'incendie, de pillage, du knout et de meurtre, ils parviennent à recueillir des signatures. C'est de cette manière que le général-prince Wittgenstein présenta aux habitants de la ville de Ciechocinek une pétition conçue en ces termes :

« Les habitants jurent fidélité et obéissance au tzar; ils recherchent sa protection contre des bandes de brigands qui dévastent la contrée et qu'ils promettent de saisir et de livrer à l'autorité. »

Cette pétition fut signée par quelques hommes faibles et craintifs; la majorité cependant résista malgré les menaces et les mauvais traitements. L'exemple du prince Wittgenstein est suivi par d'autres gouverneurs militaires, notamment par le prince Bariatynsky et le général Kleinmichel, dans le palatinat d'Augustowo ; par Bellegarde, à Kalisz; Raden, à Piotrkow ; Ehrnroth, à Czenstochowa ; Uszakoff, à Radom ; Maniukin, en Podlaquie.

On nous signale du royaume une ordonnance du gouvernement russe portant qu'à l'approche d'une troupe d'insurgés, le propriétaire du village commandera aux paysans de se rassembler avec des armes et devra courir sus aux patriotes. La désobéissance sera punie d'une contribution s'élevant de 500 à 5,000 roubles; ceux qui offriront un asile à un insurgé seront punis de même.

On espère ainsi venir à bout de l'insurrection, en armant les Polonais contre les Polonais. Cela démontre suffisamment que les Russes n'espèrent pas la comprimer même à l'aide d'une armée de 200,000 hommes, puisqu'ils emploient de pareils moyens; c'est là, d'ailleurs, une excellente occasion pour les officiers russes de s'enrichir aux dépens des habitants, car qui oserait entraver le passage des insurgés, et qui serait assez inhumain pour leur refuser un asile?

Les horreurs accomplies en Lithuanie dépassent les bornes du vraisemblable; on fait à toute heure de la nuit des visites domiciliaires : un bonnet à la polonaise, une paire de bottes et même un gros bâton trouvés dans un appartement, suffisent pour l'arrestation du propriétaire. Il ne se passe pas de jour où il n'y ait quelque exécution à mort, et l'on compte par centaines les malheureux habitants arrachés chaque semaine à l'affection de leurs familles et transportés en Sibérie.

Nous avons à signaler un incident qui a produit ici un effet immense. Il y a quelques jours, un numéro du *Czas* fut saisi pour avoir imprimé la proclamation du chef de la ville de Varsovie. Aujourd'hui, l'affaire était portée devant le tribunal; le *Czas* a été condamné à être suspendu pendant trois mois. Ainsi, l'unique journal polonais qui jusqu'à présent avait soutenu la cause de la Pologne avec autant d'ardeur que de modération, est menacé dans son existence. L'événement coïncide avec la visite du grand-duc Constantin à Vienne. On sait que le *Czas* n'avait cessé de défendre les droits de la nation contre les prétendues réformes moskovites et la mission conciliatrice du grand-duc, mission qui a abouti à une proscription en masse du peuple polonais. Il a jugé le marquis Wielopolski avec une sévère impartialité, comme le pays tout entier l'avait jugé avant lui. Son arrêt sera celui de la postérité.

D'un autre côté, le *Czas* se comportait envers le gouvernement autrichien avec une réserve irréprochable. Dans des circonstances très-difficiles, il a su garder la mesure, en évitant les procès qu'on fait à tout propos et sous le moindre prétexte au journaux polonais de Gallicie.

A tous ces égards, le *Czas* ne méritait pas le coup qui l'a frappé. Le jugement ressemble trop à une intrigue russe pour qu'il puisse être confirmé. Aussi espère-t-on que quand l'affaire viendra devant la cour d'appel, la sentence des premiers juges ne sera pas confirmée. Autrement on pourrait se demander ce que signifie la liberté de la presse, proclamée par la constitution autrichienne.

Est-ce que le gouvernement autrichien voudrait comprimer l'esprit national polonais dans ce qu'il a de plus respectable? Est-ce qu'il voudrait étouffer jusqu'aux cris des victimes qui meurent sur les échafauds moskovites?

Il y a encore dans cette sentence un côté à relever. La suspension du journal a produit à Krakovie une sensation d'autant moins favorable au gouvernement que la population est aigrie par les mesures soi-disant de précaution que prennent la police et les tribunaux autrichiens. La situation est certainement très-tendue; et il nous semble qu'on ne devrait pas l'aggraver encore par des vexations qui peuvent finir par aliéner à jamais la population de la Gallicie au gouvernement qui les ordonne.

(*Patrie.*)

CLV

On nous écrit de Krakovie, 5 décembre :

Dans le palatinat de Lublin, il y a eu de nouvelles rencontres des troupes insurgées avec l'armée russe. Voici un extrait des bulletins envoyés au gouvernement national, par le colonel Krysinski et le major Kozlowski. Krysinski écrit ce qui suit : « Un détachement comptant 400 hommes d'infanterie, 200 faucheurs et 100 cavaliers, en tout 700 hommes, était logé au village de Dembiça. Ayant eu connaissance qu'un détachement de troupes russes avait quitté la ville de Biala pour extorquer les impôts dans le voisinage, je me rendis en toute hâte dans la petite ville de Rososz pour leur couper le chemin; mes troupes occupèrent la ville. Nous aperçûmes bientôt une colonne de cavalerie russe; et à son approche, nous l'assaillîmes vivement avec une fusillade bien nourrie. Les ennemis se retirèrent en laissant sur la place une vingtaine d'hommes; mais renforcés bientôt par trois compagnies d'infanterie et 200 kosaks, ils revinrent à la charge et attaquèrent avec ardeur. On se battit assez longtemps sans résultat. Voyant une compagnie de l'armée ennemie s'engager trop loin, par un mouvement de mon flanc gauche, je la retranchai du gros de l'armée, et elle fut presqu'entièrement détruite. Le reste de l'armée ennemie voyant notre résistance opiniâtre, battit en retraite. Nos pertes s'élèvent à 30 hommes, celles de l'ennemi, à 60 tués et blessés, et 84 prisonniers. Craignant d'être attaqué par des forces supérieures, je me retirai au village de Hollendernia, où se joignit à moi le lieutenant-colonel Wroblewski avec 120 cavaliers. Nous fûmes bientôt attaqués par un détachement russe, comptant environ 800 hommes et deux canons. Après un combat acharné, l'ennemi se retira en emportant un grand nombre de morts et de blessés. »

Le rapport du major Kozlowski relate, qu'après avoir livré quelques combats insignifiants, il parvint à rejoindre le colonel Krysinski, et ils attaquèrent ensemble, dans le village de Ruda, le colonel Borodin qui s'y trouvait à la tête de 6 compagnies d'infanterie et de

trois canons. Les Russes commencèrent à s'ébranler; mais bientôt un renfort considérable leur arriva, consistant en 11 compagnies d'infanterie, 500 cavaliers et 2 canons. Ceci détermina les commandants polonais à battre en retraite. Ils se firent jour à travers les rangs ennemis la baïonnette en main. Les pertes des deux côtés sont très-considérables, et s'élèvent à environ 500 hommes.

Le rapport suivant a été adressé par le général Bosak au gouvernement national, sur l'attaque dirigée le 25 novembre contre la ville d'Opatow, ville de 5,000 âmes environ, dans le palatinat de Sandomir :

« Ayant été informé le 20 novembre que les Russes avaient quitté Radom et Opatow avec des forces considérables et s'étaient dirigés vers les bois d'Ilza, je réunis immédiatement un corps de 210 cavaliers autour des villages de Wierzbowiça, Lipa et Kempy, afin de troubler par une diversion les mouvements de l'ennemi, et en même temps d'attaquer la cavalerie qui était près d'Ostrowieç.

» Le 24, ayant appris que les Russes s'étaient avancés dans la direction de Wierzbinki, et notre infanterie s'étant portée par une marche antérieure vers Batorow, je me dirigeai avec ma cavalerie, par une marche forcée de nuit, sur Bodzechow, dans l'intention d'attaquer Opatow, où l'on m'avait dit qu'il se trouvait une compagnie d'infanterie avec un escadron de kosaks et de gendarmes. Après m'être assuré de l'exactitude de ce renseignement, je parus devant Opatow à cinq heures du matin; apprenant que l'infanterie occupait la maison commune qui est au centre de la ville, je pris les dispositions suivantes pour l'attaquer :

» Le détachement du capitaine Rudzki, auquel s'adjoignit le colonel Chmielinski, eut ordre de pénétrer dans la ville par la gauche et de s'emparer de la caisse du district. Celui du capitaine Prendowski fut chargé d'attaquer les gendarmes. Le troisième détachement, momentanément sous les ordres du capitaine Solbach, avec lequel je me trouvais en personne, dut observer et inquiéter la ville sur la gauche. L'attaque réussit complétement. La caisse du district, qui contenait 35,000 florins, tomba en notre pouvoir, et cinq gendarmes furent faits prisonniers.

» En entrant dans la ville, nous capturâmes également un piquet d'infanterie et un des kosaks; nous prîmes des chevaux, des carabines, des sabres et des révolvers. De notre côté, le brave sous-lieutenant Tyszkiewicz a été tué et le sous-lieutenant Morze blessé. Le capitaine Prendowski et le lieutenant Bromirski se sont particulièrement distingués.

» J'ai l'honneur d'ajouter que c'est la premières fois que les troupes nationales paraissent à Opatow.

» Le commandant des forces des palatinats de Krakovie et de Sandomir,

» BOSAK. »

Le nom de Chmielinski est depuis quelque temps dans toutes les bouches. C'est un chef habile et heureux. Non-seulement il a remporté plusieurs victoires, mais plusieurs fois il a échappé à des forces supérieures lancées contre lui. Il a su inspirer une telle confiance aux officiers et aux soldats qu'il commande, qu'il peut les laisser libres pendant quelque temps ; au jour et à l'heure indiqués, il est sûr de les trouver à l'endroit désigné.

Aussi l'*Invalide russe* annonce-t-il que le corps de Chmielinski n'existe plus; et huit jours après on apprend qu'il a battu les Russes, leur a pris des armes et des munitions.

(*La Pologne.*)

CLVI

On nous écrit de Krakovie, 6 décembre :

Voici un extrait d'un rapport du général Kruk, commandant en chef les troupes polonaises dans le palatinat de Lublin :

« J'occupais avec environ six cents hommes le petit village de Bogdanka, situé à une distance de deux verstes de la ville de Puchaczow, lorsqu'on me fit savoir que les Russes se trouvaient dans cette ville au nombre de quatre compagnies avec 150 kosaks. J'envoyai aussitôt quelques cavaliers pour faire une reconnaissance. Ils furent assaillis par les kosaks et se replièrent sur le gros de l'armée. Je fis alors avancer une compagnie de tirailleurs, qui mit les kosaks en fuite.

« Après avoir rangé mon détachement en ordre de bataille, je procédai à l'attaque de la ville. Un combat de quelques heures s'engagea; il fut opiniâtre, mais nous parvînmes à déloger les ennemis

qui se retirèrent dans le village de Brzeziny. La nuit qui arrivait et le manque de cavalerie nous empêchèrent de les poursuivre. Nos pertes s'élèvent à une trentaine d'hommes, celles des ennemis sont plus considérables, car ils ont emmené, selon le témoignage des habitants, dix chariots de morts et de blessés. Le lendemain, le général Waligorski est venu me rejoindre ; mais à l'approche de nouvelles forces russes, nous nous séparâmes et nous nous engageâmes dans les forêts des environs. »

Le général Goneçky, nommé par Mourawieff gouverneur à Lomza, ne s'est pas montré moins barbare que les autres généraux. Chemin faisant pour arriver à la ville, il faisait distribuer à droite et à gauche des coups de knout à tous ceux qu'il rencontrait ; à Zambrowo, il a fait donner cent coups de verges à un vieillard octogénaire. A son arrivée à Lomza, il força tous les passants à le saluer en les accablant d'injures. Il fit venir toutes les autorités et les principaux habitants de la ville et leur parla en ces termes : « Vous êtes des chiens et des canailles ; vous avez juré fidélité au tzar et vous avez rompu votre serment ; mais moi, je saurai bien rétablir l'ordre parmi vous : allez vous-en ! » Il fit ensuite rassembler, à l'aide des kosaks, tous les habitants sur la grande place, et il les força à se mettre à genoux ; ceux qui s'y refusèrent furent cruellement maltraités. Puis, il ordonna de réciter des prières pour le tzar. Il a fait mettre en prison les personnes les plus notables, les plus considérées ; il espère leur arracher l'aveu de crimes qu'ils n'ont pas commis. Il permet aux Moskovites de faire tout ce qu'ils veulent ; aussi personne n'est à l'abri des excès de cette soldatesque déchaînée, qui pille même les églises et les couvents.

Telle est aussi la conduite du colonel Ehrnroth à Czenstochowa. Afin d intimider les habitants pour leur faire signer une Adresse au tzar, il fit décapiter sur la place publique trois habitants ; puis il convoqua les autorités, le clergé et les notables, et leur signifia d'avoir à s'exécuter dans les vingt-quatre heures.

Voilà, certes, deux dignes candidats pour l'ordre de Saint-André Apôtre, qui décore déjà la poitrine de Mourawieff.

(*Patrie.*)

CLVII

On nous écrit de Krakovie, 11 décembre :

Varsovie ressemble à une ville où régnerait une épidémie qui décime les habitants. A toute heure du jour et de la nuit, la voiture fatale arrive ; elle arrache la victime du sein de sa famille et la conduit Dieu sait où, à la mort ou dans le désert. Personne ne sait quel sort lui est réservé, quel est le crime dont on l'accuse. Aussi la population attend-elle les événements avec le calme et la résignation du martyre. Chacun est prêt à tout ; le silence de la tombe règne dans la ville.

A chaque moment des transports considérables de prisonniers de toute sorte, femmes, jeunes gens, vieillards, riches et pauvres, sont envoyés en Sibérie ; leurs vêtements se composent de toile et de bure grossière comme ceux des derniers criminels. Une dépêche vous aura déjà appris que, le 7 de ce mois, après avoir cerné la gare du chemin de fer, on a enlevé une vingtaine d'employés supérieurs qui ont été conduits à la citadelle ; on les remplacera probablement par des employés moskovites.

Malgré les dénégations du préfet de police Lewszyn, c'est un fait d'une vérité incontestable que le commissaire de police du 8e arrondissement Rychansky a fait donner des coups de knout à une femme enceinte. Le même préfet a fait chasser tous ceux qui venaient se plaindre à lui des excès dudit commissaire. Le 10 de ce mois, les Russes ont pendu à Varsovie, vis-à-vis de l'hôtel de l'Europe, Émilien Chodanowski, accusé d'avoir tué le délateur Hermann ; cette accusation cependant n'était appuyée d'aucune preuve ni d'aucun témoignage positif.

Un épisode caractéristique dans les annales de l'insurrection actuelle, est assurément le sort qui est échu au prince Jean-Thadée Lubomirski. Le prince, adonné aux études de l'archéologie et voué aux soins de la bienfaisance, ne s'occupait point de politique ; il semblait donc que les Russes dussent l'épargner. Mais le prince jouissait d'une grande popularité, bien justifiée, d'ailleurs, par les services qu'il a rendus comme vice-président de la Société des

pauvres, et il venait d'épouser la nièce du comte André Zamoyski. Ces raisons suffisaient pour le désigner à la haine des Russes et le vouer à l'exil. Après avoir été conduit et tenu pendant plusieurs jours dans la citadelle, à la suite du pillage du palais Zamoyski, pillage dans lequel il perdit la moitié de sa fortune, le prince Lubomirski fut de nouveau arrêté dans la nuit du 4 au 5 décembre. Aujourd'hui nous recevons la nouvelle que le prince a été transporté en Sibérie. Sa femme, qui s'est toujours associée à ses actes de générosité et de bienfaisance, le suivra dans l'exil.

(*Patrie.*)

CLVIII

On nous écrit de Krakovie, 15 décembre :

Nous vous avons mandé, dans une de nos précédentes correspondances, les premiers exploits du général Bosak qui a commencé sa carrière militaire dans les premiers jours d'octobre. Après la défaite de Ieziorko, il a reparu avec son détachement réorganisé et augmenté, et il a inauguré sa campagne d'hiver par la prise de la ville d'Opatow. Renforcé ensuite par le détachement du colonel Chmielinski, Bosak n'hésita plus à accepter une rencontre avec les Russes. S'étant assuré une position avantageuse sur le revers sud-ouest de la montagne de Sainte-Croix, et ayant disposé ses forces dans le village Ociosenki et la forêt voisine, le général y soutint plusieurs attaques de l'infanterie russe, forte de huit à dix compagnies, c'est-à-dire de 1,500 à 1,800 hommes. Les insurgés tenaient à merveille dans le village, et une attaque du flanc des chasseurs apostés dans la forêt décida la victoire. Les Russes, ayant essuyé une perte de 150 hommes, se retirèrent en désordre. Du côté des Polonais, la perte serait peu considérable si on n'eût pas à déplorer la mort du brave capitaine Tilmann, tué dans cette attaque.

Après la victoire d'Ociosenki, Bosak partagea sa cavalerie en plusieurs détachements, pour inquiéter les Russes dans tout le palatinat de Sandomir. Les Russes employèrent ce moment pour as-

saillir l'infanterie polonaise qui était restée sous le commandement du major Rembaïlo, à Mierzwin, près de Iendrzeiow.

Cette nouvelle rencontre finit comme la première, par une victoire complète des Polonais. En même temps, la cavalerie, conduite par le général lui-même, fut plusieurs fois attaquée par les Russes. Cependant les rencontres de Sprowa, de Rakoszycé et de Raszkow (4, 5, 6 et 7 décembre), ne furent pas décisives. Bosak qui ne voulait qu'inquiéter l'ennemi n'accepta plus de rencontre dont l'issue pouvait être douteuse ; il se contenta de repousser les avant-postes qu'il rencontrait sur son chemin et d'aller plus loin. Ainsi, vous voyez qu'on peut espérer beaucoup des talents du général et de l'enthousiasme de ses troupes; qu'il saura maintenir l'insurrection dans les palatinats où, jusqu'à présent, elle n'avait essuyé que des désastres.

Récemment la ville de Kowno a été le théâtre d'un fait assez curieux. Les Bourlaki (secte de vieux-croyants), qui avaient reçu des armes de la Russie, se réunirent au nombre de 500, devant le palais du gouverneur Mourawieff fils, et déclarèrent qu'ils ne s'en iraient pas avant qu'on leur ait donné à chacun 250 roubles et 30 arpents de terre, ainsi que la promesse leur en avait été faite. Mourawieff fils, pour se débarrasser de ces hôtes incommodes, leur offrit 2 roubles par tête pour 3 mois de service au tzar. Les Bourlaki, que l'eau-de-vie rendait très-braves, pénétrèrent de force dans le palais, accablèrent Mourawieff d'injures et le traitèrent de voleur, puisqu'il avait gardé pour lui l'argent qui leur était donné par leur père le tzar. Deux compagnies d'infanterie arrivèrent enfin et dispersèrent les mécontents à coups de crosses. Les plus coupables furent chargés de fers et jetés dans un cachot.

On sait que les terrains du village de Hiany, incendié par les Russes, ont été donnés aux Bourlaki ; des indigènes déportés en Sibérie, on ne laissa que quelques habitants, mais à la condition qu'ils attesteraient que le village a été incendié par les Polonais et non par les Russes. On prélève déjà une seconde contribution ; et dans quelques localités, pour la troisième fois, un impôt de 20 % d'après l'évaluation la plus modérée.

(*La Pologne.*)

CLIX

On nous écrit da Krakovie, 16 décembre :

Voici la circulaire que la rédaction du *Czas* vient d'envoyer à ses abonnés, et dont je vous transmets le texte

« En vertu de la sentence du tribunal civil de Krakovie, prononcée le 3 décembre dernier, n° 19,861, et confirmée par la cour d'appel, à la date du 14 décembre, n° 20,715, la publication du *Czas* a été suspendue pour trois mois.

» Le *Czas* cesse de paraître à partir d'aujourd'hui, jusqu'à l'époque fixée par le décret. En échange de notre journal, nous servirons à MM. les abonnés une autre feuille politique, avec laquelle la rédaction du *Czas* vient de s'entendre à ce sujet.

» Après une interruption inévitable de quelques jours, nous leur ferons connaître le titre du journal qui doit nous suppléer.

» Krakovie, 15 décembre 1863.

» La rédaction du *Czas*. »

Cette mesure de rigueur nous attriste d'autant plus qu'elle signale de la part du gouvernement autrichien un parti pris de seconder la Russie dans ses efforts pour comprimer l'insurrection polonaise. Nous ferons remarquer que les deux décrets qui ont frappé notre patriotique journal ont été rendus avec une célérité jusqu'alors inconnue dans les annales de la bureaucratie autrichienne, dont l'habitude est de faire attendre un jugement des années entières, surtout lorsqu'il s'agit de délits politiques. Il paraît que cette fois on a trouvé le moyen de faire marcher la justice d'un pas plus rapide, et qu'une forte pression a été exercée d'en haut pour précipiter la décision finale.

Ainsi donc le seul organe qui pouvait utilement servir la cause polonaise, la défendre contre les invectives de la presse moskovite, est désormais condamné au silence. Nos ennemis de toute sorte auront beau jeu à présent ; ils représenteront l'insurrection, aux

yeux de l'Europe, sous l'aspect qu'ils voudront bien lui donner, personne ne réclamera contre leurs mensonges et leurs calomnies. Les faits seront dénaturés, les cris d'agonie des victimes seront étouffés ou transformés en actions de grâces pour leurs bourreaux. On fournira à nos adversaires peu scrupuleux des documents fabriqués avec notre sang et nos larmes.

Cet événement, si douloureux pour une nation qu'on dépouille, qu'on extermine, qu'on outrage, se relie étroitement au séjour du grand-duc Constantin et de M. Sigismond Wielopolski à la cour de Vienne. Il fait pressentir l'influence qu'ils y exercent au détriment de la cause polonaise et des intérêts de l'Occident. Les relations amicales entre Vienne et Saint-Pétersbourg s'établissent d'une manière de plus en plus solide, et font prévoir une entente prochaine entre les deux puissances. En un mot, si les rancunes politiques et personnelles du marquis Wielopolski sont admises en fait par l'Autriche, et si M. de Schmerling reste au ministère, c'est que la coalition est réformée, c'est qu'à l'exemple de l'Angleterre, l'Autriche et la Russie seront absentes du congrès projeté par Napoléon III.

(*Patrie.*)

CLX

Nous résumons notre correspondance de Varsovie, du 17 décembre :

L'*Indépendance* (*Niepodleglosc*), journal du gouvernement national, a reparu, et le gouverneur polonais de Varsovie en a profité pour porter une seconde fois ses proclamations à la connaissance de ses concitoyens. Le même numéro prouve très-péremptoirement l'innocence du pauvre Chodanowski, accusé du meurtre du docteur Hermann.

Du reste, les autorités russes elles-mêmes n'étaient pas très-convaincues de sa culpabilité ; mais il fallait absolument une victime, et, le tenant, on l'a gardé. Dire les promesses qu'on lui a faites, les tortures qu'on lui a infligées à la citadelle pour qu'il s'avouât

coupable, serait impossible. En fin de compte, on lui a offert la commutation de sa peine en dix ans d'exil s'il faisait des aveux; il y a cru, il s'est accusé lui-même de tout ce qu'on avait imaginé pour le perdre, et le conseil de guerre l'a condamné. « Émilien Chodanowski, dit en effet le *Dziennik*, *ayant avoué* son crime, a été condamné à mort. » Mais on connaît aujourd'hui le vrai coupable. Le malheureux n'en a pas moins été exécuté, pendu sur la place du faubourg de Krakovie, le quartier le plus populeux de la ville; et son corps, pour servir de terreur et d'exemple, est resté deux heures attaché à la potence. Ces exécutions si fréquentes ne font que resserrer les liens de toutes les classes; tous les cœurs se sont rapprochés, atteints par le même coup. Aussi le sentiment de solidarité est-il plus intime que jamais; il s'étend à toute la patrie.

Patrie.)

CLXI

On nous écrit de Krakovie, 19 décembre :

Nous avons à enregistrer de nouvelles mesures du lieutenant-général du royaume comte Berg. Il vient d'ordonner à tous les propriétaires fonciers de quitter la capitale et de se rendre dans leurs terres, sous peine de confiscation de leurs domaines. Le clergé n'est pas plus épargné par le général. Il a adressé l'ordonnance suivante au conseil administratif :

« Vu que le clergé catholique-romain dans le royaume de Pologne n'apporte aucun soin à ramener à l'ordre la population du pays, qu'il la maintient au contraire dans des dispositions hostiles au gouvernement légitime, je l'impose d'une contribution qui sera perçue selon les principes ci-dessous exprimés :

» 1° La contribution à percevoir sur le clergé catholique-romain est évaluée à 12 0|0 du revenu annuel, sur lequel est déjà prélevé l'impôt nommé l'offre du clergé ;

» 2° La contribution sera perçue dès le 1er janvier 1864, jusqu'au jour de l'abolition de l'état de siége;

» 3° Le lieutenant se réserve d'employer les fonds provenant de cette contribution comme bon lui semblera. »

De nouvelles ordonnances ont été rédigées par le préfet de police Lewszyn. Voici un extrait d'une de ces ordonnances :

« Si un attentat est commis dans la rue, et si le coupable cherche un asile dans une maison ou dans un logement voisin, le propriétaire de la maison ou du logement en sera responsable sur sa personne ou sur sa vie. »

D'autres ordonnances élèvent d'une manière considérable le prix du papier timbré pour les passeports et l'impôt des boissons ; tout cela pour couvrir les frais de l'augmentation de la police.

(*Patrie.*)

CLXII

On nous écrit de Krakovie, 23 décembre :

On nous mande de Varsovie que les arrestations et les envois en Sibérie augmentent de jour en jour. Les propriétaires fonciers qui, ayant dernièrement reçu l'ordre de quitter la ville et de se rendre dans leurs propriétés, n'avaient pu le faire jusqu'à ce jour, sont arrêtés dans leurs demeures et conduits à la citadelle. Les Russes en veulent surtout aux hommes qui, par leur mérite et leur position sociale, peuvent avoir une certaine influence dans le pays. Ils n'en épargnent aucun ; ils les envoient en exil sans preuves et sans jugement. Le comte Stanislas Zamoyski, enfermé depuis plusieurs mois, est, d'après le *Dziennik powszechny*, fortement compromis. Comme on n'a aucune preuve contre lui, on n'ose pas le condamner ; mais on voudrait à toute force le trouver coupable, pour excuser la dévastation des palais du comte André Zamoyski, son père.

Une nouvelle bien triste nous est parvenue de Moskou. Le prélat Bialobrzeski, septuagénaire, a été renvoyé et conduit à pied dans une des villes les plus reculées de la Sibérie. Quel crime les Russes

ont-ils à lui reprocher, et qui peut les enhardir à une conduite aussi barbare?

On a interdit aux prêtres et aux fidèles toute communication avec l'archevêque Félinski. La cause de cette défense est, dit-on, le refus de l'archevêque de publier une lettre pastorale rédigée par les autorités russes. Le général Berg a envoyé au ministère de l'instruction publique et des cultes un ordre par lequel il exige que notre clergé lève le deuil prescrit dans les églises.

Il s'agit de savoir si le clergé avait le droit d'ordonner le deuil après l'emprisonnement de son archevêque. Je crois que sur ce point il n'y pas de doute possible, puisque le clergé de Pologne a motivé cet ordre sur les décisions des conciles.

(Patrie.)

CLXIII

On nous écrit de Samogitie, 20 décembre :

Il a plu à Dieu de faire subir à l'insurrection de Samogitie une perte douloureuse, et de porter à tous les cœurs polonais un coup cruel. L'abbé Antoine Mackiewicz est au pouvoir des Russes! Sous l'annonce d'un pareil désastre, nos pensées se troublent, notre raison chancelle, le mal devrait-il triompher? Tout ce qu'il y a de saint, de grand, de généreux ; tout ce qui ne recule pas devant le martyre, succombe l'un après l'autre sous le poids de la force brutale. L'abbé Maçkiewicz commença la lutte contre les Moskovites dans les premiers jours de mars ; à partir de ce moment, il ne cessa de combattre et de prier. C'était un apôtre en même temps qu'un guerrier. Le peuple le vénérait comme un saint, et accourait de toutes parts sous ses drapeaux. Lorsqu'à la tête de ses bandes héroïques, il entrait dans nos villes et dans nos villages, entonnant le chant national, tous se portaient sur son passage; les femmes le montraient à leurs enfants et leur disaient: « Regardez, voici notre sauveur! » Comme l'abbé Marc, en Ruthénie, cette figure légendaire restera dans la mémoire du peuple, qui l'érige déjà en prophète. Hélas! il

est dans les mains de l'ennemi, destiné à cueillir la palme de Loga, Dembek, Romanowski, Kruszewski, Iszora et tant d'autres !

C'est le 17 décembre, jour fatal, que l'abbé Maçkiewicz fut fait prisonnier avec son aide de camp Dartauzi.

C'était dans la soirée ; séparés de leur détachement, ils étaient entrés dans une cabane de paysans, près du bourg de Sredniki dans le district de Kowno, pour se reposer. Par malheur, des Russes vinrent à passer; guidés par leur instinct de bêtes fauves, ils envahirent la chaumière pour se livrer au pillage, et découvrirent bientôt leurs proies. Les deux insurgés voulurent se défendre, mais ils durent céder au nombre. Le lendemain, les deux prisonniers furent conduits à Kowno; la joie des autorités russes n'avait plus de bornes. Un bal fut organisé en l'honneur de cette capture inattendue et si ardemment souhaitée ; le *tchaï* (thé à l'eau-de-vie), coula sans mesure.

Le fils de Mourawieff, de retour de Saint-Pétersbourg, où il reçut de l'empereur un accueil qui ne peut que l'encourager dans la dévastation systématique de la Pologne, n'assistait pas à cette fête. Il passa la nuit entière à interroger ses prisonniers. On raconte que, les ayant fait amener devant lui, il daigna leur parler avec douceur, leur déclarant qu'il ferait tous ses efforts pour alléger leur sort, s'ils consentaient à faire des aveux complets et à ne rien cacher de ce qu'ils devaient savoir. L'abbé Maçkiewicz répondit : « Quant à moi, j'avoue tout ce qui me concerne. J'ai fait mon devoir envers la patrie ; j'ai appelé le peuple aux armes contre les oppresseurs et les tyrans, le hasard de la guerre m'a remis entre vos mains, que la volonté de Dieu soit faite. Maintenant, général, accomplissez votre devoir envers le tzar. C'est tout ce que j'avais à dire, et désormais je ne prononcerai plus une parole. »

L'abbé Maçkiewicz a été pendu à Kowno le 18 décembre.

L'insurrection compte un martyr de plus.

(*La Pologne.*)

CLXIV

On nous écrit de Léopol, 21 décembre :

L'insurrection augmente de jour en jour dans les palatinats de Lublin et de Podlaquie. Les forces des insurgés, partagées en petits détachements, occupent les forêts où ils ont construit des châlets fortifiés pour y camper à l'abri des attaques moskovites.

Ils sont toujours commandés par le général Kruk, qui les réunit de temps à autre pour frapper contre les Russes un coup éclatant. Outre les détachements à pied de Zaremba et Wroblewski, il y a un détachement de cavalerie commandé par Poninski et Iunosza, plus considérable que les détachements de gendarmerie à cheval, qui parcourent le pays pour y maintenir l'ordre et pour y surveiller les manœuvres des ennemis, et qui, en cas de combat, viennent prêter main-forte aux détachements insurgés engagés dans la lutte.

A Léopol même, le nombre des visites domiciliaires et des arrestations n'a pas diminué. Le 19, la police est entrée dans la confiserie de M. Rothlendel et y a arrêté trois personnes. Le même jour, les agents ont visité avec beaucoup de rigueur les bureaux de la Société de crédit. Cette visite a duré plusieurs heures, mais la police n'y a rien trouvé de compromettant. Je ne parle plus des visites dans les hôtels, car celles-ci continuent journellement.

Ces derniers jours on a mis en liberté le comte Étienne Zamoyski, Poninski et Liban. Les deux premiers avaient été incarcérés au mois de juillet. Ils ont été libérés de la prison préventive pour manque de preuves des faits dont ils étaient accusés. Tel est en général le système usité aujourd'hui par l'Autriche; les employés de la Gallicie, pour prouver leur zèle aux Moskovites, arrêtent les premiers venus, qui ont du reste habituellement des torts envers la Russie, sans s'inquiéter s'ils ont agi au détriment du gouvernement autrichien. Quand ils ont arrêté un individu pour satisfaire à l'influence moskovite, ils le tiennent enfermé dans une maison d'arrêt, pendant quelques mois, avant de lui faire son procès, et puis le mettent en liberté après ce laps de temps, faute de preuves; ou

bien, après six mois de détention préventive on lui fait son procès et il est condamné à quinze jours de prison. Ce système rend les autorités de la Gallicie maîtresses absolues de la liberté et de la sécurité de chacun, attendu qu'elles peuvent arrêter et tenir des mois entiers en prison qui bon leur semble, quitte à le mettre en liberté faute de preuves.

Ce sont les commerçants et les personnes les moins aisées qui souffrent le plus de ces emprisonnements arbitraires, dans un pays déjà ruiné par les mesures fiscales de l'Autriche.

La Pologne)

CLXV

On nous écrit de Vilno, 25 décembre :

Les déportations continuent, soit en Sibérie, soit dans les colonies pénitenciaires, à l'intérieur de l'empire; et chaque jour des convois de victimes chargées de chaînes sont promenés dans la ville, pour la terrifier par ce douloureux spectacle. Les condamnés sont d'abord conduits à la préfecture de police, où on leur fait prendre indistinctement, hommes, femmes ou enfants, l'habit de galérien. De là, ils vont chez les chefs militaires, chez les généraux, et devant la demeure du gouverneur-général qui les passe en revue un à un, jurant ou ricanant selon la position ou le rang des victimes, et qui donne l'ordre du départ. On les mène ensuite, entourés de soldats, jusqu'au débarcadère, qui se trouve ici à plus d'un demi-mille de la demeure du gouverneur. C'est navrant à voir, et cela se répète tous les jours! On ne sait vraiment s'il vaux mieux partir ou rester!

Parmi les dernières arrestations qui comprennent un grand nombre de femmes dont j'ignore les noms, je vous citerai l'ex-maréchal Dowgird, les ex-juges arbitres Maleçki, Lutkiewicz, Antoszewski, Lansberg. A Kowno, où la police redouble aussi de rigueur, on a arrêté le docteur Dzieszkowski, un étudiant en médecine nommé Miçkiewicz, trois employés, Wyszynski, Gierycz, Hryniewicz, celui-ci avec toute sa famille, sans que rien justifiât cet excès de sévérité.

L'ex-maréchal Zylinski, arrêté depuis quelque temps déjà dans des circonstances vraiment inqualifiables, est toujours en prison. Comme les insurgés n'allaient jamais chez lui, les Russes en ont conclu qu'il devait être un des principaux membres du gouvernement national; depuis lors ils le gardent, sans pouvoir lui prouver sa prétendue complicité.

Bien plus, Mourawieff ne trouvant plus dans les faits actuels assez de motifs pour exercer ses rigueurs et satisfaire ses vengeances, évoque toutes les vieilles affaires de 1861, qu'on avait dites oubliées et pardonnées. Il fait arrêter et déporter ceux qui avaient alors chanté des hymnes ou mis une *czamarka*. On a dernièrement amené à Kowno des prisonniers du district de Vilkomir, qui étaient tous dans ce cas; une lettre portant la date de 1861 et trouvée dans une perquisition a servi de pièce de conviction. C'était une dame qui, écrivant à une de ses amies, racontait ce qu'elle avait vu et nommait les personnes qui avaient chanté des hymnes ou porté des insignes nationaux. Parmi les victimes de cette perquisition rétrospective, je nommerai madame Szatynska et sa fille, mesdames Koncza, Laudanska, le pharmacien Szymkiewicz et beaucoup d'autres. Enfin le capitaine du génie Kulakowski a été repris, jugé et condamné à la déportation, pour un prétendu délit dont les tribunaux l'avaient absous en 1861; la sentence avait été ratifiée par l'empereur lui-même.

Mais Mourawieff ne s'arrête devant rien pourvu qu'il ruine et dépeuple la Pologne. Aux colonies de Hiany, de Kempa et de Ruda, dévastées et incendiées, il faut en ajouter aujourd'hui seize autres dans le seul gouvernement de Kowno, dont les habitants seront internés en Sibérie. Toute la noblesse sera transportée sur les confins de l'Asie, disent les Russes eux-mêmes, et le nombre des déportés s'élèvera à plus de soixante-dix mille.

C'est le même plan de dépopulation en masse qui se poursuit dans toute la Lithuanie. Partout les employés sont chassés, et quoiqu'il n'y ait plus rien à prendre, puisque le pays est complétement ruiné, les bandes affamées des tchinowniks se tiennent toutes prêtes à fondre sur la proie qu'on leur destine.

La plupart des villes ressemblent plus à des campements de nomades qu'à des cités industrieuses. D'un côté ce sont des tentes coniques autour desquelles rôde un Tcherkesse, de l'autre des bandes de kosaks courant et jouant avec leurs chevaux en liberté au milieu de nos places désertes; de temps en temps des convois de prisonniers passent épuisés, accablés, mais aiguillonnés par les

baïonnettes russes. Quel tableau! Sont-ce là des cités européennes?

Tout ce qui était science, commerce, industrie a été détruit. On a fermé le lycée de Vilno, supprimé l'enseignement de la langue polonaise, confisqué les établissements commerciaux de Kleczkowski, Poznanski, Plater, Houwald, Dowgird, parce qu'ils étaient polonais, la fabrique d'instruments agronomiques de Heidukiewicz à Kowno, et l'horlogerie de Iachimowicz pour le même motif. En un mot, par le fer, le feu, l'exil ou la ruine, il faut que la Pologne périsse aux mains de Mourawieff.

(*La Pologne*.)

CLXVI

On nous écrit de Krakovie, 30 décembre :

Tous les jours de nouvelles contributions et de nouveaux impôts de la part du gouvernement russe viennent accabler les malheureux propriétaires qui possèdent encore quelques biens tant en Lithuanie que dans le royaume de Pologne.

Ainsi, le 24 du mois, un ordre du général Berg imposait une contribution sur les propriétaires fonciers qui ont pris une part même fictive dans l'insurrection. Il donne ainsi plein pouvoir aux chefs militaires de prendre tout l'argent dont ils auraient besoin sur toute personne solvable ou non, qu'il leur plairait encore de dépouiller.

L'ordre était superflu, car nous savons que depuis longtemps déjà les chefs militaires des différents districts rançonnaient leurs administrés sous les prétextes les plus futiles.

Je ne citerai qu'un fait pour démontrer combien les Moskovites pressurent impitoyablement la Pologne. Une dame âgée fut mise en prison, parce qu'elle préparait de la charpie et des bandanges pour des blessés polonais qui se trouvaient dans son village. Pour sa délivrance, on exigea 5,000 florins (3,000 francs).

C'est ainsi que les Russes veulent, par des exactions continuelles, ruiner successivement tous ceux qui possèdent encore quelque fortune en Pologne.

Nous recevons des nouvelles sur l'état de l'insurrection en Podlaquie et dans le palatinat de Lublin.

Les Russes ont rempli de troupes les deux palatinats; on dit qu'ils en font venir encore, mais nous sommes préparés à toute éventualité. L'hiver même, l'allié naturel de la Russie, lui fait défaut cette année; nous avons un temps tout-à-fait supportable, et, en outre, nos volontaires sont munis de vêtements analogues à la saison.

Les détachements d'insurgés se sont retirés dans les forêts, où, dans des huttes construites de branchages, ils sont préparés à l'attaque. Si l'ennemi est trop nombreux, ils peuvent facilement faire retraite ; si, au contraire, on leur ordonne de se défendre, ils combattront jusqu'au dernier homme.

Les trois nouveaux détachements du district de Hrubieszow, ceux de Zaremba, de Wroblewski et de Poninski sont bien vêtus et pourraient braver l'hiver le plus rigoureux. Enfin, les hommes sont là; il y en a plus qu'il n'en faut pour soutenir la campagne, mais le manque d'armes se fait sentir partout.

Les dispositions de nos paysans sont des plus favorables à l'insurrection. Malgré les calomnies des agents moskovites, qui voulaient faire accroire aux paysans que notre insurrection, provoquée par les propriétaires, avait pour objet de rétablir la corvée ; malgré les encouragements et les récompenses données à qui livrerait ou dénoncerait un insurgé, les Russes n'ont pu parvenir à mettre les paysans de leur côté. Ces braves gens se sont révoltés à la suite de tant de barbarie et de cruauté. Partout dans nos contrées, les insurgés sont reçus par eux à bras ouverts ; on leur fournit la nourriture nécessaire, on les prévient de l'approche des ennemis.

(*Patrie.*)

CLXVII

(Janvier, 1864.)

On nous écrit de Krakovie, 1er janvier 1864 :

Notre correspondant de Vilno nous envoie la dernière proclamation de Mourawieff au consistoire catholique-romain de Vilno, datée

du 19 novembre 1863, n° 10,516, concernant l'enseignement de la langue russe dans les séminaires. « Le gouverneur de la province a remarqué que, dans le séminaire catholique-romain, les personnes dirigeant l'éducation des élèves ne s'occupent pas assez des progrès de leurs élèves dans la langue russe, et que l'enseignement de cette langue est presque négligé. Comme une bonne connaissance de la langue *nationale* est très-nécessaire aux personnes désignées pour diriger les paroisses et porter la parole divine au peuple ; comme le séminaire doit y mettre toute son attention, le gouverneur de la province croit devoir contribuer à ce résultat en ordonnant que l'enseignement de la langue russe, dans le séminaire, ne soit pas borné à quelques heures seulement, mais qu'il s'étende aux devoirs de mémoire et à ceux écrits. Il faut que les élèves qui font leurs études pour être prêtres, soient en état de prêcher le culte catholique-romain dans la langue *nationale*, à la population qui appartient à la grande famille de la nation russe. Le gouverneur recommande au directeur du séminaire, sous une sévère responsabilité, que les rapports sur l'accomplissement de son ordre lui soient ponctuellement envoyés. »

La barbarie et l'absurdité de cet ordre sont évidentes. Après avoir saccagé et dépeuplé la Lithuanie, qui a défendu avec tant de patriotisme ses droits et sa nationalité polonaise, les Russes veulent faire croire à l'Europe que le pays est habité par une population qui ne parle que le russe et qui ne comprend pas une autre langue. Nous apprenons qu'une contribution de 10,000 roubles a été imposée au propriétaire de la maison par laquelle l'assassin de l'espion Rothkirch s'est enfui. Si la somme n'est pas payée dans l'espace de dix jours, la maison deviendra la propriété du gouvernement russe.

(*La Pologne.*)

CLXVIII

On nous écrit de Krakovie, 3 janvier :

La télégraphie vous aura sans doute déjà apporté une triste nouvelle. Le *Dziennik powszechny* mande que Chmielinski, jugé et

condamné, a été fusillé à Radom. Ce valeureux chef, comme l'ont appris les deux rapports russe et polonais, avait été blessé le 16 décembre près d'Ostrowiec et fait prisonnier. Le colonel Chmielinski, pendant tout le temps de ses opérations militaires dans le palatinat de Krakovie, a donné des preuves incontestables d'énergie et de capacité. Commandant dans un palatinat où bien des fois déjà nous avons eu à déplorer des pertes considérables, il sut par son courage tourner la chance de notre côté et tenir tête à l'ennemi.

Chmielinski était un des chefs les plus remarquables que nous ayons eus depuis le commencement de l'insurrection. Il comprit parfaitement la guerre de partisans. Profitant de toutes les circonstances favorables, il évita des défaites certaines et put se glorifier de bien des victoires.

Le détachement de Chmielinski existe toujours, et le major Rembaïlo en a pris le commandement. Bien que la mort du colonel Chmielinski soit une perte pour l'insurrection tout entière, il se trouvera sans contredit des hommes qui ne le vaudront peut-être pas en capacité, mais qui l'égaleront en courage et en dévouement.

Le numéro 8 des *Instructions et Nouvelles de la police du gouvernement national* a paru à Varsovie le 30 décembre. Il parle d'un ordre donné par le général Berg à l'évêque Rzewuski, administrateur du diocèse, de publier une adresse au clergé et à la nation entière, en recommandant à tous la soumission. L'évêque répondit avec beaucoup de dignité : « Que le clergé polonais n'existait pas pour un but politique, mais pour le service de Dieu. » Berg présenta alors un ultimatum à l'évêque, par lequel il donnait au clergé vingt quatre heures de réflexion, après quoi il le traiterait avec toute la rigueur des lois martiales.

« C'est donc une nouvelle persécution, ajoute la feuille du gouvernement national, dirigée contre le clergé polonais; mais nous savons que nos prêtres sont au-dessus des outrages et des persécutions : ils n'ignorent pas que la guerre actuelle est entreprise au nom de la foi et de la patrie, au nom du christianisme et de la civilisation. »

Le même journal ajoute que pendant les fêtes de Noël plus de trois mille jeunes gens ont été arrêtés à Varsovie.

(*Patrie*.)

CLXIX

On nous écrit de Krakovic, 8 janvier :

On nous envoie de Varsovie l'adresse que les autorités russes, par les menaces d'emprisonnement et de confiscation, ont fait signer à quelques pauvres israélites ou employés subalternes, dont les signatures doivent paraître ainsi devant l'étranger comme l'expression des vœux de leur pays. L'adresse surpasse de beaucoup tout ce qu'on a vu jusqu'à présent dans ce genre. En voici la traduction exacte :

« Magnanime autocrate !

» Pour toutes les grâces et tous les bienfaits dont vous nous comblez, pour tous les droits et tous les priviléges dont vous nous avez investis, nous vous sommes très-reconnaissants et nous nous hâtons de vous exprimer de notre propre mouvement notre amour vrai et sincère. Ordonnez, seigneur tout-puissant, et nous sommes prêts à faire tout ce que vous voudrez. Nous ferons le sacrifice de notre vie et de nos biens pour défendre l'indépendance de votre trône.

» Nous osons vous prier, grand monarque, d'accepter la déclaration de notre fidélité et de notre amour, profondément gravés dans nos cœurs ; nous vous les garderons pendant toute notre vie, en les transmettant à nos enfants.

» Avec le sentiment du respect le plus profond, nous restons, de Votre Majesté, les plus fidèles et les plus obéissants sujets, etc. »

Si la chose n'était pas si triste, elle serait ridicule. Après avoir déporté plus de cent mille habitants, après avoir imposé des contributions énormes sur toutes les fortunes, Berg fait signer une adresse de loyauté à quelques malheureux, et croit se garantir ainsi devant l'opinion publique de l'Europe. Les adresses d'adhésion au gouvernement national, couvertes de près d'un demi-million de signatures, ont montré clairement au monde les vrais désirs et les vrais

sentiments des populations lithuaniennes et ruthènes. A Varsovie, qui a déjà fait tant de sacrifices et montré tant de dévouement, un démenti n'est pas même nécessaire ; l'imposture est trop palpable pour qu'on ait besoin de la dévoiler.

Le gouvernement saxon, depuis le commencement de la guerre, s'était toujours montré impartial envers les exilés polonais auxquels il a bien voulu donner asile et protection. Un sentiment d'humanité qui lui fait honneur, et les vieilles relations de la Saxe avec la Pologne, ont amené ce résultat, d'autant plus méritoire, que la Prusse et l'Autriche s'acharnent contre tout ce qui peut être soupçonné d'avoir des sympathies pour la Pologne.

Un grand nombre de réfugiés réside à Dresde. Malheureusement, depuis quelques jours, la conduite de la police saxonne, jusqu'aujourd'hui juste et modérée, semble céder à une pression venant de l'étranger, de la Russie, ou peut-être de l'Autriche.

On vient de notifier l'ordre de quitter Dresde à plusieurs personnes, sans le motiver et d'une manière tout à fait arbitraire ; entre autres à un homme dont nous ne voulons pas citer le nom, et qui ne s'occupait que de ses affaires. Il nous semble que tant qu'on ne viole pas l'ordre public et les lois du pays que l'on habite, une expulsion pareille ne devrait pas avoir lieu. La Saxe peut bien, dans l'exercice du droit de l'hospitalité, revendiquer l'indépendance qui lui est due ; mais, en sa qualité d'ancienne alliée de la Pologne, elle ne devrait pas courber la tête devant les injonctions des grandes puissances protectrices.

(*Patrie.*)

CLXX

On nous écrit de Krakovie, 9 janvier :

La veille du nouvel an, le *Dziennik powszechny* publia un ordre par lequel les employés de tout grade devaient se trouver au château pour souhaiter la bonne année au général Berg. Beaucoup d'entre eux, craignant quelque embûche, ne se rendirent pas à l'invitation. Il n'y eut donc qu'un très-petit nombre d'employés supérieurs

qui se trouvèrent à cette réception. Le général Bergles accueillit avec beaucoup de politesse et une bienveillance qu'il ne leur avait jamais témoignée.

Après les souhaits ordinaires, il dit en finissant : « qu'il espérait que tous les malheurs qui pesaient sur le pays finiraient avec l'année qui commence ; qu'il comptait sur tous les employés pour l'aider dans cette œuvre de pacification, et qu'ils pouvaient se fier à la grandeur d'âme de l'empereur, pourvu que le pays rentrât dans l'ordre. » Il leur lut ensuite un télégramme de l'empereur avec les souhaits pour tous les employés.

Il est clair que la Russie veut de nouveau se former un parti, ses séductions s'étendront certainement à toutes les classes de la société. Mais, nous osons le dire d'avance, le gouvernement russe ne réussira pas ; car l'amour de la patrie et le désir de la sauver des mains des Moskovites sont trop grands dans le cœur de tout Polonais, pour qu'aucun puisse se laisser entraîner par des récompenses ou des promesses d'avancement.

Comment, en effet, les employés même pourraient-ils se laisser séduire, eux qu'on déporte sans cesse au fond de la Sibérie sans preuve et sans jugement ? On permet aux femmes d'accompagner leurs maris, mais on ajoute : « Vous pouvez les suivre, si tel est votre désir ; mais pour revenir, ce ne sera pas si facile. » La conduite des Russes est vraiment machiavélique ; d'un côté ils caressent, de l'autre ils torturent, et ils veulent, par une conduite aussi méprisable, étouffer la voix de l'indignation unanime de l'Europe.

(*Patrie.*)

CLXXI

On nous écrit de Krakovie, 10 janvier :

Ce n'est pas Berg qui gouverne à Varsovie, c'est le club des officiers russes, sorte de camarilla formée de soi-disant radicaux, d'escrocs, de jeunes gens de bonne famille ruinés, de cadets de famille venus à Varsovie pour s'enrichir, auxquels le général Berg sert de manteau pour couvrir leurs rapines. Ce club est en relations avec la

camarilla de Saint-Pétersbourg et celle de Moskou. Pour conserver les bonnes grâces de ces dernières, dont le club de Varsovie dépend, il leur envoie de temps en temps des transports de jeunes filles des meilleures familles, condamnées à six ou douze années aux travaux forcés en Sibérie, et qui, arrivées à Saint-Pétersbourg ou à Moskou, se trouvent graciées par l'intermédiaire de ces messieurs, pour être internées dans les lupanars des deux capitales. C'est un nouveau trafic d'esclaves. Les noms de plusieurs victimes nous sont parvenus ; nous ne les signalerons pas, pour épargner l'honneur des familles polonaises qui subissent de telles ignominies. Les feuilles russes essayeront de démentir ces faits, qui du reste pourraient être vérifiés, si les agents diplomatiques de l'Occident voulaient se donner la peine de les constater.

CLXXII

CONCLUSION

Voilà donc une année entière de glorieux combats d'une part, et d'infâmes supplices de l'autre, infligés à tout un peuple par les exécuteurs du magnanime tzar Alexandre, sans que l'Europe s'en soit émue jusqu'à ce jour, sans qu'elle ait autrement témoigné son indignation que par de vaines sympathies et de timides remontrances diplomatiques ! La leçon sévère qui résulte de toute notre histoire de dix siècles, couronnée par les affreux massacres de 1863, c'est qu'un peuple malheureux comme le nôtre ne doit aimer d'abord que lui-même, sauf à porter son amour et son dévouement sur les autres, lorsqu'il n'aura plus besoin de leur appui pour reprendre son rang et sa dignité de peuple libre.

La loi de l'Europe moderne, dominée par des croyances, des régimes, des intérêts contraires, c'est l'égoïsme ; son

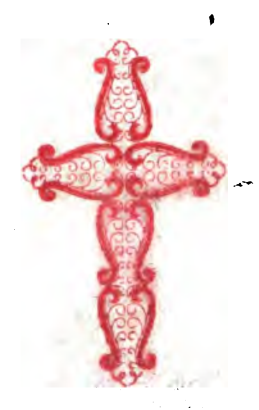
droit politique et social est nettement exprimé dans cette abominable devise : « *Chacun pour soi.* » Cette devise ne sera jamais la nôtre ; car elle n'est ni chrétienne, ni juste, ni même logique. Si tout le sang polonais répandu depuis cent ans pour des causes étrangères avait coulé pour la Pologne, assurément nous serions déjà plus libres et plus forts que tous ceux qui nous tuent, nous oppriment ou nous renient. Mais nous avons pensé qu'en nous immolant pour la cause de la civilisation, nous en recevrions en échange un secours effectif au moment suprême. Toutefois, nous pressentons, et nous appelons de tous nos vœux le jour où, malgré leur diversité de race et de croyance, la solidarité fraternelle deviendra la loi des nations.

La conscience publique de l'Europe ne peut tarder à se réveiller.

21 janvier 1864.

FIN

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.



Paris. — Imp. VALLÉE. 15, rue Breda.



AUG 16 1934

